
Google

M

# LA VIE DE M. PASCAL,

Ecrite

Par MADAME PERIER,

SA SOEUR.

MOn frere nâquit à Clermont le 19. Juin de l'année 1623. Mon pere s'appelloit Estienne Pascal, president en la Cour des Aydes, & ma mere Antoinette Begon; dés que mon frere fut en âge qu'on luy pût parler, il donna des marques d'un esprit extraordinaire par les petites reparties qu'il faisoit fort à propos, mais encore plus par des questions qu'il faisoit sur la nature des choses qui surprenoient tout le monde. Ce commencement qui d'onnoit de belles esperances ne se dementit jamais, car à mesure qu'il croissoit il augmentoit toûjours en force de raisonnement, en sorte qu'il estoit toûjours beaucoup au-dessus de son âge.

Cependant ma mere estant morte dés l'année 1626. que mon frere n'avoit que trois ans, mon pere se voyant seul, s'appliqua plus fortement au soin de sa famille, & comme il n'avoit point d'autre fils que celuy-là, cette qualité de fils unique, & les grandes marques

 d'esprit

d'eſprit qu'il reconnut dans cet Enfant, luy donnerent une ſi grande affection pour luy qu'il ne ſe pût reſoudre à commettre ſon éducation à un autre, & ſe reſolut dés lors à l'inſtruire luy-même, comme il a fait ; mon frere n'ayant jamais entré dans aucun College & n'ayant eu jamais d'autre maiſtre que mon pere.

En l'année 1631. mon pere ſe retira à Paris, nous y mena tous, & y eſtablit ſa demeure. Mon frere qui n'avoit que huit ans, receut un grand avantage de cette retraite, dans ce deſſein que mon pere avoit de l'eſlever ; Car il eſt ſans doute qu'il n'auroit pas pû en prendre le même ſoin dans la province, où l'exercice de ſa charge & les compagnies continuelles qui abondoient chez luy l'auroient beaucoup détourné : mais il eſtoit à Paris dans une entiere liberté, il s'y appliqua tout entier, & il eût tous les livres que purent avoir les ſoins d'un pere auſſi intelligent & auſſi affectionné qu'on le puiſſe eſtre.

Sa principale maxime dans cette éducation eſtoit de tenir toûjours cet enfant au deſſus de ſon ouvrage, & ce fut par cette raiſon qu'il ne voulut point commancer à luy apprendre le Latin qu'il n'eût douze ans, afin qu'il le fiſt avec plus de facilité.

Pendant cet intervalle il ne le laiſſoit pas inutile, car il l'entretenoit de toutes les choſes dont il le voyoit capable. Il luy avoit fait voir en general ce que c'eſtoit que les langues, il luy montroit comme on les avoit reduites en grammaires ſous de certaines regles, que ces re-

regles avoient encore des exceptions qu'on avoit eu ſoin de remarquer, & qu'ainſi l'on avoit trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pais en un autre.

Cette idée generale lui débroüilloit l'eſprit & luy faiſoit voir la raiſon des regles de la grammaire, de ſorte que quand il vint à l'apprendre, il ſçavoit pourquoy il le faiſoit, & il s'appliquoit preciſément aux choſes à quoy il faloit le plus d'application.

Aprés ces connoiſſances, mon pere luy en donna d'autres, il lui parloit ſouvent des effects extraordinaires de la nature, comme de la poudre à canon & d'autres choſes qui ſurprennent quand on les conſidere. Mon frere prenoit grand plaiſir à cét entretien, mais il vouloit ſçavoir la raiſon de toutes choſes, & comme elles ne ſont pas toutes connües, lors que mon pere ne les diſoit pas, où qu'il lui diſoit celles qu'on allegue d'ordinaire, qui ne ſont proprement que des défaites, cela ne le contentoit pas, car il a toûjours eu une netteté d'eſprit admirable pour diſcerner le faux : Et on peut dire que toûjours, & en toutes choſes la verité a eſté le ſeul objet de ſon eſprit ; puiſque jamais rien ne la pû ſatisfaire que ſa connoiſſance. Ainſi dés ſon enfance il ne pouvoit ſe rendre qu'à ce qui luy paroiſſoit vray evidemment, de ſorte que quand on ne lui diſoit pas de bonnes raiſons, il en cherchoit luy-même, & quand il s'eſtoit attaché à quelque choſe, il ne la quittoit point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui le peût ſatisfaire. Une fois entre autres quel-

qu'un ayant frappé à table un plat de fayance avec un couſteau, il prit garde que cela rendoit un grand ſon, mais qu'auſſi-toſt qu'on eût mis la main deſſus, cela l'arreſta. Il voulut en même-temps en ſçavoir la cauſe, & cette experience le porta à en faire beaucoup d'autres ſur les ſons. Il y remarqua tant de choſes qu'il en fit un traité à l'âge de 12. ans, qui fut trouvé tout-à-fait bien raiſonné.

Son genie à la Geometrie commença à paroiſtre lors qu'il n'avoit encore que 12 ans, par une rencontre ſi extraordinaire, qu'il me ſemble qu'elle merite bien d'eſtre déduite en particulier.

Mon pere eſtoit homme ſçavant dans les mathematiques & avoit habitude par-là avec tous les habiles gens en cette ſcience, qui êtoient ſouvent chez luy, mais comme il avoit deſſein d'inſtruire mon frere dans les langues, & qu'il ſçavoit que la mathematique eſt une ſcience qui remplit & qui ſatisfait beaucoup l'eſprit, il ne voulut point que mon frere en euſt aucune connoiſſance, de peur que cela ne le rendit negligent pour la Latine & les autres langues dans leſquelles il vouloit le perfectionner. Par cette raiſon il avoit ſerré tous les livres qui en traitent, & il s'abſtenoit d'en parler avec ſes amis en ſa preſence, mais cette precaution n'empeſchoit pas que la curioſité de cet enfant ne fuſt excitée, deſorte qu'il prioit ſouvent mon pere de luy apprendre la mathematique, mais il le luy refuſoit, luy promettant cela comme une recompence. Il luy promettoit qu'auſſi-toſt qu'il

qu'il ſçauroit le Latin & le Grec, il la luy apprendroit. Mon frere voyant cette reſiſtance, lui demanda un jour ce que c'eſtoit que cette ſcience, & de quoy on y traittoit; mon pere luy dit en general que c'êtoit le moyen de faire des figures juſtes, & de trouver les proportions qu'elles avoient entre elles, & en meſme-temps luy deffendit d'en parler d'avantage & d'y penſer jamais. Mais cet eſprit qui ne pouvoit demeurer dans ces bornes; dés qu'il eût cette ſimple ouverture que la Mathematique donnoit des moyens de faire des figures infailliblement juſtes, il ſe mit luy meſme à rêver ſur cela, à ſes heures de recreation; & eſtant ſeul dans une ſalle ou il avoit accouſtumé de ſe divertir, il prenoit du charbon & faiſoit des figures ſur des careaux, cherchant les moyens de faire par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont le coſtés & les angles fuſſent eſgaux & les autres choſes ſemblables. Il trouvoit tout cela lui ſeul, enſuite il cherchoit les proportions des figures entre elles. Mais comme le ſoin de mon pere avoit eſté ſi grand de lui cacher toutes ces choſes, il n'en ſçavoit pas meſme les noms. Il fut contraint luy-meſme de ſe faire des definitions; il appelloit un cercle un rond, une ligne une barre, & ainſi des autres. Aprés ces definitions, il ſe fit des axiomes, & enfin il fit des démonſtrations parfaittes: & comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choſes, il pouſſa ſes recherches ſi avant qu'il en vint juſqu'à la 32. propoſition du premier livre d'Eu-

clide. Comme il en estoit là-dessus, mon pere entra dans le lieu où il estoit sans que mon frere l'entendit ; il le trouva si fort appliqué qu'il fut long-temps sans s'appercevoir de sa venuë. On ne peut dire lequel fut le plus surpris ou le fils de voir son pere, à cause de la deffense expresse qu'il luy en avoit faite, ou du pere de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du pere fut bien plus grande lorsque luy ayant demandé ce qu'il faisoit, il luy dit qu'il cherchoit telle chose, qui estoit la 32. proposition du premier livre d'Euclide. Mon pere luy demanda ce qui l'avoit fait penser à chercher cela, il dit que c'estoit qu'il avoit trouvé telle autre chose, & sur cela luy ayant fait encore la même question, il luy dit encore quelques demonstrations qu'il avoit faites, & enfin en retrogradant & s'expliquant toûjours par les noms de rond & de barre il en vint à ses definitions & à ses axiomes.

Mon pere fut si épouvanté de la grandeur & de la puissance de ce genie, que sans luy dire mot il le quitta & alla chez Monsieur le Pailleur qui estoit son amy intime, & qui estoit aussi fort sçavant. Lors qu'il fut arrivé là-dedans, il y demeura immobile comme un homme transporté. Monsieur le Pailleur voyant cela, & voyant même qu'il versoit quelques larmes fut épouvanté, & le pria de ne luy pas celer plus long-temps la cause de son desplaisir. Mon pere luy répondit, je ne pleure pas d'affliction, mais de joye; vous sçavez les soins que j'ay pris pour ôter à mon fils, la connoissan-

ſance de la Geometrie, de peur de le détourner de ſes autres eſtudes; cependant voicy ce qu'il a fait. Sur cela, il luy montra tout ce qu'il avoit trouvé, par où l'on pouvoit dire en quelque façon, qu'il avoit inventé les mathematiques. Monſieur le Pailleur ne fut pas moins ſurpris que mon pere l'avoit eſté, & il luy dit qu'il ne trouvoit pas juſte de captiver plus long-temps cet Eſprit, & de luy cacher encore cette connoiſſance, qu'il falloit lui laiſſer voir les livres ſans le retenir d'avantage.

Mon pere, ayant trouvé cela à propos, luy donna les Elements d'Euclide, pour les lire à ſes heures de recreation. Il les vit & les entendit tout ſeul ſans avoir jamais eu beſoin d'aucune explication; & pendant qu'il les voyoit, il compoſoit & alloit ſi avant qu'il ſe trouvoit regulierement aux conferences qui ſe faiſoient toutes les ſemaines, où tous les habiles gens de Paris s'aſſembloient pour porter leurs ouvrages, ou pour examiner ceux des autres. Mon frere y tenoit fort bien ſon rang, tant pour l'examen que pour la production, car il eſtoit de ceux qui y portoient le plus ſouvent des choſes nouvelles. On voyoit auſſi ſouvent dans ces aſſemblées-là des propoſitions qui eſtoient envoyées d'Italie, d'Allemagne, & d'autres païs étrangers, & l'on prenoit ſon advis ſur tout avec autant de ſoin que de pas-un des autres.

Car il avoit des lumieres ſi vives, qu'il eſt arrivé quelquefois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'eſtoient point apperçus. Cependant il n'employoit à cette eſtude de Geometrie, que ſes heures de recreation,

car il apprenoit le Latin ſur des regles que mon pere luy avoit faites exprés. Mais comme il trouvoit dans cette ſcience la verité, qu'il avoit ſi ardemment recherchée, il en eſtoit ſi ſatisfait qu'il y mettoit ſon eſprit tout entier: de ſorte que pour peu qu'il s'y appliquaſt, il y avançoit tellement, qu'à l'âge de ſeize ans il fit un traité des Coniques qui paſſa pour un ſi grand effort d'eſprit, qu'on diſoit que depuis Archimedes, on n'avoit rien veu de cette force. Les habiles gens eſtoient d'advis qu'on les imprimât déslors, parce qu'ils diſoient, qu'encore que ce fût un ouvrage qui ſeroit toûjours admirable, neantmoins ſi l'on l'imprimoit dans le temps que celuy qui l'avoit inventé n'avoit encore que ſeize ans, cette circonſtance ajoûteroit beaucoup à ſa beauté: mais comme mon frere n'a jamais eu de paſſion pour la reputation, il ne fiſt pas de cas de cela, & ainſi cet ouvrage n'a jamais eſté imprimé.

Durant tout ce temps-là il continuoit toûjours d'apprendre le Latin & le Grec, & outre cela pendant & aprés le repas, mon pere l'entretenoit tantoſt de la Logique, tantoſt de la Phiſique & des autres parties de la Philoſophie, & c'eſt tout ce qu'il en a appris, n'ayant jamais eſté au College ni eu d'autres maiſtres pour cela non plus que pour le reſte. Mon pere prenoit un plaiſir tel qu'on le peut croire de ces grands progrés que mon frere faiſoit dans toutes les ſciences, mais il ne s'apperceut pas que les grandes & continuelles applications dans un âge ſi tendre pouvoient beaucoup in-

intereſſer ſa ſanté, & en effet elle commença d'eſtre alterée, dés qu'il eût atteint l'âge de dix-huit ans. Mais comme les incommodités qu'il reſſentoit alors n'eſtoient pas encore dans une grande force, elles ne l'empeſcherent pas de continuer tousjours dans ſes occupations ordinaires, de ſorte que ce fut en ce temps-là & à l'âge de dix-neuf ans qu'il inventa cette machine d'arithmetique par la quelle on fait non ſeulement toute ſorte de ſupputation ſans plume & ſans jettons mais on les fait meſme ſans ſçavoir aucune regle d'Arithmetique, & avec une ſeureté infaillible.

Cet ouvrage a eſté conſideré comme une choſe nouvelle dans la nature d'avoir reduit en machine, une ſcience qui reſide toute entiere dans l'eſprit, & d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les operations avec une entiere certitude, ſans avoir beſoin de raiſonnement. Ce travail le fatigua beaucoup, non pas pour la penſée ou pour le mouvement qu'il trouva ſans peine; mais pour faire comprendre aux ouvriers toutes ces choſes. De ſorte qu'il fut deux ans à le mettre dans cette perfection ou il eſt à preſent.

Mais cette fatigue & la délicateſſe ou ſe trouvoit ſa ſanté depuis quelques années, le jetterent dans des incommoditez qui ne l'ont plus quitté, de ſorte qu'il nous diſoit quelques fois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avoit pas paſſé, un jour ſans douleur. Ces incommoditez neantmoins n'eſtant pas toûjours dans une égale violence, dés qu'il avoit un peu de

relasche, son esprit se portoit incontinent à chercher quelque chose de nouveau.

Ce fut dans ce temps-là & à l'âge de 23 ans qu'ayant veu l'experience de Toricelli, il inventa ensuite, & executa les autres experiences qu'on nomme les experiences. Celle du Vuide qui prouvoit si clairement que tous les effets qu'on avoit attribuez jusque là à l'horreur du Vuide, sont causez par la pesanteur de l'air. Cette occupation fut la derniere où il appliqua son esprit pour les sciences humaines; & quoy qu'il ait inventé la Roulette aprés, cela ne contredit point à ce que je dis; car il la trouva sans y penser, & d'une maniere qui fait bien voir qu'il n'y avoit pas d'application comme je diray dans son lieu.

Immediatement aprés cette experience, & lorsqu'il n'avoit pas encore vingt-quatre ans, la Providence de Dieu ayant fait naistre une occasion qui l'obligea de lire des escrits de pieté, Dieu l'esclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaittement que la Religion Chrestienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, & à n'avoir point d'autre objet que luy: & cette verité luy parut si évidente, si necessaire, & si utile qu'elle termina toutes ses recherches; de sorte que dés ce temps-là il renonça à toutes les autres connoissances pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que JESUS-CHRIST appelle necessaire.

Il avoit esté jusqu'à lors preservé par une protection de Dieu particuliere de tous les vices de la jeunesse, & ce qui est encore plus estrange à un esprit de cette trempe & de ce car-

carractere, il ne s'estoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant tousjours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à mon pere, qui ayant luy-mesme un trés-grand respect pour la Religion, le luy avoit inspiré dés l'enfance, luy donnant pour maximes que tout ce qui est l'objet de la foy ne le sçauroit estre de la raison, & beaucoup moins y estre soûmis. Ces maximes qui luy estoient souvent reïterées par un pere pour qui il avoit une tres-grande estime, & en qui il voioit une grande science accompagnée d'un raisonnement fort net & fort puissant, faisoient une si grande impression sur son esprit, que quelques discours qu'il entendit faire aux libertins il n'en estoit nullement émû, & quoy qu'il fut fort jeune, il les regardoit comme des gens qui estoient dans ce faux principe, que la raison humaine est au dessus de toutes choses, & qui ne connoissent pas la nature de la foy : & ainsi cet Esprit, si grand, si vaste, & si rempli de curiositez, qui cherchoit avec tant de soin la cause & la raison de tout, estoit en mesme temps soûmis à toutes les choses de la Religion comme un enfant, & cette simplicité a regné en luy toute sa vie : desorte que depuis mesme qu'il se resolut de ne plus faire d'autre estude que celle de la Religion, il ne s'est jamais appliqué aux questions curieuses de la Theologie, & il a mis toute la force de son esprit à connoître & à pratiquer la

perfection de la morale Chrestienne à laquelle il a consacré tous les talents que Dieu luy avoit donnés, n'ayant fait autre chose dans tout le reste de sa vie que mediter la Loy de Dieu jour & nuit.

Mais quoy qu'il n'eût pas fait une estude particuliere de la Scolastique, il n'ignoroit pourtant pas les Decisions de l'Eglise contre les heresies qui ont esté inventées, par la subtilité de l'esprit, & c'est contre ses sortes de recherches qu'il estoit le plus animé; & Dieu luy donna dés ce temps-là une occasion de faire paroître le zele qu'il avoit pour la Religion.

Il estoit alors à Roüen où mon pere estoit employé pour le service du Roy & il y avoit aussi en ce mesme temps un homme qui enseignoit une nouvelle Philosophie qui attiroit tous les curieux. Mon frere ayant esté pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux; mais ils furent bien surpris dans l'entretien qu'ils eurent avec cet homme qu'en leur debitant les principes de sa Philosophie, il en tiroit des consequences sur des points de foy, contraires aux decisions de l'Eglise. Il prouvoit par ses raisonnemens que le corps de JESUS-CHRIST n'estoit pas formé du sang de la sainte Vierge, mais d'une autre matiere creée exprés & plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire mais il demeura ferme dans ce sentiment. De sorte qu'ayant consideré entre eux le danger qu'il y avoit de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avoit des sentiments erronnez, ils resolurent de l'advertir premie-

rement

rement & puis de le dénoncer s'il reſiſtoit à l'advis qu'on luy donnoit. La choſe arriva ainſi, car il mépriſa cet avis, de ſorte qu'ils crurent qu'il eſtoit de leur devoir de le dénoncer à Monſieur du Bellay qui faiſoit pour lors les fonctions Epiſcopales dans le Dioceſe de Roüen par commiſſion de Monſieur l'Archeveſque. Monſieur du Bellay envoya querir cet homme & l'ayant interrogé il fut trompé par une confeſſion de foy équivoque qu'il luy eſcrivit & ſigna de ſa main faiſant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cet importance qui luy eſtoit donné par trois jeunes hommes.

Cependant auſſi-toſt qu'ils virent cette confeſſion de foy, ils connurent ce deffaut, ce qui les obligea d'aller trouver à Gaillon Monſieur l'Archeveſque de Roüen qui aiant examiné toutes ces choſes, les trouva ſi importantes qu'il eſcrivit une Patente à ſon conſeil & donna un ordre exprés à Monſieur du Bellay de faire retracter cet homme ſur tous les points dont il eſtoit accuſé, & de ne recevoir rien de luy que par la communication de ceux qui l'avoient dénoncé. La choſe fut executée ainſi, & il comparut dans le conſeil de Monſieur l'Archeveſque & renonça à tous ſes ſentiments : Et on pût dire que ce fut ſincerement, car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui luy avoient cauſé cette affaire, ce qui fait croire qu'il eſtoit luy même trompé par les fauſſes concluſions qu'il tiroit de ſes faux principes. Auſſi eſtoit-il bien certain qu'on n'avoit eu en cela aucun deſſein de luy nuire, ni d'autre veüe que de le détromper

par

par luy-même & l'empescher de seduire les jeunes gens qui n'eussent pas esté capables de discerner le vray d'avec le faux dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement, & mon frere continuant de chercher de plus en plus le moyen de plaire à Dieu, cet amour de la profession Chrestienne s'enflamma de telle sorte dés l'âge de vint-quatre ans, qu'il se répandoit sur toute la maison. Mon pere mesme n'aiant pas de honte de se rendre aux enseignemens de son fils, embrassa pour lors une maniere de vie plus exacte par la pratique continuelle des vertus jusqu'à sa mort qui a esté tout-à-fait Chrestienne; & ma sœur qui avoit des talents d'esprit tout extraordinaires, & qui estoit dés son enfance dans une reputation ou peu de filles parviennent, fut tellement touchée des discours de mon frere qu'elle se resolut de renoncer à tous ces avantages qu'elle avoit tant aimé jusqu'alors, pour se consacrer à Dieu tout entiere, comme elle a fait depuis s'estant faite Religieuse dans une maison tres-sainte & tres-austere où elle a fait un si bon usage des perfections dont Dieu l'avoit ornée qu'on l'a trouvée digne des emplois les plus difficiles dont elle s'est tousjours acquitée avec toute la fidelité imaginable & où elle est morte saintement le quatriême Octobre 1661. âgée de trente-six ans.

* au Port Royal des Champs.

Cependant mon frere de qui Dieu se servoit pour operer tous ces biens estoit travaillé par des maladies continuelles & qui alloient toûjours en augmentant. Mais comme alors il ne connoissoit pas d'autre science que la per-

perfection, il trouvoit une grande difference entre celle-là & celle qui avoit occupé son esprit jusqu'alors; car au lieu que ses indispositions retardoient le progrés des autres, celle-cy au contraire le perfectionnoit dans ces mêmes indispositions, par la patience admirable avec laquelle il les souffrit. Je me contenteray pour le faire voir d'en rapporter un exemple.

Il avoit entre autres incommoditez celle de ne pouvoir rien avaler de liquide à moins qu'il ne fut chaud, encore ne le pouvoit-il faire que goute à goute; mais comme il avoit outre cela une douleur de teste insupportable, une chaleur d'entrailles excessive & beaucoup d'autres maux, les Medecins luy ordonnerent de se purger de deux jours l'un durant trois mois, de sorte qu'il fallut prendre toutes ces medecines, & pour cela les faire chauffer & les avaler goute à goute, ce qui estoit un veritable supplice, & qui faisoit mal au cœur à tous ceux qui estoient auprés de luy, sans qu'il s'en soit jamais plaint.

La continuation de ces remedes avec d'autres qu'on luy fit pratiquer, luy apporterent quelque soulagement, mais non pas une santé parfaite; desorte que les Medecins crurent que pour la rétablir entierement il falloit qu'il quittât toute sorte d'application d'esprit, & qu'il cherchât autant qu'il pouroit les occasions de se divertir. Mon frere eût quelque peine à se rendre à ce conseil, parce qu'il y voioit du danger, mais enfin il le suivit, croiant estre obligé de faire tout ce

qui

qui luy seroit possible pour remettre sa santé, & il s'imagina que les divertissements honnêtes ne pourroient pas luy nuire, & ainsi il se mit dans le monde. Mais quoique par la misericorde de Dieu il se soit toûjours exemté des vices, neantmoins comme Dieu l'appelloit à une plus grande perfection il ne voulut pas l'y laisser & il se servit de ma sœur pour ce dessein, comme il s'estoit servi autrefois de mon frere lors qu'il avoit voulu retirer ma sœur des engagemens où elle estoit dans le monde.

Elle estoit alors Religieuse & elle menoit une vie si sainte qu'elle édifioit toute la maison: estant en cet estat elle eût de la peine de voir que celuy à qui elle estoit redevable aprés Dieu des graces dont elle joüissoit, ne fut pas dans la possession de ces graces, & comme mon frere la voioit souvent, elle luy en parloit souvent aussi, & enfin elle le fit avec tant de force & de douceur qu'elle luy persuada ce qu'il luy avoit persuadé le premier, de quitter absolument le monde, en sorte qu'il se resolut de quitter tout-à-fait toutes les conversations du monde & de retrancher toutes les inutilitez de la vie au peril mesme de sa santé; parce qu'il crut que le salut estoit preferable à toutes choses.

Il avoit pour lors trente ans & il estoit toûjours infirme, & c'est depuis ce temps-là qu'il a embrassé la maniere de vivre où il a esté jusqu'à la mort.

Pour parvenir à ce dessein & rompre toutes ses habitudes, il changea de quartier & fut de-

demeurer quelque temps à la campagne d'où estant de retour il témoigna si bien qu'il vouloit quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta; & il establit le reglement de sa vie dans cette retraite sur des maximes principales qui furent de renoncer à tout plaisir & à toutes superfluitez; & c'est dans cette pratique qu'il a passé le reste de sa vie. Pour y reüssir il commença déslors comme il fit toûjours dep[illegible] a se passer du service de ses domestiques [illegible]nt qu'il pouvoit. Il faisoit son lit luy-même, il alloit prendre son disner dans la cuisine & le portoit à sa chambre, il le raportoit, & enfin il ne se servoit de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, & pour les autres choses qu'il ne pouvoit absolument faire. Tout son temps estoit employé à la priere & à la lecture de l'Escriture sainte, & il y prenoit un plaisir incroyable. Il disoit que l'Escriture sainte n'estoit pas une science de l'esprit, mais une science du cœur, qui n'estoit intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit, & que tous les autres ny trouvent que de l'obscurité.

C'est dans cette disposition, qu'il la lisoit, renonçant à toutes les lumieres de son esprit; & il s'y estoit si fortement appliqué qu'il la sçavoit toute par cœur, de sorte qu'on ne pouvoit la luy citer à faux; car lors qu'on luy disoit une parolle sur cela il disoit positivement cela n'est pas de l'Escriture sainte ou cela en est, & alors il marquoit precisément l'endroit, il lisoit aussi tous les commentaires avec grand soin, car le respect pour la Religion où il

il avoit esté élevé dés sa jeunesse, estoit alors changé en un amour ardent & sensible pour toutes les veritez de la foy, soit pour celles qui regardent la soûmission de l'esprit, soit pour celles qui regardent la pratique dans le monde, à quoy toute la Religion se termine, & cet amour se portoit à travailler sans cesse à détruire tout ce qui se pouvoit opposer à ces veritez.

Il avoit une éloquence naturelle qui luy donnoit une facilité merveilleuse à dire ce qu'il vouloit, mais il avoit ajoûté à cela des regles dont on ne s'estoit pas encore avisé, & dont il se servoit si avantageusement qu'il estoit maistre de son stile; ensorte que non seulement il disoit tout ce qu'il vouloit, mais il le disoit en la maniere qu'il vouloit, & son discours faisoit l'effet qu'il s'estoit proposé. Et cette maniere d'escrire, naturelle, naïve & forte en mesme temps luy estoit si propre & si particuliere qu'aussi-tost qu'on vit paroître les Lettres au Provincial, on vit bien qu'elles estoient de luy, quelque soin qu'il ait toûjours pris de les cacher, même à ses proches. Ce fut dans ce temps-là qu'il plût à Dieu de guerir ma fille d'une fistule lachrymale qui avoit fait un si grand progrés dans trois ans & demi que le pus sortoit non seulement par l'œil, mais aussi par le nés & par la bouche. Et cette fistule estoit d'une si mauvaise qualité que les plus habiles Chirurgiens de Paris la jugeoient incurable. Cependant elle fut guerie en un moment, par l'attouchement d'une * Sainte Espine, & ce miracle fut si authentique

* Cette Sainte

tique qu'il a esté avoüé de tout le monde, ayant esté attesté par de trés-grands Medecins & par les plus habiles Chirurgiens de France, & ayant esté authorisé par un jugement solemnel de l'Eglise. Espine est au Port Royal du faux-Bourg Saint Jaques à Paris.

Mon frere fut sensiblement touché de cette grace qu'il regardoit comme faite à luy-même, puis que c'estoit sur une personne qui outre sa proximité estoit encore sa fille spirituelle dans le Batême; & sa consolation fut extrême de voir que Dieu se manifestoit si clairement dans un temps où la foy paroissoit comme éteinte dans le cœur de la plus-part du monde. La joye qu'il en eût fut si grande qu'il en estoit penetré, desorte qu'en aiant l'esprit tout ocupé, Dieu luy inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles, qui luy donnant de nouvelles lumieres sur la Religion lui redoublerent l'amour & le respect qu'il avoit toûjours eu pour elle. Voyez pensées de M. Pascal.

Et ce fut cette occasion qui fit paroître cet extrême desir qu'il avoit de travailler à refuter les principaux & les plus faux raisonnemens des Athées. Il les avoit étudiez avec grand soin, & avoit emploié tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoy il s'estoit mis tout entier. La derniere année de son travail a esté toute employée à recueillir diverses pensées sur ce sujet, mais Dieu qui luy avoit inspiré ce dessein & toutes ses pensées n'a pas permis qu'il l'ait conduit à sa perfection pour des raisons qui nous sont inconnuës.

Cependant l'éloignement du monde qu'il pra-



pratiquoit avec tant de ſoin n'empeſchoit point qu'il ne vit ſouvent des gens de grand eſprit & de grande condition, qui ayant des penſées de retraite, demandoient ſes avis & les ſuivoient exactement, & d'autres qui eſtoient travaillez de doutes ſur les matieres de la foy & qui ſçachant qu'il avoit de grandes lumieres là-deſſus venoient à luy le conſulter & s'en retournoient toûjours ſatisfaits; de ſorte que toutes ces perſonnes qui vivent preſentement fort Chreſtiennement témoignent encore aujourd'huy que c'eſt à ſes avis & à ſes conſeils & aux eſclairciſſements qu'il leur a donnez qu'ils ſont redevables de tout le bien qu'ils font.

Les converſations auſquelles il ſe trouvoit ſouvent engagé, quoy qu'elles fuſſent toutes de charité, ne laiſſoient pas de luy donner quelque crainte qu'il ne s'y trouvât du peril; mais comme il ne pouvoit pas auſſi en conſcience refuſer le ſecours que les perſonnes luy demandoient, il avoit trouvé un remede à cela. Il prenoit dans les occaſions une ceinture de fer pleine de pointes, il la mettoit à nud ſur ſa chair, & lors qu'il luy venoit quelque penſée de vanité ou qu'il prenoit quelque plaiſir au lieu où il étoit, ou quelque choſe ſemblable, il ſe donnoit des coups de coude pour redoubler la violence des piqueures, & ſe faiſoit ainſi ſouvenir luy-même de ſon devoir. Cette pratique luy parut ſi utile qu'il la conſerva juſqu'à la mort & même dans les derniers temps de ſa vie, où il eſtoit dans des douleurs continuelles parce qu'il ne pouvoit

escrire ny lire; il estoit contraint de demeurer sans rien faire & de s'aller promener. Il estoit dans une continuelle crainte que ce manque d'occupation ne le détournât de ses vûës. Nous n'avons sçeu toutes ces choses qu'aprés sa mort & par une personne de tres-grande vertu qui avoit beaucoup de confiance en luy, à qui il avoit esté obligé de le dire pour des raisons qui la regardoient elle-même.

Cette rigueur qu'il exerçoit sur luy-même estoit tirée de cette grande maxime de rénoncer à tout plaisir sur laquelle il avoit fondé tout le reglement de sa vie. Dés le commencement de sa retraite il ne manquoit pas non plus de pratiquer exactement cét autre, qui l'obligeoit de renoncer à toute superfluité: car il retranchoit avec tant de soin toutes les choses inutiles, qu'il s'estoit reduit peu à peu à n'avoir plus de tapisserie dans sa chambre, par ce qu'il ne croioit pas que cela fut necessaire, & de plus n'y estant obligé par aucune bien-seance; parce qu'il n'y venoit que ses gens à qui il recommandoit sans cesse le retranchement: de sorte qu'ils n'estoient pas surpris de ce qu'il vivoit luy-même de la maniere qu'il conseilloit aux autres de vivre.

Voilà comme il a passé cinq ans de sa vie, depuis trente jusqu'à trente cinq, travaillant sans cesse pour Dieu, pour le prochain & pour luy-même, en taschant de se perfectionner de plus en plus: & on pouvoit dire en quelque façon que c'est tout le temps qu'il a vescu, car les quatre années que Dieu luy a don-

données aprés n'ont efté qu'une continuelle langueur. Ce n'eftoit pas proprement une maladie qui fut venuë nouvellement; mais un redoublement des grandes indifpofitions où il avoit efté fujet dés fa jeuneffe. Mais il en fut lors attaqué avec tant de violence qu'enfin il y eft fuccombé, & durant tout ce temps il n'a pû en tout travailler un inftant à ce grand ouvrage qu'il avoit entrepris pour la Religion, ny affifter les perfonnes qui s'addreffoient à luy pour avoir des avis ny de bouche, ny par écrit; car fes maux eftoient fi grands qu'il ne pouvoit les fatisfaire quoy qu'il en eût un grand defir.

Ce renouvellement de fes maux commença par un mal de dents, qui luy ofta abfolument le fommeil. Dans fes grandes veilles il luy vint une nuit dans l'efprit fans deffein quelques penfées fur la propofition de la Roulette. Cette penfée eftant fuivie d'une autre, & celle-cy d'une autre, enfin une multitude de penfées qui fe fuccederent les unes aux autres luy découvrirent comme malgré luy, la demonftration de toutes ces chofes, dont il fut luy-même furpris. Mais comme il y avoit long-temps qu'il avoit renoncé à toutes ces connoiffances, il ne s'avifa pas feulement de les efcrire : neantmoins en ayant parlé par occafion à une perfonne à qui il devoit toute forte de déference, & par refpect & par reconnoiffance de l'affection dont il l'honoroit; Cette perfonne qui eft auffi confiderable par fa pieté que par les éminentes qualitez de fon efprit, & par la grandeur

deur de ſa naiſſance, ayant formé ſur cela un deſſein qui ne regardoit que la gloire de Dieu, trouva à propos qu'il en usât, comme il fit, & qu'enſuite il le fit imprimer.

Ce fut ſeulement alors qu'il l'eſcrivit, mais avec une precipitation extréme en huit jours; car c'étoit en même-temps que les imprimeurs travailloient, fourniſſant à deux en même-temps, ſur deux differens traitez, ſans que jamais il en eut d'autres copies que celle qui fut faite pour l'impreſſion; ce qu'on ne ſçeut que ſix mois aprés que la choſe fut trouvée.

Cependant ſes infirmitez continuant toûjours ſans lui donner un ſeul moment de relâche, le réduiſirent comme j'ay dit à ne pouvoir plus travailler & à ne voir quaſi perſonne. Mais ſi elles l'empeſcherent de ſervir le public & les particuliers, elles ne furent point inutiles pour luy-même, & il les a ſouffertes avec tant de paix & tant de patience, qu'il y a ſujet de croire que Dieu a voulu achever par là de le rendre tel qu'il le vouloit pour paroître devant luy : car durant cette longue maladie il ne s'eſt jamais détourné de ſes veües ayant toûjours dans l'eſprit ces deux grandes maximes de renoncer à tout plaiſir & à toute ſuperfluité. Il les pratiquoit dans le plus fort de ſon mal avec une vigilance continuelle ſur ſes ſens, leur refuſant abſolument tout ce qui leur eſtoit agreable : & quand la neceſſité le contraignoit à faire quelque choſe qui pouvoit luy donner quelque ſatisfaction; il avoit une addreſſe merveilleuſe pour en détourner ſon eſprit, afin qu'il ni prit point de part : par

exemple, ses continuelles maladies l'obligeant de se nourrir delicatement, il avoit un soin tres grand de ne point goûter ce qu'il mangeoit, & nous avons pris garde que quelque peine qu'on prît à luy chercher quelque viande agreable, à cause des dégoûts à quoy il estoit sujet, jamais il n'a dit voilà qui est bon: & encore lors qu'on luy servoit quelque chose de nouveau selon les saisons, si l'on luy demandoit aprés le repas s'il l'avoit trouvé bon, il disoit simplement, il faloit m'en avertir devant, & je vous avoüe que je n'y ay point pris garde: & lors qu'il arrivoit que quelqu'un admiroit la bonté de quelque viande en sa presence, il ne le pouvoit souffrir, il appelloit cela, estre sensuel, encore-même que ce ne fut que des choses communes; parce qu'il disoit que c'étoit une marque pour contenter le goust, ce qui étoit toûjours mal.

Pour éviter d'y tomber il n'a jamais voulu permettre qu'on luy fit aucune sauce ni ragoust, non pas même de l'orange & du verjus, ni rien de tout ce qui excite l'appetit, quoy qu'il aimât naturellement toutes ces choses. Et pour se tenir dans des bornes reglées il avoit pris garde dés le commencement de sa retraite, à ce qu'il faloit pour son estomach; & depuis cela il avoit reglé tout ce qu'il devoit manger, en sorte que quelque appetit qu'il eût, il ne passoit jamais cela, & quelque dégoust qu'il eût il faloit qu'il le mangeât: & lors qu'on luy demandoit la raison pourquoy il se contraignoit ainsi, il disoit que c'estoit le besoin de son estomach

qu'il

qu'il faloit satisfaire & non pas son appetit.

La mortification de ses sens n'alloit pas seulement, à se retrancher tout ce qui pouvoit leur estre agreable ; mais encore à ne leur rien refuser, par cette raison, qu'il pourroit leur déplaire, soit par sa nourriture, soit par ses remedes. Il a pris quatre ans durant des consommés sans en témoigner le moindre dégoust, il prenoit toutes les choses qu'on luy ordonnoit pour sa santé sans aucune peine, quelques difficiles qu'elles fussent : & lors que je m'étonnois de ce qu'il ne témoignoit pas la moindre repugnance en les prenant, il se moquoit de moy & me disoit qu'il ne pouvoit pas comprendre luy-même comme on pouvoit témoigner de la repugnance, quand on prenoit une medecine volontairement, aprés qu'on avoit été averti qu'elle étoit mauvaise & qu'il ni avoit que la violence ou la surprise qui deussent produire cét effet. C'est en cette maniere qu'il travailloit sans cesse à la mortification.

Il avoit un amour si grand pour la pauvreté qu'elle luy étoit toûjours presente, de sorte que dés qu'il vouloit entreprendre quelque chose, ou que quelqu'un luy demandoit conseil, la premiere pensée qui luy venoit en l'esprit, c'estoit de voir si la pauvreté pouvoit estre pratiquée. Une des choses sur lesquelles il s'examinoit le plus, c'étoit cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers & autres choses semblables. Il ne pouvoit encore souffrir qu'on cherchât avec soin

toute les commoditez, comme d'avoir toutes choses prés de soy & mille autres choses qu'on fait sans scrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait du mal. Mais il n'en jugeoit pas de même & nous disoit qu'il n'y avoit rien si capable d'éteindre l'esprit de pauvreté, comme cette recherche curieuse de ses commodités, de cette bien-seance qui porte à vouloir toûjours avoir du meilleur & du mieux fait; & il nous disoit que pour les ouvriers, il falloit toûjours choisir les plus pauvres & les plus gens de bien, & non pas cette excellence qui n'est jamais necessaire & qui ne sçauroit jamais estre utile. Il s'écrioit quelquefois, si j'avois le cœur aussi pauvre que l'esprit, je serois bienheureux, car je suis merveilleusement persuadé que la pauvreté est un grand moien pour faire son salut.

Cet Amour qu'il avoit pour la pauvreté le portoit à aimer les pauvres avec tant de tendresse, qu'il n'a jamais pû refuser l'aumosne, quoyqu'il n'en fit que de son necessaire, ayant peu de bien, & étant obligé de faire une dépence qui excedoit son revenu à cause de ses infirmitez. Mais lors qu'on luy vouloit representer cela quand il faisoit quelque aumosne considerable, il se faschoit & disoit, j'ay remarqué une chose, que quelque pauvre qu'on soit, on laisse toûjours quelque chose en mourant, ainsi il fermoit la bouche, & il a été quelquefois si avant qu'il s'est reduit à prendre de l'argent au change, pour avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avoit, & ne voïant pas aprés cela importuner ses amis.

Dés

Dés que l'affaire des carrosses fut établie, il me dit qu'il vouloit demander mille francs par avance pour sa part à des fermiers avec qui l'on traitoit, si l'on pouvoit demeurer d'accord avec eux, parce qu'ils étoient de sa connoissance, pour envoier aux pauvres de Blois, & comme je luy disois que l'affaire n'étoit pas assez seure pour cela & qu'il falloit attendre à une autre année : il me fit tout aussi-tost cette réponse, qu'il ne voyoit pas un grand inconvenient à cela, parce que s'ils y perdoient, il le leur rendroit de son bien, & qu'il n'avoit garde d'attendre à une autre année, parce que le besoin étoit trop pressant pour differer la charité : Et comme on ne s'accordoit pas avec ces personnes, il ne pût executer cette resolution, par laquelle il nous faisoit voir la verité de ce qu'il nous avoit dit tant de fois qu'il ne souhaittoit avoir du bien que pour en assister les pauvres ; puis qu'en même-temps que Dieu luy donnoit l'esperance d'en avoir, il commençoit à le distribuer par avance, avant mesme qu'il en fut assûré.

Sa charité envers les pauvres avoit toûjours été fort grande, mais elle estoit si fort redoublée à la fin de sa vie, que je ne pouvois le satisfaire d'avantage que de l'en entretenir. Il m'exhortoit avec grand soin depuis quatre ans à me consacrer au service des pauvres & à y porter mes enfans. Et quand je luy disois que je craignois que cela ne me divertit du soin de ma famille, il me disoit que ce n'estoit que manque de bonne volonté,

& comme il y a divers degrés dans cette vertu, on peut bien le pratiquer en sorte que cela ne nuise point aux affaires domestiques. Il disoit que c'estoit la vocation génerale des Chrétiens & qu'il ne faloit point de marque particuliere pour sçavoir si on y estoit appellé, parce que cela estoit certain, que c'est sur cela que J. C. jugera le monde, & que quand on considereroit que la seule omission de cette vertu est cause de la damnation, cette seule pensée seroit capable de nous porter à nous dépoüiller de tout, si nous avions de la foy. Il nous disoit encore que la frequentation des pauvres est extremément utile, en ce que voyant continuellement les miseres dont ils sont accablez & que même dans l'extremité de leurs maladies ils manquoient des choses les plus necessaires, qu'aprés cela il faudroit estre bien dur pour ne pas se priver volontairement des commodités inutiles & des ajustemens superflus.

Tous ces discours nous excitoient & nous portoient quelquefois à faire des preparations pour trouver des moiens pour des reglemens géneraux qui pourveussent à toutes les necessités; mais il ne trouvoit pas cela bon, & il disoit que nous n'estions pas appellés au général, mais au particulier, & qu'il croioit que la maniere la plus agreable à Dieu estoit de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire chacun selon son pouvoir, sans se remplir l'esprit de ses grands desseins qui tiennent de cette excellence dont il blâmoit la recherche en toutes choses. Ce n'est pas qu'il trouvât mauvais l'é-

l'établissement des hospitaux generaux, au contraire il avoit beaucoup d'amour pour cela, comme il l'a bien témoigné par son testament; mais il disoit que ces grandes entreprises estoient reservées à de certaines personnes que Dieu destinoit à cela, & qu'il conduisoit quasi visiblement; mais que ce n'étoit pas la vocation génerale de tout le monde, comme l'assistance journaliere & particuliere des pauvres.

Voila une partie des instructions qu'il nous donnoit, pour nous porter à la pratique de cette vertu qui tenoit une si grande place dans son cœur; c'est un petit échantillon qui nous fait voir la grandeur de sa charité. Sa pureté n'estoit pas moindre, & il avoit un si grand respect pour cette vertu qu'il estoit continuellement en garde pour empescher qu'elle ne fut blessée ou dans luy ou dans les autres, & il n'est pas croiable combien il estoit exact sur ce point. J'en estois même dans la crainte, car il trouvoit à redire en des discours que je faisois & que je croiois tres-innocens, & dont il me faisoit ensuite voir les défauts que je n'aurois jamais conceus sans ses avis. Si je disois quelquefois par occasion que j'avois veu une belle femme, il se faschoit & me disoit qu'il ne faloit jamais tenir ces discours devant des laquais ni de jeunes gens, parce que je ne sçavois pas quelle pensée je pourrois exciter par-là en eux. Il ne pouvoit souffrir aussi les caresses que je recevois de mes enfans, & il me disoit qu'il faloit les en desacoûtumer, & que cela ne pouvoit que leur nuire, & qu'on leur

pouvoit témoigner de la tendresse en mille autres manieres. Voilà les instructions qu'il me donnoit là-dessus, & voilà qu'elle étoit sa vigilance pour la conservation de la pureté dans luy & dans les autres.

Il luy arriva une rencontre environ trois mois avant sa mort qui en fut une preuve bien sensible, & qui fait voir en mesme-temps la grandeur de sa charité : comme il s'revenoit un jour de la messe de Saint Sulpice, il vint à luy une jeune fille d'environ quinze ans (fort belle) qui luy demandoit l'aumône; il fut touché de voir cette personne exposée à un danger si évident; il luy demanda qui elle estoit & ce qui l'obligeoit à demander ainsi l'aumosne : & ayant sçeu qu'elle estoit de la campagne, & que son pere estoit mort & que sa mere estant tombée malade on l'avoit porté à l'hostel Dieu ce jour là-mesme, il crût que Dieu la luy avoit envoyée aussi-tôt qu'elle avoit été dans le besoin: desorte que dés l'heure-même il la mena au seminaire, où il la mit entre les mains d'un bon Prêtre à qui il donna de l'argent & le pria d'en prendre soin, & de la mettre en quelque condition où elle pût reçevoir de la conduitte à cause de sa jeunesse, où elle fut en seureté de sa personne. Et pour la soulager dans ce soin, il luy dit qu'il luy envoyroit le lendemain une femme pour luy acheter des habits & tout ce qui luy seroit necessaire pour la mettre en état de pouvoir servir une maîtresse. Le lendemain il luy envoya une femme qui travailla si bien avec ce bon Prestre, qu'aprés l'avoir fait habil-

biller ils la mirent dans une bonne condition. Et cet Ecclesiastique ayant demandé à cette femme le nom de celuy qui faisoit cette charité, elle luy dit qu'elle n'avoit point charge de le dire, mais qu'elle le viendroit voir de temps en tems pour pourvoir avec luy aux besoins de cette fille : & il la pria d'obtenir de luy la permission de luy dire son nom. Je vous promets que je n'en parleray jamais pendant sa vie, mais si Dieu permettoit qu'il mourut avant moy, j'aurois de la consolation de publier cette action, car je la trouve si belle que je ne puis souffrir qu'elle demeure dans l'oubli. Ainsi par cette seule rencontre ce bon Ecclesiastique sans le connoître, jugeoit combien il avoit de charité & d'amour pour la pureté. Il avoit une extrême tendresse pour nous; mais cette affection n'alloit pas jusqu'à l'attachement. Il en donna une preuve bien sensible à la mort de ma sœur qui preceda la sienne de dix mois. Lorsqu'il reçeut cette nouvelle, il ne dit rien sinon, Dieu nous fasse la grace d'aussi bien mourir: & il s'est toûjours depuis tenu dans une soumission admirable aux ordres de la providence de Dieu, sans faire jamais reflexion que sur les grandes graces que Dieu avoit faite à ma sœur pendant sa vie, & des circonstances du temps de sa mort, ce qui luy faisoit dire sans cesse : Bien-heureux ceux qui meurent, pourveu qu'ils meurent au Seigneur. Lors qu'il me voioit dans de continuelles afflictions pour cette perte que je ressentois si fort, il se faschoit & me disoit que cela n'étoit pas bien, & qu'il ne faloit pas avoir ces sentimens pour la mort des justes, & qu'il faloit

au contraire loüer Dieu de ce qu'il l'avoit si fort recompensée des petits services qu'elle luy avoit rendus.

C'est ainsi qu'il faisoit voir qu'il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit ; car s'il eut été capable d'en avoir, c'eût été sans doute pour ma sœur, parce que c'estoit assurément la personne du monde qu'il aimoit le plus. Mais il n'en demeuroit pas là, car non seulement il n'avoit point d'attache pour les autres, mais il ne vouloit point du tout que les autres en eussent pour luy. Je ne parle pas de ces attaches criminelles & dangereuses, car cela est grossier & tout le monde le voit bien, mais je parle de ces amitiez les plus innocentes ; & c'étoit une des choses sur laquelle il s'observoit le plus regulierement, afin de n'y point donner de sujet & même pour l'empescher: & comme je ne sçavois pas cela j'étois toute surprise des rebuts qu'il me faisoit quelquefois & je le disois à ma sœur, me plaignant à elle que mon frere ne m'aimoit pas, & qu'il sembloit que je luy faisois de la peine lors même que je luy rendois mes services les plus affectionnés dans ses infirmitez ; ma sœur me disoit là-dessus que je me trompois, qu'elle sçavoit le contraire qu'il avoit pour moy une affection aussi grande que je le pouvois souhaitter. C'est ainsi que ma sœur remettoit mon esprit, & je ne tardois guere à en voir des preuves, car aussi-tost qu'il se presentoit quelque occasion ou j'avois besoin du secours de mon frére, il l'embrassoit avec tant de soin & de témoignage d'affection que je n'avois pas lieu de douter qu'il

qu'il ne m'aimât beaucoup : de sorte que j'attribuois au chagrin de sa maladie les manieres froides dont il recevoit les assiduitez que je luy rendois pour le desennuier ; & cette énigme ne m'a été expliquée que le jour même de sa mort, qu'une personne des plus considerables par la grandeur de son esprit & de sa pieté avec qui il avoit eu de grandes communications sur la pratique de la vertu me dit qu'il luy avoit donné cette instruction entre autres, qu'il ne souffrit jamais de qui que ce fût qu'on l'aimât avec attachement : que c'étoit une faute sur laquelle on ne s'examine pas assez, parce qu'on n'en conçoit pas assez la grandeur ; & qu'on ne consideroit pas qu'en fomentant & souffrant ces attachemens, on occupoit un cœur qui ne devoit être qu'à Dieu seul : que c'étoit luy faire un larcin de la chose du monde qui luy étoit la plus pretieuse. Nous avons bien veu ensuitte que ce principe étoit bien avant dans son cœur, car pour l'avoir toûjours present il l'avoit escrit de sa main sur un petit papier separé ou il y avoit ces mots. Il est injuste qu'on s'attache, quoy qu'on le fasse avec plaisir & volontairement : je tromperois ceux en qui je ferois naître ce desir, car je ne suis la fin de personne, & n'ay dequoy le satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? & ainsi l'objet de leur attachement mourra donc ? Comme je serois coupable de faire croire une fausseté quoyque je la persuadasse doucement, qu'on la crût avec plaisir, & qu'en cela on me fit plaisir : de même je suis coupable si je me fais aimer, & si j'attire

les gens à s'attacher à moy : je dois avertir ceux qui seroient préts à consentir au mensonge qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qu'il m'en revienne, & de mesme qu'ils ne doivent pas s'attacher à moy, car il faut qu'ils passent leur vie & leurs soins à plaire à Dieu & à le chercher.

Voilà de quelle maniere il s'instruisoit luy mesme, & comme il pratiquoit si bien ses instructions que j'y avois été trompée moy même par ces marques que nous avons de ses pratiques qui ne sont venuës à nostre connoissance que par hasard, on peut voir une partie des lumieres que Dieu luy donnoit pour la perfection de la vie Chrétienne.

Il avoit un si grand zele pour la gloire de Dieu qu'il ne pouvoit souffrir qu'elle fut violée en quoy que ce soit; c'est ce qui le rendoit si ardent pour le service du Roy qu'il resistoit à tout le monde lors des troubles de Paris & toûjours depuis il appelloit des pretextes toutes les raisons qu'on donnoit pour excuser cette rebellion, & il disoit, que dans un Etat étably en Republique comme Venise, c'estoit un grand mal de contribuer à y mettre un Roy, & opprimer la liberté des peuples à qui Dieu l'a donnée, mais que dans un Etat ou la puissance Royalle est établie on ne pouvoit violer le respect qu'on luy doit que par une espece de sacrilege; puis que c'est non seulement une image de la puissance de Dieu, mais une participation de cette mesme puissance à laquelle on ne pouvoit s'opposer sans resister visiblement à l'ordre de Dieu; & qu'ain-

qu'ainsi l'on ne pouvoit assez exaggerer la grandeur de cette faute, outre qu'elle est toûjours accompagnée de la guerre civile qui est le plus grand peché que l'on puisse commettre contre la charité du prochain : & il observoit cette maxime si sincerement qu'il a refusé dans ce temps-là des avantages tres-considerables pour ni pas manquer. Il disoit ordinairement qu'il avoit un aussi grand éloignement pour ce peché-là, que pour assasiner le monde, ou pour voler sur les grands chemins; & qu'enfin il ni avoit rien qui fut plus contraire à son naturel, & sur quoy il fut moins tenté.

Ce sont là les sentiments où il estoit pour le service du Roy, aussi estoit-il irreconciliable avec tous ceux qui s'y opposent; & ce qui faisoit voir que ce n'estoit pas par temperament ou par attache à ses sentiments, c'est qu'il avoit une douceur admirable pour ceux qui l'offensoient en particulier. En sorte qu'il n'a jamais fait de difference de ceux-là d'avec les autres, & il oublioit si absolument ce qui ne regardoit que sa personne, qu'on avoit peine à l'en faire souvenir, & il falloit pour cela circonstancier les choses. Et comme on admiroit quelquefois cela, il disoit, ne vous en étonnés pas, ce n'est pas par vertu, c'est par oubly réel, je ne m'en souviens point du tout. Cependant il est certain, qu'on voit par là que les offenses qui ne regardoient que sa personne ne luy faisoient pas de grandes impressions, puisqu'il les oublioit si facilement; car il avoit une memoire si excellente qu'il disoit souvent qu'il n'avoit jamais rien oublié des choses qu'il avoit voulu retenir,

Il a pratiqué cette douceur dans la practique des choses desobligeantes jusqu'à la fin, car peu de temps avant sa mort ayant été offensé (dans une partie qui luy estoit fort sensible) par une personne qui luy avoit de grandes obligations, & ayant en même-temps receu un service de cette personne, il la remercia avec tant de compliments & de civilités qu'il en estoit excessif: cependant ce n'estoit pas par oubli, puisque c'étoit dans le même temps; mais c'est qu'en effet il n'avoit point de ressentiment pour les offenses qui ne regardoient que sa personne.

Toutes ces inclinations dont j'ay rémarqué les particularités se verront mieux en abregé par une peinture qu'il a faite de luy-même dans un petit papier écrit de sa main en cette maniere.

Pensées admirables.

„ J'aime la pauvreté parce que J. C. l'a aimée. J'aime les biens parce qu'ils donnent „ moyen d'en assister les miserables. Je garde „ fidelité à tout le monde. Je ne rens pas le „ mal à ceux qui m'en font, mais je leur souhaitte une condition pareille à la mienne où „ l'on ne reçoit pas le mal ni le bien de la plûpart des hommes. J'essaie d'estre toûjours „ veritable, sincere & fidelle à tous les hommes, & j'ay une tendresse de cœur pour „ ceux que Dieu m'a unis plus étroittement; „ & soit que je sois seul ou à la veüe des hommes, j'ay en toutes mes actions la veüe de „ Dieu qui les doit juger & à qui je les ay toutes consacrées. Voila quels sont mes sentimens, & je benis tous les jours de ma vie

„ mon

„ mon Redempteur qui les a mis en moy, &
„ qui d'un homme plein de foiblesse, de mi-
„ sere, de concupiscence, d'orgueil & d'am-
„ bition a fait un homme exempt de tous ces
„ maux par la force de la grace à laquelle tout
„ en est deu, n'ayant de moy que la misere &
„ l'horreur.

Il s'estoit ainsi dépeint luy-même, afin qu'ayant continuellement devant les yeux la voye par laquelle Dieu le conduisoit, il ne put jamais s'en détourner. Les lumieres extraordinaires jointes à la grandeur de son esprit n'empeschoient pas une simplicité merveilleuse qui paroissoit dans toute la suitte de sa vie, & qui le rendoit exact à toutes les pratiques qui regardoient la religion. Il avoit un amour sensible, pour tout l'office divin, mais sur tout pour les petites heures, parce qu'elles sont composées du Pseaume cent dix-huit dans lequel il trouvoit tant de choses admirables qu'il sentoit de la delectation à le reciter. Quand il s'entretenoit avec ses amis de la beauté de ce Pseaume, il se transportoit ensorte qu'il paroissoit hors de luy-même, & cette meditation l'avoit rendu si sensible à toutes les choses par lesquelles on tâche à honorer Dieu, qu'il n'en negligoit pas une. Lorsqu'on luy envoioit des billets tous les mois comme on fait en beaucoup de lieux, il les recitoit avec un respect admirable; & il en recitoit tous les jours la sentence, & dans les quatre dernieres années de sa vie, comme il ne pouvoit travailler, son principal divertissement étoit d'aller visiter les Eglises ou il y

avoit

avoit des reliques expoſées, ou quelque ſolemnité, & il avoit pour cela un Almanach ſpirituel qui l'inſtruiſoit des lieux ou il y avoit des devotions particulieres; & il faiſoit tout cela ſi devotement, & ſi ſimplement que ceux qui le voyoient en eſtoient ſurpris, ce qui a donné lieu à cette belle parolle d'une perſonne tres-vertueuſe & tres-éclairée que la grace de Dieu ſe fait connoître dans les grands eſprits par les petites choſes, & dans les eſprits communs par les grandes.

Penſées admirables.

Cette grande ſimplicité paroiſſoit lors qu'on luy parloit de Dieu, ou de luy-même; de ſorte que la veille de ſa mort, un Eccleſiaſtique qui eſt un homme d'une tres-grande ſcience, & d'une tres-grande vertu, l'étant venu voir comme il l'avoit ſouhaité, & ayant demeuré une heure avec luy, il en ſortit ſi édifié, qu'il me dit, allez conſolez vous; ſi Dieu l'appelle vous avez bien ſujet de le loüer des graces qu'il luy fait: j'avois toûjours admiré beaucoup de grandes choſes en lui, mais je n'y avois jamais remarqué la grande ſimplicité que je viens de voir; cela eſt incomparable dans un eſprit tel que le ſien, je voudrois de tout mon cœur eſtre en ſa place.

C'eſt Monſr. Beurrier depuis abbé de ſainte Geneviéve.

Monſieur le Curé de Sainte Eſtienne qui la vû dans toute ſa maladie y voyoit la meſme choſe, & diſoit à toute heure, c'eſt un enfant, il eſt humble, il eſt ſoûmis comme un enfant. C'eſt par cette meſme ſimplicité qu'on avoit une liberté toute entiere de l'avertir de ſes défauts, & il ſe donnoit aux avis qu'on luy donnoit, ſans reſiſtance. L'Extréme vivacité de ſon eſprit le rendoit quelquefois ſi impatient, qu'on

qu'on avoit peine à le ſatisfaire, mais quand on l'avertiſſoit, ou qu'il s'appercevoit qu'il avoit fâché quelqu'un dans ſes impatiences, il reparoit incontinent cela par des traitemens ſi doux & par tant de bien-faits que jamais il n'a perdu l'amitié de perſonne par là. Je tâche tant que je puis d'abreger, ſans cela, j'aurois bien des particularitez à dire ſur chacune des choſes que j'ay marquées, mais comme je ne veux pas m'étendre, je viens à ſa derniere maladie.

Elle commença par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant ſa mort : ſon Medecin luy conſeilla de s'abſtenir de manger du ſolide, & de ſe purger; pendant qu'il étoit en cet état, il fit une action de charité bien remarquable. Il avoit chez luy un bon homme avec ſa femme, & tout ſon ménage, à qui il avoit donné une chambre & à qui il fourniſſoit du bois, tout cela par charité, car il n'en tiroit point d'autre ſervice que de n'être point ſeul dans ſa maiſon: Ce bon homme avoit un fils qui étant tombé malade, en ce temps-là de la petite verolle; mon frere qui avoit beſoin de mes aſſiſtances, eut peur que je n'euſſe de l'apprehenſion d'aller chez luy à cauſe de mes enfans. Cela l'obligea à penſer de ſe ſeparer de ce malade, mais comme il craignoit qu'il ne fut en danger ſi on le tranſportoit en cet état hors de ſa maiſon, il aima mieux en ſortir luy-même, quoy qu'il fut déja fort mal, diſant il y a moins de danger pour moy dans ce changement de demeure c'eſt pourquoy il faut que ce ſoit moy qui quitte. Ainſi il ſortit de ſa maiſon le vingt-neuf Juin pour venir chez nous & il n'y rentra jamais

car

car trois jours aprés il commença d'eſtre attaqué d'une colique tres-violente qui luy ôtoit abſolument le ſommeil. Mais comme il avoit une grande force d'eſprit & un grand courage, il enduroit ſes douleurs avec une patience admirable. Il ne laiſſoit pas de ſe lever tous les jours, & de prendre luy-meſme ſes remedes, ſans vouloir ſouffrir qu'on luy rendit le moindre ſervice. Les Medecins qui le traitoient voyant que ſes douleurs étoient conſiderables, mais parce qu'il avoit le poux fort bon, ſans aucune alteration ni apparence de fievre, aſſuroient qu'il ni avoit aucun peril, ſe ſervant même de ces mots, il ni a pas la moindre ombre de danger. Nonobſtant ces diſcours, voyant que la continuation de ſes douleurs, & de ſes grandes veilles l'affoibliſſoit, dés le quatriéme jour de ſa colique, & avant meſme que d'eſtre alité, il envoya querir Monſieur le Curé & ſe confeſſa. Cela fit bruit parmy ſes amis, & en obligea quelques-uns de le venir voir tout épouvantez d'apprehenſion. Les Medecins meſme en furent ſi ſurpris qu'ils ne purent s'empécher de le témoigner, diſant que c'eſtoit une marque d'apprehenſion, à quoy ils ne s'attendoient pas de ſa part. Mon frere voyant l'émotion que cela avoit cauſé, en fut faché & me dit, j'euſſe voulu communier, mais puis que je vois qu'on eſt ſi ſurpris de ma confeſſion, j'aurois peur qu'on ne le fut davantage. C'eſt pourquoy il vaut mieux differer, & Monſieur le Curé ayant eſté de cet avis, il ne communia pas. Cependant ſon mal continuoit, & comme

Mon-

Monſieur le Curé le venoit voir de temps en temps par viſite, il ne perdoit pas une de ces occaſions pour ſe confeſſer, & il n'en diſoit rien de peur d'effraier le monde, parce que les Medecins aſſûroient toûjours qu'il ni avoit nul danger à ſa maladie, & en effet il y eut quelque diminution en ſes douleurs, en ſorte qu'il ſe levoit quelquefois dans ſa chambre. Elles ne le quitterent jamais neanmoins tout-à-fait, & meſmes elles revenoient quelquefois, & il maigriſſoit auſſi beaucoup; ce qui n'effraioit pas beaucoup les Medecins: mais quoyqu'ils puſſent dire, il dit toûjours qu'il étoit en danger & ne manqua pas de ſe confeſſer toutes les fois que Monſieur le Curé le venoit voir. Il fit meſme ſon teſtament durant ce temps-là, ou les pauvres ne furent pas oubliez, & il ſe fit violence pour ne leur pas donner davantage, car il me dit que ſi Monſieur Perier eût été à Paris, & qu'il y eût conſenti, il auroit diſpoſé de tout ſon bien en faveur des pauvres, & enfin il n'avoit rien dans l'eſprit & dans le cœur que les pauvres, & il me diſoit quelquefois, d'où vient que je n'ay jamais rien fait pour les pauvres, quoy que j'aye toûjours eu un ſi grand amour pour eux. Je luy dis, c'eſt que vous n'avez jamais eu aſſés de bien pour leur donner de grandes aſſiſtances, & il me répondit, puiſque je n'avois pas de bien pour leur en donner, je devois leur avoir donné mon temps & ma peine: c'eſt à quoy j'ay failli, & ſi les Medecins diſent vray & ſi Dieu permet que je réleve de cette maladie, je ſuis reſolu de n'avoir point d'autre employ, ni point

point d'autre occupation tout le reſte de ma vie, que le ſervice des pauvres; ce ſont les ſentimens dans leſquels Dieu l'a pris.

Il joignoit à cette ardente charité pendant ſa maladie une patience ſi admirable, qu'il édifioit & ſurprenoit toutes les perſonnes qui étoient autour de luy,& il diſoit à ceux qui luy témoignoient avoir de la peine de voir l'état ou il eſtoit, que pour luy, il n'en avoit pas & qu'il apprehendoit meſme de guerir: & quand on luy en demandoit la raiſon, il diſoit, c'eſt que je connois les dangers de la ſanté, & les avantages de la maladie. Il diſoit encore au plus fort de ſes douleurs, quand on s'affligeoit de les luy voir ſouffrir, ne me plaignez point, la maladie eſt l'état naturel des Chrétiens,parce qu'on eſt par là comme on devroit toûjours être dans la ſouffrance des maux, dans la privation de tous les biens, & de tous les plaiſirs des ſens, exempt de toutes les paſſions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, ſans ambition, ſans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. N'eſt-ce pas ainſi que les Chrétiens devroient paſſer la vie, & n eſt-ce pas un grand bonheur quand on ſe trouve par neceſſité dans l'état ou l on eſt obligé d'être,& qu'on n'a autre choſe à faire qu'à ſe ſoumettre humblement & paiſiblement. C'eſt pourquoy je ne demande autre choſe que de prier Dieu qu'il me faſſe cette grace. Voila dans quel eſprit il enduroit tous ſes maux.

Il ſouhaittoit beaucoup de communier,mais ſes Medicins s'y oppoſoient, diſant qu'il ne le pouvoit faire à jeun, à moins que ce ne fut la

la nuit, ce qu'il ne trouvoit pas à propos de faire sans necessité, & que pour communier en viatique il falloit estre en danger de mort; ce qui ne se trouvant pas en luy, ils ne pouvoient pas luy donner ce conseil. Cette resistance le fâchoit, mais il étoit contraint d'y ceder. Cependant sa colique continuant toûjours, on luy ordonna de boire des eaux, qui en effet le soulagerent beaucoup; mais au sixiéme jour de sa boisson qui étoit le quatorziéme d'Aoust, il sentit un grand étourdissement avec une grande douleur de teste; & quoyque les Medecins ne s'étonnassent pas de cela, & qu'ils l'assurassent que ce n'étoit que la vapeur des eaux, il ne laissa pas de se confesser & il demanda avec des instances incroyables qu'on le fit communier, & qu'au nom de Dieu on trouvât moyen de remedier à tous les inconveniens qu'on luy avoit alleguez jusqu'à lors; & il pressa tant pour cela qu'une personne qui se trouva presente luy reprocha qu'il avoit de l'inquietude, & qu'il devoit se rendre au sentiment de ses amis, qu'il se portoit mieux & qu'il n'avoit presque plus de colique, & que ne luy restant plus qu'une vapeur d'eau, il n'estoit pas juste qu'il se fit porter le Saint Sacrement; qu'il valloit mieux differer pour faire cette action à l'Eglise. Il répondit à cela, on ne sent pas mon mal, & on y sera trompé; ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire : neanmoins voyant une si grande opposition à son desir il n'osa plus en parler, mais il dit, puis qu'on ne me veut pas accorder cette grace, j'y voudrois bien suppléer par quelque bonne œuvre, & ne pou-

pouvant pas communier dans le chef, je voudrois bien communier dans les membres; & pour cela j'ay pensé d'avoir céans un pauvre malade, à qui on rende les mêmes services comme à moy, qu'on prenne une garde exprés, & enfin qu'il n'y ait aucune difference de luy à moy, afin que j'aie cette consolation de sçavoir qu'il y a un pauvre aussi bien traité que moy, dans la confusion que je souffre de me voir dans la grande abondance de toutes choses où je me vois. Car quand je pense qu'au mesme temps que je suis si bien, il y a une infinité de pauvres qui sont plus malades que moy, & qui manquent des choses les plus necessaires, cela me fait une peine, que je ne puis supporter; & ainsi je vous prie de demander un malade à Monsieur le Curé pour le dessein que j'ay.

J'envoiay à Monsieur le Curé, à l'heure mesme, qui manda qu'il ni en avoit point qui fut en état d'être transporté, mais qu'il luy donneroit aussi-tôt qu'il seroit gueri un moien d'exercer la charité, en se chargeant d'un vieux homme dont il prendroit soin le reste de sa vie; car Monsieur le Curé ne doutoit pas à lors qu'il ne dût guerir.

Comme il vit qu'il ne pouvoit pas avoir un pauvre en sa maison avec lui, il me pria donc de lui faire cette grace de le faire porter aux incurables, par ce qu'il avoit grand desir de mourir en la compagnie des pauvres. Je luy dis que les Medecins ne trouvoient pas à propos de le transporter en l'état où il étoit, ce qui le fâcha beaucoup: il me fit promettre que s'il

s'il avoit un peu de relâche, je luy donnerois cette satisfaction.

Cependant cette douleur de teste augmentant il la souffroit toûjours comme tous les autres maux, c'est-à-dire, sans se plaindre; & une fois dans le plus fort de sa douleur le dix-septiéme Août il me pria de faire une consultation, mais il entra en même-temps en scrupule, & me dit, je crains qu'il ni ait trop de recherche dans cette demande. Je ne laissois pourtant pas de la faire, & les Medecins luy ordonnerent de boire du petit lait, luy assûrant toûjours qu'il ni avoit nul danger, & que ce n'étoit que la migraine mêlée avec la vapeur des eaux: neantmoins quoy qu'ils pussent dire, il ne les crut jamais, & me pria d'avoir un Ecclesiastique pour passer la nuit auprés de luy; & moy-mesme je le trouvai si mal que je donnai ordre sans en rien dire d'apporter des cierges & tout ce qu'il falloit pour le faire communier le lendemain matin.

Les apprêts ne furent pas inutils, mais ils servirent plûtost que nous n'avions pensé; car environ minuit il luy prit une convulsion si violente que quand elle fut passée nous crûmes qu'il étoit mort, & nous avions cet extréme déplaisir avec tous les autres de le voir mourir sans le Sacrement, aprés l'avoir demandé si souvent avec tant d'instances: mais Dieu qui vouloit recompenser un desir si fervent & si juste, suspendit comme par un miracle cette convulsion & luy rendit son jugement entier, comme dans sa parfaite santé; ensorte que Monsieur le Curé entrant dans sa chambre

avec

avec le Saint Sacrement, luy cria, voicy celuy que vous avez tant desiré. Ces parolles acheverent de le reveiller, & comme Mr. le Curé approcha pour luy donner la Communion, il fit un effort, & il se leva seul à moitié pour le recevoir avec plus de respect; & Mr. le Curé l'ayant interrogé suivant la coûtume sur les principaux misteres de la foy, il répondit distinctement, ouï Mr. je crois tout cela de tout mon cœur. Ensuite il receut le Saint Viatique & l'extrême-onction avec des sentiments si tendres qu'il en versoit des larmes: il répondit à tout, remercia Mr. le Curé, & lorsqu'il le benit avec le Saint Ciboire, il dit, que Dieu ne m'abandonne jamais, ce qui fut comme ses dernieres paroles, car aprés avoir fait son action de graces, un moment aprés ses convulsions le reprirent qui ne le quitterent plus, & qui ne luy laisserent pas un instant de liberté d'esprit: elles durerent jusqu'à sa mort qui fut vingt-quatre heures aprés, le dix-neuviéme d'Aoust mil six-cens soixante & deux, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans deux mois.

F I N.

No-

*Nobilissimi Scutarii Blasii Pascalis Tumulus.*

# D. O. M.

Blasius Pascalis Scutarius Nobilis
Hîc Jacet.

*P Ietas si non moritur, æternum Vivet:*
*Vir Conjugii nescius,*
*Religione Sanctus, Virtute Clarus,*
*Doctrinâ Celebris,*
*Ingenio acutus,*
*Sanguine & animo pariter illustris,*
*Doctus, non Doctor,*
*Aequitatis amator,*
*Veritatis defensor,*
*Virginum Ultor,*
*Christianæ Moralis Corruptorum Accerrimus hostis.*
*Hunc Rhetores amant Facundum,*
*Hunc Scriptores norunt Elegantem,*
*Hunc Mathematici stupent profundum,*
*Hunc Philosophi quærunt sapientem,*
*Hunc Doctores laudant Theologum,*
*Hunc Pii venerantur Austerum,*
*Hunc Omnes mirantur, Omnibus Ignotum,*
*Omnibus licet Notum.*

*Quid plura Viator quem perdidimus*
PASCALEM
IS LUDOU. *erat* MONTALTIUS.

*Heu!*

*Satis dixi, urgent Lacrymæ,*
*Sileo.*

*Et qui bene precaberis, bene tibi eveniat,*
*Et vivo & mortuo.*

Vixit An. 39. m. 2. Obiit. an. rep. Sal.
1662. 14. Kal. Sept.

ΩΛΕΤΟ ΠΑΣΚΑΛΙΟΣ

ΦΕΥ, ΦΕΥ, ΠΕΝΘΟΣΟΣΟΝ.

---

*Posuit A. P. D. C. Mœrens Aurelian.*
*Canonista.*

Cecidit Pascalis.
Heu! Heu! qualis Luctus?

---

MOnsieur Pascal est enterré à Paris à Saint Estienne-du-Mont sa parroisse, derriere le Maître Autel, prés la Chapelle de la Vierge à main droite, prés du coin du Pilier de la même Chapelle : l'Epitaphe est aterré, mais elle est effacée.

# PENSÉES
## DE
## M. PASCAL
## SUR
# LA RELIGION,
## ET SUR
## QUELQUES AUTRES
## SUJETS,

*Qui ont esté trouvées aprés sa mort parmy ses papiers.*

# PREFACE,

*Où l'on fait voir de quelle maniere ces Pensées ont esté écrites & recueillies ; ce qui en a fait retarder l'impression ; quel estoit le dessein de Monsieur Pascal dans cet Ouvrage ; & de quelle sorte il a passé les dernieres années de sa vie.*

MONSIEUR PASCAL ayant quitté fort jeune l'étude des Mathématiques, de la Physique, & des autres sciences profanes, dans lesquelles il avoit fait un si grand progrez, qu'il y a eu assûrément peu de personnes qui ayent pénétré plus avant que luy dans les matieres particulieres qu'il en a traitées, il commença vers la trentiéme année de son âge à s'appliquer à des choses plus serieuses & plus relevées, & à s'adonner uniquement, autant que sa santé le pût permettre, à l'étude de l'Escriture, des Peres, & de la Morale Chrestienne.

Mais quoy qu'il n'ait pas moins excellé dans ces sortes de sciences qu'il avoit fait dans les autres, comme il l'a bien fait paroistre par des ouvrages qui passent

ſent pour aſſez achevez en leur genre, on peut dire neanmoins que ſi Dieu euſt permis qu'il euſt travaillé quelque temps à celuy qu'il avoit deſſein de faire ſur la Religion, & auquel il vouloit employer tout le reſte de ſa vie, cet ouvrage euſt beaucoup ſurpaſſé tous les autres qu'on a vûs de luy; parce qu'en effet les veuës qu'il avoit ſur ce ſujet eſtoient infiniment au deſſus de celles qu'il avoit ſur toutes les autres choſes.

Je crois qu'il n'y aura perſonne qui n'en ſoit facilement perſuadé en voyant ſeulement le peu que l'on en donne à preſent, quelque imparfait qu'il paroiſſe; & principalement ſçachant la maniere dont il y a travaillé, & toute l'hiſtoire du recueil qu'on en a fait. Voicy comment tout cela s'eſt paſſé.

Monſieur Paſcal conceut le deſſein de cet ouvrage pluſieurs années avant ſa mort: mais il ne faut pas neanmoins s'étonner s'il fut ſi long temps ſans en rien mettre par écrit; car il avoit toûjours accouſtumé de ſonger beaucoup aux choſes, & de les diſpoſer dans ſon eſprit avant que de les produire au dehors, pour bien conſiderer & examiner

avec

avec soin celles qu'il falloit mettre les premieres ou les dernieres, & l'ordre qu'il leur devoit donner à toutes, afin qu'elles pussent faire l'effet qu'il desiroit. Et comme il avoit une memoire excellente & qu'on peut dire mesme prodigieuse, ensorte qu'il a souvent asseûré qu'il n'avoit jamais rien oublié de ce qu'il avoit une fois bien imprimé dans son esprit; lors qu'il s'estoit ainsi quelque temps appliqué à un sujet, il ne craignoit pas que les pensées qui luy estoient venuës luy pussent jamais échapper; & c'est pourquoy il differoit assez souvent de les écrire, soit qu'il n'en eust pas le loisir, soit que sa santé, qui a presque toûjours esté languissante & imparfaite, ne fust pas assez forte pour luy permettre de travailler avec application.

C'est ce qui a esté cause que l'on a perdu à sa mort la plus grande partie de ce qu'il avoit déja conceu touchant son dessein. Car il n'a presque rien escrit des principales raisons dont il vouloit se servir, des fondemens sur lesquels il prétendoit appuyer son ouvrage, & de l'ordre qu'il vouloit y garder; ce qui

 estoit

estoit assûrément tres-considerable. Tout cela estoit tellement gravé dans son esprit & dans sa memoire, qu'ayant negligé de l'écrire lorsqu'il l'auroit peut-estre pû faire, il se trouva, lorsqu'il l'auroit bien voulu, hors d'estat d'y pouvoir du tout travailler.

Il se rencontra neanmoins une occasion il y a environ dix ou douze ans, en laquelle on l'obligea, non pas d'écrire ce qu'il avoit dans l'esprit sur ce sujet-là, mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en presence & à la priere de plusieurs personnes tres-considerables de ses amis. Il leur développa en peu de mots le plan de tout son ouvrage : il leur representa ce qui en devoit faire le sujet & la matiere : il leur en rapporta en abregé les raisons & les principes : & il leur expliqua l'ordre & la suite des choses qu'il y vouloit traiter. Et ces personnes, qui sont aussi capables qu'on le puisse estre de juger de ces sortes de choses, avoüent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ny de plus convaincant ; qu'elles en furent charmées ; & que ce qu'elles virent de

ce

ce projet & de ce dessein dans un discours de deux ou trois heures fait ainsi sur le champ & sans avoir esté prémédité ny travaillé, leur fit juger ce que ce pourroit estre un jour, s'il estoit jamais executé & conduit à sa perfection par une personne dont elles connoissoient la force & la capacité; qui avoit accoustumé de tant travailler tous ses ouvrages, qu'il ne se contentoit presque jamais de ses premieres pensées quelques bonnes qu'elles parussent aux autres, & qui a refait souvent jusqu'à huit ou dix fois des pieces que tout autre que luy trouvoit admirables dés la premiere.

Aprés qu'il leur eut fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, & qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer que la Religion Chrestienne avoit autant de marques de certitude & d'évidence que les choses qui sont receuës dans le monde pour les plus indubitables.

Pour entrer dans ce dessein il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui le pouvoit faire connoistre & au de-

dans & au dehors de luy-mesme jusqu'aux plus secrets mouvemens de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui ayant toûjours vécu dans une ignorance generale, & dans l'indifference à l'égard de toutes choses, & sur tout à l'égard de soy-mesme, vient enfin à se considerer dans ce tableau, & à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses ausquelles il n'a jamais pensé, & il ne sçauroit remarquer sans étonnement & sans admiration tout ce que Monsieur Pascal luy fait sentir de sa grandeur & de sa bassesse, de ses avantages & de ses foiblesses, du peu de lumiere qui luy reste, & des ténebres qui l'environnent presque de toutes parts, & enfin de toutes les contrarietez étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus aprés cela demeurer dans l'indifference, s'il a tant soit peu de raison; & quelque insensible qu'il ait esté jusqu'alors, il doit souhaiter, aprés avoir ainsi connu ce qu'il est, de connoistre aussi d'où il vient, & ce qu'il doit devenir.

Monsieur Pascal l'ayant mis dans cet-

te disposition de chercher à s'instruire sur un doute si important, il l'adresse premierement aux Philosophes; & c'est là qu'aprés luy avoir développé tout ce que les plus grands Philosophes de toutes les sectes ont dit sur le sujet de l'homme, il luy fait observer tant de défauts, tant de foiblesses, tant de contradictions, & tant de faussetez dans tout ce qu'ils en ont avancé, qu'il n'est pas difficile à cet homme de juger que ce n'est pas là où il s'en doit tenir.

Il luy fait ensuite parcourir tout l'Univers & tous les âges, pour luy faire remarquer une infinité de Religions qui s'y rencontrent; mais il luy fait voir en mesme temps par des raisons si fortes & si convaincantes que toutes ces Religions ne sont remplies que de vanité, que de folies, que d'erreurs, que d'égaremens, & d'extravagances, qu'il n'y trouve rien encore qui le puisse satisfaire.

Enfin il luy fait jetter les yeux sur le peuple Juif, & il luy en fait observer des circonstances si extraordinaires, qu'il attire facilement son attention. Aprés luy avoir representé tout ce que ce peu-

ple a de singulier, il s'arreste particulierement à luy faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, & qui comprend tout-ensemble son histoire, sa loy, & sa Religion. A peine a-t'il ouvert ce livre, qu'il y apprend que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, & que c'est ce mesme Dieu qui a créé l'homme à son image, & qui l'a doüé de tous les avantages du corps & de l'esprit qui convenoient à cet estat. Quoy-qu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette verité, elle ne laisse pas de luy plaire; & la raison seule suffit pour luy faire trouver plus de vray-semblance dans cette suppositon qu'un Dieu est l'autheur des hommes & de tout ce qu'il y a dans l'Univers, que dans tout ce que ces mesmes hommes se sont imaginez par leurs propres lumieres. Ce qui l'arreste en cet endroit est de voir par la peinture qu'on luy a faite de l'homme, qu'il est bien éloigné de posseder tous ces avantages qu'il a dû avoir lors qu'il est sorti des mains de son autheur; mais il ne demeure pas long-temps dans ce doute; car dés qu'il poursuit la lecture de ce mesme livre, il y trouve, qu'aprés que l'homme

eut esté créé de Dieu dans l'estat d'innocence & avec toute sorte de perfections, la premiere action qu'il fit fut de se revolter contre son Createur, & d'employer tous les avantages qu'il en avoit receus pour l'offenser.

Monsieur Pascal luy fait alors comprendre que ce crime ayant esté le plus grand de tous les crimes en toutes ses circonstances, il avoit esté puni non seulement dans ce premier homme, qui estant déchu par là de son estat tomba tout d'un coup dans la misere, dans la foiblesse, dans l'erreur, & dans l'aveuglement; mais encore dans tous ses descendans, à qui ce mesme homme a communiqué & communiquera encore sa corruption dans toute la suite des temps.

Il luy montre ensuite divers endroits de ce livre où il a découvert cette verité. Il luy fait prendre garde qu'il n'y est plus parlé de l'homme que par rapport à cet estat de foiblesse & de desordre; qu'il y est dit souvent, que toute chair est corrompuë, que les hommes sont abandonnez à leur sens, & qu'ils ont une pente au mal dés leur naissance.

Il luy fait voir encore que cette premiere chûte est la source non seulement de tout ce qu'il y a de plus incomprehensible dans la nature de l'homme, mais aussi d'une infinité d'effets qui sont hors de luy & dont la cause luy est inconnuë. Enfin il luy represente l'homme si bien dépeint dans tout ce livre, qu'il ne luy paroist plus different de la premiere image qu'il luy en a tracée.

Ce n'est pas assez d'avoir fait connoistre à cet homme son estat plein de misere ; Monsieur Pascal luy apprend encore qu'il trouvera dans ce mesme livre dequoy se consoler. Et en effet, il luy fait remarquer qu'il y est dit, que le rémede est entre les mains de Dieu ; que c'est à luy que nous devons recourir pour avoir les forces qui nous manquent ; qu'il se laissera fléchir ; & qu'il envoyera même un liberateur aux hommes, qui satisfera pour eux, & qui réparera leur impuissance.

Aprés qu'il luy a expliqué un grand nombre de remarques tres-particuliers sur le liure de ce peuple, il luy fait encore considerer, que c'est le seul qui ait parlé dignement de l'estre souverain,

&

& qui ait donné l'idée d'une veritable Religion. Il luy en fait concevoir les marques les plus ſenſibles qu'il applique à celles que ce livre a enſeignées ; & il luy fait faire une attention particuliere ſur ce qu'elle fait conſiſter l'eſſence de ſon culte dans l'amour du Dieu qu'elle adore ; ce qui eſt un caractere tout ſingulier, & qui la diſtingue viſiblement de toutes les autres Religions, dont la fauſſeté paroiſt par le deffaut de cette marque ſi eſſentielle.

Quoyque Monſieur Paſcal, aprés avoir conduit ſi avant cet homme qu'il s'eſtoit propoſé de perſuader inſenſiblement, ne luy ait encore rien dit qui le puiſſe convaincre des véritez qu'il luy a fait découvrir ; il l'a mis neanmoins dans la diſpoſition de les recevoir avec plaiſir, pourveu qu'on puiſſe luy faire voir qu'il doit s'y rendre, & de ſouhaitter meſme de tout ſon cœur qu'elles ſoient ſolides & bien fondées, puis qu'il y trouve de ſi grands avantages pour ſon repos & pour l'éclairciſſement de ſes doutes. C'eſt auſſi l'eſtat où devroit eſtre tout homme raiſonnable, s'il eſtoit une fois bien entré dans la ſuite de toutes les

cho-

choses que Monsieur Pascal vient representer: & il y a sujet de croire qu'aprés cela il se rendroit facilement à toutes les preuves qu'il apporta ensuite pour confirmer la certitude & l'évidence de toutes ces veritez importantes dont il avoit parlé, & qui sont le fondement de la Religion Chrestienne, qu'il avoit dessein de persuader.

Pour dire en peu de mots quelque chose de ces preuves; aprés qu'il eut montré en general que les veritez dont il s'agissoit estoient contenuës dans un livre de la certitude duquel tout homme de bon sens ne pouvoit douter, il s'arresta principalement au livre de Moyse, où ces veritez sont particulierement répanduës; & il fit voir par un tres-grand nombre de circonstances indubitables, qu'il estoit également impossible que Moyse eust laissé par écrit des choses fausses: ou que le peuple a qui il les avoit laissées s'y fust laissé tromper, quand mesme Moyse auroit esté capable d'estre fourbe.

Il parla aussi de tous les grands miracles qui sont rapportez dans ce livre; & comme ils sont d'une grande consequen-

quence pour la Religion qui y est enseignée, il prouva qu'il n'estoit pas possible qu'ils ne fussent vrais, non seulement par l'authorité du livre où ils sont contenus, mais encore par toutes les circonstances qui les accompagnent & qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle maniere toute la Loy de Moyse estoit figurative : que tout ce qui estoit arrivé aux Juifs n'avoit esté que la figure des veritez accomplies à la venuë du Messie ; & que le voile qui couvroit ces figures ayant esté levé, il estoit aisé d'en voir l'accomplissement & la consommation parfaite en faveur de ceux qui ont receu Jesus Christ.

Monsieur Pascal entreprit ensuite de prouver la verité de la Religion par les propheties ; & ce fut sur ce sujet qu'il s'étendit beaucoup plus que sur les autres. Comme il avoit beaucoup travaillé là-dessus, & qu'il y avoit des veuës qui luy estoient toutes particulieres il les expliqua d'une maniere fort intelligible : il en fit voir le sens & la suite avec une facilité merveilleuse,

&

& il les mit dans tout leur jour & dans toute leur force.

Enfin aprés avoir parcouru les livres de l'ancien Testament, & fait encore plusieurs observations convaincantes pour servir de fondemens & de preuves à la verité de la Religion, il entreprit encore de parler du nouveau Testament, & de tirer ses preuves de la verité-mesme de l'Evangile.

Il commença par JESUS-CHRIST; & quoy qu'il l'eust déja prouvé invinciblement par les propheties, & par toutes les figures de la Loy dont on voyoit en luy l'accomplissement parfait, il aporta encore beaucoup de preuves tirées de sa personne-mesme, de ses miracles, de sa doctrine, & des circonstances de sa vie.

Il s'arresta ensuite sur les Apostres; & pour faire voir la verité de la foy qu'ils ont publiée hautement par tout; aprés avoir établi qu'on ne pouvoit les accuser de fausseté, qu'en supposant, ou qu'ils avoient été des fourbes, ou qu'ils avoient esté trompez eux-mesmes; il fit voir clairement que l'une & l'autre de ces suppositions estoit également imposible.

En-

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit servir à la verité de l'histoire Evangelique, faisant de tres-belles remarques sur l'Evangile mesme, sur le style des Evangelistes, & sur leurs personnes; sur les Apostres en particulier, & sur leurs escrits, sur le nombre prodigieux de miracles; sur les Matyrs; sur les Saints; en un mot sur toutes les voyes par lesquelles la Religion Chrestienne s'est entierement établie. Et quoy qu'il n'eust pas le loisir dans un simple discours de traiter au long une si vaste matiere, comme il avoit dessein de faire dans son ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvoit estre l'ouvrage des hommes, & qu'il n'y avoit que Dieu seul qui eust pû conduire l'évenement de tant d'effets differens qui concourent tous également à prouver d'une maniere invincible la Religion qu'il est venu luy-mesme établir parmy les hommes.

Voilà en substance les principales choses dont il entreprit de parler dans tout ce discours, qu'il ne proposa à ceux qui l'entendirent que comme l'abregé du grand ouvrage qu'il me-

ditoit : & c'eſt par le moyen d'un de ceux qui y furent preſens qu'on a ſceu depuis le peu que je viens d'en rapporter.

On vera parmy les fragmens que l'on donne au public quelque choſe de ce grand deſſein de Monſieur Paſcal : mais on y en verra bien peu ; & les choſes meſmes que l'on y trouvera ſont ſi imparfaites, ſi peu étenduës, & ſi peu digerées, qu'elles ne peuvent donner qu'une idée trés-groſſiere de la maniere dont il avoit envie de les traitter.

Au reſte il ne faut pas s'étonner ſi dans le peu qu'on en donne, on n'a pas gardé ſon ordre & ſa ſuite pour la diſtribution des matieres. Comme on n'avoit preſque rien qui ſe ſuiviſt, il euſt eſté inutile de s'attacher à cet ordre ; & l'on s'eſt contenté de les diſpoſer à peu prés en la maniere qu'on a jugé eſtre plus propre & plus convenable à ce que l'on en avoit. On eſpere meſme qu'il y aura peu de perſonnes qui aprés avoir bien conceu une fois le deſſein de Monſieur Paſcal, ne ſuppléent d'eux-meſmes au deffaut de cet ordre ; & qui en conſi-

ſiderant avec attention les diverſes matieres répanduës dans ces fragmens, ne jugent facilement où elles doivent eſtre rapportées ſuivant l'idée de celuy qui les avoit écrites.

Si l'on avoit ſeulement ce diſcours-là par eſcrit tout au long & en la maniere qu'il fut prononcé, l'on auroit quelque ſujet de ſe conſoler de la perte de cet ouvrage, & l'on pourroit dire qu'on en auroit au moins un petit échantillon quoyque fort imparfait. Mais Dieu n'a pas permis qu'il nous ait laiſſé ny l'un ny l'autre. Car peu de temps aprés il tomba malade d'une maladie de langueur & de foibleſſe qui dura les quatre dernieres années de ſa vie, & qui, quoy qu'elle paruſt fort peu au dehors, & qu'elle ne l'obligeaſt pas de garder le lit ny la chambre, ne laiſſoit pas de l'incommoder beaucoup, & de le rendre preſque incapable de s'appliquer à quoy que ce ſoit: de ſorte que le plus grand ſoin & la principale occupation de ceux qui eſtoient auprés de luy eſtoit de le détourner d'eſcrire, & meſme de parler de tout ce qui demandoit quelque contention d'eſprits, & de ne l'entre-

tre-

tretenir que de choses indifferentes & incapables de le fatiguer.

C'est neanmoins pendant ces quatre années de langueur & de maladie qu'il a fait & escrit tout ce que l'on a de luy de cet ouvrage qu'il meditoit, & tout ce que l'on en donne au public. Car, quoy qu'il attendist que sa santé fust entierement rétablie pour y travailler tout de bon, & pour écrire les choses qu'il avoit déja digerées & disposées dans son esprit; cependant lorsqu'il luy survenoit quelques nouvelles pensées, quelques veuës, quelques idées, ou mesme quelque tour, & quelques expressions qu'il prévoyoit luy pouvoir un jour servir pour son dessein; comme il n'estoit pas alors en estat de s'y appliquer aussi fortement qu'il faisoit quand il se portoit bien, ny de les imprimer dans son esprit & dans sa memoire, il aimoit mieux en mettre quelque chose par escrit pour ne les pas oublier; & pour cela il prenoit le premier morceau de papier qu'il trouvoit sous sa main, sur lequel il mettoit sa pensée en peu de mots, & fort souvent mesme seulement à demy

mot;

mot; car il ne l'escrivoit que pour luy; & c'est pourquoy il se contentoit de le faire fort légérement pour ne se pas fatiguer l'esprit, & d'y mettre seulement les choses qui estoient necessaires pour le faire ressouvenir des veuës & des idées qu'il avoit.

C'est ainsi qu'il a fait la pluspart des fragmens qu'on trouvera dans ce recueil: de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il y en a quelques-uns qui semblent assez imparfaits, trop courts, & trop peu expliquez, & dans lesquels on peut mesme trouver des termes & des expressions moins propres & moins élegantes. Il arrivoit neanmoins quelquefois qu'ayant la plume à la main il ne pouvoit s'empescher en suivant son inclination de pousser ses pensées, & de les estendre un peu davantage, quoyque ce ne fust jamais avec la force & l'application d'esprit qu'il auroit pû faire en parfaite santé. Et c'est pourquoy l'on en trouvera aussi quelques-unes plus étenduës & mieux écrites, & des Chapitres plus suivis & plus parfaits que les autres.

Voilà de quelle maniere ont esté écrites ces Pensées. Et je crois qu'il n'y

n'y aura personne qui ne juge facilement par ces legers commencemens & par ces foibles essais d'une personne malade, qu'il n'avoit écrit que pour luy seul & pour se remettre dans l'esprit des pensées qu'il craignoit de perdre, qu'il n'a jamais reveus ny retouchez, quel eust esté l'ouvrage entier, si Monsieur Pascal eust pû recouvrer sa parfaite santé & y mettre la derniere main, luy qui sçavoit disposer les choses dans un si beau jour & un si bel ordre, qui donnoit un tour si particulier, si noble, & si relevé à tout ce qu'il vouloit dire, qui avoit dessein de travailler cet ouvrage plus que tous ceux qu'il avoit jamais fait, qui y vouloit employer toute la force d'esprit & tous les talens que Dieu luy avoit donnez, & duquel il a dit souvent qu'il luy falloit dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on sçavoit le dessein qu'avoit Monsieur Pascal de travailler sur la Religion, l'on eût un tres-grand soin aprés sa mort de recueillir tous les écrits qu'il avoit faits sur cette matiere. On les trouva tous ensemble enfilez en diverses liasses, mais sans aucun ordre,

ſans aucune ſuite, parceque, comme je l'ay déja remarqué, ce n'eſtoit que les premieres expreſſions de ſes penſées, qu'il écrivoit ſur de petits morceaux de papier à meſure qu'elles luy venoient dans l'eſprit. Et tout cela eſtoit ſi imparfait & ſi mal écrit qu'on a eu toutes les peines du monde à le dechifrer.

La premiere choſe que l'on fit fut, de les faire copier tels qu'ils eſtoient & dans la meſme confuſion qu'on les avoit trouvez. Mais lors qu'on les vit en cet eſtat, & qu'on eut plus de facilité de les lire & de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord ſi informes, ſi peu ſuivis, & la pluſpart ſi peu expliquez, qu'on fut fort longtemps ſans penſer du tout à les faire imprimer, quoy que pluſieurs perſonnes de tres-grande conſideration le demandaſſent ſouvent avec des inſtances & des ſollicitations fort preſſantes: parce que l'on jugeoit bien que l'on ne pouvoit pas remplir l'attente & l'idée que tout le monde avoit de cet ouvrage dont l'on avoit déja entendu parler, en donnant ces écrits en l'eſtat qu'ils étoient.

Mais enfin on fut obligé de ceder à

l'impatience & au grand desir que tout le monde témoignoit de les voir imprimez. Et l'on s'y porta d'autant plus aisément que l'on crut que ceux qui les liroient seroient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché, d'avec une piece achevée ; & pour juger de l'ouvrage par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fust. Et ainsi l'on se resolut de le donner au public. Mais comme il y avoit plusieurs manieres de l'executer, l'on a esté quelque temps à se determiner sur celle que l'on devoit prendre.

La premiere qui vint dans l'esprit & celle qui estoit sans doute la plus facile, estoit de les faire imprimer tout de suite dans le mesme état qu'on les avoit trouvez. Mais l'on jugea bientost que de le faire de cette sorte, c'eust esté perdre presque tout le fruit qu'on en pouvoit esperer ; parce que les pensées, plus parfaites, plus suivies, plus claires & plus étenduës estant meslées, & comme absorbées parmy tant d'autres imparfaites, obscures, à demi digerées, & quelques-unes-mesme presque inintelligibles à tout autre qu'à celuy qui les avoit écrites,

tes, il y avoit tout sujet de croire que les unes feroient rebuter les autres, & que l'on ne considereroit ce volume grossi inutilement de tant de pensées imparfaites, que comme un amas confus; sans ordre, sans suite, & qui ne pouvoit servir à rien.

Il y avoit une autre maniere de donner ces écrits au public, qui estoit d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui estoient imparfaites, & en prenant dans tous ces fragmens le dessein de Monsieur Pascal, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il vouloit faire. Cette voye eust esté assurément la plus parfaite; mais il estoit aussi trés-difficile de la bien executer. L'on s'y est neanmoins arresté assez long-temps, & l'on avoit en effet commencé à y travailler. Mais enfin l'on s'est résolu de la rejetter aussi bien que la premiere; parce que l'on a consideré qu'il estoit presque impossible de bien entrer dans la pensée & dans le dessein d'un autheur, & sur tout d'un autheur mort; & que ce n'eust pas esté donner l'ouvrage de Monsieur Pascal, mais un ouvrage tout different.

Ainsi pour éviter les inconveniens qui se trouvoient dans l'une & l'autre de ces manieres de faire paroistre ces écrits, l'on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce recueil. L'on a pris seulement parmy ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires & les plus achevées; & on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajoûter ny changer; si ce n'est qu'au lieu qu'elles estoient sans suite, sans liason, & dispersées confusément de costé & d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, & reduit sous les mesmes titres celles qui estoient sur les mesmes sujets: & l'on a supprimé toutes les autres qui estoient ou trop obscures, ou trop imparfaites.

Ce n'est pas qu'elles ne continssent aussi de tres-belles choses, & qu'elles ne fussent capables de donner de grandes veuës à ceux qui les entendroient bien. Mais comme l'on ne vouloit pas travailler à les éclaircir & à les achever, elles eussent esté entierement inutiles en l'estat qu'elles sont. Et afin que l'on en ait quelque idée, j'en rapporteray

icy

icy ſeulement une pour ſervir d'exemple, & par laquelle on pourra juger de toutes les autres que l'on a retranchées. Voicy donc qu'elle eſt cette penſée, & en quel eſtat on l'a trouvée parmy ces fragmens : *Vn artiſan qui parle des richeſſes, un Procureur qui parle de la guerre, de la Royauté, &c. Mais le riche parle bien des richeſſes, le Roy parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, & Dieu parle bien de Dieu.*

Il y a dans ce fragment une fort belle penſée : mais il y a peu de perſonnes qui la puiſſent voir ; parce qu'elle y eſt expliquée trés-imparfaitement & d'une maniere fort obſcure, fort courte, & fort abregée ; en ſorte que ſi on ne luy avoit ſouvent oüi dire de bouche la meſme penſée, il ſeroit difficile de la reconnoiſtre dans une expreſſion ſi confuſe & ſi embroüillée. Voicy à peu prés en quoy elle conſiſte.

Il avoit fait pluſieurs remarques trés-particulieres ſur le ſtyle de l'Eſcriture & principalement de l'Evangile, & il y trouvoit des beautez que peut-eſtre perſonne n'avoit remarquées avant luy. Il admiroit entre autres choſes

la naïveté, la ſimpliceté, & pour le dire ainſi, la froideur avec laquelle il ſemble que JESUS-CHRIST y parle des choſes les plus grandes & les plus relevées, comme ſont, par exemple, le Royaume de Dieu, la gloire que poſſederont les Saints dans le ciel, les peines de l'enfer, ſans s'y étendre, comme ont fait les Peres, & tous ceux qui ont écrit ſur ces matieres. Et il diſoit que la veritable cauſe de cela eſtoit que ces choſes, qui à la verité ſont infiniment grandes & relevées à nôtre égard, ne le ſont pas de meſme à l'égard de JESUS-CHRIST; & qu'ainſi il ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette ſorte ſans étonnement & ſans admiration; comme l'on voit ſans comparaiſon qu'un General d'Armée parle tout ſimplement & ſans s'émouvoir du ſiége d'une place importante, & du gain d'une grande bataille; & qu'un Roy parle froidement d'une ſomme de quinze ou vingt millions, dont un particulier & un artiſan ne parleroient qu'avec de grandes exaggerations.

Voilà quelle eſt la penſée qui eſt contenüe

tenüe & renfermée ſous le peu de paroles qui compoſent ce fragment; & cette conſideration jointe à quantité d'autres ſemblables pouvoit ſervir aſſûrément dans l'eſprit des perſonnes raiſonnables & qui agiſſent de bonne foy, de quelque preuve de la divinité de Jesus-Christ.

Je crois que ce ſeul exemple peut ſuffire non ſeulement pour faire juger quels ſont à peu prés les autres fragmens qu'on a retranchez, mais auſſi pour faire voir le peu d'application & la negligence, pour ainſi dire, avec laquelle ils ont preſque tous eſté écrits; ce qui doit bien convaincre de ce que j'ay dit, que Monſieur Paſcal ne les avoit écrits en effet que pour luy ſeul, & ſans aucune penſée qu'ils dûſſent jamais paroiſtre en cet eſtat. Et c'eſt auſſi ce qui fait eſperer que l'on ſera aſſez porté à excuſer les deffauts qui s'y pourront rencontrer.

Que s'il ſe trouve encore dans ce recueil quelques penſées un peu obſcures, je penſe que pour peu qu'on s'y veüille appliquer, on les comprendra neanmoins tres-facilement, & qu'on

demeurera d'accord que ce ne sont pas les moins belles, & qu'on a mieux fait de les donner telles qu'elles sont, que de les éclaircir par un grand nombre de paroles qui n'auroient servi qu'à les rendre traînantes & languissantes, & qui en auroient osté une des principales beautez qui consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots.

L'on en peut voir un exemple dans un des fragmens du Chapitre des *Preuves de* JESUS-CHRIST *par les propheties* page 85. qui est conceu en ces termes: *Les Prophetes sont meslez de propheties particulieres, & de celles du Messie; afin que les propheties du Messie ne fussent pas sans preuves, & que les propheties particulieres ne fussent pas sans fruit.* Il rapporte dans ce fragment la raison pour laquelle les Prophetes qui n'avoient en veuë que le Messie, & qui sembloient ne devoir prophetiser que de luy & de ce qui le regardoit, ont neanmoins souvent prédit des choses particulieres qui paroissoient assez indifferentes & inutiles à leur dessein. Il dit que c'étoit afin que ces événemens particuliers s'accomplissant de jour en jour aux yeux de

de tout le monde en la maniere qu'ils les avoient prédits, ils fussent incontestablement reconnus pour Prophetes, & qu'ainsi l'on ne pûst douter de la verité & de la certitude de toutes les choses qu'ils prophetisoient du Messie. De sorte que par ce moyen les prophetics du Messie tiroient en quelque façon leurs preuves & leur authorité de ces propheties particulieres verifiées & accomplies; & ces propheties particulieres servant ainsi à prouver & à authoriser celles du Messie, elles n'étoient pas inutiles & infructueuses. Voilà le sens de ce fragment étendu & développé. Mais il n'y a sans doute personne qui ne prist bien plus de plaisir de le découvrir soy-mesme dans ces paroles obscures, que de le voir ainsi éclairci & expliqué.

Il est encore ce me semble assez à propos pour détromper quelques personnes qui pourroient peut-estre s'attendre de trouver icy des preuves & des démonstrations geometriques de l'existence de Dieu, de l'immoralité de l'ame, & de plusieurs autres articles de la foy Chrestienne, de les avertir que

ce n'estoit pas là le dessein de M. Pascal. Il ne prétendoit point trouver toutes ces veritez de la Religion par de telles demonstrations fondées sur des principes évidens capables de convaincre l'obstination des plus endurcis, ny par des raisonnemens métaphysiques qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ny par des lieux communs tirez de divers effets de la nature; mais par des preuves morales qui vont plus au cœur qu'à l'esprit. C'est à dire qu'il vouloit plus travailler à toucher & à disposer le cœur, qu'à convaincre & à persuader l'esprit; parce qu'il sçavoit que les passions & les attachemens vicieux qui corrompent le cœur & la volonté sont les plus grands obstacles & les principaux empeschemens que nous ayons à la foy, & que pourvû qu'on pûst lever ces obstacles il n'estoit pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumieres & les raisons qui pouvoient le convaincre.

L'on sera facilement persuadé de tout cela en lisant ces écrits. Mais Monsieur Pascal s'en est encore expliqué luy-mesme dans un de ses fragmens qui a esté

trou-

trouvé parmy les autres, & que l'on n'a point mis dans ce recueil. Voicy ce qu'il dit dans ce fragment. *Je n'entreprendray pas icy de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, ny aucune des choses de cette nature; non seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature dequoy convaincre des athées endurcis; mais encore parce que cette connoissance sans* JESUS-CHRIST *est inutile & sterile. Quand un homme seroit persuadé que les proportions des nombres sont des veritez immaterielles, éternelles, & dépendantes d'une premiere verité en qui elles subsistent & qu'on appelle Dieu, je ne le trouverois pas beaucoup avancé pour son salut.*

L'on s'étonnera peut-estre aussi de trouver dans ce recueil une si grande diversité de pensées, dont il y en a mesme plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que Monsieur Pascal avoit entrepris de traiter. Mais il faut considerer que son dessein estoit bien plus ample & plus étendu que l'on ne se l'imagine, & qu'il ne se bornoit pas seule-

ment à réfuter les raisonnemens des athées, & de ceux qui combattent quelques-unes des veritez de la foy Chrêtienne. Le grand amour & l'estime singuliere qu'il avoit pour la Religion faisoit que non seulement il ne pouvoit souffrir qu'on la voulust détruire & aneantir tout-à-fait, mais mesme qu'on la blessast & qu'on la corrompist en la moindre chose. De sorte qu'il vouloit declarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la verité ou la sainteté; c'est à dire non seulement aux athées, aux infidelles, & aux heretiques qui refusent de soûmetre les fausses lumieres de leur raison à la foy, & de reconnoître les veritez qu'elle nous enseigne; mais mesme aux Chrestiens & aux Catholiques, qui estant dans le corps de la veritable Eglise, ne vivent pas neanmoins selon la pureté des maximes de l'Evangile qui nous y sont proposées comme le modele sur lequel nous devons nous regler & conformer toutes nos actions.

Voilà quel estoit son dessein; & ce dessein estoit assez vaste & assez grand pour pouvoir comprendre la pluspart

des

des choſes qui ſont répanduës dans ce recueil. Il s'y en pourra neanmoins trouver quelques-unes qui n'y ont nul rapport, & qui en effet n'y étoient pas deſtinées, comme par exemple la pluſpart de celles qui ſont dans le Chapitre des *Penſées diverſes*, leſquelles on a auſſi trouvées parmy les papiers de Monſieur Paſcal, & que l'on a jugé à propos de joindre aux autres ; parce que l'on ne donne pas ce livre-cy ſimplement comme un ouvrage fait contre les athées ou ſur la Religion, mais comme un recueil de *Penſées ſur la Religion, & ſur quelques autres ſujets.*

Je penſe qu'il ne reſte plus pour achever cette Préface que de dire quelque choſe de l'autheur aprés avoir parlé de ſon ouvrage. Je crois que non ſeulement cela ſera aſſez à propos, mais que ce que j'ay deſſein d'en écrire pourra meſme eſtre tres-utile pour faire connoiſtre comment Monſieur Paſcal eſt entré dans l'eſtime & dans les ſentimens qu'il avoit pour la Religion, qui luy firent concevoir le deſſein d'entreprendre cet ouvrage.

L'on a déja rapporté en abregé dans

la Préface des Traittez de l'équilibre des liqueurs, & de la pesanteur de l'air, de quelle maniere il a passé sa jeunesse, & le grand progrez qu'il y fit en peu de temps dans toutes les sciences humaines & profanes ausquelles il voulût s'appliquer, & particulierement en la Geometrie & aux Mathematiques; la maniere étrange & surprenante dont il les apprit à l'âge d'onze ou douze ans; les petits ouvrages qu'il faisoit quelquefois & qui surpassoient toûjours beaucoup la force & la portée d'une personne de son âge; l'effort étonnant & prodigieux de son imagination & de son esprit qui parut dans sa machine d'Arithmetique qu'il inventa âgé seulement de dix-neuf à vingt ans; & enfin les belles experiences du vuide qu'il fit en presence des personnes les plus considerables de la Ville de Roüen, où il demeura quelque temps, pendant que Monsieur le Président Pascal son pere y estoit employé pour le service du Roy dans la fonction d'Intendant de Justice. Ainsi je ne repeteray rien icy de tout cela, & je me contenteray seulement de representer

en peu de mots comment il a méprisé toutes ces choses, & dans quel esprit il a passé les dernieres années de sa vie, en quoy il n'a pas moins fait paroistre la grandeur & la solidité de sa vertu & de sa pieté, qu'il avoit montré auparavant la force, l'étenduë & la pénétration admirable de son esprit.

Il avoit esté preservé pendant sa jeunesse par une protection particuliere de Dieu des vices où tombent la pluspart des jeunes gens; & ce qui est assez extraordinaire à un esprit aussi curieux que le sien, il ne s'étoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant toûjours borné sa curiosité aux choses naturelles. Et il a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à Monsieur son pere, qui ayant luy-mesme un tres-grand respect pour la Religion, le luy avoit inspiré dés l'enfance, luy donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foy ne sçauroit l'estre de la raison, & beaucoup moins y estre soûmis.

Ces instructions qui luy estoient sou-

vent

vent réïtirées par un pere pour qui il avoit une tres-grande estime, & en qui il voyoit une grande science accompagnée d'un raisonnement fort & puissant, faisoient tant d'impression sur son esprit, que quelque discours qu'il entendist faire aux libertins, il n'en estoit nullement émû ; & quoy qu'il fût fort jeune, il les regardoit comme des gens qui estoient dans ce faux principe, que la raison humaine est au dessus de toutes choses, & qui ne connoissoient pas la nature de la foy.

Mais enfin aprés avoir ainsi passé sa jeunesse dans des occupations & des divertissemens qui paroissoent assez innocens aux yeux du monde, Dieu le toucha de telle sorte, qu'il luy fit comprendre parfaitement que la Religion Chrêtienne nous oblige à ne vivre que pour luy, & à n'avoir point d'autre objet que luy. Et cette verité luy parut si évidente, si utile & si necessaire, qu'elle le fit résoudre de se retirer, & de se dégager peu à peu de tous les attachemens qu'il avoit au monde pour pouvoir s'y appliquer uniquement.

Ce desir de la retraite & de mener une vie plus Chrestienne & plus reglée luy vint lors qu'il estoit encore fort jeune; & il le porta dés lors à quitter entierement l'étude des sciences profanes, pour ne s'appliquer plus qu'a celles qui pouvoient contribuer à son salut & à celuy des autres. Mais de continuelles maladies qui luy survinrent le détournerent quelque temps de son dessein, & l'empescherent de le pouvoir executer plûtost qu'à l'âge de trente ans.

Ce fut alors qu'il commença à y travailler tout de bon; & pour y parvenir plus facilement, & rompre tout d'un coup toutes ses habitudes, il changea de quartier, & ensuite se retira à la campagne, où il demeura quelque temps; d'où estant de retour il témoigna si bien qu'il vouloit quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta. Il établit le reglement de sa vie dans sa retraitte sur deux maximes principales, qui sont de renoncer à tout plaisir, & à toute superfluité. Il les avoit sans cesse devant les yeux, & il tâchoit de s'y avancer & de s'y perfectionner toûjours de plus en plus.

C'est

C'eſt l'application continuelle qu'il avoit à ces deux grandes maximes qui luy faiſoit témoigner une ſi grande patience dans ſes maux & dans ſes maladies qui ne l'ont preſque jamais laiſſé ſans douleur pendant toute ſa vie: qui luy faiſoit pratiquer des mortifications tres-rudes & tres-ſévéres envers luy-meſme: qui faiſoit que non ſeulement il refuſoit à ſes ſens tout ce qui pouvoit leur eſtre agreable, mais encore qu'il prenoit ſans peine, ſans dégouſt, & meſme avec joye, lorſqu'il le falloit, tout ce qui leur pouvoit déplaire, ſoit pour la nourriture, ſoit pour les remedes: qui le portoit à ſe retrancher tous les jours de plus en plus tout ce qu'il ne jugeoit pas luy eſtre abſolument neceſſaire, ſoit pour le veſtement, ſoit pour la nourriture, pour les meubles, & pour toutes les autres choſes: qui luy donnoit un amour ſi grand & ſi ardent pour la pauvréte, qu'elle luy eſtoit toûjours preſente, & que lorſqu'il vouloit entreprendre quelque choſe, la premiere penſée qui luy venoit en l'eſprit eſtoit de voir ſi la pauvreté y pouvoit

voit eſtre pratiquée; & qui luy faiſoit avoir en meſme-temps tant de tendreſſe & tant d'affection pour les pauvres, qu'il ne leur a jamais pû refuſer l'aumoſne, & qu'il en a fait meſme fort ſouvent d'aſſez conſiderables, quoy qu'il n'en fiſt que de ſon neceſſaire: qui faiſoit qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on cherchaſt avec ſoin toutes ſes commoditez; & qu'il blâmoit tant cette recherche curieuſe & cette fantaiſie de vouloir exceller en tout, comme de ſe ſervir en toutes choſes des meilleurs ouvriers, d'avoir toûjours du meilleur & du mieux fait, & mille autres choſes ſemblables qu'on fait ſans ſcrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait de mal, mais dont il ne jugeoit pas de meſme: & enfin qui luy a fait faire pluſieurs actions tres-remarquables & tres-Chrétiennes, que je ne rapporte pas icy, de peur d'eſtre trop long, & parce que mon deſſein n'eſt pas de faire une vie, mais ſeulement de donner quelque idée de la pieté & de la vertu de Monſieur Paſcal à ceux qui ne l'ont pas connu; car pour ceux qu'il l'ont vû, & qui l'ont un peu fré-

fréquenté pendant les dernieres années de sa vie, je ne prétens pas leur rien apprendre par là; & je crois qu'ils jugeront bien au contraire, que j'aurois pû dire encore beaucoup d'autres choses que je passe sous silence.



AP-

# APPROBATIONS
## de Nosseigneurs les Prelats.

### *Approbation de Monseigneur de Comenge.*

CEs pensées de Monsieur Pascal font voir la beauté de son genie, sa solide pieté, & sa profonde érudition. Elles donnent une si excellente idée de la Religion, que l'on acquiesce sans peine à ce qu'elle contient de plus impénétrable. Elle touchent si bien les principaux points de la Morale, qu'elles découvrent d'abord la source & le progrez de nos desordres, & les moyens de nous en délivrer ; & elles effleurent les autres sciences avec tant de suffisance, que l'on s'apperçoit aisément que M. Pascal ignoroit peu de choses de ce que les hommes sçavent. Quoy que ces Pensées ne soient que les commencemens des raisonnemens qu'il méditoit, elles ne laissent pas d'instruire profondément. Ce ne sont que des semences ; mais elles produisent leurs fruits en même-temps qu'elles sont répanduës. L'on acheve naturellement ce que ce sçavant homme avoit eu dessein de composer, & les lecteurs deviennent eux-mêmes Autheurs en un moment pour peu d'application qu'ils ayent. Rien n'est donc plus capable de nourrir utilement & agreablement l'esprit que la lecture de ces essais, quelque informes qu'ils paroissoient, & il n'y a gueres eu de production parfaite depuis long-temps qui ait mieux merité selon mon jugement d'estre imprimée que ce livre imparfait. A Paris, le 4. Septembre 1669.

GILBERT, E. de Comenge.

### *De Monseigneur l'Evêsque d'Aulonne, Suffragant de Clermont.*

APrés avoir lû fort exactement & avec beaucoup de consolation les Pensées de M. Pascal tou-

touchant la Religion Chreſtienne ; il me ſemble que les veritez qu'elles contiennent peuvent être fort bien comparées aux eſſences dont on n'a point accouſtumé de donner beaucoup à la fois, pour les rendre plus utiles aux corps malades: parce qu'étant toutes remplies d'eſprits, on n'en ſçauroit prendre ſi peu que toutes les parties du corps ne s'en reſſentent. Ce ſont les images des penſées de ce recueil. Une ſeule peut ſuffire à un homme pour en nourrir ſon ame tout un jour, s'il les lit à cette intention; tant elles ſont remplies de lumiere & de chaleur. Et bien loin qu'il y ait rien dans ce recueil qui ſoit contraire à la foy de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, tout y eſt entierement conforme à ſa doctrine & à ſes maximes dans les mœurs. Car l'autheur eſtoit trop bien informé de la doctrine des Peres & des Conciles pour penſer ou parler un autre langage que le leur; ainſi que tous les lecteurs le pourront facilement reconnoiſtre par la lecture de tout cet ouvrage, & particulierement par cette excellente penſée de la page 158. dont voicy les propres termes: *Le corps n'eſt non plus vivant ſans le chef que le chef ſans le corps. Quiconque ſe ſepare de l'un ou de l'autre n'eſt plus du corps & n'appartient plus à* JESUS-CHRIST. *Toutes les vertus, le martyre, les auſteritez, & toutes les bonnes œuvres ſont inutiles hors de l'Egliſe & de la communion du Chef de l'Egliſe qui eſt le Pape.* Fait en l'Abbaye de Saint André lez Clermont le 24. Novembre 1669.

JEAN, E. d'Aulonne, ſuffragant de Clermont.

*De Monſeigneur l'Evêque d'Amiens.*

NOus avons lû le livre poſthume de M. Paſcal, qui auroit eu beſoin des derniers ſoins de ſon autheur. Quoy qu'il ne contienne que des fra-

fragmens & des semences de discours, on ne laisse pas d'y remarquer des lumieres tres-sublimes & des délicatesses tres-agreables. La force & la hardiesse des pensées surprennent quelquefois lesprit: mais plus on y fait d'attention, plus on les trouve saines & tirées de la Philosophie & de la Theologie des Peres. Un ouvrage si peu achevé nous remplit d'admiration & de douleur, de ce qu'il n'y a point d'autre main qui puisse donner la perfection à ces premiers traits, que celle qui en a sceu graver une idée si vive & si remarquable, ny nous consoler de la grande perte que nous avons faite par sa mort. Le public est obligé aux personnes qui luy ont conservé des pieces si précieuses, quoy qu'elles ne soient point limées: & telles qu'elles sont, nous ne doutons pas qu'elles ne soient tres-utiles à ceux qui aimeront la verité & leur salut. Donné à Paris, où nous nous sommes trouvez pour les affaires de nostre Eglise, le premier jour de Novembre 1669.

FRANÇOIS, E. d'Amiens.

*De M. le Camus, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, Conseiller & Aumônier ordinaire du Roy; à present Evêque de Grenoble.*

IL m'est arrivé en examinant cet ouvrage en l'estat qu'il est, ce qui arrivera presque à tous ceux qui le liront, qui est de regretter plus que jamais la perte de l'Autheur, qui estoit seul capable d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. En effet, si ce livre, tout imparfait qu'il est, ne laisse pas d'émouvoir puissamment les personnes raisonnables, & de faire connoître la verité de la Religion Chrêtienne à ceux qui la chercheront sincérement, que n'eust-il pas

fait

fait si l'autheur y eût mis la derniere main? Et si ces Diamans brutes épars ça & là jettent tant d'éclat & de lumiere, quel esprit n'auroient-ils pas ébloüi, si ce sçavant ouvrier avoit eu le loisir de les polir & de les mettre en œuvre? Au reste, s'il eût vescu plus long-temps, ses secondes pensées, auroient esté sans doute dans un meilleur ordre que ne sont les premieres qu'on donne au public dans cet écrit; mais elles ne pouvoient estre plus sages: elles auroient esté plus polies & plus liées; mais elles ne pouvoient estre ny plus solides ny plus lumineuses. C'est le témoignage que nous en rendons, & que nous n'y avons rien remarqué qui ne soit conforme à la créance & à la doctrine de l'Eglise. A Paris le 21. de Septembre 1669.

B. LE CAMUS, Docteur de la Faculté de Theologie de Paris, Conseiller & Aumônier du Roy.

---

*Approbation des Docteurs.*

NOus soubsignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû le Recueil des Pensées de Monsieur Pascal, trouvées dans son Cabinet aprés sa mort, que nous avons jugées Catholiques & pleines de pieté. Le public a beaucoup perdu de ce que l'Auteur n'a pas eu le temps de donner à cet ouvrage toute sa perfection. Les Athées en eussent encore esté plus pleinement convaincus: la Religion Catholique plus puissamment confirmée, & la pieté des fidelles plus vivement excitée.

C'est

C'est ce que nous croyons & atteſtons. A Paris le 5. Septembre 1669.

DE BREDA, Curé de Saint André des Arts.
LE VAILLANT, Curé de S. Chriſtophe.
GRENET, Curé de S. Benoiſt.
MERLIN, Curé de S. Euſtache.
J. L'ABBE'.
PETITPIED.
L. MARAIS.
T. ROULLAND.
PH. LE FERON.

*Approbation particuliere de Monſieur le Vaillant, Docteur de la Faculté de Paris, ancien Predicateur, Curé de Saint Chriſtophe, & cy-devant Theologal de l'Egliſe de Rheims.*

QUelle apparence de prendre tant de plaiſir à lire les Penſées de Monſieur Paſcal & de n'en dire pas & témoigner les ſiennes en particulier? Je ſçavois aſſez avec tous les honneſtes gens, ce que pouvoit ce rare eſprit en tant d'autres matieres, & ſur tout dans ſes Lettres qui ont ſurpris & étonné tout le monde; mais qu'il deuſt nous donner & laiſſer une methode ſi naturelle, & neanmoins ſi extraordinaire pour montrer, deffendre & appuyer l'excellence & la grandeur de noſtre Religion, c'eſt ce que je n'euſſe pas penſé, ſi je n'en euſſe vû les preuves tres-évidentes dans cet ouvrage. Il eſt vray qu'il n'eſt pas achevé, & les raiſonnement n'ont pas toûjours leur étenduë & leur perfection: ce ne ſont ſouvent que des commencemens, des eſſais, & comme des reſtes de penſées d'une haute & merveilleuſe élévation. Mais telles que puiſſent eſtre ces penſées,

 elles

elles meritent bien juſtement l'éloge du Prophete ; *Reliquiæ cogitationis diem feſtum agent tibi.* Reſtes precieuſes certainement. Diſons hardiment, reliques honorables d'un illuſtre mort qui du jour auquel elles paroiſtront en public en feront un jour de feſte & de joye pour tous les fidelles, mais de honte auſſi & de confuſion pour tous les Impies, les Libertins & les Athées, pour tous ceux qui ſe piquant de fort eſprit n'ont dans leurs forces imaginaires que de la foibleſſe & de l'infirmité ; *Infirmus dicet ego fortis ſum.* Ces malheureux infirmes verront dans ce livre leur miſere & leur vanité ; ils trouveront leur deffaite & leur déroute dans la victoire & le triomphe de l'auteur des Penſées que j'ay leuës avec tant d'admiration, que j'approuve avec tant de reconnoiſſance, & que je certifie dans la derniere ſincerité eſtre tres-conformes à la foy & treſavantageuſes aux bonnes mœurs. Fait à Paris le ſixiéme Septembre 1669.

A. LE VALLIANT.

***De M. Fortin, Docteur en Theol. de la Faculté de Paris, Proviſeur du College d'Harcourt.***

L'Eſtroite liaiſon que j'ay eu avec Mr. Paſcal durant ſa vie m'a fait prendre un ſingulier plaiſir à lire ces Penſées, que j'avois autrefois entenduës de ſa propre bouche. Ce ſont les entretiens qu'il avoit d'ordinaire avec ſes amis. Il leur parloit des choſes de Dieu & de la Religion avec tant de ſcience & de ſoûmiſſion, qu'il eſt difficile de trouver un eſprit plus élevé & plus humble tout enſemble. Ceux qui liront ce recueil, qui contient des diſcours tout divins, jugeront aiſément de la grandeur de ſon ame & de la force de la grace qui l'animoit. Ils ne trouveront rien qui ne ſoit dans les regles

de

de la Religion, & qui n'inſpire des ſentimens d'une veritable & ſincere pieté. C'eſt le témoignage que je me ſens obligé d'en rendre au public. A Paris ce 9. Aouſt 1669.

T. FORTIN.

*De Monſieur de Ribeyran, Archidiacre de Comenge.*

J'Ay lû avec admiration ce livre poſthume de M. Paſcal. Il ſemble que cet homme incomparable non ſeulement voit, comme les Anges, les conſequences dans leurs principes, mais qu'il nous parle comme ces purs Eſprits par la ſeule direction de ſes penſées. Souvent un ſeul mot eſt un diſcours tout entier. Il fait comprendre tout d'un coup à ſes lecteurs ce qu'un autre auroit bien de la peine d'expliquer par un raiſonnement fort étendu. Et tant s'en faut que nous devions regretter qu'il n'ait pas achevé ſon ouvrage, que nous devons remercier au contraire la Providence divine de ce qu'elle l'a permis ainſi. Comme tout y eſt preſſé, il en ſort tant de lumieres de toutes parts, qu'elles font voir à fond les plus hautes veritez en elles-mêmes, qui peut-eſtre auroient eſté obſcurcies par un plus long embarras de paroles. Mais ſi ces penſées ſont des éclairs qui découvrent les veritez cachées aux eſprits dociles & équitables, ce ſont des foudres qui accablent les Libertins & les Athées; & puis que nous devons deſirer pour la gloire de Dieu l'inſtruction des uns & la confuſion des autres, il n'y a rien qui ne doive porter les amis de M. Paſcal à publier les excellentes productions de ce rare eſprit, qui ne contiennent rien, ſelon mon jugement, qui ne ſoit tres-Catholique & tres-édifiant. Fait à Paris le 7. Septembre 1669,

DE RIBEYRAN, Archidiacre de Comenge.

*De Monsieur de Drubec, Docteur de Sorbonne, Abbé de Boulancourt.*

Plin. jun. Epist. 8. lib. 5.

UN ancien a dit assez élegamment que l'on doit considerer, eu égard à la posterité, tout ce que les Autheurs n'achevent pas, comme s'il n'avoit jamais esté commencé; mais je ne puis faire ce jugement des Pensées de M. Pascal: il me semble que l'on feroit grand tort à la posterité aussi bien qu'à nostre siecle, de supprimer ces admirables productions, encore qu'elles ne puissent non plus recevoir leur perfection, que ces anciennes figures que l'on aime mieux laisser imparfaites que de les faire retoucher. Et comme les plus excellens ouvriers se servent plus utilement de ces morceaux pour former les idées des ouvrages qu'ils meditent, qu'ils ne feroient de beaucoup d'autres pieces plus finies, ces fragmens de Monsieur Pascal donnent des ouvertures sur toutes les matieres dont ils traitent, qu'on ne trouveroit point dans des volumes achevez. Ainsi, selon mon jugement, on ne doit pas envier au public le present que luy font les amis de ce Philosophe Chrestien des precieuses reliques de son esprit; & non seulement je ne trouve rien qui en puisse empescher l'impression; mais je crois que nous leur devons beaucoup de reconnoissance du soin qu'ils ont pris de les ramasser. Donné à Paris le 5. Septembre 1669.

FRANÇOIS MALET
de GRAVILLE Drubec.

AVER-

# AVERTISSEMENT.

Les Pensées qui sont contenuës dans ce livre ayant esté écrites & composées par M. Pascal en la maniere qu'on l'a rapporté dans la Preface, c'est-à-dire à mesure qu'elles luy venoient dans l'esprit, & sans aucune suite; il ne faut pas s'attendre d'en trouver beaucoup dans les chapitres de ce Recueil qui sont la plupart composez de quantité de pensées toutes détachées les unes des autres, & qui n'ont esté mises ensemble sous les mêmes titres que parce qu'elles traittent à peu prés des mêmes matieres. Mais quoy qu'il soit assez facile en lisant chaque article de juger s'il est une suite de ce qui le precede, ou s'il contient une nouvelle pensée; neanmoins on a crû que pour les distinguer davantage, il estoit bon d'y faire quelque marque particuliere. Ainsi lors que l'on verra au commencement de quelque article cette marque (*) cela veut dire qu'il y a dans cet article une nouvelle pensée qui n'est point une suite de la precedente, & qui en est entierement separée. Et l'on connoistra par même moien que les articles qui n'auront point cette marque ne com-

poſent qu'un même diſcours, & qu'ils ont eſté trouvez dans cet ordre & cette ſuite dans les originaux de M. Paſcal.

L'on a auſſi jugé à propos d'adjoûter à la fin de ces penſées une Priere que M. Paſcal compoſa eſtant encore jeune dans une maladie qu'il eut, & qui a déja eſté imprimée deux ou trois fois ſur des copies aſſez peu correctes, parce que ces impreſſions ont eſté faites ſans la participation de ceux qui donnent à preſent ce Recueil au public.

# TABLE
## DES TITRES.

PEN-

# PENSÉES DE M. PASCAL SUR LA RELIGION, ET SUR QUELQUES AUTRES SUJETS.

## I.

### *Contre l'Indifference des Athées.*

QUE ceux qui combattent la Religion apprennent au moins quelle elle est avant que de la combattre. Si cette Religion se vantoit d'avoir une vûë claire de Dieu, & de le posseder à découvert & sans voile, ce seroit la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puis qu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les tenebres, & dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connoissance, & que c'est même le nom qu'il se donne dans les

I. Ecritures, *Deus absconditus*: & enfin si elle travaille également à établir ces deux choses; *Isaï.45.15.* que Dieu a mis des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire reconnoistre à ceux qui le chercheroient sincerement; & qu'il les a couvertes neanmoins de telle sorte qu'il ne sera apperceu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur; quel avantage peuvent-ils tirer, lors que dans la negligence où ils font profession d'estre, de chercher la verité, ils crient que rien ne la leur montre; puisque cette obscurité où ils sont, & qu'ils objectent à l'Eglise ne fait qu'établir une des choses qu'elle soûtient sans toucher à l'autre, & confirme sa doctrine bien loin de la ruiner?

Il faudroit pour la combattre qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher par tout, & mesme dans ce que l'Eglise propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parloient de la sorte, ils combattroient à la verité une de ses pretentions. Mais j'espere montrer icy qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte; & j'ose mesme dire que jamais personne ne l'a fait. On sçait assez de quelle maniere agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croyent avoir fait de grands efforts pour s'instruire lors qu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Ecriture, & qu'ils ont interrogé quelque Ecclesiastique sur les veritez de la foy. Aprés cela ils se vantent d'avoir cherché sans succez dans les livres & parmy les hommes. Mais en verité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ay dit souvent, que cet-

cette negligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas icy de l'interest leger de quelque personne étrangere : Il s'agit de nous-mêmes & de nostre tout. I.

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, & qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour estre dans l'indifference de sçavoir ce qui en est. Toutes nos actions & toutes nos pensées doivent prendre des routes si differentes selon qu'il y aura des biens éternels à esperer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement, qu'en la reglant par la veuë de ce point qui doit être nostre dernier objet.

Ainsi nostre premier interest & nostre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute nostre conduite. Et c'est pourquoy parmy ceux qui n'en sont pas persuadez, je fais une extrême difference entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, & ceux qui vivent sans s'en mettre en peine & sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gemissent sincerement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui n'épargnant rien pour en sortir font de cette recherche leur principale & leur plus serieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette derniere fin de la vie, & qui par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumieres qui les persuadent, negligent d'en chercher ailleurs & d'examiner à fond si cette opinion est de cel-

I. les que le peuple reçoit par une simplicité credule, ou de celles qui quoy qu'obscures d'elles-mêmes ont neanmoins un fondement tres-solide, je les considere d'une maniere toute differente. Cette negligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne & m'épouvante; c'est un monstre pour moy. Je ne dis pas cecy par le zele pieux d'une devotion spirituelle. Je pretends au contraire que l'amour propre, que l'interest humain, que la plus simple lumiere de la raison nous doit donner ces sentimens. Il ne faut voir pour cela que ce que voyent les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point icy de satisfaction veritable & solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, & qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant nous doit mettre dans peu d'années, & peut-estre en peu de jours dans un état eternel de bonheur, ou de malheur, ou d'aneantissement. Entre nous, le ciel, & l'enfer, ou le neant il n'y a donc que la vie qui est la chose du monde la plus fragile; & le ciel n'estant pas certainement pour ceux qui doutent si leur ame est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le neant.

Il n'y a rien de plus réel que cela ny de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves; voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de

de cette éternité qui les attend ; comme s'ils I.
la pouvoient aneantir en n'y pensant point.
Elle subsiste malgré eux ; elle s'avance, & la mort qui la doit ouvrir les mettra infailliblement dans peu de temps dans l'horrible necessité d'estre éternellement ou aneantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible consequence ; & c'est déja assurément un trés-grand mal que d'estre dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celuy qui doute & qui ne cherche pas est tout ensemble & bien injuste, & bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille & satisfait, qu'il en fasse profession ; & enfin qu'il en fasse vanité ; & que ce soit de cet état-même qu'il fasse le sujet de sa joye & de sa vanité, je n'ay point de termes pour qualifier une si extravagante creature.

Où peut-on prendre ces sentimens ? Quel sujet de joye trouve-t'on à n'attendre plus que des miseres sans resource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscuritez impenetrables ? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur ?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, & dont il faut faire sentir l'extravagance & la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vûë de leur folie. Car voicy comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, & sans en rechercher d'éclaircissement.

I. Je ne sçay qui m'a mis au monde, ny ce que c'est que le monde, ny que moy-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sçay ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon ame; & cette partie même de moy qui pense ce que je dis, & qui fait reflexion sur tout & sur elle-mesme, ne se connoist non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'Univers qui m'enferment, & je me trouve attaché à un coin de cette vaste estenduë, sans sçavoir pourquoy je suis plûtost placé en ce lieu qu'en un autre, ny pourquoy ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plûtost qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a precedé, & de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinitez de toutes parts qui m'engloutissent comme un atome, & comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connois c'est que je dois bientost mourir; mais ce que j'ignore le plus c'est cette mort-mesme que je ne sçaurois éviter.

Comme je ne sçay d'où je viens, aussi ne sçay-je où je vas; & je sçay seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le neant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans sçavoir à laquelle de ces deux conditions je dois estre éternellement en partage.

Voilà mon estat plein de misere, de foiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, & que je n'ay qu'à suivre mes inclinations sans reflexion & sans inquietude, en faisant tout ce qu'il

faut

faut pour tomber dans le malheur éternel au cas que ce qu'on en dit soit veritable. Peut-estre que je pourrois trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ny faire un pas pour le chercher; & en traittant avec mépris ceux qui se travailleroient de ce soin, je veux aller sans prévoyance & sans crainte tenter un si grand évenement, & me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. I.

En verité il est glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; & leur opposition luy est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales veritez qu'elle nous enseigne. Car la foy Chrétienne ne va principalement qu'à establir ces deux choses, la corruption de la nature, & la redemption de JESUS-CHRIST. Or s'ils ne servent pas à montrer la verité de la redemption par la sainteté de leurs moeurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentimens si dénaturez.

Rien n'est si important à l'homme que son estat; rien ne luy est si redoutable que l'éternité. Et ainsi qu'il se trouve des hommes indifferens à la perte de leur estre, & au peril d'une éternité de misere, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses: ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoyent, ils les sentent; & ce même homme qui passe les jours & les nuits dans la rage & dans le desespoir pour la perte d'une char-

I. charge, ou pour quelque offenſe imaginaire à ſon honneur, eſt celuy-là même qui ſçait qu'il va tout perdre par la mort, & qui demeure neanmoins ſans inquiétude, ſans trouble & ſans émotion. Cette étrange inſenſibilité pour les choſes les plus terribles dans un cœur ſi ſenſible aux plus legeres, eſt une choſe monſtrueuſe; c'eſt un enchantement incomprehenſible, & un aſſoupiſſement ſurnaturel.

Un homme dans un cachot ne ſçachant ſi ſon arreſt eſt donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, & cette heure ſuffiſant, s'il ſçait qu'il eſt donné, pour le faire revoquer, il eſt contre la nature qu'il employe cette heure-là non à s'informer ſi cet arreſt eſt donné, mais à Joüer & à ſe divertir. C'eſt l'eſtat où ſe trouvent ces perſonnes, avec cette difference que les maux dont ils ſont menacez ſont bien autres que la ſimple perte de la vie & un ſupplice paſſager que ce priſonnier apprehenderoit. Cependant ils courent ſans ſoucy dans le précipice aprés avoir mis quelque choſe devant leurs yeux pour s'empeſcher de le voir, & ils ſe moquent de ceux qui les en avertiſſent.

Ainſi non ſeulement le zele de ceux qui cherchent Dieu prouve la veritable Religion, mais auſſi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, & qui vivent dans cette horrible negligence. Il faut qu'il y ait un étrange renverſement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet eſtat, & encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auroient une certitude entiere qu'ils n'auroient rien à craindre aprés la mort que de tomber dans le neant, ne ſeroit-ce pas un ſujet de

de desespoir plûtost que de vanité ? N'est-ce I.
donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas
assûrez, de faire gloire d'estre dans ce doute ?

Et neanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé qu'il y a dans son cœur une semence de joye en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer, & du neant semble si beau, que non seulement ceux qui sont veritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient ; mais que ceux-même qui n'y sont pas croyent qu'il leur est glorieux de feindre d'y estre. Car l'experience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en meslent sont de ce dernier genre ; que ce sont des gens qui se contrefont, & qui ne sont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce sont des personnes qui ont oüi dire que les belles manieres du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoüé le joug ; & la plûpart ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant soit peu de sens cõmun ; il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquerir, je dis même parmy les personnes du monde qui jugent sainement des choses, & qui sçavent que la seule voye d'y reüssir c'est de paroistre honneste, fidele, judicieux, & capable de servir utilement ses amis ; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut-estre utile. Or quel avantage y a-t'il pour nous à oüir dire à un homme qu'il a secoüé le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considere cõme seul maître de sa conduite, qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soy-

I. soy-même. Pense-t'il nous avoir porté par là à avoir desormais bien de la confiance en luy, & à en attendre des consolations, des conseils, & des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t'il nous avoir bien réjoüis de nous dire qu'il doute si nostre ame est aurre chose qu'un peu de vent & de fumée, & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? Est-ce donc une chose à dire gayement; & n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensoient serieusement, ils verroient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnesteté, & si éloigné en toute maniere de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris & l'aversion des hommes, & de les faire passer pour des personnes sans esprit & sans jugement. Et en effet si on leur fait rendre compte de leurs sentimens & des raisons qu'ils ont de douter de la Religion, ils diront des choses si foibles & si basses qu'ils persuaderont plûtost du contraire. C'étoit ce que leur disoit un jour fort à propos une personne: Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disoit-il, en verité vous me convertirez. Et il avoit raison; car qui n'auroit horreur de se voir dans des sentimens où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables.

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentimens, sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinens des hommes. S'ils sont fâchez dans le fond de leur coeur de n'avoir pas plus de lu-

mie-

miere, qu'ils ne diſſimulent point. Cette declaration ne ſera pas honteuſe. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien ne découvre davantage une étrange foibleſſe d'eſprit que de ne pas connoiſtre quel eſt le malheur d'un homme ſans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême baſſeſſe de cœur que de ne pas ſouhaiter la verité des promeſſes éternelles. Rien n'eſt plus laſche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laiſſent donc ces impietez à ceux qui ſont aſſez mal nez pour en eſtre veritablement capables: qu'ils ſoient moins honneſtes gens, s'ils ne peuvent encore eſtre Chrétiens: & qu'ils reconnoiſſent enfin qu'il n'y a que deux ſortes de perſonnes qu'on puiſſe appeller raiſonnables; ou ceux qui ſervent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoiſſent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoiſſent pas encore. I.

C'eſt donc pour les perſonnes qui cherchent Dieu ſincerement, & qui reconnoiſſant leur miſere, deſirent veritablement d'en ſortir, qu'il eſt juſte de travailler, afin de leur aider à trouver la lumiere qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent ſans le connoiſtre & ſans le chercher, ils ſe jugent eux-mêmes ſi peu dignes de leur ſoin, qu'ils ne ſont pas dignes du ſoin des autres: & il faut avoir toute la charité de la Religion qu'ils mépriſent, pour ne les pas mépriſer juſqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette Religion nous oblige de les regarder toûjours tant qu'ils ſeront en cette vie comme capables de la grace qui

II. qui peut les éclairer, & de croire qu'ils peuvent estre dans peu de temps plus remplis de foy que nous ne sommes, & que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fist pour nous si nous estions en leur place, & les appeller à avoir pitié d'eux-mêmes, & à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumiere. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques unes de ces heures qu'ils employent si inutilement ailleurs. Peut-estre y rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincerité parfaite & un veritable desir de connoistre la verité, j'espere qu'ils y auront satisfaction, & qu'ils seront convaincus des preuves d'une Religion si divine que l'on y a ramassées.

## II.

### *Marques de la veritable Religion.*

1. LA vraye Religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nostre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, & l'impuissance où il est par luy-même d'acquerir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remedes, dont la priere est le principal. Nostre Religion a fait tout cela; & nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer & de le suivre.

2. * Il

2. * Il faut pour faire qu'une Religion soit vraye qu'elle ait connu nostre nature. Car la vraye nature de l'homme, son vray bien, la vraye vertu, & la vraye Religion sont choses dont la connoissance est inseparable. Elle doit avoir connu la grandeur & la bassesse de l'homme, & la raison de l'un & de l'autre. Quelle autre Religion que la Chrestienne a connu toutes ces choses? II.

3. * Les autres Religions, comme les Payennes, sont plus populaires; car elles consistent toutes en exterieur; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une Religion purement intellectuelle seroit plus proportionnée aux habiles; mais elle ne serviroit pas au peuple. La seule Religion Chrêtienne est proportionnée à tous, estant meslée d'exterieur & d interieur. Elle éleve le peuple à l'interieur, & abbaisse les superbes à l'exterieur, & n'est pas parfaite sans les deux. Car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, que les habiles soûmettent leur esprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'exterieur.

4. * Nous sommes haïssables; la raison nous en convainc. Or nulle autre Religion que la Chrêtienne ne propose de se haïr. Nulle autre Religion ne peut donc être receuë de ceux qui sçavent qu'ils ne sont dignes que de haine.

5. * Nulle autre Religion que la Chrestienne n'a connu que l'homme est la plus excellente creature, & en mesme-temps la plus miserable. Les uns qui ont bien connu la realité de son excellence, ont pris pour lâcheté & pour ingratitude les sentimens bas que les hom-

II. hommes ont naturellement d'eux-mêmes. Et les autres qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentimens de grandeur qui sont aussi naturels à l'homme.

*6.* * Nulle Religion que la nostre n'a enseigné que l'homme naît en péché. Nulle secte de Philosophes ne l'a dit. Nulle n'a donc dit vray.

*7.* * Dieu estant caché, toute Religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas veritable; & toute Religion qui n'en rend pas la raison, n'est pas instruisante. La nostre fait tout cela.

8. * Cette Religion qui consiste à croire que l'homme est tombé d'un estat de gloire & de communication avec Dieu, en un estat de tristesse, de penitence, & d'éloignement de Dieu, mais qu'enfin il seroit rétably par un Messie qui devoit venir, a toûjours esté sur la terre. Toutes choses ont passé, & celle-là a subsisté pour laquelle sont toutes choses. Car Dieu voulant se former un peuple saint qu'il separeroit de toutes les autres nations, qu'il délivreroit de ses ennemis, qu'il mettroit dans un lieu de repos, a promis de le faire, & de venir au monde pour cela, & il a predit par ses Prophetes le temps & la maniere de sa venuë. Et cependant pour affermir l'esperance de ses Elûs dans tous les temps, il leur en a toûjours fait voir des images & des figures, & il ne les a jamais laissez sans des assûrances de sa puissance & de sa volonté pour leur salut. Car dans la creation de l'homme, Adam en estoit le témoin, & le dépositaire de la promesse du Sauveur

veur

veur qui devoit naiſtre de la femme. Et quoy- II.
que les hommes étant encore ſi proche de la creation ne puſſent avoir oublié leur creation, & leur chûte, & la promeſſe que Dieu leur avoit faite d'un Redempteur; neanmoins comme dans ce premier âge du monde ils ſe laiſſerent emporter à toutes ſortes de deſordres, il y avoit cependant des Saints, comme Enoch, Lamech, & d'autres qui attendoient en patience le Chriſt promis dés le commencement du monde. Enſuite Dieu a envoyé Noë, qui a vû la malice des hommes au plus haut degré; & il l'a ſauvé en noyant toute la terre par un miracle qui marquoit aſſez, & le pouvoir qu'il avoit de ſauver le monde, & la volonté qu'il avoit de le faire, & de faire naiſtre de la femme celuy qu'il avoit promis. Ce miracle ſuffiſoit pour affermir l'eſperance des hommes; & la memoire en eſtant encore aſſez fraiſche parmy eux, Dieu fit ſes promeſſes à Abraham qui eſtoit tout environné d'Idolâtres, & il luy fit connoître le myſtere du Meſſie qu'il devoit envoyer. Au temps d Iſaac & de Jacob l'abomination eſtoit répanduë ſur toute la terre; mais ces Saints vivoient en la foy; & Jaçob mourant, & beniſſant ſes enfans s'écrie par un tranſport qui luy fait interrompre ſon diſcours: J'attens, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis, *ſalutare tuum expectabo Domine.*

Les Egyptiens eſtoient infectez & d'idolatrie & de magie; le peuple de Dieu même eſtoit entraiſné par leurs exemples. Mais cependant Moyſe & d'autres voyoient celuy qu'ils ne voyoient pas, & l'adoroient en regar-

II. gardant les biens eternels qu'il leur preparoit.

Les Grecs & les Latins ensuite ont fait regner les fausses divinitez; les Poëtes ont fait diverses Theologies; les Philosophes se sont separez en mille sectes differentes: & cependant il y avoit toûjours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisoient la venuë de ce Messie qui n'estoit connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps: & depuis quoy qu'on ait vû naître tant de schismes & d'heresies, tant renverser d'Estats, tant de changemens en toutes choses; cette Eglise qui adore celuy qui a toûjours esté adoré a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable, & tout-à-fait divin, c'est que cette Religion qui a toûjours duré a toûjours été combattuë. Mille-fois elle a été à la veille d'une destruction universelle; & toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est estonnant, & qu'elle s'est maintenuë sans fléchir & plier sous la volonté des tyrans.

9. * Les Estats periroient si on ne faisoit plier souvent les loix à la necessité. Mais jamais la Religion n'a souffert cela, & n'en a usé. Aussi il faut ces acommodemens, ou des miracles. Il n'est pas estrange qu'on se conserve en pliant, & ce n'est pas proprement se maintenir; & encore perissent-ils enfin entierement: il n'y en a point qui ait duré 1500. ans. Mais que cette Religion se soit toûjours maintenuë, & inflexible; cela est divin.

10. * Il y auroit trop d'obscurité si la verité n'a-

n'avoit pas des marques visibles. C'en est une admirable qu'elle se soit toûjours conservée dans une Eglise & une assemblée visible. Il y auroit trop de clarté s'il n'y avoit qu'un sentiment dans cette Eglise : mais pour reconnoître quel est le vray, il n'y a qu'à voir quel est celuy qui y a toûjours esté : car il est certain que le vray y a toûjours esté, & qu'aucun faux n'y a toûjours esté. II.

11. * Ainsi le Messie a toûjours esté crû. La tradition d'Adam estoit encore nouvelle en Noé & en Moyse. Les Prophetes l'ont prédit depuis, en prédisant toûjours d'autres choses dont les évenemens qui arrivoient de temps en temps à la veuë des hommes marquoient la verité de leur mission, & par consequent celle de leurs promesses touchant le Messie. Ils ont tous dit que la loy qu'ils avoient n'étoit qu'en attendant celle du Messie ; que jusques là elle seroit perpetuelle, mais que l'autre dureroit éternellement ; qu'ainsi leur loy ou celle du Messie dont elle estoit la promesse, seroient toûjours sur la terre. En effet elle a toûjours duré ; & JESUS-CHRIST est venu dans toutes les circonstances prédites. Il a fait des miracles, & les Apostres aussi, qui ont converty les Payens ; & par là les Propheties étant accomplies le Messie est prouvé pour jamais.

12. * Je vois plusieurs Religions contraires, & par consequent toutes fausses excepté une. Chacune veut estre crûë par sa propre authorité, & menace les incredules. Je ne les crois donc pas là-dessus ; chacun peut dire cela, chacun se peut dire Prophete. Mais je vois la Re-

II. ligion Chrêtienne où je trouve des Propheties accomplies, & une infinité de miracles ſi bien atteſtez qu'on n'en peut raiſonnablement douter. Et c'eſt ce que je ne trouve point dans les autres.

13.* La ſeule Religion contraire à la nature en l'eſtat qu'elle eſt, qui combat tous nos plaiſirs, & qui paroiſt d'abord contraire au ſens commun, eſt la ſeule qui ait toûjours eſté.

14. * Toute la conduite des choſes doit avoir pour objet l'établiſſement & la grandeur de la Religion : les hommes doivent avoir en eux-meſmes des ſentimens conformes à ce qu'elle nous enſeigne : & enfin elle doit eſtre tellement l'objet & le centre où toutes choſes tendent, que qui en ſçaura les principes puiſſe rendre raiſon & de toute la nature de l'homme en particulier, & de toute la conduite du monde en general.

Sur ce fondement les impies prennent lieu de blaſphemer la Religion Chreſtienne, parce qu'ils la connoiſſent mal. Ils s'imaginent qu'elle conſiſte ſimplement en l'adoration d'un Dieu conſideré comme grand, puiſſant, & éternel ; ce qui eſt proprement le Deiſme preſque auſſi éloigné de la Religion Chreſtienne que l'Atheïſme qui y eſt tout-à-fait contraire. Et de là ils concluent que cette Religion n'eſt pas veritable ; parce que ſi elle l'eſtoit, il faudroit que Dieu ſe manifeſtaſt aux hommes par des preuves ſi ſenſibles qu'il fuſt impoſſible que perſonne le meſconnuſt.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le Deïſme, ils n'en concluëront rien con-



contre la Religion Chreſtienne qui reconnoiſt que depuis le peché Dieu ne ſe montre point aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourroit faire, & qui conſiſte proprement au myſtere du Redempteur, qui uniſſant en luy les deux natures divine & humaine, a retiré les hommes de la corruption du peché pour les reconcilier à Dieu en ſa perſonne divine. II.

Elle enſeigne donc aux hommes ces deux veritez, & qu'il y a un Dieu dont ils ſont capables, & qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connoiſtre l un & l autre de ces points; & il eſt également dangereux à l'homme de connoiſtre Dieu ſans connoiſtre ſa miſere, & de connoiſtre ſa miſere ſans connoiſtre le Redempteur qui l'en peut guérir. Une ſeule de ces connoiſſances fait ou l orgueil des Philoſophes qui ont connu Dieu & non leur miſere, ou le deſeſpoir des Athées qui connoiſſent leur miſere ſans Redempteur.

Et ainſi comme il eſt également de la neceſſité de l'homme de connoiſtre ces deux points, il eſt auſſi également de la miſericorde de Dieu de nous les avoir fait connoiſtre. La Religion Chrêtienne le fait; c'eſt en cela qu'elle conſiſte.

Qu'on examine l'ordre du monde ſur cela, & qu'on voye ſi toutes choſes ne tendent pas à l'établiſſement des deux chefs de cette Religion.

15. * Si l'on ne ſe connoiſt plein d'orgueil, d'ambition, de concupiſcence, de foibleſſe, de miſere, & d'injuſtice, on eſt bien aveugle. Et ſi en le connoiſſant on ne deſire d'en eſtre deli-

II. vré, que peut-on dire d'un homme si peu raisonnable ? Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une Religion qui connoist si bien les défauts de l'homme ; & que du desir pour la verité d'une Religion qui y promet des remedes si souhaitables ?

16. * Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la Religion Chrestienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut resister.

Que l'on considere son establissement : qu'une Religion si contraire à la nature se soit establie par elle-même ; si doucement, sans aucune force ny contrainte ; & si fortement neanmoins qu'aucuns tourmens n'ont pû empescher les Martyrs de la confesser ; & que tout cela se soit fait non seulement sans l'assistance d'aucun Prince, mais malgré tous les Princes de la terre qui l'ont combatuë.

Que l'on considere la sainteté, la hauteur & l'humilité d'une ame Chrestienne. Les Philosophes Payens se sont quelque fois relevez au-dessus du reste des hommes par une maniere de vivre plus reglée, & par des sentimens qui avoient quelque conformité avec ceux du Christianisme. Mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les Chrestiens appellent humilité ; & ils l'auroient même cruë incompatible avec les autres dont ils faisoient profession. Il n'y a que la Religion Chrestienne qui ait sceu joindre ensemble des choses qui avoient paru jusques-là si opposées, & qui ait appris aux hommes que bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres

ver-

vertus, ſans elle toutes les autres vertus ne ſont que des vices & des défauts. II.

Que l'on conſidere les merveilles de l'Ecriture Sainte qui ſont infinies, la grandeur & la ſublimité plus qu'humaine des choſes qu'elle contient, & la ſimplicité admirable de ſon ſtyle qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, & qui porte un caractere de verité qu'on ne ſçauroit deſavoüer.

Que l'on conſidere la perſonne de JESUS-CHRIST en particulier. Quelque ſentiment qu'on ait de luy, on ne peut pas diſconvenir qu'il n'euſt un eſprit tres-grand & tres-relevé, dont il avoit donné des marques dés ſon enfance devant les Docteurs de la Loy: & cependant au lieu de s'appliquer à cultiver ces talens par l'eſtude & la frequentation des ſçavans, il paſſe trente ans de ſa vie dans le travail des mains & dans une retraite entiere du monde; & pendant les trois années de ſa predication, il appelle à ſa compagnie & choiſit pour ſes Apoſtres des gens ſans ſcience, ſans eſtude, ſans credit; & il s'attire pour ennemis ceux qui paſſoient pour les plus ſçavans & les plus ſages de ſon temps. C'eſt une étrange conduite pour un homme qui a deſſein d'établir une nouvelle Religion.

Que l'on conſidere en particulier ces Apôtres choiſis par JESUS-CHRIST, ces gens ſans lettres, ſans eſtude, & qui ſe trouvent tout d'un coup aſſez ſçavans pour confondre les plus habiles Philoſophes, & aſſez forts pour reſiſter aux Roys & aux tyrans qui s'oppoſoient à l'eſtabliſſement de la Religion Chreſtienne qu'ils annonçoient.

II. Que l'on considere cette suite merveilleuse de Prophetes qui se sont succedez les uns aux autres pendant deux mille ans, & qui ont tous prédit, en tant de manieres differentes jusques aux moindres circonstances de la vie de JESUS-CHRIST, de sa mort, de sa Resurrection, de la mission des Apostres, de la predication de l'Evangile, de la conversion des Nations, & de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la Religion Chrêtienne & l'abolition du Judaïsme.

Que l'on considere l'accomplissement admirable de ces Propheties qui conviennent si parfaitement à la personne de JESUS-CHRIST, qu'il est impossible de ne le pas reconnoistre; à moins de se vouloir aveugler soy-même.

Que l'on considere l'estat du peuple Juif & devant & aprés la venuë de JESUS-CHRIST, son estat florissant avant la venuë du Sauveur, & son estat plein de miseres depuis qu'ils l'ont rejetté: car ils sont encore aujourd'huy sans aucune marque de Religion, sans Temple, sans sacrifices, dispersez par toute la Terre, le mépris & le rebut de toutes les Nations.

Que l'on considere la perpetuité de la Religion Chrestienne qui a toûjours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les Saints de l'ancien Testament, qui ont vescu dans l'attente de JESUS-CHRIST avant sa venuë; soit dans ceux qui l'ont receu & qui ont crû en luy depuis sa venuë; au lieu que nulle autre Religion n'a la pepetuité, qui est la principale marque de la veritable.

Enfin que l'on considere la sainteté de cette Re-

Religion, sa doctrine qui rend raison de tout jusques aux contrarietez qui se rencontrent dans l'homme, & toutes les autres choses singulieres, surnaturelles & divines qui y éclatent de toutes parts. III.

Et qu'on juge aprés tout cela s'il est possible de douter que la Religion Chrestienne ne soit la seule veritable ; & si jamais aucune autre a rien eu qui en approchast.

## III.

*Veritable Religion prouvée par les contrarietez qui sont dans l'homme, & par le peché originel.*

1. Les grandeurs & les miseres de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut necessairement que la veritable Religion nous enseigne qu'il y a en luy quelque grand principe de grandeur, & en même-temps quelque grand principe de misere. Car il faut que la veritable Religion connoisse à fond nôtre nature, c'est-à-dire qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, & tout ce qu'elle a de miserable, & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrarietez qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie Religion nous enseigne à n'adorer que luy, & à n'aimer que luy. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connoissons pas, & d'aimer autre chose que nous; il faut que la Religion qui instruit de ces devoirs, nous instruise aussi de cette impuissance, & qu'elle nous en apprenne les remedes.

III. Il faut pour rendre l'homme heureux qu'elle luy montre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aimer, que nostre veritable felicité est d'être à luy, & nostre unique mal d'être separé de luy ; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de tenebres qui nous empeschent de le connoître & de l'aimer, & qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, & nostre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu & à nostre propre bien. Il faut qu'elle nous en enseigne les remedes, & les moyens d'obtenir ces Remedes. Qu'on examine sur cela toutes les Religions du monde, & qu'on voye s'il y en a une autre que la Chrêtienne qui y satisfasse.

Sera ce celle qu'enseignoient les Philosophes qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous ? Est-ce là le vray bien ? Ont-ils trouvé le remede à nos maux ? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu ? Et ceux qui nous ont égalé aux bestes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le remede à nos concupiscences ? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns ; voyez celuy auquel vous ressemblez & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblable à luy ; la sagesse vous y égalera si vous voulez la suivre. Et les autres disent : Baissez vos yeux vers la terre, chetif ver que vous étes, & regardez les bestes dont vous estes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme ? Sera-t'il égal à Dieu, ou aux bestes ? Quelle effroyable di-

distance ! Que ferons-nous donc ? Quelle Religion nous enseignera à guérir l'orgueil, & la concupiscence ? Quelle Religion nous enseignera nostre bien, nos devoirs, les foiblesses qui nous en détournent, les remedes qui les peuvent guérir ; & le moyen d'obtenir ces remedes! Voyons ce que nous dit sur tout cela la Sagesse de Dieu qui nous parle dans la Religion Chrestienne. III.

C'est en vain, ô homme, que vous cherchez dans vous-mesme le remede à vos miseres. Toutes vos lumieres ne peuvent arriver qu'à connoistre que ce n'est point en vous que vous trouverez ny la verité ny le bien. Les Philosophes vous l'ont promis ; ils n'ont pû le faire. Ils ne sçavent ny quel est vostre veritable bien, ny quel est vostre veritable estat. Comment auroient-ils donné des remedes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus ? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait à Dieu, & la concupiscence qui vous attache à la terre, & ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer vostre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous luy estes semblable par vostre nature. Et ceux qui ont vû la vanité de cette prétention vous ont jetté dans l'autre précipice en vous faisant entendre que vôtre nature estoit pareille à celle des bestes, & vous ont porté à chercher vostre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices.

III. N'attendez donc ny verité ny consolation des hommes. Je suis celle qui vous ay formé, & qui puis seule vous apprendre qui vous estes. Mais vous n'estes plus maintenant en l'état où je vous ay formé. J'ay créé l homme saint, innocent, parfait. Je l'ay rempli de lumiere & d'intelligence. Je luy ay communiqué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la Majesté de Dieu. Il n'estoit pas dans les tenebres qui l'aveuglent, ny dans la mortalité; & dans les miseres qui l'affligent. Mais il n'a pû soûtenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de luy-même, & indépendant de mon secours. Il s'est soustrait à ma domination: & s'égalant à moy par le desir de trouver sa felicité en luy-même, je l'ay abandonné à luy; & revoltant toutes les creatures qui luy estoient soûmises, je les luy ay rendu ennemies; ensorte qu'aujourd'huy l'homme est devenu semblable aux bestes, & dans un tel éloignement de moy qu'à peine luy reste-t'il quelque lumiere confuse de son autheur, tant toutes ses connoissances ont esté éteintes ou troublées. Les sens indépendans de la raison & souvent maistres de la raison l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les creatures ou l'affligent, ou le tentent, & dominent sur luy ou en le soûmettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible & plus imperieuse.

2. * Voilà l'état où les hommes sont aujourd'huy. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur premiere nature; & ils sont plon-

plongez dans les miseres de leur aveuglement III.
& de leur concupiscence qui est devenuë leur seconde nature.

3. * De ces principes que je vous ouvre, vous pouvez reconnoistre la cause de tant de contrarietez qui ont étonné tous les hommes, & qui les ont partagez.

4. * Observez maintenant tous les mouvemens de grandeur & de gloire que le sentiment de tant de miseres ne peut étoufer; & voyez s'il ne faut pas que la cause en soit une autre nature.

5. * Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous étes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbecile; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme; & entendez de vostre maistre vôtre condition veritable que vous ignorez.

6. * Car enfin si l'homme n'avoit jamais été corrompu il jouiroit de la verité & de la felicité avec assûrance. Et si l homme n'avoit jamais esté que corrompu il n'auroit aucune idée ny de la verité, ny de la beatitude. Mais malheureux que nous sommes; & plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans nostre condition, nous avons une idée du bonheur, & ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la verité, & ne possedons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument, & de sçavoir certainement; tant il est manifeste que nous avons esté dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombez.

7. * Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité & cette impuissance, sinon qu'il y a eu au-

III. trefois en l'homme un veritable bonheur dont il ne luy reſte maintenant que la marque & la trace toute vuide qu'il eſſaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choſes abſentes le ſecours qu'il n'obtient pas des preſentes & que les unes & les autres ſont incapables de luy donner, parce que ce gouffre infini ne peut eſtre rempli que par un objet infini & immuable ?

8. * Choſe étonnante cependant, que le myſtere le plus éloigné de noſtre connoiſſance qui eſt celuy de la tranſmiſſion du peché originel, ſoit une choſe ſans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance de nous-mêmes. Car il eſt ſans doute qu'il n'y a rien qui choque plus nôtre raiſon que de dire que le peché du premier homme ait rendu coupables ceux qui eſtant ſi éloignez de cette ſource ſemblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas ſeulement impoſſible, il nous ſemble même tres-injuſte. Car qu'y a-t'il de plus contraire aux regles de noſtre miſerable juſtice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un peché où il paroiſt avoir eu ſi peu de part, qu'il eſt commis ſix mille ans avant qu'il fuſt en eſtre ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant ſans ce myſtere le plus incomprehenſible de tous, nous ſommes incomprehenſibles à nous mêmes. Le nœud de nôtre condition prend ſes retours & ſes plis dans cet abyſme. De ſorte que l'homme eſt plus inconcevable ſans ce myſtere, que ce myſtere n'eſt inconcevable à l'homme.

9. * Le

9. * Le peché originel est une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes; *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* Car sans cela que dira-t'on qu'est l'homme? Tout son estat dépend de ce point imperceptible Et comment s'en fust-il apperceu par sa raison, puisque c'est une chose au-dessus de sa raison: & que sa raison bien loin de l'inventer par ses voyes, s'en éloigne quand on le luy presente? III. 1. Cor. 1. 25.

10. * Ces deux estats d'innocence, & de corruption estant ouverts, il est impossible que nous ne les reconnoissions pas.

11. * Suivons nos mouvemens, observons nous nous-mêmes, & voyons si nous n'y trouverons pas les caracteres vivans de ces deux natures.

12. * Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple?

13. * Cette duplicité de l'homme est si visible qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, un sujet simple leur paroissant incapable de telles & si soudaines varietez, d'une présomption démesurée à un horrible abbattement de cœur.

14. * Ainsi toutes ces contrarietez qui sembloient devoir le plus éloigner les hommes de la connoissance d'une Religion, sont ce qui les doit plûtost conduire à la veritable.

Pour moy j'avouë qu'aussi-tost que la Religion Chrestienne découvre ce principe que

III. la Nature des Hommes eſt corrompuë & deſchûë de Dieu, cela ouvre les yeux à voir par tout le caractére de cette verité. Car la nature eſt telle qu'elle marque par tout un Dieu perdu, & dans l'homme, & hors de l'homme.

Sans ces divines connoiſſances qu'ont pû faire les hommes, ſinon ou s'élever dans le ſentiment interieur qui leur reſte de leur grandeur paſſée, ou s'abbattre dans la veuë de leur foibleſſe preſente? Car ne voyant pas la verité entiere ils n'ont pû arriver à une parfaite vertu; les uns conſiderant la nature comme incorrompuë, les autres comme irréparable. Ils n'ont pû fuïr ou l'orgueil, ou la pareſſe, qui ſont les deux ſources de tous les vices; puiſqu'ils ne pouvoient ſinon ou s'y abandonner par laſcheté; ou en ſortir par l'orgueil. Car s'ils connoiſſoient l'excellence de l'homme, ils en ignoroient la corruption; de ſorte qu'ils évitoient bien la pareſſe; mais ils ſe perdoient dans l'orgueil. Et s'ils reconnoiſſoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité; de ſorte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'eſtoit en ſe précipitant dans le deſeſpoir.

De là viennent les diverſes ſectes des Stoïciens & des Epicuriens, des Dogmatiſtes & des Académiciens, &c. La ſeule Réligion Chreſtienne a pû guérir ces deux vices; non pas en chaſſant l'un par l'autre par la ſageſſe de la terre; mais en chaſſant l'un & l'autre par la ſimplicité de l'Evangile. Car elle apprend aux juſtes qu'elle éleve juſqu'à la participation de la Divinité-même, qu'en ce ſublime eſtat ils portent encore la ſource de toute la cor-

corruption qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misere, à la mort, au peché; & elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grace de leur Redempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, & consolant ceux qu'elle condamne, elle tempere avec tant de justesse la crainte avec l'esperance par cette double capacité qui est commune à tous & de la grace & du peché, qu'elle abbaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans desesperer; & qu'elle éleve infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler; faisant bien voir par là qu'estant seule exempte d'erreur & de vice, il n'appartient qu'à elle & d'instruire & de corriger les hommes. III.

15. * Nous ne concevons ny l'état glorieux d'Adam, ny la nature de son peché, ny la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans un état de nature tout different du nostre, & qui passent nostre capacité presente. Aussi tout cela nous est inutile à sçavoir pour sortir de nos miseres: & tout ce qu'il nous importe de connoistre, c'est que par Adam nous sommes miserables, corrompus, separez de Dieu; mais rachetez par Jesus-Christ: & c'est dequoy nous avons des preuves admirables sur la Terre.

16. * Le Christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnoistre qu'il est vil & mesme abominable, & il luy ordonne en mesme-temps de vouloir estre semblable à Dieu. Sans un tel contrepoids cette élevation le rendroit horriblement vain, ou cet abaissement le rendroit horriblement abject.

17. * La

III. 17. * La misere porte au desespoir: la grandeur inspire la présomption.

18. * L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misere par la grandeur du remede qu'il a fallu.

19. * On ne trouve pas dans la Religion Chrestienne un abbaissement qui nous rende incapables du bien, ny une sainteté exempte du mal.

20. * Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir & de perdre la grace, à cause du double peril où il est toûjours exposé, de desespoir ou d'orgueil.

21. * Les Philosophes ne prescrivoient point des sentimens proportionnez aux deux estats. Ils inspiroient des mouvemens de grandeur pure, & ce n'est pas l'estat de l'homme. Ils inspiroient des mouvemens de bassesse pure, & c'est aussi peu l'estat de l'homme. Il faut des mouvemens de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de penitence; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvemens de grandeur, mais d'une grandeur qui vienne de la grace & non du merite, & aprés avoir passé par la bassesse.

22. * Nul n'est heureux comme un vray Chrestien, ny raisonnable, ny vertueux, ny aimable. Avec combien peu d'orgueil un Chrêtien se croit-il uni à Dieu? Avec combien peu d'abjection s'égale-t'il aux vers de la terre?

23. * Qui peut donc refuser à ces celestes lumieres de les croire, & de les adorer? Car n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons

tons en nous-mêmes des caracteres inneffaçables d'excellence? Et n'est-il pas aussi veritable que nous éprouvons à toute heure les effets de nostre déplorable condition? Que nous crie donc ce cahos & cette confusion monstrueuse, sinon la verité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible d'y resister? IV.

## IV.

### *Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous.*

CE qui détourne les hommes de croire qu'ils soient capables d'estre unis à Dieu, n'est autre chose que la veuë de leur bassesse. Mais s'ils l'ont bien sincere, qu'ils la suivent aussi loin que moy, & qu'ils reconnoissent que cette bassesse est telle en effet, que nous sommes par nous-mesmes incapables de connoistre si sa misericorde ne peut pas nous rendre capables de luy. Car je voudrois bien sçavoir d'où cette creature qui se reconnoist si foible, a le droit de mesurer la misericorde de Dieu, & d'y mettre les bornes que sa fantaisie luy suggere. L'homme sçait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sçait pas ce qu'il est luy-mesme: & tout troublé de la veuë de son propre estat, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication. Mais je voudrois luy demander si Dieu demande autre chose de luy, sinon qu'il l'aime & le connoisse; & pourquoy il croit que Dieu ne peut se rendre connoissable & aimable à luy, puisqu'il est naturellement capable d'amour & de connoissance. Car il est sans dou-

V. doute qu'il connoist au moins qu'il est, & qu'il aime quelque chose. Donc s'il voit quelque chose dans les ténebres où il est, & s'il trouve quelque sujet d'amour parmy les choses de la terre, pourquoy, si Dieu luy donne quelques rayons de son essence, ne sera-t'il pas capable de le connoistre, & de l'aimer en la maniere qu'il luy plaira de se communiquer à luy ? Il y a donc sans doute une presomption insupportable dans ces sortes de raisonnemens ; quoy qu'ils paroissent fondez sur une humilité apparente, qui n'est ny sincere ny raisonnable, si elle ne nous fait confesser que ne sçachant de nous-mesmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

## V.

### *Soûmission & usage de la raison.*

1. LA derniere démarche de la raison, c'est de connoistre qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien foible si elle ne va jusques-là.

2. * Il faut sçavoir douter où il faut, assûrer où il faut, se soûmettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui péchent contre ces trois principes, où en assûrant tout comme démonstratif, manque de se connoistre en démonstration; ou en doutant de tout, manque de sçavoir où il faut se soûmettre; ou en se soumettant en tout, manque de sçavoir où il faut juger.

3. *Si on soumet tout à la raison, nôtre Religion n'aura rien de mysterieux & de surnaturel.

rel. Si on choque les principes de la raiſon, noſtre Religion ſera abſurde & ridicule. VI.

4. * La raiſon, dit Saint Auguſtin, ne ſe ſoûmettroit jamais ſi elle ne jugeoit qu'il y a des occaſions où elle ſe doit ſoûmettre. Il eſt donc juſte qu'elle ſe ſoûmette quand elle juge qu'elle ſe doit ſoûmettre, & qu'elle ne ſe ſoûmette pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne le doit pas faire : mais il faut prendre garde à ne ſe pas tromper.

5. * La pieté eſt differente de la ſuperſtition. Pouſſer la pieté juſqu'à la ſuperſtition, c'eſt la détruire. Les heretiques nous reprochent cette ſoûmiſſion ſuperſtitieuſe. C'eſt faire ce qu'ils nous reprochent que d'exiger cette ſoûmiſſion dans les choſes qui ne ſont pas matiere de ſoûmiſſion.

Il n'y a rien de ſi conforme à la raiſon que le deſaveu de la raiſon dans les choſes qui ſont de foy. Et rien de ſi contraire à la raiſon que le deſaveu de la raiſon dans les choſes qui ne ſont pas de foy. Ce ſont deux excez également dangereux, d'exclure la raiſon, de n'admettre que la raiſon.

6. * La foy dit bien ce que les ſens ne diſent pas, mais jamais le contraire. Elle eſt au deſſus, & non pas contre.

## VI.

### *Foy ſans raiſonnement.*

1. SI j'avois vû un miracle, diſent quelques gens, je me convertirois. Ils ne parleroient pas ainſi s'ils ſçavoient ce que c'eſt que converſion. Ils s'imaginent qu'il ne faut pour ce-

VI. cela que reconnoître qu'il y a un Dieu, & que l'adoration consiste à luy tenir de certains discours tels à peu prés que les payens en faisoient à leurs idoles. La conversion veritable consiste à s'aneantir devant cet Estre souverain qu'on à irrité tant de fois, & qui peut nous perdre legitimement à toute-heure ; à reconnoistre qu'on ne peut rien sans luy, & qu'on n'a rien merité de lui que sa disgrace. Elle consiste à connoître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu & nous, & que sans un mediateur il ne peut y avoir de commerce.

2. * Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de sa justice & la haine d'eux-mesmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une creance utile & de foy, si Dieu n'incline le cœur, & on croira dés qu'il l'inclinera. Et c'est ce que David connoissoit bien lors qu'il disoit: *Inclina cor meum,*
*Ps. 118. 36.* *Deus, in testimonia tua.*

3. * Ceux qui croyent sans avoir examiné les preuves de la Religion, c'est parce qu'ils ont une disposition interieure toute sainte, & que ce qu'ils entendent dire de nôtre Religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que luy. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force ; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu ; & que si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec luy. Et ils entendent dire dans nôtre Religion qu'il ne faut aimer que Dieu, & ne haïr que soy-même ; mais qu'étant tout corrompus & in-

incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, & cette connoissance de leur devoir & de leur incapacité. VII.

4. * Ceux que nous voyons Chrestiens sans la connoissance des propheties & des preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connoissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu luy-même qui les incline à croire, & ainsi ils sont tres-efficacement persuadez.

J'avouë bien qu'un de ces Chrestiens qui croyent sans preuves n'aura peut-être pas dequoy convaincre un infidelle qui en dira autant de soy. Mais ceux qui sçavent les preuves de la Religion prouveront sans difficulté que ce fidelle est veritablement inspiré de Dieu, quoy qu'il ne pust le prouver luy-même.

## VII.

*Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrestienne.*

## AVIS.

*Presque tout ce qui est contenu dans ce Chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes, qui n'étant pas convaincuës des preuves de la Religion, & encore moins des raisons des Athées, demeurent en un estat de suspension entre la foy & l'infidelité. L'Autheur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, & par les simples lumieres de la raison, qu'ils*

VII. *qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, & que ce seroit le party qu'ils devroient prendre, si ce choix dépendoit de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au moins en attendant qu'ils ayent trouvé la lumiere necessaire pour se convaincre de la verité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, & se dégager de tous les empeschemens qui les détournent de cette foy, qui sont principalement les passions & les vains amusemens.*

1. L'Unité jointe à l'infiny ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'aneantit en presence de l'infini, & devient un pur neant. Ainsi nostre esprit devant Dieu: ainsi nostre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité & l'infini, qu'entre nostre justice & celle de Dieu.

2. * Nous connoissons qu'il y a un infini, & ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous sçavons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vray qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne sçavons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoûtant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connoistre qu'il y a un Dieu, sans sçavoir ce qu'il est: & vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connoissons pas parfaitement sa nature.

Je ne me serviray pas, pour vous convaincre de son existence, de la foy par laquelle nous la connoissons certainement, ny de toutes les au-

autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes ; & je pretends vous faire voir par la maniere dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre consequence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-cy, & quel party vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connoistre s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas ; il n'y a point de milieu. Mais de quel costé pencherons-nous? La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un cahos infini qui nous separe. Il se jouë un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous ? Par raison vous ne pouvez assûrer ny l'un ny l'autre ? par raison vous ne pouvez nier aucun des deux. VII.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix ; car vous ne sçavez pas s'ils ont tort, & s'ils ont mal choisi. Non, direz-vous ; mais je les blâmeray d'avoir fait, non ce choix, mais un choix : & celuy qui prend croix, & celuy qui prend pile ont tous deux tort : le juste est de ne point parier.

Oüy ; mais il faut parier ; cela n'est pas volontaire ; vous étes embarqué ; & ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc ? Pesons le gain & la perte en prenant le party de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est

VII. eſt ſans héſiter. Oüi, il faut gager. Mais je gage peut-eſtre trop. Voyons : puiſqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avoit dix à gagner, vous ſeriez imprudent de ne pas hazarder voſtre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hazard de perte & de gain. Mais il y a icy une infinité de vies infiniment heureuſes à gagner avec pareil hazard de perte & de gain ; & ce que vous joüez eſt ſi peu de choſe, & de ſi peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occaſion.

Car il ne ſert de rien de dire qu'il eſt incertain ſi on gagnera, & qu'il eſt certain qu'on hazarde ; & que l'infinie diſtance qui eſt entre la certitude de ce qu'on expoſe & l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expoſe certainement, à l'infini qui eſt incertain. Cela n'eſt pas ainſi : tout joüeur hazarde avec certitude, pour gagner avec incertitude ; & neanmoins il hazarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, ſans pecher contra la raiſon. Il n'y a pas infinité de diſtance entre cette certitude de ce qu'on expoſe & l'incertitude du gain ; cela eſt faux. Il y a à la verité infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner eſt proportionnée à la certitude de ce qu'on hazarde, ſelon la proportion des hazards de gain & perte : & de là vient que s'il y a autant de hazards d'un côté que de l'autre, le party eſt à joüer égal contre égal ; & alors la certitude de ce qu'on expoſe eſt éga-

le

le à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi nostre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hazarder à un jeu où il y a pareils hazards de gain que de perte, & l'infini à gagner. Cela est demonstratif, & si les hommes sont capables de quelques veritez, ils le doivent estre de celle-là. VII.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y auroit-il point de moyen de voir un peu plus clair ? Oui, par le moyen de l'Escriture, & par toutes les autres preuves de la Religion qui sont infinies.

Ceux qui esperent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela. Mais ils ont pour contre-poids la crainte de l'enfer.

Mais qui a plus sujet de craindre l'enfer, ou celuy qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, & dans la certitude de damnation s'il y en a; ou celuy qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, & dans l'esperance d'estre sauvé s'il est ?

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugeroit pas que le party est de croire que tout cela n'est pas un coup de hazard, auroit entierement perdu l'esprit. Or si les passions ne nous tenoient point, huit jours & cent ans sont une mesme chose.

Quel mal vous arrivera-t'il en prenant ce party ? Vous serez fidele, honneste, humble, reconnoissant, bien-faisant, sincére, veritable. A la verité vous ne serez point dans les plaisirs empestez, dans la gloire, dans les delices Mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous

VII. dis que vous gagnerez en cette vie ; & qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, & tant de neant dans ce que vous hazardez, que vous connoistrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine & infinie, & que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous estes fait de telle sorte que vous ne sçauriez croire. Apprenez au moins vostre *impuissance* à croire, puisque la raison vous y porte, & que neanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foy, & vous n'en sçavez pas le chemin : vous voulez vous guérir de l'infidelité, & vous en damandez les remedes : apprenez les de ceux qui ont esté tels que vous, & qui n'ont presentement aucun doute. Ils sçavent ce chemin que vous voudriez suivre, & ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la maniere par où ils ont commencé : imitez leurs actions exterieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions interieures ; quittez ces vains amusemens qui vous occupent tout entier.

J'aurois bientost quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avois la foy. Et moy je vous dis que vous auriez bien-tost la foy si vous aviez quitté ces plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Si je pouvois je vous donnerois la foy : je ne le puis, ny par consequent éprouver la verité de ce que vous dites : mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, & éprouver si ce que je dis est vrais.

3. * Il ne faut pas se méconnoître ; nous sommes corps autant qu'esprit : & de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t'il peu de choses demonstrées ? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coustume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens qui entraisnent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démonstré qu'il sera demain jour & que nous mourrons, & qu'y a-t'il de plus universellement crû ? C'est donc la coustume qui nous en persuade ; c'est elle qui fait tant de Turcs, & de Payens ; c'est elle qui fait les mestiers, les soldats ; &c. Il est vray qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la verité ; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vû où est la verité ; afin de nous abbreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toûjours les preuves presentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquerir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, & incline toutes nos puissances à cette créance, ensorte que nostre ame y tombe naturellement. Ce n'est pas assez de ne croire que par la force de la conviction, si les sens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pieces ensemble ; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir veuës une fois en sa vie ; & les sens, par la coustume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire. VII.

VIII.

## VIII.

*Image d'un homme qui s'eſt laſſé de chercher Dieu par le ſeul raiſonnement, & qui commence à lire l'Ecriture.*

1. EN voyant l'aveuglement & la miſere de l'homme, & tes contrarietez étonnantes qui ſe découvrent dans ſa nature; & regardant tout l'univers muet, & l'homme ſans lumiere, abandonné à luy-meſme, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, ſans ſçavoir qui l'y a mis, ce qu'il y eſt venu faire, ce qu'il deviendra en mourant; j'entre en effroy comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une iſle deſerte & effroyable, & qui s'éveilleroit ſans connoiſtre où il eſt, & ſans avoir aucun moyen d'en ſortir. Et ſur cela j'admire comment on n'entre pas en deſeſpoir d'un ſi miſerable eſtat. Je vois d'autres perſonnes auprés de moy de ſemblable nature. Je leur demande s'ils ſont mieux inſtruits que moy, & ils me diſent que non. Et ſur cela ces miſerables égarez ayant regardé autour d'eux, & ayant vû quelques objets plaiſants s'y ſont donnez, & s'y ſont attachez. Pour moy je n'ay pû m'y arreſter, ny me repoſer dans la ſocieté de ces perſonnes ſemblables à moy, miſerables comme moy, impuiſſantes comme moy. Je vois qu'ils ne m'aideroient pas à mourir: Je mourray ſeul: il faut donc faire comme ſi j'eſtois ſeul: or ſi j'eſtois ſeul, je ne baſtirois pas des maiſons, je ne m'embarraſſerois point dans les occupations tumultuaires; je ne chercherois

rois l'estime de personne, mais je tâcherois seulement à découvrir la verité. VIII.

Ainsi considerant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ay recherché si ce Dieu dont tout le monde parle n'auroit point laissé quelques marques de luy. Je regarde de toutes parts, & ne vois par tout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matiere de doute & d'inquietude: Si je n'y voyois rien qui marquast une divinité, je me déterminerois à n'en rien croire. Si je voyois par tout les marques d'un Createur, je reposerois en paix dans la foy. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'assûrer, je suis dans un état à plaindre, & où j'ay souhaité cent fois que si un Dieu soûtient la nature, elle le marquast sans équivoque, & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimast tout-à-fait; qu'elle dist tout, ou rien; afin que je visse quel party je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis, & ce que je dois faire, je ne connois ny ma condition, ny mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connoître où est le vray bien pour le suivre. Rien ne me seroit trop cher pour cela.

Je vois des multitudes de Religions en plusieurs endroits du monde, & dans tous les temps. Mais elles n'ont ny morale qui me puisse plaire, ny preuves capables de m'arrester. Et ainsi j'aurois refusé également la Religion de Mahomet, & celle de la Chine, & celle des anciens Romains, & celle des Egyptiens, par cette seule raison, que l'une n'ayant pas plus de marques de verité que l'autre, ny

VIII. rien qui détermine, la raiſon ne peut pancher pluſtoſt vers l'une que vers l'autre.

Mais en conſiderant ainſi cette inconſtante & bizarre varieté de mœurs & de créances dans les divers temps, je trouve en une petite partie du monde un peuple particulier ſéparé de tous les autres peuples de la terre, & dont les hiſtoires précedent de pluſieurs ſiecles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand & nombreux, qui adore un ſeul Dieu, & qui ſe conduit par une loy qu'ils diſent tenir de ſa main. Ils ſoutiennent qu'ils ſont les ſeuls du monde auſquels Dieu a revelé ſes myſteres; que tous les hommes ſont corrumpus & dans la diſgrace de Dieu; qu'ils ſont tous abandonnez à leur ſens & à leur propre eſprit; & que de là viennent les étranges égaremens, & les changemens continuels qui arrivent entre eux, & de Religion, & de couſtume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduitte: mais que Dieu ne laiſſera pas éternellement les autres peuples dans ces ténebres; qu'il viendra un liberateur pour tous; qu'ils ſont au monde pour l'annoncer; qu'ils ſont formez exprés pour eſtre les heros de ce grand avenement, & pour appeller tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce liberateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, & me ſemble digne d'une extrême attention par quantité de choſes admirables & ſingulieres qui y paroiſſent.

C'eſt un peuple tout compoſé de freres; & au lieu que tous les autres ſont formez de l'aſſem-

semblage d'une infinité de familles, celuy-cy, quoy que si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme; & estant ainsi une même chair & membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique. VIII.

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connoissance des hommes; ce qui me semble luy devoir attirer une vénération particuliere, & principalement dans la recherche que nous faisons; puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-cy qu'il faut recourir pour en sçavoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considerable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toûjours continué depuis son origine jusqu'à maintenant; car au lieu que les peuples de Grece, d'Italie, de Lacedemone, d'Athenes, de Rome, & les autres qui sont venus si long-temps aprés, ont fini il y a long-temps, ceux-cy subsistent toûjours, & malgré les entreprises de tant de puissans Roys qui ont cent fois essayé de les faire perir, comme les historiens le témoignent, & comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses, pendant un si long espace d'années ils se sont toûjours conservez; & s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires.

La loy par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loy du monde, la plus parfaite, & la seule qui ait toûjours esté gardée sans interruption dans un Estat.

VIII. C'est ce que Philon Juif montre en divers lieux, & Josephe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom mesme de loy n'a esté connu des plus anciens que plus de mille ans aprés; ensorte qu'Homere qui a parlé de tant de peuples ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de la perfection de cette loy par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvû à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Legislateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumiere en ont emprunté leurs principales loix; ce qui paroist par celles qu'ils appellent des douze tables, & par les autres preuves que Josephe en donne.

Mais cette loy est en mesme-temps la plus sévere & la plus rigoureuse de toutes, obligeant ce peuple pour le retenir dans son devoir à mille observations particulieres & penibles sur peine de la vie. De sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toûjours conservée durant tant de siecles parmy un peuple rebelle & impatient comme celuy-cy; pendant que tous les autres Estats ont changé de temps en temps leur loix, quoyque tout autrement faciles à observer.

2. * Ce peuple est encore admirable en sincerité. Ils gardent avec amour & fidelité le livre où Moyse declare qu'ils ont toûjours esté ingrats envers Dieu, & qu'il sçait qu'ils le feront encore plus aprés sa mort: mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoin contre eux qu'il le leur a assez dit: qu'enfin Dieu

s'irritant contr'eux les dispersera par tous les peuples de la terre : que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'estoient point leurs Dieux, il les irritera en appellant un peuple qui n'estoit point son peuple. Cependant ce livre qui les deshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincerité qui n'a point d'exemple dans le monde, ny sa racine dans la nature.

3. * Au reste je ne trouve aucun sujet de douter de la verité du livre qui contient toutes ces choses. Car il y a bien de la difference entre un livre que fait un particulier, & qu'il jette parmy le peuple, & un livre qui fait luy-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

4. * C'est un livre fait par des auteurs contemporains. Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte, comme les livres des Sybilles, & de Trismegiste, & tant d'autres qui ont eu credit au monde ; & se trouvent faux dans la suite des temps. Mais il n'en est pas de même des auteurs contemporains.....

## IX.

### *Injustice, & corruption de l'homme.*

1. L'Homme est visiblement fait pour penser, c'est toute sa dignité, & tout son merite. Tout son devoir est de penser comme il faut ; & l'ordre de la pensée est de commencer par soy, par son autheur & sa fin. Cependant à quoy pense-t'on dans le monde ? Jamais

IX. à cela ; mais à ſe divertir, à devenir riche, à acquerir de la reputation, à ſe faire Roy, ſans penſer à ce que c'eſt que d'eſtre Roy, & d'être homme.

2. * La penſée de l'homme eſt une choſe admirable par ſa nature. Il falloit qu'elle euſt d'étranges défauts pour eſtre mépriſable. Mais elle en a de tels que rien n'eſt plus ridicule. Qu'elle eſt grande par ſa nature ! Qu'elle eſt baſſe par ſes défauts !

3. * S'il y a un Dieu il ne faut aimer que luy, & non les creatures. Le raiſonnement des impies dans le livre de la Sageſſe n'eſt fondé que ſur ce qu'ils ſe perſuadent qu'il n'y a point de Dieu. Cela poſé, diſent-ils, joüiſſons donc des creatures. Mais s'ils euſſent ſçeu qu'il y avoit un Dieu, ils euſſent conclu tont le contraire. Et c'eſt la concluſion des ſages : Il y a un Dieu : Ne joüiſſons donc pas des creatures. Donç tout ce qui nous incite à nous attacher à la creature eſt mauvais ; puiſque cela nous empeſche ou de ſervir Dieu ſi nous le connoiſſons ou de le chercher ſi nous l'ignorons. Or nous ſommes pleins de concupiſcence. Donc nous ſommes pleins de mal. Donc nous devons nous haïr nous-mêmes, & tout ce qui nous attache à autre choſe qu'à Dieu ſeul.

4. * Quand nous voulons penſer à Dieu, combien ſentons-nous de choſes qui nous en détournent, & qui nous tentent de penſer ailleurs ; Tout cela eſt mauvais, & même né avec nous.

5. * Il eſt faux que nous ſoyons dignes que les autres nous aiment. Il eſt injuſte que nous

le

le voulions. Si nous naissions raisonnables, & avec quelque connoissance de nous-mêmes & des autres, nous n'aurions point cette inclination. Nous naissons pourtant avec elle. Nous naissons donc injustes. Car chacun tend à soy. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au general. Et la pente vers soy est le commencement de tout desordre en guerre, en police, en œconomie, &c. IX.

6. * Si les membres des communautez naturelles & civiles tendent au bien du corps, les communautez elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus general.

7. * Quiconque ne hait point en soy cet amour propre, & cet instinct qui le porte à se mettre au-dessus de tout, est bien aveugle, puisque rien n'est si opposé à la justice & à la verité. Car il est faux que nous meritions cela; & il est injuste & impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nez, dont nous ne pouvons nous deffaire, & dont il faut nous deffaire.

Cependant nulle autre Religion que la Chrestienne n'a remarqué que ce fut un peché, ny que nous y fussions nez, ny que nous fussions obligez d'y resister, ny n'a pensé à nous en donner les remedes.

8. * Il y a une guerre intestine dans l'homme entre la raison & les passions. Il pourroit joüir de quelque paix s'il n'avoit que la raison sans passions, ou s'il n'avoit que les passions sans raison. Mais ayant l'un & l'autre, il ne peut-estre sans guerre, ne pouvant avoir la paix

X. avec l'un qu'il ne soit en guerre avec l'autre. Ainsi il est toûjours divisé & contraire à luy-même.

9. * Si c'est un aveuglement qui n'est pas naturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un encore bien plus terrible de vivre mal en croyant Dieu. Tous les hommes presque sont dans l'un ou dans l'autre de ces deux aveuglemens.

## X.

## *Juifs.*

1. DIeu voulant faire paroistre qu'il pouvoit former un peuple saint d'une sainteté invisible, & le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de la nature ce qu'il devoit faire dans ceux de la grace; afin qu'on jugeast qu'il pouvoit faire les choses invisibles, puisqu'il faisoit bien les visibles.

Il a donc sauvé son peuple du deluge en la personne de Noé, il l'a fait naistre d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, & l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'estoit pas de sauver du deluge, & de faire naistre tout un peuple d'Abraham, simplement pour l'introduire dans une terre abondante: mais comme la nature est une image de la grace, aussi ces miracles visibles sont les images des invisibles qu'il vouloit faire.

2. * Une autre raison pour laquelle il a formé le peuple Juif, c'est qu'ayant dessein de priver les siens des biens charnels & perissables, il vouloit montrer par tant de miracles, que ce n'estoit pas par impuissance.

3. * Ce peuple estoit plongé dans ces pensées terrestres; que Dieu aimoit leur pere Abraham, sa chair, & ce qui en sortiroit; & que c'estoit pour cela qu'il les avoit multipliez, & distinguez de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent; qu'il les avoit retirez de l'Egypte avec tous ces grands signes qu'il fit en leur faveur; qu'il les avoit nourris de la manne dans le desert; qu'il les avoit menez dans une terre heureuse &abondante;qu'il leur avoit donné des Roys, & un temple bien basti, pour y offrir des bestes, & pour y estre purifiez par l'effusion de leur sang; & qu'il leur devoit enfin envoyer le Messie pour les rendre maistres de tout le monde.

4. * Les Juifs estoient accoustumez aux grands & éclatans miracles; & n'ayant regardé les grands coups de la mer rouge & la terre de Chanaan que comme un abregé des grandes choses de leur Messie, ils attendoient de luy encore des choses plus éclattantes,& dont tout ce qu'avoit fait Moyse ne fût que l'échantillon.

5. * Ayant donc vieilli dans ces erreurs charnelles, JESUS-CHRIST est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; & ainsi ils n'ont pas pensé que ce fust luy. Aprés sa mort Saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses estoient arrivées en figures; que le Royaume de Dieu n'estoit pas dans la chair, mais dans l'esprit; que les ennemis des hommes n'estoient pas les Babyloniens, mais leurs passions; que Dieu ne se plaisoit pas aux temples faits de la main des

X. hommes, mais en un cœur pur & humilié; que la circoncision du corps estoit inutile, mais qu'il falloit celle du cœur, &c.

6. * Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple qui en estoit indigne, & ayant voulu neanmoins les prédire afin qu'elles fussent crûës, en avoit prédit le temps clairement, & les avoit même quelquefois exprimées clairement, mais ordinairement en figures; afin que ceux qui amoient les choses [a] figurantes, s'y arrestassent, & que ceux qui aimoient les [b] figurées, les y vissent. C'est ce qui a fait qu'au temps du Messie les peuples se sont partagez: les spirituels l'ont receu; & les charnels qui l'ont rejetté, sont demeurez pour luy servir de témoins.

[a] *C'est à dire les choses charnelles qui servoient de figures.*
[b] *C'est à dire les veritez spirituelles figurées par les choses charnelles.*

7. * Les Juifs charnels n'entendoient ny la grandeur ny l'abaissement du Messie prédit dans leurs propheties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur, comme quand il est dit, que le Messie sera Seigneur de David quoy que son fils, qu'il est devant Abraham, & qu'il l'a vû. Ils ne le croyoient pas si grand qu'il fust de toute éternité. Et ils l'ont méconnu de mesme dans son abaissement & dans sa mort. Le Messie disoient-ils, demeure éternellement, & celuy-cy dit qu'il mourra. Ils ne le croyoient donc ny mortel, ny éternel: ils ne cherchoient en luy qu'une grandeur charnelle.

8. * Ils ont tant aimé les choses figurantes, & les ont si uniquement attenduës qu'ils ont méconnu la réalite, quand elle est venuë dans le temps & en la maniere prédite.

9. * Ceux qui ont peine à croire en cherchent

chent un sujet en ce que les Juifs ne croyent pas. Si cela estoit si clair ; dit-on, pourquoy ne croyoient-ils pas ? Mais c'est leur refus même qui est le fondement de nostre créance. Nous y serions bien moins disposez s'ils estoient des nostres. Nous aurions alors un bien plus ample prétexte d'incredulité, & de défiance. Cela est admirable de voir les Juifs grands amateurs des choses prédites, & grands ennemis de l'accomplissement, & que cette aversion même ait esté prédite. X.

10. * Il falloit que pour donner foy au Messie, il y eust eu des propheties précédentes, & qu'elles fussent portées par des gens non suspects, & d'une diligence, d'une fidelité, & d'un zele extraordinaire, & connu de toute la terre.

Pour faire reüssir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépost les propheties qui prédisent le Messie comme liberateur, & dispensateur des biens charnels que ce peuple aimoit ; & ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses Prophetes, & a porté à la veuë de tout le monde ces livres où le Messie est prédit, assûrant toutes les nations qu'il devoit venir ; & en la maniere prédite dans leurs livres qu'ils tenoient ouverts à tout le monde. Mais estant déceus par l'avenement ignominieux & pauvre du Messie, ils ont esté ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, qui fait pour nous, & qui par le zele qu'il a pour sa loy & pour ses Prophetes, porte & conserve avec une exactitude incorruptible & sa condamnation, & nos preuves.

11. * Ceux

X.

11. * Ceux qui ont rejetté & crucifié JESUS-CHRIST qui leur a esté en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de luy, & qui disent qu'il sera rejetté & en scandale. Ainsi ils ont marqué que c'estoit luy en le refusant : & il a esté également prouvé & par les Juifs justes qui l'ont receu, & par les injustes qui l'ont rejetté, l'un & l'autre ayant esté prédit.

12. * C'est pour cela que les propheties ont un sens caché, le spirituel dont ce peuple étoit ennemy, sous le charnel qu'il aimoit. Si le sens spirituel eust esté découvert, ils n'étoient pas capables de l'aimer; & ne pouvant le porter ils n'eussent pas eu le zele pour la conservation de leurs livres & de leurs céremonies. Et s'ils avoient aimé ces promesses spirituelles, & qu'ils les eussent conservées incorrompuës jusques au Messie, leur témoignage n'eust pas eu de force, puis qu'ils en eussent esté amis. Voilà pourquoy il estoit bon que le sens spirituel fût couvert. Mais d'un autre costé si ce sens eust esté tellement caché qu'il n'eust point du tout paru, il n'eust pû servir de preuve au Messie. Qu'a-t'il donc esté fait ? Ce sens a esté couvert sous le temporel dans la foule des passages, & a esté découvert clairement en quelques-uns. Outre que le temps & l'estat du monde ont esté prédits si clairement que le Soleil n'est pas plus clair. Et ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il falloit un aveuglement pareil à celuy que la chair jette dans l'esprit quand il luy est assujetti, pour ne le pas reconnoistre.

Voi-

Voilà donc quelle a esté la conduite de Dieu. Ce sens spirituel est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, & découvert en quelques-uns, rarement à la verité. Mais en telle sorte neanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques & peuvent convenir aux deux ; au lieu que les lieux ou il est découvert sont univoques, & ne peuvent convenir qu'au sens spirituel. X.

De sorte que cela ne pouvoit induire en erreur, & qu'il n'y avoit qu'un peuple aussi charnel que celuy-là qui s'y pust méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empeschoit d'entendre les veritables biens, sinon leur cupidité qui déterminoit ce sens aux biens de la terre ? Mais ceux qui n'avoient de biens qu'en Dieu, les rapportoient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontez des hommes, la cupidité, & la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse demeurer avec la foy, & que la charité ne subsiste avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu, & joüit du monde ; & la charité au contraire use du monde & joüit de Dieu.

Or la derniere fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empesche d'y arriver est appellé ennemy. Ainsi les creatures quoyque bonnes sont ennemies des justes quand elles les détournent de Dieu; & Dieu même est l'ennemy de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi le mot d'ennemy dépendant de la derniere fin, les justes entendoient par là leurs passions, & les charnels entendoient les Babylo-

X. loniens; de sorte que ces termes n'estoient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaie : *Signa legem in discipulis meis*, & que JE-
8. 16. SUS-CHRIST *sera pierre de scandale*, mais
8. 14. *bien-heureux ceux qui ne seront point scandali-*
Matth. 11. 6. *zez en luy.* Ozée le dit aussi parfaitement: *Où*
14. 10. *est le sage, & il entendra ce que je dis: car les voyes de Dieu sont droites; les justes y marcheront, mais les méchans y trébucheront.*

Et cependant ce Testament fait de telle sorte qu'en éclairant les uns il aveugle les autres, marquoit en ceux mêmes qu'il aveugloit, la verité qui devoit estre connuë des autres. Car les biens visibles qu'ils recevoient de Dieu estoient si grands & si divins, qu'il paroissoit bien qu'il avoit le pouvoir de leur donner les invisibles & un Messie.

13. * Le temps du premier avenement de JESUS-CHRIST est prédit, le temps du second ne l'est point; parce que le premier devoit estre caché; au lieu que le second doit être éclatant, & tellement manifeste que ses ennemis mêmes le reconnoistront. Mais comme il ne devoit venir qu'obscurément, & pour estre connu seulement de ceux qui sonderoient les Escritures, Dieu avoit tellement disposé les choses, que tout servoit à le faire reconnoistre. Les Juifs le prouvoient en le recevant; car ils estoient les dépositaires des propheties: & ils le prouvoient aussi en ne le recevant point; parce qu'en cela ils accomplissoient les propheties.

14. * Les Juifs avoient des miracles, des propheties qu'ils voyoient accomplir, & la doctrine de leur loy estoit de n'adorer & de n'ai-

n'aimer qu'un Dieu ; elle estoit aussi perpetuelle. Ainsi elle avoit toutes les marques de la vraye Religion ; aussi l'estoit-elle. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs, d'avec la doctrine de la loy des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'estoit pas vraye, quoy qu'elle eust les miracles, les propheties, & la perpetuité ; parce qu'elle n'avoit pas cet autre point de n'adorer & n'aimer que Dieu.

La Religion Juive doit donc estre regardée differemment dans la tradition de leurs Saints & dans la tradition du peuple. La morale & la felicité en sont ridicules dans la tradition du peuple ; mais elle est incomparable dans celle de leurs Saints. Le fondement en est admirable. C'est le plus ancien livre du monde & le plus authentique. Et au lieu que Mahomet pour faire subsister le sien a deffendu de le lire, Moyse pour faire subsister le sien a ordonné a tout le monde de le lire.

15. * La Religion Juive est toute divine dans son authorité, dans sa durée, dans sa perpetuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets, &c.

Elle a esté formée sur la ressemblance de la verité du Messie ; & la verité du Messie a esté reconnuë par la Religion des Juifs qui en estoit la figure.

Parmy les Juifs la verité n'estoit qu'en figure. Dans le ciel elle est découverte. Dans l'Eglise elle est couverte, & reconnuë par le rapport à la figure. La figure a esté faite sur la verité ; & la verité a esté reconnuë sur la figure.

16. * Qui

X. 16. * Qui jugera de la Religion des Juifs par les grossiers la connoistra mal. Elle est visible dans les saints livres, & dans la tradition des Prophetes, qui ont assez fait voir qu'ils n'entendoient pas la loy à la lettre. Ainsi nôtre Religion est divine dans l'Evangile, les Apostres, & la tradition; mais elle est toute défigurée dans ceux qui la traittent mal.

17. * Les Juifs estoient de deux sortes. Les uns n'avoient que les affections payennes; les autres avoient les affections Chrestiennes.

18. * Le Messie, selon les Juifs charnels, doit estre un grand Prince temporel. Selon les Chrestiens charnels, il est venu nous dispenser d'aimer Dieu, & nous donner des Sacremens qui operent tout sans nous. Ny l'un ny l'autre n'est la Religion Chrestienne ny Juive.

19. * Les vrais Juifs & les vrais Chrestiens ont reconnu un Messie qui les feroit aimer Dieu, & par cet amour triompher de leurs ennemis.

20. * Le voile qui est sur les livres de l'Ecriture pour les Juifs, y est aussi pour les mauvais Chrestiens, & pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mesmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre, & à connoistre Jesus-Christ quand on se hait veritablement soy-même!

21. * Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrestiens & les Payens. Les Payens ne connoissent point Dieu, & n'aiment que la terre. Les Juifs connoissent le vray Dieu, & n'aiment que la terre. Les Chrestiens connoissent le vray Dieu, & n'aiment point la terre. Les Juifs & les Payens ai-

aiment les mêmes biens, Les Juifs & les Chrê- XI.
tiens connoissent le même Dieu.

22. * C'est visiblement un peuple fait exprés pour servir de témoins au Messie. Il porte les livres, & les aime, & ne les entend point. Et tout cela est prédit; car il est dit que les jugemens de Dieu leur sont confiez, mais comme un livre scellé.

23.* Tandis que les Prophetes ont été pour maintenir la loy, le peuple a esté negligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de Prophetes, le zele a succedé: ce qui est une providence admirable.

## XI.

### *Moyse.*

1. LA creation du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourveu d'un Historien contemporain, & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre; afin que cette histoire fust la plus authentique du monde, & que tous les hommes pussent apprendre une chose si necessaire à sçavoir, & qu'on ne peut sçavoir que par-là.

2. * Moyse estoit habile homme. Cela est clair. Donc s'il eust eu dessein de tromper, il l'eust fait en sorte qu'on ne l'eust pû convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eust debité des fables, il n'y eust point eu de Juif qui n'en eust pû reconnoistre l'imposture.

Pourquoy, par exemple, a-t'il fait la vie des premiers hommes si longue, & si peu de generations? Il eust pû se cacher dans une multitude

peu;

XI. peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des generations qui rend les choses obscures.

La verité ne s'altere que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses les plus memorables qui se soient jamais imaginées, sçavoir la création, & le deluge, si proche qu'on y touche, par le peu qu'il fait de generations. De sorte qu'au temps où il écrivoit ces choses, la memoire en devoit encore être toute recente dans l'esprit de tous les Juifs.

3. * Sem qui a vû Lamech, qui a vû Adam, a vû au moins Abraham; & Abraham a vû Jacob, qui a vû ceux qui ont vû Moyse. Donc le deluge & la creation sont vrais. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

4. * La longueur de la vie des Patriarches, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, servoit au contraire à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancestres, c'est qu'on n'a jamais gueres vêcu avec eux, & qu'ils sont morts souvent devant que l'on eust atteint l'âge de raison. Mais lors que les hommes vivoient si long-temps les enfans vivoient long-temps avec leurs peres, & ainsi ils les entretenoient long-temps. Or dequoy les eussent-ils entretenus sinon de l'histoire de leurs ancestres; puisque toute l'histoire estoit reduite à celle-là, & qu'ils n'avoient ny les sciences, ni les arts qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avoient un soin particulier de conserver leurs génealogies.

# XII.

## *Figures.*

1. IL y a des figures claires & démonstratives ; mais il y en a d'autres qui semblent moins naturelles ; & qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadez d'ailleurs. Ces figures-là seroient semblables à celles de ceux qui fondent des propheties sur l'Apocalypse qu'ils expliquent à leur fantaisie. Mais la difference qu'il y a, c'est qu'ils n'en ont point d'indubitables qui les appuyent. Tellement qu'il n'y a rien de si injuste, que quand ils prétendent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nostres ; car ils n'en ont pas de démonstratives comme nous en avons. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler & confondre ces choses parce qu'elles semblent estre semblables par un bout, estant si differentes par l'autre.

2. * Une des principales raisons pour lesquelles les Prophetes ont voilé les biens spirituels qu'ils promettoient, sous les figures des biens temporels ; c'est qu'ils avoient affaire à un peuple charnel, qu'il falloit rendre dépositaire du testament spirituel.

3. * JESUS-CHRIST figuré par Joseph, bien-aimé de son pere, envoyé du pere pour voir ses freres, est l'innocent vendu par ses freres vingt deniers, & par là devenu leur Seigneur, leur Sauveur, & le Sauveur des étrangers, & le Sauveur du monde ; ce qui n'eust point esté sans le dessein de le perdre, sans la vente & la reprobation qu'ils en firent.

4. * Dans

XIII. 4. * Dans la prison Joseph innocent entre deux criminels ; JÉSUS en la croix entre deux larrons. Joseph prédit le salut à l'un & la mort à l'autre sur les mesmes apparences ; JESUS-CHRIST sauve l'un & laisse l'autre aprés les mesmes crimes. Joseph ne fait que prédire ; JESUS-CHRIST fait. Joseph demande à celuy qui sera sauvé qu'il se souvienne de luy quand il sera venu en sa gloire ; & celuy que JESUS-CHRIST sauve, luy demande qu'il se souvienne de luy quand il sera en son Royaume.

5. La grace est la figure de la gloire ; car elle n'est pas la derniere fin. Elle a esté figurée de la loy ; & elle figure elle-mesme la gloire ; mais de telle maniere qu'elle est en même-temps un moyen pour y arriver.

6. * La Synagogue ne perissoit point, parce qu'elle estoit la figure de l'Eglise ; mais parce qu'elle n'estoit que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la verité ; afin que l'Eglise fust toujours visible, ou dans la peinture qui la promettoit, ou dans l'effet.

## XIII.

### *Que la Loy estoit figurative.*

1. POur prouver tout d'un coup les deux Testamens, il ne faut que voir si les propheties de l'un sont accomplies en l'autre.

2. * Pour examiner les Propheties : il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est seur que le Messie ne sera point venu. Mais si elles ont deux sens, il est seur qu'il sera venu en JESUS-CHRIST.

Tou-

Toute la question est donc de sçavoir si elles ont deux sens ; si elles sont figures ou realitez ; c'est-à-dire, s'il y faut chercher quelque autre chose que ce qui paroist d'abord, ou s'il faut s'arrester uniquement à ce premier sens qu'elles presentent. XIII.

Si la loy & les sacrifices sont la verité, il faut qu'ils plaisent à Dieu, & qu'ils ne luy déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent, & déplaisent.

Or dans toute l'Escriture ils plaisent; & déplaisent. Donc ils sont figures.

3. * Pour voir clairement que l'ancien Testament n'est que figuratif, & que par les biens temporels les Prophetes entendoient d'autres biens ; il ne faut que pendre garde, premierement qu'il seroit indigne de Dieu de n'appeller les hommes qu'à la joüissance des felicitez temporelles. Secondement que les discours des Prophetes expriment tres-clairement la promesse des biens temporels, & qu'ils disent neanmoins que leurs discours sont obscurs, & que leur sens n'est pas celuy qu'ils expriment à découvert, qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. Donc ils entendoient parler d'autres sacrifices, d'un autre liberateur. &c.

Enfin il faut remarquer que leurs discours sont contraires & se détruisent si l'on pense qu'ils n'ayent entendu par les mots de loy & de sacrifice, autre chose que la loy de Moyse & ses sacrifices: & il y auroit contradiction manifeste & grossiere dans leurs livres, & quelquefois dans un même chapitre. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'ils ayent entendu autre chose.

XIII. 4. * Il eſt dit que la loy ſera changée ; que le ſacrifice ſera changé; qu'ils ſeront ſans Rois, ſans Princes, & ſans ſacrifices ; qu'il ſera fait une nouvelle alliance;que la loy ſera renouvellée ; que les preceptes qu'ils ont receus ne ſont pas bons ; que leurs ſacrifices ſont abominables ; que Dieu n'en a point demandé.

Il eſt dit au contraire que la loy durera éternellement ; que cette alliance ſera éternelle ; que le ſacrifice ſera éternel ; que le ſceptre ne ſortira jamais d'avec eux, puis qu'il n'en doit point ſortir que le Roy éternel n'arrive. Tous ces paſſages marquent-ils que ce ſoit realité ? Non. Marquent-ils auſſi que ce ſoit figure ? Non: mais que c'eſt realité ou figure. Mais les premiers excluant la realité marquent que ce n'eſt que figure.

Tous ces paſſages enſemble ne peuvent être dits de la realité : tous peuvent eſtre dits de la figure : donc ils ne ſont pas dits de la realité, mais de la figure.

5. * Pour ſçavoir ſi la loy & les ſacrifices ſont realité ou figure, il faut voir ſi les Prophetes en parlant de ces choſes y arreſtoient leur veuë & leur penſée, en ſorte qu'ils ne viſſent que cette ancienne alliance; ou s'ils y voyoient quelque autre choſe dont elles fuſſent la peinture ; car dans un portrait on voit la choſe figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils diſent.

Quand ils diſent qu'elle ſera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils diſent qu'elle ſera changée ? & de même des ſacrifices, &c.

6. * Les

6. * Les Prophetes ont dit clairement qu'Israël seroit toûjours aimé de Dieu, & que la loy seroit éternelle; & ils ont dit que l'on n'entendroit point leur sens, & qu'il estoit voilé. XIII.

7. * Le chifre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, & où il est dit neanmoins que le sens est voilé & obscurcy; qu'il est caché ensorte qu'on verra cette lettre sans la voir, & qu'on l'entendra sans l'entendre; que doit-on penser sinon que c'est un chifre à double sens; & d'autant plus qu'on y trouve des contrarietez manifestes dans le sens litteral? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chifre, & nous apprennent à connoistre le sens caché, & principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout-à-fait naturels & clairs? C'est ce qu'a fait Jesus-Christ & les Apostres. Ils ont levé le sceau, ils ont rompu le voile, & découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions; que le Redempteur seroit spirituel; qu'il y auroit deux avenemens, l'un de misere, pour abbaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié; que Jesus-Christ sera Dieu & homme.

8. * Jesus-Christ n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimoient eux-mesmes, & qu'ils estoient esclaves, aveugles, malades, malheureux, & pecheurs; qu'il falloit qu'il les délivrast, éclairast, beatifiast, & guerist; que cela se feroit en se haïssant soy-même, & en le suivant par la misere & la mort de la Croix.

XIII. 9. * La lettre tuë, tout arrivoit en figures: il falloit que le Chriſt ſouffriſt : un Dieu humilié : circonſion du cœur : vray jeuſne: vray ſacrifice : vray temple : double loy : double table de la loy : double temple : double captivité : voilà le chiffre qu'il nous a donné.

Il nous a appris enfin que toutes ces choſes n'eſtoient que figures, & ce que c'eſt que vraiment libre, vray Iſraëlite, vraye circoncifion, vray pain du Ciel. &c.

10. * Dans ces promeſſes-là chacun trouve ce qu'il a dans le fond de ſon cœur, les biens temporels, ou les biens ſpirituels, Dieu, ou les creatures: mais avec cette difference, que ceux qui y cherchent les creatures, les y trouvent, mais avec pluſieurs contradictions, avec la deffenſe de les aimer, avec ordre de n'adorer que Dieu, & de n'aimer que luy ; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu, le trouvent, & ſans aucune contradiction, & avec commandement de n'aimer que luy.

11. * Les ſources des contrarietez de l'Ecriture ſont un Dieu humilié juſqu'à la mort de la croix, un Meſſie triomphant de la mort par ſa mort, deux natures en Jesus-Christ, deux avenemens, deux eſtats de la nature de l'homme.

12. * Comme on ne peut bien faire le caractere d'une perſonne qu'en accordant toutes les contrarietez, & qu'il ne ſuffit pas de ſuivre une ſuite de qualitez accordantes, ſans concilier les contraires; auſſi pour entendre le ſens d'un autheur, il faut accorder tous les paſſages contraires.

Ainſi pour entendre l'Eſcriture, il faut avoir

un sens dans lequel tous les passages contraires XIII.
s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordans; mais il faut en avoir un qui concilie les passages même contraires.

Tout Autheur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Ecriture, ny des Prophetes. Ils avoient effectivement trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrarietez.

Le veritable sens n'est donc pas celuy des Juifs. Mais en JESUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sçauroient accorder la cessation de la Royauté & Principauté prédite par Osée, avec la prophetie de Jacob.

Si on prend la loy, les sacrifices, & le Royaume pour realitez, on ne peut accorder tous les passages d'un mesme autheur, ny d'un même livre, ny quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque assez quel estoit le sens de l'autheur.

13. * Il n'estoit point permis de sacrifier hors de Jerusalem, qui estoit le lieu que le Seigneur avoit choisi, ny même de manger ailleurs les decimes.

14.* Osée a prédit qu'ils seroient sans Roy, sans Prince, sans sacrifice, & sans Idoles. Ce qui est accompli aujourd'huy, ne pouvant faire de sacrifice legitime hors de Jerusalem.

15. * Quand la parole de Dieu qui est veritable, est fausse litteralement, elle est vraye spirituellement. *Sede à dextris meis :* Cela est

XIII. faux litteralement dit;cela est vray spirituellement. En ces expressions il est parlé de Dieu à la maniere des hommes; & cela ne signifie autre chose sinon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, & non de sa maniere de l'executer.

Ainsi quand il est dit: Dieu a receu l'odeur de vos parfums, & vous donnera en récompense une terre fertile & abondante; c'est-à-dire que la même intention qu'auroit un homme qui agréant vos parfums vous donneroit en récompense une terre abondante, Dieu l'aura pour vous, parce que vous avez eu pour luy la mesme intention qu'un homme a pour celuy à qui il donne des parfums.

16. * L'unique objet de l'Escriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure; car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figure.

Dieu diversifie ainsi cet unique precepte de charité, pour satisfaire nostre foiblesse qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mene toûjours à nostre unique necessaire. Car une seule chose est necessaire, & nous aimons la diversité, & Dieu satisfait à l'un & à l'autre par ces diversitez qui menent à ce seul necessaire.

17. * Les Rabbins prennent pour figures les mammelles de l'Epouse, & tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont des biens temporels.

18. * Il

18. * Il y en a qui voyent bien qu'il n'y a pas d'autre ennemy de l'homme que la concupiscence qui le détourne de Dieu, ny d'autre bien que Dieu, & non pas une terre fertile. Ceux qui croyent que le bien de l'homme est en la chair, & le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens; qu'ils s'en saoulent & qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privez de sa vûë, qui n'ont de desir que pour le posseder, & d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnez & dominez de tels ennemis; qu'ils se consolent; Il y a un liberateur pour eux; il y a un Dieu pour eux. Un Messie a esté promis pour délivrer des ennemis: & il en est venu un pour délivrer des iniquitez, mais non pas des ennemis. XIII.

19. * Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Egyptiens, & alors je ne sçaurois montrer que la prophetie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquitez. Car dans la verité les Egyptiens ne sont pas des ennemis, mais les iniquitez le sont. Ce mot d'ennemis est donc équivoque.

Mais s'il dit à l'homme, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchez, aussi bien qu'Isaïe & les autres, l'équivoque est ostée, & le sens double des ennemis réduit au sens simple d'iniquitez; car s'il avoit dans l'esprit les péchez, il les pouvoit bien dénoter par ennemis, mais s'il pensoit aux ennemis, il ne les pouvoit pas désigner par iniquitez.

XIV. Or Moyse, David, & Isaïe usoient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avoient pas même sens, & que le sens de David qui est manifestement d'iniquitez lors qu'il parloit d'ennemis, ne fust pas le même que celuy de Moyse en parlant d'ennemis ?

Daniël chap. 9. prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis ; mais il pensoit aux péchez : & pour le montrer, il dit que Gabriël luy vint dire qu'il estoit exaucé, & qu'il n'y avoit que 70. semaines à attendre, aprés quoy le peuple seroit délivré d'iniquité, le péché prendroit fin, & le liberateur, le Saint des Saints ameneroit la justice éternelle, non la legale, mais l'éternelle.

Dés qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne le pas voir. Qu'on lise l'ancien Testament en cette veuë, & qu'on voye si les sacrifices estoient vrais, si la parenté d'Abraham estoit la vraye cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise estoit le veritable lieu de repos. Non. Donc c'estoient des figures. Qu'on voye de même toutes les ceremonies ordonnées, & tous les commandemens qui ne sont pas de la charité ; on verra que c'en sont les figures.

## XIV.

## *JESUS-CHRIST.*

1. LA distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre

stre pour les gens qui sont dans les recherces de l'esprit. XIV.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux Roys, aux conquérans, & à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu est invisible aux charnels, & aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres de differens genres.

Les grands genies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, & n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, qui n'ont nul rapport avec celle qu'ils cherchent. Ils sont veus des esprits, non des yeux; mais c'est assez.

Les Saints ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, & n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, qui ne sont pas de leur ordre, & qui n'ajoûtent ny n'ostent à la grandeur qu'ils desirent. Ils sont veus de Dieu & des Anges, & non des corps, ny des esprits curieux: Dieu leur suffit.

Archimede sans aucun éclat de naissance seroit en même vénération. Il n'a pas donné des batailles, mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. O qu'il est grand & éclattant aux yeux de l'esprit!

JESUS-CHRIST sans bien & sans aucune production de science au dehors, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'inventions; il n'a point regné; mais il a esté humble, patient, saint devant Dieu, terrible aux démons, sans aucun peché. O qu'il est venu en grande pompe, & en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, & qui voient la sagesse.

Il eût esté inutile à Archimide de faire le

XIV. Prince dans ſes livres de Geometrie, quoy qu'il le fuſt.

Il euſt eſté inutile à noſtre Seigneur JESUS-CHRIST pour éclater dans ſon regne de ſainteté de venir en Roy. Mais qu'il eſt bien venu avec l'état de ſon ordre !

Il eſt ridicule de ſe ſcandaliſer de la baſſeſſe de JESUS-CHRIST, comme ſi cette baſſeſſe eſtoit du meſme ordre que la grandeur qu'il venoit faire paroiſtre. Qu'on conſidere cette grandeur-là dans ſa vie, dans ſa paſſion, dans ſon obſcurité, dans ſa mort, dans l'élection des ſiens, dans leur fuite, dans ſa ſecrette reſurrection, & dans le reſte; on la verra ſi grande, qu'on n'aura pas ſujet de ſe ſcandaliſer d'une baſſeſſe qui n'y eſt pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avoit pas de ſpirituelles; & d'autres qui n'admirent que les ſpirituelles, comme s'il n'y en avoit pas d'infiniment plus hautes dans la ſageſſe.

Tous les corps, le firmament, les étoilles, la Terre, & les Royaumes ne valent pas le moindre des eſprits; car il connoiſt tout cela, & ſoy-même; & le corps rien. Et tous les corps & tous les eſprits enſemble, & toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité; car elle eſt d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps enſemble on ne ſçauroit tirer la moindre penſée: cela eſt impoſſible, & d'un autre ordre. Tous les corps & les eſprits enſemble ne ſçauroient produire un mouvement de vraie charité: cela eſt im-

poſ-

possible, & d'un autre ordre tout surnaturel. XIV.

2. * JESUS-CHRIST a esté dans un obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle que les Historiens qui n'écrivent que les choses importantes l'ont à peine apperceu.

3. * Quel homme eut jamais plus d'éclat que JESUS-CHRIST? Le peuple Juif tout entier le prédit avant sa venuë. Le peuple Gentil l'adore aprés qu'il est venu. Les deux peuples Gentil & Juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme joüit jamais moins de tout cet éclat? De trente trois ans il en vit trente sans paroistre. Dans les trois autres il passa pour imposteur; les Prestres & les principaux de sa nation le rejettent; ses amis & ses proches le méprisent. Enfin il meurt d'une mort honteuse, trahi par un des siens, renié par l'autre, & abandonné de tous.

Quelle part a-t'il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat: jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnoissable, & il n'en a rien eu pour luy.

4. * JESUS-CHRIST parle des plus grandes choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y a pas pensé, & si nettement neanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensoit. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable.

5. * Qui a appris aux Evangelistes les qualitez d'une ame veritablement heroïque pour la peindre si parfaitement en JESUS-CHRIST? Pourquoy le font-ils foible dans son agonie? Ne sçavent-ils pas peindre une mort constante? Oüi sans doute; car le même saint Luc

XIV. peint celle de saint Estienne plus forte que celle de JESUS-CHRIST. Ils le font donc capable de crainte avant que la necessité de mourir soit arrivée, & ensuite tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'est quand il se trouble luy-même; & quand les hommes le troublent, il est tout fort.

6. * L'Eglise s'est veuë obligée de montrer que JESUS-CHRIST étoit homme, contre ceux qui le nioient; aussi bien que de montrer qu'il estoit Dieu: & les apparences estoient aussi grandes contre l'un que contre l'autre.

7. * JESUS-CHRIST est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, & sous lequel on s'abbaisse sans desespoir.

8. * La conversion des Payens estoit reservée à la grace du Messie. Les Juifs, ou n'y ont point travaillé ou l'ont fait sans succez: tout ce qu'en ont dit Salomon & les Prophetes a esté inutile. Les Sages, comme Platon & Socrate, n'ont pû leur persuader de n'adorer que le vray Dieu.

9. * L'Evangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusqu'à la naissance de JESUS-CHRIST: tout par rapport à JESUS-CHRIST.

10. * Les deux Testamens regardent JESUS-CHRIST; l'ancien comme son attente, le nouveau comme son modelle; tous deux comme leur centre.

11. * Les Prophetes ont prédit, & n'ont pas esté prédits. Les Saints ensuite sont prédits, mais non predisans. JESUS-CHRIST est prédit & prédisant.

12. * JESUS-CHRIST pour tous, Moyse pour un peuple.

XV.

Les Juifs benis en Abraham, *Je beniray ceux qui te beniront.* Mais *toutes nations benies en semence.* Gen. 12. 3.

*Lumen ad revelationem gentium.* Gen. 21. 1. 8.

*Non fecit taliter omni nationi*, disoit David en parlant de la loy. Mais en parlant de JESUS-CHRIST; il faut dire : *fecit taliter omni nationi.* Luc. 2. 32. Ps. 127. 20.

Aussi c'est à JESUS-CHRIST d'être universel. L'Eglise-même n'offre le sacrifice que pour les fidelles : JESUS-CHRIST a offert celuy de la croix pour tous.

13. * Tendons donc les bras à nôtre liberateur, qui ayant esté promis durant quatre mille ans, est enfin venu souffrir & mourir pour nous sur la terre dans les temps & dans toutes les circonstances qui ont esté prédites. Et attendant par sa grace la mort en paix dans l'esperance de luy estre éternellement unis, vivons cependant avec joye, soit dans les biens qu'il luy plaist de nous donner, soit dans les maux qu'il nous envoye pour nostre bien, & qu'il nous a appris à souffrir par son exemple.

XV.

*Preuves de Jesus-Christ par les propheties.*

1. LA plus grande des preuves de JESUS-CHRIST ce sont les propheties. C'est aussi à quoy Dieu a le plus pourveu ; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à la fin. Ainsi Dieu a suscité des Prophetes durant seize cens ans ; & pendant quatre cens ans aprés il a dispersé toutes ces propheties avec tous les Juifs qui les portoient dans tous les

XV. lieux du monde. Voilà quelle a eſté la préparation à la naiſſance de JESUS-CHRIST, dont l'Evangile devant eſtre crû par tout le monde, il a fallut non ſeulement qu'il y ait eu des propheties pour le faire croire, mais encore que ces propheties fuſſent répanduës par tout le monde, pour le faire embraſſer par tout le monde.

2. * Quand un ſeul homme auroit fait un livre des prédictions de JESUS-CHRIST pour le temps & pour la maniere, & que JESUS-CHRIST ſeroit venu conformément à ces propheties, ce ſeroit une force infinie. Mais il y a bien plus icy. C'eſt une ſuite d'hommes durant quatre mille ans qui conſtamment & ſans variation viennent l'un enſuite de l'autre prédire ce même avénement. C'eſt un peuple tout entier qui l'annonce, & qui ſubſiſte pendant quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des aſſûrances qu'ils en ont, & dont ils ne peuvent eſtre détournez par quelques menaces & quelque perſecution qu'on leur faſſe : cecy eſt tout autrement conſiderable.

3. * Le temps eſt prédit par l'état du peuple Juif, par l'état du peuple Payen, par l'état du Temple, par le nombre des années.

4. * Les Prophetes ayant donné diverſes marques qui devoient toutes arriver à l'avénement du Meſſie, il falloit que toutes ces marques arrivaſſent en meſme-temps; & ainſi il falloit que la quatriéme Monarchie fuſt venuë lors que les ſeptante ſemaines de Daniël ſeroient accomplies; que le ſceptre fuſt alors oſté

osté de Juda; & qu'alors le Messie arrivast. Et XV.
JESUS-CHRIST est arrivé alors qui s'est dit le Messie.

5.* Il est prédit que dans la quatriéme Monarchie, avant la destruction du second Temple, avant que la domination des Juifs fust ôtée, & en la septantiéme semaine de Daniël, les Payens seroient instruits, & amenez à la connoissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'aiment seroient délivrez de leurs ennemis, & remplis de sa crainte & de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatriéme Monarchie, avant la destruction du second Temple, &c. les Payens en foule adorent Dieu & menent une vie angelique; les filles consacrent à Dieu leur virginité, & leur vie; les hommes renoncent à tout plaisir: ce que Platon n'a pû persuader à quelque peu d'hommes choisis & si instruits, une force secrette le persuade à cent milliers d'hommes ignorans, par la vertu de peu de paroles.

Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a esté prédit si long-temps auparavant: *Effundam spiritum meum super omnem carnem.* Tous les *Ioël.* 2. 28.
peuples étoient dans l'infidelité & dans la concupiscence; toute la terre devient ardente de charité: les Princes renoncent à leurs grandeurs; les riches quittent leurs biens; les filles souffrent le martyre; les enfans abandonnent la maison de leurs peres, pour aller vivre dans les deserts. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet & les marques de sa venuë.

De-

XV. Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs étoit demeuré inconnu parmy l'infinie multitude des nations payennes; & dans le temps prédit les Payens adorent en foule cet unique Dieu : les temples sont détruits: les Roys-mêmes se soûmettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela ? C'est l'Esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

Ier. 23. 6. * Il est prédit que le Messie viendroit é-
7. tablir une nouvelle alliance qui feroit oublier
Isai. 15. la sortie d'Egypte; qu'il mettroit sa loy non
7. dans l'exterieur, mais dans les cœurs; qu'il
Ier. 31. mettroit sa crainte, qui n'avoit esté qu'au de-
33. hors; dans le milieu du cœur.

Idem. 32. Que les Juifs reprouveroient JESUS-
40. CHRIST, & qu'ils seroient réprouvez de
Is. 5. 2. Dieu, parce que la vigne éleüe ne donneroit
3. 4. &c. que du verjus. Que le peuple choisi seroit infidelle, ingrat, & incredule, *populum non cre-*
Is. 65. *tem, & contradicentem.* Que Dieu les frappe-
2. roit d'aveuglement, & qu'ils tastonneroient en plein midy comme des aveugles.

Deuter. Que l'Eglise seroit petite en son commen-
28. 28. cement, & croistroit ensuite.
29. Il est prédit qu'alors l'idolatrie seroit renversée; que ce Messie abbatroit toutes les ido-
Ezech. les, & feroit entrer les hommes dans le culte
17. du vray Dieu.
Ezech.
303. 13. Que les temples des idoles seroient abbatus, & que parmi tous les lieux du monde on lui offriroit une hostie pure; & non pas des animaux:
Malach. Qu'il enseigneroit aux hommes la voie par-
1. 11. faite.

Qu'il seroit Roy des Juifs & des Gentils.

Et jamais il n'est venu ni devant ni aprés, au-

aucun homme qui ait rien enseigné approchant de cela. XV.

7. * Aprés tant de gens qui ont prédit cet avénement, JESUS-CHRIST est enfin venu dire: Me voicy, & voici le temps. Il est venu dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes; que ce sont leurs passions qui les separent de Dieu; qu'il vient pour les en délivrer, & pour leur donner sa grace, afin de former de tous les hommes une Eglise sainte; qu'il vient ramener dans cette Eglise les Payens & les Juifs; qu'il vient détruire les idoles des uns, & la superstition des autres.

Ce que les Prophetes, leur a-t'il dit, ont prédit devoir arriver, je vous dis que mes Apôtres le vont faire. Les Juifs vont estre rebutez; Jerusalem sera bientost détruite; les Payens vont entrer dans la connoissance de Dieu; & mes Apôtres les y vont faire entrer, aprés que vous aurez tué l'heritier de la vigne.

Ensuite ses Apostres ont dit aux Juifs: Vous allez estre maudits; & aux Payens: Vous allez entrer dans la connoissance de Dieu.

A cela s'opposent tous les hommes par l'opposition naturelle de leur concupiscence. Ce Roy des Juifs & des Gentils est oprimé par les uns & par les autres qui conspirent sa mort. Tout ce qu'il y a de grand dans le monde s'unit contre cette Religion naissante, les sçavans, les sages, les Rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et malgré toutes ces oppositions, voilà JESUS-CHRIST en peu de temps, regnant sur les uns & les autres; & détruisant & le culte Judaïque dans Jerusalem qui

XV. qui en estoit le centre, & dont il fait sa premiere Eglise; & le culte des idoles dans Rome qui en estoit le centre, & dont il fait sa principale Eglise.

Des gens simples & sans force comme les Apostres & les premiers Chrestiens, resistent à toutes les puissances de la terre; se soûmettent les Roys, les sçavans, & les sages; & détruisent l'idolatrie si établie. Et tout cela se fait par la seule force de cette parole, qui l'avoit prédit.

8. * Les Juifs en tuant JESUS-CHRIST pour ne le pas recevoir pour Messie, luy ont donné la derniere marque de Messie. En continuant à le méconnoistre, ils se sont rendus témoins irreprochables. Et en le tuant & continuant à le renier, ils ont accompli les propheties.

9. * Qui ne reconnoistroit JESUS-CHRIST à tant de circonstances particulieres qui en ont esté prédites? Car il est dit.

Qu'il aura un Précurseur.

*Malach. 3. 1.* Qu'il naistra enfant.

Qu'il naistra dans la ville de Bethléem; qu'il

*Is. 9. 6.* sortira de la famille de Juda & de David; qu'il

*Mich. 5. 2.* paroistra principalement de Jerusalem.

*Is 6. 8. 29.* Qu'il doit aveugler les sages & les sçavans, & annoncer l'Evangile aux pauvres & aux petits; ouvrir les yeux des aveugles, & rendre la santé aux infirmes, & mener à la lumiere ceux qui languissent dans les ténébres.

*Is. 42. 55.* Qu'il doit enseigner la voye parfaite & être le précepteur des Gentils.

*Is. 53.* Qu'il doit estre la victime pour les péchez du monde. Qu'il

Qu'il doit estre la pierre fondamentale & XV.
précieuse.

Qu'il doit estre la pierre d'achopement & *Is.* 28.
de scandale. 26. *Is.* 8. 14.

Que Jerusalem doit heurter contre cette *ibid.* 15.
pierre. *Ps.* 117.

Que les édifians doivent rejetter cette pier- 22. *Ibid.*
re.

Que Dieu doit faire de cette pierre le chef
du coin.

Et que cette pierre doit croître en une mon- *Dan.* 2.
tagne immense, & remplir toute la terre. 35.

Qu'ainsi il doit estre rejetté, méconnu, trahi, *Zachar.* 11. 12.
vendu, soufleté, mocqué, affligé en une infini- *Ps.* 68.
té de manieres, abbrevé de fiel, qu'il auroit 22. &
les pieds & les mains percées, qu'on luy cra- 21. 17.
cheroit au visage, qu'il seroit tué, & ses habits 18. 19. *Ps.* 15.
jettez au sort. 10. *Ozee*

Qu'il ressusciteroit le troisiéme jour. 6. 3.

Qu'il monteroit au ciel, pour s'asseoir à la *Ps.* 109. 1.
droite de Dieu. *Ps.* 2. 2.

Que les Roys s'armeroient contre luy. *Ps.* 109.

Qu'estant à la droite du Pere, il sera victo- 1. *Is.* 60.
rieux de ses ennemis. 10.

Que les Roys de la terre, & tous les peuples *Ierem.*
l'adoreroient. 31. 36.

Que les Juifs subsisteront en nation.

Qu'ils seront errans, sans Roys, sans sacrifi-
ce, sans Autel, &c. sans Prophetes; attendant
le salut, & ne le trouvant point.

10. * Le Messie devoit luy seul produire un
grand peuple, élû, saint, & choisi, le con-
duire, le nourrir, l'introduire, dans le lieu
de repos & de sainteté; le rendre saint à Dieu,
en

XV. en faire le temple de Dieu, le reconcilier à Dieu, le sauver de la colere de Dieu, le délivrer de la servitude du péché qui regne visiblement dans l'homme; donner des loix à ce peuple, graver ces loix dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, estre une hostie sans tache, & luy-même sacrificateur; il devoit s'offrir luy-même, & offrir son corps & son sang, & neanmoins offrir pain & vin à Dieu. JESUS-CHRIST a fait tout cela.

11. * Il est prédit qu'il devoit venir un liberateur, qui écraseroit la teste au demon, qui devoit délivrer son peuple de ses péchez, *ex omnibus iniquitatibus* : qu'il devoit y avoir un nouveau Testament qui seroit éternel; qu'il devoit y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisedech ; que celle-là seroit éternelle ; que le CHRIST devoit estre glorieux, puissant, fort, & neanmoins si miserable qu'il ne seroit pas reconnu ; qu'on ne le prendroit pas pour ce qu'il est, qu'on le rejetteroit, qu'on le tüeroit, que son peuple qui l'auroit renié, ne seroit plus son peuple ; que les idolatres le recevroient, & auroient recours à luy ; qu'il quitteroit Sion pour regner au centre de l'idolatrie ; que neanmoins les Juifs subsisteroient toûjours, qu'il devoit sortir de Juda, & quand il n'y auroit plus de Rois.

12. * Qu'on considere que depuis le commencement du monde l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption, qu'il a esté promis au premier homme aussi-tost aprés sa chute ; qu'il s'est trouvé depuis des hommes qui ont dit que Dieu leur avoit révélé qu'il

qu'il devoit naiſtre un Redempteur qui ſauveroit ſon peuple; qu'Abraham eſt venu enſuitte dire qu'il avoit eu révélation qu'il naiſtroit de luy par un fils qu'il auroit; que Jacob à declaré que de ſes douze enfans, ce ſeroit de Juda qu'il naiſtroit: que Moyſe & les Prophetes ſont venus enſuite declarer le temps & la maniere de ſa venuë, qu'ils ont dit que la loy qu'ils avoient n'eſtoit qu'en attendant celle du Meſſie, que juſques-là elle ſubſiſteroit, mais que l'autre dureroit éternellement, qu'ainſi leur loy, ou celle du Meſſie dont elle eſtoit la promeſſe, ſeroit toûjours ſur la Terre; qu'en effet elle a toûjours duré, & qu'enfin JESUS-CHRIST eſt venu dans toutes les circonſtances prédites. Cela eſt admirable. XV.

Si cela eſtoit ſi clairement prédit aux Juifs, dira-t'on, comment ne l'ont-ils pas crû? Ou comment n'ont-ils pas eſté exterminez pour avoir reſiſté à une choſe ſi claire? Je répond que l'un & l'autre a eſté prédit; & qu'ils ne croiroient point une choſe ſi claire, & qu'ils ne ſeroient point exterminez. Et rien n'eſt plus glorieux au Meſſie: car il ne ſuffiſoit pas qu'il y euſt des Prophetes; il falloit que leurs propheties fuſſent conſervées ſans ſoupçon. Or, &c.

13. * Les Prophetes ſont meſlez de propheties particulieres, & de celles du Meſſie, afin que les propheties du Meſſie ne fuſſent pas ſans preuves, & que les propheties particulieres ne fuſſent pas ſans fruit.

14. * *Non habemus Regem niſi Cæſarem*, diſoient les Juifs. Donc JESUS-CHRIST étoit le *Iean. 19. 15.*

XVI. le Messie ; puisqu'ils n'avoient plus de Roy qu'un étranger, & qu'ils n'en vouloient point d'autre.

15. * Les septante semaines de Daniël sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophetie, & pour le terme de la fin, à cause des diversitez des Chronologistes. Mais toute cette difference ne va qu'à deux cens ans.

16. * Les propheties qui representent JESUS-CHRIST pauvre, le representent aussi maistre des nations.

Les propheties qui prédisent le temps, ne le prédisent que maistre des Gentils & souffrant, & non dans les nuës ny juge. Et celles qui le representent ainsi jugeant les nations & glorieux, ne marquent point le temps.

17. * Quand il est parlé du Messie, comme grand & glorieux, il est visible que c'est pour juger le monde, & non pour le racheter.

## XVI.

### *Diverses preuves de Jesus-Christ.*

1. POur ne pas croire les Apostres, il faut dire qu'ils ont esté trompez, ou trompeurs. L'un & l'autre est difficile. Car pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre un homme pour estre ressuscité. Et pour l'autre, l'hypothese qu'ils ayent esté fourbes, est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes assemblez aprés la mort de JESUS-CHRIT, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances. Le

cœur

cœur des hommes est étrangement panchant XVI.
à la legereté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fust démenti par tous ces attraits, & qui plus est, par les prisons, par les tortures, & par la mort, ils estoient perdus. Qu'on suive cela.

2. * Tandis que JESUS-CHRIST estoit avec eux, il les pouvoit soûtenir. Mais aprés cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir ?

3. * Le style de l'Evangile est admirable en une infinité de manieres, & entre autres en ce qu'il n'y a aucune invective de la part des Historiens contre Judas, ou Pilate, ny contre aucun des ennemis ou des bourreaux de JESUS-CHRIST.

Si cette modestie des Historiens Evangeliques avoit esté affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractere, & qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer, s'ils n'avoient osé la remarquer eux-mêmes, ils n'auroient pas manqué de se procurer des amis qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, & par un mouvement tout desinteressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne: je ne sçay même si cela a esté remarqué jusques icy: & c'est ce qui témoigne la naïveté avec laquelle la chose a esté faite.

4. * JESUS-CHRIST a fait des miracles, & les Apostres ensuite, & les premiers Saints en ont fait aussi beaucoup; parce que les propheties n'estant pas encore accomplies, & s'accomplissant par eux, rien ne rendoit témoignage que les miracles. Il estoit prédit que le Messie

sie convertiroit les nations. Comment cette prophetie se fust-elle accomplie sans la conversion des nations ? Et comment les nations se fussent elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des propheties qui le prouvent ? Avant donc qu'il fust mort, qu'il fust ressuscité, & que les nations fussent converties, tout n'estoit pas accompli. Et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant il n'en faut plus pour prouver la verité de la Religion Chrestienne; car les propheties accomplies sont un miracle subsistant.

5. * L'estat où l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la Religion. Car c'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, & de le voir toûjours miserable ; estant necessaire pour la preuve de JESUS-CHRIST, qu'ils subsistent pour le prouver, & qu'ils soient miserables puisqu'ils l'ont crucifié. Et quoy qu'il soit contraire d'être miserable & de subsister, il subsiste neanmoins toûjours malgré sa misere.

6. * Mais n'ont-ils pas esté presqu'au même estat au temps de la captivité ? Non. Le sceptre ne fut point interrompu par la captivité de Babylone, à cause que le retour étoit promis & prédit. Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crust que le sceptre fust osté de Juda, il leur fut dit auparavant ; qu'ils y seroient peu, & qu'ils seroient rétablis. Ils furent toûjours consolez par les Prophetes, & leurs Rois continuerent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans Prophetes, sans Rois, sans con-

consolation, sans esperance; parce que le sceptre est osté pour jamais. XVI.

Ce n'est pas avoir esté captif que de l'avoir esté avec assûrance d'estre délivré dans soixante & dix ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun espoir.

7. * Dieu leur a promis qu'encore qu'il les dispersast aux extremitez du monde, neanmoins s'ils estoient fidelles à sa loy, il les rassembleroit. Ils y sont tres-fidelles, & demeurent opprimez. Il faut donc que le Messie soit venu; & que là loy qui contenoit ces promesses soit finie par l'établissement d'une loy nouvelle.

8. * Si les Juifs eussent esté tous convertis par JESUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects; & s'ils avoient esté exterminez, nous n'en aurions point du tout.

9. Les Juifs le refusent, non pas tous. Les Saints le reçoivent, & non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'acheve. La raison qu'ils en ont, & la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud, & dans les Rabbins, n'est que parce que JESUS-CHRIST n'a pas dompté les nations en main armée. JESUS-CHRIST a esté tué, disent-ils; il a succombé, il n'a pas dompté les Payens par sa force; il ne nous a pas donné leurs dépoüilles; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrois point celuy qu'ils se figurent.

10. * Qu'il est beau de voir par les yeux de

XVII. la foy Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, & Herode agir sans le sçavoir pour la gloire de l'Evangile !

## XVII.

### *Contre Mahomet.*

1. LA Religion Mahometane a pour fondement l'Alchoran & Mahomet. Mais ce Prophete qui devoit estre la derniere attente du monde a-t'il esté prédit ? Et quelle marque a-t'il que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire Prophete ? Quels miracles dit-il luy-même avoir fait ? Quel mystere a-t'il enseigné selon sa tradition même ? Quelle morale & quelle felicité ?

2. * Mahomet est sans authorité. Il faudroit donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

3. * Si deux hommes disent des choses qui paroissent basses, mais que les discours de l'un ayent un double sens entendu par ceux qui le suivent, & les discours de l'autre n'ayent qu'un seul sens ; si quelqu'un n'estant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite dans le reste du discours l'un dit des choses angeliques, & l'autre toûjours des choses basses & communes, même des sottises, il jugera que l'un parloit avec mystere, & non pas l'autre ; l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, & capable d'estre mysterieux ; & l'autre qu'il est incapable de mysteres, & capable de sottises.

4. * Ce n'est pas parce qu'il y a d'obscur dans

dans Mahomet, & qu'on peut faire passer XVII.
pour avoir un sens mysterieux, que je veux qu'on en juge; mais parce qu'il y a de clair, par son paradis, & par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de mesme de l'Escriture. Je veux qu'il y ait des obscuritez; mais il y a des clartez admirables, & des propheties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre & égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité & non pas par les clartez qui meritent quand elles sont divines qu'on révere les obscuritez.

5. * L'Alchoran dit que S. Matthieu estoit homme de bien. Donc Mahomet estoit faux Prophete, ou en appellant gens de bien des méchans, ou en ne les croyant pas sur ce qu'ils ont dit de JESUS-CHRIST.

6. * Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point esté prédit, &c. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JESUS-CHRIST.

7. * Mahomet s'est établi en tuant; JESUS-CHRIST en faisant tuer les siens. Mahomet en deffendant de lire; JESUS-CHRIST en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voye de réussir humainement, JESUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure, que puisque Mahomet a réussi, JESUS-CHRIST a bien pû réussir, il faut dire, que puisque Mahomet a réussi, le Christianisme devoit périr, s'il n'eust esté soûtenu par une force toute divine.

## XVIII.

### *Dessein de Dieu de se cacher aux uns, & de se découvrir aux autres.*

1. Dieu a voulu racheter les hommes, & ouvrir le salut à ceux qui le chercheroient. Mais les hommes s'en rendent si indignes qu'il est juste qu'il refuse à quelques-uns à cause de leur endurcissement ce qu'il accorde aux autres par une misericorde qui ne leur est pas deûe. S'il eust voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eust pû en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pû douter de la verité de son existence; & c'est ainsi qu'il paroistra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, & un tel renversement de la nature, que les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paroistre dans son avénement de douceur; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clemence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'estoit donc pas juste qu'il parust d'une maniere manifestement divine, & absolument capable de convaincre tous les hommes: mais il n'estoit pas juste aussi qu'il vinst d'une maniere si cachée, qu'il ne pust estre reconnu de ceux qui le chercheroient sincérement. Il a voulu se rendre parfaitement connoissable à ceux-là: & ainsi voulant paroistre à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, & caché à ceux qui le fuyent de tout leur cœur, il tempere sa connoissance, en sorte qu'il a donné des marques de soy, visibles à ceux qui le cher-

cherchent, & obscures à ceux qui ne le cherchent pas. XVIII.

2. * Il y a assez de lumiere pour ceux qui ne desirent que de voir, & assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

Il y a assez de clarté pour éclairer les élûs, & assez d'obscurité pour les humilier.

Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvez, & assez de clarté pour les condamner & les rendre inexcusables.

3. * Si le monde subsistoit pour instruire l'homme de l'existence de Dieu, sa divinité y reluiroit de toutes parts d'une maniere incontestable. Mais comme il ne subsiste que par Jesus-Christ, & pour Jesus-Christ; & pour instruire les hommes & de leur corruption, & de la redemption, tout y éclate des preuves de ces deux veritez. Ce qui y paroist ne marque ny une exclusion totale, ny une presence manifeste de Divinité, mais la presence d'un Dieu qui se cache: tout porte ce caractere.

4. * S'il n'avoit jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle seroit équivoque, & pourroit aussi bien se rapporter à l'absence de toute Divinité, qu'à l'indignité où seroient les hommes de le connoistre. Mais de ce qu'il paroist quelquefois & non toûjours, cela oste l'équivoque. S'il paroist une fois, il est toûjours. Et ainsi on n'en peut conclure autre chose, sinon qu'il y a un Dieu, & que les hommes en sont indignes.

5. * Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit. Or la clarté

XVIII. parfaite ne serviroit qu'à l'esprit, & nuiroit à la volonté.

6. * S'il n'y avoit point d'obscurité, l'homme ne sentiroit pas sa corruption. S'il n'y avoit point de lumiere, l'homme n'espereroit point de remede. Ainsi il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, & découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connoistre Dieu sans connoistre sa misere, & de connoistre sa misere sans connoistre Dieu.

7. * Tout instruit l'homme de sa condition; mais il le faut bien entendre; car il n'est pas vray que Dieu se découvre en tout; & il n'est pas vray qu'il se cache en tout: Mais il est vray tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, & qu'il se découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, & capables de Dieu; indignes par leur corruption; capables par leur premiere nature.

8. * Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misere de l'homme, ou la misericorde de Dieu, ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

9. * Tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout luy apprend sa grandeur, ou sa misere. L'abandon de Dieu paroist dans les Payens, la protection de Dieu paroist dans les Juifs.

10. * Tout tourne en bien pour les élûs jusqu'aux obscuritez de l'Escriture, car ils les honorent, à cause des clartez divines qu'ils y

voyent:

voyent : & tout tourne en mal aux réprouvez XVIII.
jusqu'aux clartez ; car ils les blasphement, à
cause des obscuritez qu'ils n'entendent pas.

11. * Si JESUS-CHRIST n'estoit venu que pour sanctifier, toute l'Ecriture & toutes choses y tendroient, & il seroit bien aisé de convaincre les infidelles. Mais comme il est venu *in sanctificationem & in scandalum*, comme dit Isaïe, nous ne pouvons convaincre l'obstination des infidelles : mais cela ne fait rien contre nous, puisque nous disons, qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu, pour les esprits opiniastres, & qui ne recherchent pas sincerement la verité. *Is. 8. 14.*

12. * JESUS-CHRIST est venu afin que ceux qui ne voyoient point vissent, & que ceux qui voyoient devinssent aveugles : il est venu guérir les malades, & laisser mourir les sains ; appeller les pécheurs à la penitence & les justifier, & laisser ceux qui se croyoient justes dans leurs péchez ; remplir les indigens, & laisser les riches vuides.

13. * Que disent les Prophetes de JESUS-CHRIST ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non : mais qu'il est un Dieu veritablement caché, qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit luy, qu'il sera une pierre d'achopement, à laquelle plusieurs heurteront, &c.

14. * C'est pour rendre le Messie connoissable aux bons, & méconnoissable aux méchans que Dieu l'a fait prédire de la sorte. Si la maniere du Messie eust été prédite clairement, il n'y eust point eu d'obscurité-même pour les

XVIII. méchans. Si le temps eût esté prédit obscurément, il y eust eu obscurité mesme pour les bons; car la bonté de leur cœur ne leur eust pas fait entendre qu'un ם, par exemple, signifie 600 ans. Mais le temps a esté prédit clairement, & la maniere en figures.

Par ce moyen les méchans prenant les biens promis pour des biens temporels s'égarent malgré le temps prédit clairement, & les bons ne s'égarent pas; car l'intelligence des biens promis dépend du cœur qui appelle bien ce qu'il aime; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur; & ainsi la prédiction claire du temps, & obscure des biens ne trompe que les méchans.

15.* Comment falloit-il que fust le Messie, puisque par luy le sceptre devoit estre éternellement en Juda, & qu'à son arrivée le sceptre devoit estre osté de Juda.

Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, & qu'entendant ils n'entendent point, rien ne pouvoit estre mieux fait.

16. * Au lieu de se plaindre de ce que Dieu s'est caché, il faut luy rendre graces de ce qu'il s'est tant découvert; & luy rendre graces aussi de ce qu'il ne s'est pas découvert aux sages ny aux superbes indignes de connoistre un Dieu si saint.

17.* La Genealogie de JESUS-CHRIST dans l'ancien Testament est meslée parmy tant d'autres inutiles, qu'on ne peut presque la discerner. Si Moyse n'eust tenu registre que des ancestres de JESUS-CHRIST, cela eust esté trop visible. Mais aprés tout, qui regarde de

prés,

prés, voit celle de JESUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, &c. XVIII.

18. * Les foiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux Genealogies de Saint Matthieu, & de Saint Luc; il est visible que cela n'a pas esté fait de concert.

19. * Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession. Mais que l'on reconnoisse la verité de la Religion dans l'obscurité mesme de la Religion, dans le peu de lumiere que nous en avons & dans l'indifference que nous avons de la connoistre.

20. * S'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu seroit trop manifeste; s'il n'y avoit des Martyrs qu'en nostre Religion, de mesme.

21. * JESUS-CHRIST pour laisser les méchans dans l'aveuglement, ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth, ny qu'il n'est point fils de Joseph.

22. * Comme JESUS-CHRIST est demeuré inconnu parmy les hommes, la verité demeure aussi parmy les opinions communes sans difference à l'exterieur. Ainsi l'Eucharistie parmy le pain commun.

23. * Si la misericorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumiere n'en devons-nous pas attendre lors qu'il se découvre?

24. * On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe, qu'il aveugle les uns & éclaire les autres.

XIX.

# XIX.

## *Que les vrais Chrestiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion.*

1. LA Religion des Juifs sembloit consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'Arche, au Temple de Jerusalem, & enfin en la loy, & en l'alliance de Moyse.

Je dis qu'elle ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu; & que Dieu réprouvoit toutes les autres choses.

Que Dieu n'avoit point d'égard au peuple charnel qui devoit sortir d'Abraham.

Deuter. 19. 20. Que les Juifs seront punis de Dieu comme les estrangers, s'ils l'offensent. *Si vous oubliez Dieu, & que vous suiviez des Dieux estrangers, je vous prédis que vous perirez de la mesme maniere que les nations que Dieu a exterminées devant vous.*

Que les estrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment.

Que les vrais Juifs ne consideroient leur merite que de Dieu, & non d'Abraham. *Vous* Is. 63. 16. *estes veritablement nôtre Pere, & Abraham ne nous a pas connus, & Israël n'a pas eu connoissance de nous; mais c'est vous qui estes nostre Pere, & nostre Redempteur.*

Moyse même leur a dit, que Dieu n'accep- Deuter. 10. 17. teroit pas les personnes. *Dieu*, dit-il, *n'accepte pas les personnes, ny les sacrifices.*

Je dis, que la circoncision du cœur est ordon-

donnée. *Soyez circoncis du cœur; retranchez les superfluitez de vostre cœur, & ne vous endurcissez plus; car vostre Dieu est un Dieu grand, puissant & terrible, qui n'accepte pas les personnes.* XIX. Deut. 10. 17.

Que Dieu dit, qu'il le feroit un jour. *Dieu te circoncira le cœur, & a tes enfans, afin que tu l'aimes de tout ton cœur.* Ierem. 4. 4. Deuter. 30. 6.

Que les incirconcis de cœur seront jugez. Car Dieu jugera les peuples incirconcis, & tout le peuple d'Israël, parce qu'*il est incirconcis de cœur.* Ierem. 9. 25. 26.

2. * Je dis, que la circoncision étoit une figure, qui avoit esté établie pour distinguer le peuple Juif de toutes les autres nations. Gen. 17. 11.

Et de là vient qu'estant dans le desert, ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvoient se confondre avec les autres peuples; & que depuis que JESUS-CHRIST est venu, cela n'est plus necessaire.

Que l'amour de Dieu est recommandé en tout. *Ie prends à témoin le ciel & la terre que j'ay mis devant vous la mort & la vie; afin que vous choisissiez la vie, & que vous aimiez Dieu, & que vous luy obeïssiez; car c'est Dieu qui est vostre vie.* Deuter. 30. 19. 20.

Il est dit, que les Juifs faute de cet amour seroient reprouvez pour leurs crimes, & les Payens élûs en leur place. *Je me cacheray d'eux dans la veüe de leurs derniers crimes; car c'est une nation méchante & infidelle. Ils m'ont provoqué à couroux par les choses qui ne sont point des dieux; & je les provoqueray à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, & par une nation sans science & sans intelligence.* Deuter. 32. 20. 21. Is. 65.

XIX. Que les biens temporels sont faux, & que
le vray bien est d'estre uni à Dieu.
*Ps. 72.* Que leurs festes déplaisent à Dieu.
*28. Amos 5.* Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu
*21.* & non seulement des méchans Juifs, mais qu'il
*Is. 66.* ne se plaît pas-même en ceux des bons, comme
*Ierem. 6.* il paroît par le Pseaume 49. où avant que d'a-
*20.* dresser son discours aux méchans par ces paro-
les. *Peccatori autem dixit Deus*, il dit qu'il ne
veut point des sacrifices des bestes, ny de leur
sang.
*Malach.* Que les sacrifices des Payens seront receus
*1. 11.* de Dieu; & que Dieu retirera sa volonté des
*1 Rois* sacrifices des Juifs.
*15. 22. Ozee 6.* Que Dieu fera une nouvelle alliance par le
*6.* Messie; & que l'ancienne sera rejettée.
*Ierem.* Que les anciennes choses seront oubliées.
*31. 31. Is. 43.* Qu'on ne se souviendra plus de l'Arche.
*18. 19.* Que le temple seroit rejetté.
*Ierem. 3.* Que les sacrifices seroient rejettez, & d'au-
*16. Ierem. 7.* tres sacrifices purs establis.
*12. 13.* Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera
*14. Ma-* reprouvé, & celle de Melchisedech introdui-
*lach. 1.* te par le Messie.
*10. 11. Ps. 109.* Que cette sacrificature seroit éternelle.
*Ibid.* Que Jerusalem seroit réprouvé, & un nou-
*Is. 6.* veau nom donné.
*Isa. 56. 5.* Que ce dernier nom seroit meilleur que ce-
*Ozee 3.* luy des Juifs, & éternel.
*4.* Que les Juifs devoient estre sans Prophetes,
*Ierem.* sans Rois, sans Princes, sans sacrifices, sans
*31. 36.* autel.

Que les Juifs subsisteroient toûjours neanmoins en peuple.

XX.

# XX.

## *On ne connoist Dieu utiliment que par* JESUS-CHRIST.

1. LA pluspart de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux impies, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, & ils y reüssissent rarement. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves consacrées par l'Escriture sainte : elles sont conformes à la raison, mais souvent elles ne sont pas assez conformes; & assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foy vive dans le cœur & qui voyent incontinent, que tout ce qui est, n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'est à eux que toute la nature parle pour son autheur, & que les Cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumiere est éteinte,& dans lesquels on a dessein de la faire revivre; ces personnes destituées de foy & de charité,qui ne trouvent que ténébres & obscurité dans toute la nature, il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner pour preuves de ce grand & important sujet que le cours de la lune, ou des planettes, ou des raisonnemens communs, & contre lesquels ils se sont continuellement roidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles; & l'experience fait voir, que bien loin qu'on les em-

XX. porte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebuter, & de leur oster l'esperance de trouver la verité, que de pretendre les en convaincre seulement par ces sortes de raisonnemens, & de leur dire, qu'ils y doivent voir la verité à découvert.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Escriture, qui connoît mieux que nous les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle nous dit bien, que la beauté des creatures fait connoistre celuy qui en est l'autheur; mais elle ne nous dit pas, qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit au contraire, que quand elles le font, ce n'est pas par elles-mêmes, mais par la lumiere que Dieu répand en même-temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce
Rom. 1. 19. moyen : *Quod notum est Dei, manifestum est in illis, Deus enim illis manifestavit*. Elle nous dit generalement, que Dieu est un Dieu caché,
Isa. 45. 15. *Verè tu es Deus absconditus*; & que depuis la corruption de la nature, il a laissé les hommes dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JESUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu nous est
Matth. 11. 27. ostée : *Nemo novit patrem nisi filius, aut cui voluerit filius revelare.*

C'est encore ce que l'Escriture nous marque lors qu'elle nous dit en tant d'endroits, que ceux qui cherchent Dieu le trouvent; car on ne parle point ainsi d'une lumiere claire & évidente : on ne la cherche point; elle se découvre, & se fait voir d'elle-même.

2. * Les preuves de Dieu metaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes,

mes, & si impliquées, qu'elles frappent peu; & quand cela serviroit à quelques-uns, ce ne seroit que pendant l'instant qu'ils voyent cette démonstration; mais une heure aprés ils craignent de s'estre trompez : *Quod curiositate cognoverint, superbiâ amiserunt.* XX.

D'ailleurs ces sortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connoissance speculative de Dieu; & ne le connoistre que de cette sorte, c'est ne le connoistre pas.

La Divinité des Chrestiens ne consiste pas en un Dieu simplement autheur des veritez Geometriques & de l'ordre des élemens; c'est la part des Payens. Elle ne consiste pas simplement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie & sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est le partage des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham & de Jacob, le Dieu des Chrestiens est un Dieu d'amour & de consolation : c'est un Dieu qui remplit l'ame & le cœur qu'il possede, c'est un Dieu qui leur fait sentir interieurement leur misere, & sa misericorde infinie s'unit au fond de leur ame, qui la remplit d'humilité, de joye, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de luy-mesme.

Le Dieu des Chrestiens est un Dieu qui fait sentir à l'ame, qu'il est son unique bien, que tout son repos est en luy, & qu'elle n'aura de joye qu'à l'aimer; & qui luy fait en mesme-temps abhorrer les obstacles qui la retiennent & l'empeschent de l'aimer de toutes ses forces. L'amour propre & la concupiscence qui l'ar-

XX. l'arreſtent luy ſont inſupportables. Ce Dieu luy fait ſentir, qu'elle a ce fond d'amour propre, & que luy ſeul l'en peut guérir.

Voilà ce que c'eſt que de connoiſtre Dieu en Chreſtien. Mais pour le connoiſtre de cette maniere, il faut connoiſtre en même-temps ſa miſere, ſon indignité, & le beſoin qu'on a d'un mediateur pour ſe rapprocher de Dieu, & pour s'unir à luy. Il ne faut point ſéparer ces connoiſſances; parce qu'eſtant ſeparées, elles ſont non ſeulement inutiles, mais nuiſibles. La connoiſſance de Dieu ſans celle de noſtre miſere, fait l'orgueil. La connoiſſance de noſtre miſere ſans celle de JESUS-CHRIST, fait le deſeſpoir. Mais la connoiſſance de JESUS-CHRIST nous exempte & de l'orgueil, & du deſeſpoir, parce que nous y trouvons Dieu, noſtre miſere, & la voye unique de la réparer.

Nous pouvons connoiſtre Dieu, ſans connoiſtre nos miſeres; ou nos miſeres, ſans connoiſtre Dieu; ou meſme Dieu & nos miſeres, ſans connoiſtre le moyen de nous délivrer des miſeres qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connoiſtre JESUS-CHRIST, ſans connoiſtre tout enſemble & Dieu, & nos miſeres, & le remede de nos miſeres; parce que JESUS-CHRIST n'eſt pas ſimplement Dieu; mais que c'eſt un Dieu réparateur de nos miſeres.

Ainſi tous ceux qui cherchent Dieu ſans JESUS-CHRIST, ne trouvent aucune lumiere qui les ſatisfaſſe, ou qui leur ſoit veritablement utile. Car, ou ils n'arrivent pas juſ-

qu'à

qu'à connoistre qu'il y a un Dieu ; ou, s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux ; parce qu'ils se forment un moyen de communiquer sans mediateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans mediateur. De sorte qu'ils tombent ou dans l'Atheïsme, ou dans le Deïsme, qui sont deux choses que la Religion Chrestienne abhorre presque également. XX.

Il faut donc tendre uniquement à connoistre JESUS-CHRIST, puisque c'est par luy seul que nous pouvons prétendre connoistre Dieu d'une maniere qui nous soit utile.

C'est luy qui est le vray Dieu des hommes, c'est-à-dire des miserables, & des pecheurs. Il est le centre de tout, & l'objet de tout ; & qui ne le connoist pas, ne connoist rien dans l'ordre du monde, ny dans soy-mesme. Car non seulement nous ne connoissons Dieu que par JESUS-CHRIST, mais nous ne nous connoissons nous-mesmes que par JESUS-CHRIST.

Sans JESUS-CHRIST il faut que l'homme soit dans le vice & dans la misere ; avec JESUS-CHRIST l'homme est exempt de vice & de misere. En luy est tout nostre bonheur, nostre vertu, nostre vie, nostre lumiere, nostre esperance ; & hors de luy il n'y a que vice, misere, ténébres, desespoir, & nous ne voyons qu'obscurité & confusion dans la nature de Dieu, & dans nostre propre nature.

XXI.

## XXI.

*Contrarietez étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la verité, du bonheur, & de plusieurs autres choses.*

1. Rien n'est plus estrange dans la nature de l'homme que les contrarietez que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoistre la verité; il la desire ardemment, il la cherche; & cependant quand il tâche de la saisir, il s'ébloüit & se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de luy en disputer la possession. C'est ce qui a fait naistre les deux sectes de Pyrroniens & de Dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoissance de la verité, & les autres tâchent de la luy assûrer; mais chacun avec des raisons si peu vray-semblables, qu'elles augmentent la confusion & l'embarras de l'homme, lors qu'il n'a point d'autre lumiere que celle qu'il trouve dans sa nature.

Les principales raisons des Pyrroniens sont, que nous n'avons aucune certitude de la verité des principes, hors la foy & la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur verité; puisque n'y ayant point de certitude hors la foy, si l'homme est creé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a esté de tout temps, ou s'il s'est fait par hazard, il est en doute si ces principes nous sont donnez ou veritables, ou faux, ou incertains selon nostre origine. De plus, que personne n'a d'assûrance hors la foy,

s'il

s'il veille ou s'il dort; veu que durant le sommeil on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvemens; on sent couler le temps, on le mesure; & enfin on agit de mesme qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par nostre propre aveu, où quoy qu'il nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vray, tous nos sentimens étant alors des illusions, qui sçait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un sommeil un peu different du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on resve souvent qu'on resve, en entassant songes sur songes? XXI.

Je laisse les discours que font les Pyrroniens contre les impressions de la coustume, de l'éducation, des mœurs, des pays, & les autres choses semblables, qui entraisnent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondemens.

L'unique fort des Dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foy & sincerement on ne peut douter des principes naturels. Nous connoissons, disent-ils, la verité, non seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment, & par une intelligence vive & lumineuse; & c'est de cette derniere sorte que nous connoissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaye de les combattre. Les Pyrroniens qui n'ont que cela pour objet y travaillent inutilement. Nous sçavons que nous ne révons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver

par

XXI. par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de nostre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le pretendent. Car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, matiere, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent. Et c'est sur ces connoissances d'intelligence & de sentiment qu'il faut que la raison s'appuye, & qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, & que les nombres sont infinis; & la raison démonstre ensuite qu'il n'y a point deux nombres quarrez dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent; le tout avec certitude, quoyque par differentes voyes. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment, & à l'intelligence, des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandast à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démonstre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas à combattre nostre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, & que nous connussions toutes choses par instinct & par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien, & elle ne nous a donné que tres-peu de connoissances de cette sorte : toutes les autres ne peuvent estre acquises que par le raisonnement.

Voi-

XXI.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne party, & se range necessairement ou au Dogmatisme, ou au Pyrronisme; car qui penseroit demeurer neutre seroit Pyronien par excellence: cette neutralité est l'essence du Pyrronisme; qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. Que fera donc l'homme en cet estat? doutera-t'il de tout? Doutera-t'il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? Doutera-t'il s'il doute? Doutera-t'il s'il est? On n'en sçauroit venir-là: & je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de Pyrronien effectif & parfait. La nature soûtient la raison impuissante, & l'empesche d'extravaguer jusqu'à ce point. Dira-t'il au contraire, qu'il possede certainement la verité, luy qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, & est forcé de lâcher prise?

Qui démeslera cet embroüillement? La nature confond les Pyrroniens, & la raison confond les Dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez vostre veritable condition par vostre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ny subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la verité. Considérons-le maintenant à l'égard de la felicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes desirent d'estre heureux: cela est sans exception. Quelques differens moyens qu'ils y employent, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'est ce mesme desir qui est dans tous les

deux

XXI. deux accompagné de differentes veües. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent & qui se pendent.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foy n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, Princes, sujets, nobles, roturiers, vieillards, jeunes, forts, foibles, sçavans, ignorans, sains, malades, de tous pays, de tous temps, de tous âges, & de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle, & si uniforme devroit bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque delicate difference, & c'est de là que nous attendons que nostre esperance ne sera pas deceüe en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le present ne nous satisfaisant jamais, l'esperance nous pipe, & de malheur en malheur nous mene jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose estrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait esté capable de tenir la place de la fin & du bonheur de l'homme, astres, élemens, plantes, animaux, insectes, maladies, guerre, vices, crimes, &c. L'homme estant déchû de son estat naturel, il n'y a rien à quoy il n'ait esté capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vray bien, tout également peut luy paroistre tel, jusqu'à sa destru-

ction propre, toute contraire qu'elle est à la raison & a la nature tout ensemble. XXI.

Les uns ont cherché la felicité dans l'authorité, les autres dans les curiositez & dans les sciences, les autres dans les voluptez. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes, & ceux qu'on appelle Philosophes n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont consideré, qu'il est necessaire que le bien universel que tous les hommes desirent, & où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulieres qui ne peuvent être possedées que par un seul, & qui estant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui luy appartient. Ils ont compris que le vray bien devoit estre tel que tous puissent le posseder à la fois sans diminution & sans envie, & que personne ne le pust perdre contre son gré. Ils l'ont compris mais ils ne l'ont pû trouver; & au lieu d'un bien solide & effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Nostre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher nostre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mesmes, & nous appellent, quand mesme nous n'y pensons pas. Ainsi les Philosophes ont beau dire: rentrez en vous-mesmes, vous y trouverez vostre bien; on ne les croit pas; & ceux qui les croyent sont les plus vuides & les plus sots.

XXI. sots. Car qu'y a-t'il de plus ridicule & de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, & de plus faux que tous leurs raisonnemens ?

Ils concluent qu'on peut toûjours ce qu'on peut quelquefois, & que puisque le desir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possede, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvemens fiévreux que la santé ne peut imiter.

2. * La guerre interieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagez en sectes. Les uns ont voulu renoncer aux deux passions, & devenir Dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raison, & devenir bestes. Mais ils ne l'ont pû ny les uns ny les autres; & la raison demeure toûjours, qui accuse la bassesse & l'injustice des passions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent: & les passions sont toûjours vivantes dans ceux-mesmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par luy-mesme & par ses propres efforts, à l'égard du vray, & du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le Dogmatisme. Nous avons une idée de la verité, invincible à tout le Pyrronisme. Nous souhaitons la verité, & ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, & ne trouvons que misere. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la verité & le bonheur, & sommes incapables & de certitude & de bonheur. Ce desir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombez.

3. * Si

3. * Si l'homme n'est fait pour Dieu, pour quoy n'est-il heureux qu'en Dieu, pourquoy est-il si contraire à Dieu. XXI.

4. * L'homme ne sçait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, & sent en luy des restes d'un estat heureux, dont il est déchû, & qu'il ne peut retrouver. Il le cherche par tout avec inquietude & sans succez dans des ténébres impénétrables.

C'est la source des combats des Philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, & les autres de l'abbaisser en representant ses miseres. Ce qu'il y a de plus estrange, c'est que chaque party se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misere de l'homme se conclut de sa grandeur; & sa grandeur se conclut de sa misere. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misere, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; & les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misere mesme. Tout ce que les uns ont pû dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres, pour conclure la misere; puisque c'est estre d'autant plus miserable, qu'on est tombé de plus haut: & les autres au contraire. Ils se sont élevez les uns sur les autres par un cercle sans fin, estant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumiere, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misere & de la grandeur. En un mot l'homme connoist qu'il est miserable. Il est donc miserable, puis qu'il le connoist; mais il est bien grand, puis qu'il connoist qu'il est miserable.

XXII. Quelle chimere est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel cahos, quel sujet de contradiction ? Juge de toutes choses, imbecille ver de terre ; dépositaire du vray, amas d'incertitude ; gloire, & rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abbaisse ; s'il s'abbaisse, je le vante, & le contredis toûjours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incomprehensible.

## XXII.

### *Connoissance generale de l'homme.*

LA premiere chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matiere qui luy est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de luy, & tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoistre ses justes bornes.

Qu'il ne s'arreste donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entiere dans sa haute & pleine Majesté. Qu'il considere cette éclatante lumiere, mise comme une lampe éternelle, pour éclairer l'univers. Que la terre luy paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour luy-même n'est qu'un point tres-delicat, à l'égard de celuy que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si nostre veuë s'arreste-là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plûtost de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imper-

perceptible dans l'ample sein de la nature. XXII.
Nulle idée n'approche de l'estenduë de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphere infinie, dont le centre est par tout, la circonference nulle part. Enfin c'est un des plus grands caracteres sensibles de la toute-puissance de Dieu, que nostre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme estant revenu à soy considere ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que luy paroistra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la Terre, les Royaumes, les villes, & soy-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Qui le peut comprendre? Mais pour luy presenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoist les choses les plus delicates. Qu'un ciron, par exemple, luy offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des goutes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces goutes. Que divisant encore ces dernieres choses, il épuise ses forces, & ses conceptions; & que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celuy de nôtre discours. Il pensera peut-estre, que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux luy faire voir là de-

XXII. dedans un abyſme nouveau. Je veux luy peindre non ſeulement l'univers viſible, mais encore tout ce qu'il eſt capable de concevoir de l'immenſité de la nature, dans l'enceinte de cét atome imperceptible. Qu'il voye une infinité de mondes, dont chacun a ſon firmament, ſes planettes, ſa terre, en la même proportion que le monde viſible : dans cette terre des animaux, & enfin des cirons, dans leſquels il retrouvera ce que les premiers ont donné : trouvant encore dans les autres la même choſe, ſans fin & ſans repos. Qu'il ſe perde dans ces merveilles auſſi étonnantes par leur petiteſſe, que les autres par leur eſtenduë. Car, qui n'admirera que nôtre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible luy-même dans le ſein du tout; ſoit maintenant un coloſſe, un monde, ou plutoſt un tout, à l'égard de la derniere petiteſſe où l'on ne peut arriver.

Qui ſe conſiderera de la ſorte, s'effraiera ſans doute, de ſe voir comme ſuſpendu dans la maſſe que la nature luy a donnée entre ces deux abyſmes de l'infini & du neant, dont il eſt également éloigné. Il tremblera dans la veuë de ces merveilles ; & je crois que ſa curioſité ſe changeant en admiration, il ſera plus diſpoſé à les contempler en ſilence, qu'à les rechercher avec préſomption.

Car enfin qu'eſt-ce que l'homme dans la nature ? Un neant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du neant, un milieu entre rien & tout. Il eſt infiniment éloigné des deux extrêmes ; & ſon eſtre n'eſt pas moins diſtant du neant d'où

d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti. XXII.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le mesme rang que son corps dans l'estenduë de la nature ; & tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un desespoir éternel, d'en connoistre ny le principe ny la fin. Toutes choses sont sorties du neant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? L'autheur de ces merveilles les comprend ; nul autre ne le peut faire.

Cet estat qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit ; trop de lumiere nous ébloüit ; trop de distance, & trop de proximité empeschent la veuë ; trop de longueur, & trop de breveté obscurcissent un discours ; trop de plaisir incommode ; trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons ny l'extrême chaud, ny l'extrême froid. Les qualitez excessives nous sont ennemies, & non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse & trop de vieillesse empeschent l'esprit ; trop & trop peu de nourriture troublent ses actions ; trop & trop peu d'instruction l'abbestissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas ; & nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà nostre estat veritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas ; incapables de sçavoir tout, & d'ignorer tout absolument. Nous

XXIII. sommes sur un milieu vaste, toûjours incertains & flottans entre l'ignorance & la connoissance; & si nous pensons aller plus avant, nostre objet branle, & échappe nos prises; il se dérobe, & fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrester. C'est nostre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à nostre inclination. Nous brûlons du desir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'éleve jusqu'à l'infini. Mais tout nostre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abysmes.

## XXIII.

### *Grandeur de l'homme.*

1. JE puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; & je le concevrois même sans teste, si l'experience ne m'apprenoit que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'estre de l'homme, & sans quoy on ne le peut concevoir.

2. * Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immateriel.

3. * L'homme est si grand, que sa grandeur paroist mesme en ce qu'il se connoist miserable. Un arbre ne se connoist pas miserable. Il est vray que c'est estre miserable, que de se connoistre miserable, mais c'est aussi estre grand, que de connoistre qu'on est miserable. Ainsi toutes ses miseres prouvent sa grandeur. Ce sont miseres de grand Seigneur, miseres d'un Roy dépossedé.

4. * Qui se trouve malheureux de n'estre pas Roy, sinon un Roy dépossedé? Trouvoit-on

on Paul Emile malheureux de n'estre plus XXIII.
Consul ? Au contraire tout le monde trouvoit qu'il estoit heureux de l'avoir esté ; parce que sa condition n'estoit pas de l'estre toûjours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus Roy, parce que sa condition estoit de l'estre toûjours, qu'on trouvoit estrange qu'il pust supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche ? Et qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un œil ? On ne s'est peut-estre jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux ; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

5. * Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en estre méprisez, & de n'estre pas dans l'estime d'une ame : & toute la felicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un costé cette fausse gloire que les hommes cherchent est une grande marque de leur misere, & de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il joüisse, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde : rien ne le peut détourner de ce desir ; & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme, jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, & qui les égalent aux bestes, en veulent encore

XXIII. estre admirez, & se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment ; leur nature qui est plus forte que toute leur raison les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

6. * L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goute d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tuë ; parce qu'il sçait qu'il meurt ; & l'avantage que l'univers a sur luy, l'univers n'en sçait rien.

Ainsi toute nostre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace & de la durée. Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale.

7. * Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bestes, sans luy montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de luy faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de luy laisser ignorer l'un & l'autre. Mais il est trés-avantageux de luy representer l'un & l'autre.

8. * Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime ; car il a en luy une nature capable de bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise ; parce que cette capacité est vuide ; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse ; qu'il s'aime : il a en luy la capacité de connoistre la verité, & d'estre heureux ;

reux ; mais il n'a point de verité ou constante ou satisfaisante. Je voudrois donc porter l'homme à desirer d'en trouver, à estre prest & dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera ; & sçachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions, je voudrois qu'il haïst en luy la concupiscence qui la détermine d'elle-même ; afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, & qu'elle ne l'arrestât point quand il aura choisi. XXIV.

## XXIV.

### *Vanité de l'homme.*

1. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, & en nostre propre estre : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; & nous nous efforçons pour cela de paroistre. Nous travaillons incessamment à embellir & conserver cet estre imaginaire, & negligeons le veritable. Et si nous avons ou la tranquilité, ou la generosité, ou la fidelité, nous nous empressons de le faire sçavoir, afin d'attacher ces vertus à cet estre d'imagination: nous les détacherions plûtost de nous pour les y joindre; & nous serions volontiers poltrons, pour acquerir la reputation d'estre vaillans. Grande marque du neant de nostre propre estre, de n'estre pas satisfaits de l'un sans l'autre, & de renoncer souvent à l'un pour l'autre. Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celuy-là seroit infame.

2. * La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

3. * L'orgueil contrepese toutes nos mise-

XXIV. res. Car ou il les cache, ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connoistre.

4. * L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos miseres & de nos erreurs, que nous perdons mesme la vie avec joye pourveu qu'on en parle.

5. * La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante, & veut avoir ses admirateurs. Et les Philosophes mesmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lû; & moy qui écris cecy, j'ay peut-estre cette envie, & peut-estre que ceux qui le liront l'auront aussi.

6. * Malgré la veuë de toutes nos miseres qui nous touchent, & qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous éleve.

7. * Nous sommes si présompteux, que nous voudrions estre connus de toute la terre, & mesme des gens qui viendront quand nous ne serons plus. Et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse & nous contente.

8. * La chose la plus importante à la vie c'est le choix d'un métier. Le hazard en dispose. La coustume fait les massons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; & en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'oüir

loüer

loüer en l'enfance ces métiers, & mépriser XXIV.
tous les autres on choisit ; car naturellement on aime la vertu, & l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent : on ne peche que dans l'application : & la force de la coustume est si grande, que des pays entiers sont tous de massons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coustume qui fait, & qui entraisne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, & retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coustume bonne ou mauvaise.

9. * La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut sçavoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, & pour le seul plaisir de voir, sans esperance de s'en entretenir jamais avec personne.

10. * On ne se soucie pas d'estre estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de temps on s'en soucie. Combien de temps faut-il ? Un temps proportioné à nostre durée vaine & chétive.

11. * Peu de chose nous console ; parce que peu de chose nous afflige.

12. * Nous ne nous tenons jamais au present. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, & comme pour le hâter, ou nous rappellons le passé pour l'arrester comme trop prompt. Si imprudens, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, & ne pensons point au seul qui nous appartient : & si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, & laissons échapper sans reflexion le seul

XXIV. qui ſubſiſte. C'eſt que le preſent d'ordinare nous bleſſe. Nous le cachons à noſtre veuë, parce qu'il nous afflige ; & s'il nous eſt agreable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le ſoûtenir par l'avenir, & penſons à diſpoſer les choſes qui ne ſont pas en noſtre puiſſance, pour un temps où nous n'avons aucune aſſûrance d'arriver.

Que chacun examine ſa penſée. Il la trouvera toûjours occupée au paſſé & à l'avenir. Nous ne penſons preſque point au preſent ; & ſi nous y penſons, ce n'eſt que pour en prendre la lumiere pour diſpoſer l'avenir. Le preſent n'eſt jamais noſtre but. Le paſſé & le preſent ſont nos moyens ; le ſeul avenir eſt noſtre objet. Ainſi nous ne vivons jamais ; mais nous eſperons de vivre ; & nous diſpoſant toûjours à eſtre heureux, il eſt indubitable que nous ne le ſerons jamais, ſi nous n'aſpirons à une autre beatitude qu'à celle dont on peut joüir en cette vie.

13. * Noſtre imagination nous groſſit ſi fort le temps preſent à force d'y faire des reflexions continuelles, & amoindrit tellement l'éternité manque d'y faire reflexion, que nous faiſons de l'éternité un neant, & du neant une éternite. Et tout cela a ſes racines ſi vives en nous ; que toute noſtre raiſon ne nous en peut deffendre.

14. * Cromwel alloit ravager toute la Chrétienté : la famille Royale eſtoit perduë, & la ſienne à jamais puiſſante ; ſans un petit grain de ſable qui ſe mit dans ſon uretaire. Rome même alloit trembler ſous luy. Mais ce petit

tit gravier, qui n'estoit rien ailleurs mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abbaissée & le Roy rétabli. XXV.

## XXV.

### *Foiblesse de l'homme.*

1. CE qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas estonné de sa foiblesse. On agit serieusement, & chacun suit sa condition : non pas parce qu'il est bon en effet, de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun sçavoit certainement où est la raison & la justice. On se trouve deceu à toute heure, & par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, & non pas celle de l'art qu'on se vante toûjours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle & inévitable, & qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

2. * La foiblesse de la raison de l'homme paroist bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent.

3. * Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieil, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'enteste, & l'on ne peut trouver la verité.

Si l'on considere son ouvrage incontinent aprés l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop long-temps aprés, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indivisible, qui soit le

XXV. veritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop prés, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la verité & dans la morale, qui l'assignera ?

4. * Cette maistresse d'erreur que l'on appelle fantaisie & opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toûjours. Car elle seroit regle infaillible de verité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais estant le plus souvent fausse; elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de mesme caractere le vray & le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaist à la controller & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a establi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, & ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous, & ses sages : & rien ne nous dépite davantage, que de voir qu'elle remplit ses hostes d'une satisfaction beaucoup plus pleine & entiere que la raison, les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes, que les prudens ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire. Ils disputent avec hardiesse & confiance, les autres avec crainte & deffiance. Et cette gayeté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutans : tant les sages imaginaires ont de faveur auprés de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend contens; à l'envy de la raison, qui ne peut rendre ses amis

que

que miserables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte. XXV.

Qui dispense la reputation ? Qui donne le respect & la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux Gran[illegible]n l'opinion ? Combien toutes les ri[illegible] terre sont-elles insuffisan[illegible] son c[illegible]ement ?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, & le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre Italien, dont je ne connois que le titre, qui vaut luy seul bien des livres; *Della opinione Regina del mundo.* J'y souscris sans le connoistre, sauf le mal s'il y en a.

5. * On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrez d'élevation du Pole renversent toute la Jurisprudence. Un Meridien décide de la verité, ou peu d'années de possession. Les loix fondamentales changent. Le droit a ses époches. Plaisante justice qu'une riviere ou une montagne borne ! Vérité au deçà des Pyrrenées, erreur au-delà.

6. * L'art de bouleverser les Estats est d'ébranler les coustumes établies, en fondant jusques dans leur source, pour y faire remarquer le défaut d'authorité & de Justice. Il faut, dit-on, recourir aux loix fondamentales & primitives de l'Estat, qu'une coûtume injuste a abolies. C'est un jeu seur pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple preste l'oreille à ces discours; il secoüe le joug dés qu'il le connoist; & les Grands en profitent à sa ruine, & à celle de ces curieux ex-

XXV. examinateurs des couſtumes receuës. Mais par un défaut contraire, les hommes croyent pouvoir faire avec juſtice tout ce qui n'eſt pas ſans exemple.

7. * Le plus grand Philoſophe du monde ſur une planche plus la[illegible]ne faut pour marcher à ſon ordinaire, [illegible] a au-deſſous un precipice, quoy que ſa raiſon le convainque de ſa ſeureté, ſon imagination prévaudra. Pluſieurs n'en ſçauroient ſoûtenir la penſée ſans pâlir & ſuër. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne ſçait qu'il y en a a qui la veüe des chats, des rats, l'écraſement d'un charbon, emportent la raiſon hors des gonds?

8. * Ne diriez-vous pas que ce Magiſtrat dont la vieilleſſe vénérable impoſe le reſpect à tout un peuple, ſe gouverne par une raiſon pure & ſublime, & qu'il juge des choſes par leur nature, ſans s'arreſter aux vaines circonſtances qui ne bleſſent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la juſtice. Le voilà preſt à oüir avec une gravité exemplaire. Si l'Avocat vient à paroiſtre, & que la nature luy ait donné une voix enroüée, & un tour de viſage bizarre, que ſon barbier l'ait mal raſé, & ſi le hazard l'a encore barboüillé, je parie la perte de la gravité du Magiſtrat.

9. * L'eſprit du plus grand homme du monde n'eſt pas ſi independant, qu'il ne ſoit ſujet à eſtre troublé par le moindre tintamarre qui ſe fait autour de luy. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empeſcher ſes penſées: il ne faut que le bruit d'une giroüette ou d'une poulie.

lie. Ne vous estonnez pas s'il ne raisonne pas bien à present ; une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la verité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes & les Royaumes. XXV.

10. * La volonté est un des principaux organes de la créance : non qu'elle forme la créance ; mais parce que les choses paroissent vrayes ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaist à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considerer les qualitez de celle qu'elle n'aime pas ; & ainsi l'esprit marchant d'une piece avec la volonté, s'arreste à regarder la face qu'elle aime ; & en jugeant par ce qu'il y voit, il regle insensiblement sa créance suivant l'inclination de la volonté.

11. * Nous avons un autre principe d'erreur, sçavoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement & le sens. Et si les grandes l'alterent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Nostre propre interest est encore un merveilleux instrument pour nous crever agreablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un Avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide. Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en sçay qui pour ne pas tomber dans cet amour propre, ont esté les plus injustes du monde à contre-biais.

Le

XXV. Le moyen seur de perdre une affaire toute juste, estoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

12. * L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusques à en remplir nostre ame: & par une insolence temeraire, elle amoindrit les plus grands jusqu'à nostre mesure.

13. * La justice & la verité sont deux pointes si subtiles, que nos instrumens sont trop émoussez pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & appuyent tout au tour, plus sur le faux que sur le vray.

14. * Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir temerairement aprés les nouvelles.

Qui tient le juste milieu? Qu'il paroisse, & qu'il le prouve. Il n'y a principe quelque naturel qu'il puisse estre, mesme depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce, dit-on, que vous avez crû dés l'enfance qu'un coffre étoit vuide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez crû le vuide possible: c'est une illusion forte de vos sens fortifiée par la coustume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire: Parce qu'on vous a dit dans l'Ecole, qu'il n'y a point de vuide, on a corrompu vostre sens commun qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression

sion qu'il faut corriger en recourant à vostre premiere nature. Qui a donc trompé, les sens, ou l'instruction ? XXV.

15. * Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; & le titre par lequel ils le possedent n'est dans son origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les loix. Ils n'ont aussi aucune force pour le posseder seurement : mille accidens le leur ravissent. Il en est de même de la science : la maladie nous l'oste.

16. * L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grace. Rien ne luy montre la verité : tout l'abuse. Les deux principes de verité, la raison & les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincerité, s'abusent reciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences : & cette même piperie qu'ils luy apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens, & leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent, & se trompent à l'envy.

17. * Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoustumez ? Dans les enfans, ceux qu'ils ont receus de la coustume de leurs peres, comme la chasse dans les animaux. Une differente coustume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par experience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coustume, il y en a aussi de la coustume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les peres craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à estre effacée ? La coustume est une se-

XXVI. ſeconde nature,qui détruit la premiere. Pourquoy la couſtume n'eſt-elle pas naturelle ? J'ay bien peur que cette nature ne ſoit elle-même qu'une premiere couſtume, comme la couſtume eſt une ſeconde nature.

## XXVI.

### *Miſere de l'homme.*

1. RIen n'eſt plus capable de nous faire entrer dans la connoiſſance de la miſere des hommes,que de conſiderer la cauſe veritable de l'agitation perpetuelle dans laquelle ils paſſent toute leur vie.

L'ame eſt jettée dans le corps pour y faire un ſejour de peu de durée. Elle ſçait que ce n'eſt qu'un paſſage à un voyage éternel, & qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les neceſſitez de la nature luy en raviſſent une tres-grande partie. Il ne lui en reſte que tres-peu,dont elle puiſſe diſpoſer. Mais ce peu qui luy reſte l'incommode ſi fort, & l'embarraſſe ſi étrangement,qu'elle ne ſonge qu'à le perdre. Ce luy eſt une peine inſupportable d'eſtre obligée de vivre avec ſoy, & de penſer à ſoy. Ainſi tout ſon ſoin eſt de s'oublier ſoy-même, & de laiſſer couler ce temps ſi court & ſi precieux ſans reflexion, en s'occupant des choſes qui l'empêchent d'y penſer.

C'eſt l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertiſſement ou paſſe-temps ; dans leſquels on n'a en effet pour but que d'y laiſſer paſſer le temps, ſans le ſentir, ou plûtoſt ſans ſe ſentir ſoy-meſme ; & d'éviter en perdant cet-

cette partie de la vie, l'amertume & le dégoust XXVI.
interieur qui accompagneroit necessairement
l'attention que l'on feroit sur soy-même durant ce temps là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choses exterieures, à perdre le souvenir de son estat veritable. Sa joye consiste dans cet oubly; & il suffit pour la rendre miserable, de l'obliger de se voir, & d'estre avec soy.

On charge les hommes dés l'enfance du soin de leur honneur, de leurs biens, & même du bien & de l'honneur de leurs parens & de leurs amis. On les accable de l'estude des langues, des sciences, des exercices, & des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre, qu'il ne sçauroient estre heureux, s'ils ne font en sorte par leur industrie & par leur soin que leur fortune, leur honneur & même la fortune & l'honneur de leurs amis soient en bon estat, & qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges & des affaires qui les font tracasser dés la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange maniere de les rendre heureux. Que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins. Car alors ils se verroient, & ils penseroient à eux-mesmes; & c'est ce qui leur est insupportable. Aussi aprés s'estre chargez de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps

de

XXVI. de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers, & les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoy quand je me suis mis à considerer les diverses agitations des hommes, les perils & les peines où ils s'exposent à la Cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs pretentions ambitieuses; d'où naissent tant de querelles, de passions, & d'entreprises perilleuses & funestes; j'ay souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne sçavoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il sçavoit demeurer chez soy, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer, ou au siége d'une place: & si on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ay regardé de plus prés, j'ay trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective; c'est-à-dire du malheur naturel de nostre condition foible & mortelle, & si miserable, que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empesche d'y penser, & que nous ne voyons que nous.

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune veüe de Religion. Car il est vray que c'est une des merveilles de la Religion Chrestienne, de reconcilier l'homme avec soymême, en le reconciliant avec Dieu; de luy rendre la veüe de soy-mesme supportable; & de faire que la solitude & le repos

soient

oient plus agréables à plusieurs, que l'agitation & le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrestant l'homme dans luy-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, & en le soûtenant dans le sentiment de ses miseres, par l'esperance d'une autre vie, qui l'en doit entierement délivrer. XXVI.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux & dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui leur donne lieu de le considerer, & de se voir, sans estre incontinent attaquez de chagrin & de tristesse. L'homme qui n'aime que soy, ne hait rien tant que d'être seul avec soy. Il ne recherche rien que pour soy, & ne fuit rien tant que soy; parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire, & qu'il trouve en soy-même un amas de miseres inévitables, & un vuide de biens réels & solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens, & toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si celuy qu'on aura mis en cet estat est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le laisse faire reflexion sur ce qu'il est, cette felicité languissante ne le soûtiendra pas. Il tombera par necessité dans des veuës affligeantes de l'avenir: & si on ne l'occupe hors de luy, le voilà necessairement malheureux.

La dignité Royalle n'est-elle pas assez gran-

de

XXVI. de d'elle-même, pour rendre celuy qui la poſſede heureux par la ſeule veüe de ce qu'il eſt ? Faudra-t'il encore le divertir de cette penſée comme les gens du commun ? Je vois bien, que c'eſt rendre un homme heureux, que de le détourner de la veüe de ſes miſeres domeſtiques, pour remplir toute ſa penſée du ſoin de bien danſer. Mais en ſera-t'il de même d'un Roy ? Et ſera-t'il plus heureux en s'attachant à ces vains amuſemens, qu'à la veüe de ſa grandeur ? Quel objet plus ſatisfaiſant pourroit-on donner à ſon eſprit ? Ne ſeroit-ce pas faire tort à ſa joye, d'occuper ſon ame à penſer à ajuſter ſes pas à la cadence d'un air, ou à placer adroittement une balle ; au lieu de le laiſſer joüir en repos de la contemplation de la gloire majeſtueuſe qui l'environne ? Qu'on en faſſe l'épreuve ; qu'on laiſſe un Roy tout ſeul ſans aucune ſatisfaction des ſens, ſans aucun ſoin dans l'eſprit, ſans compagnie, penſer à ſoy tout à loiſir ; & l'on verra, qu'un Roy qui ſe voit, eſt un homme plein de miſeres, & qui les reſſent comme un autre. Auſſi on évite cela ſoigneuſement, & il ne manque jamais d'y avoir auprés des perſonnes des Roys un grand nombre de gens, qui veillent à faire ſucceder le divertiſſement aux affaires, & qui obſervent tout le temps de leur loiſir pour leur fournir des plaiſirs & des jeux, en ſorte qu'il n'y ait point de vuide. C'eſt-à-dire qu'ils ſont environnez de perſonnes, qui ont un ſoin merveilleux de prendre garde que le Roy ne ſoit ſeul, & en eſtat de penſer à ſoy ; ſçachant qu'il ſera malheureux, tout Roy qu'il eſt, s'il y penſe.

Auſſi

Auſſi la principale choſe qui ſoûtient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs ſi pénibles, c'eſt qu'ils ſont ſans ceſſe détournez de penſer à eux. XXVI.

Prenez-y garde. Qu'eſt-ce autre choſe d'être Surintendant, Chancelier, premier Préſident, que d'avoir un grand nombre de gens, qui viennent de tous coſtez, pour ne leur laiſſer pas une heure en la journée où ils puiſſent penſer à eux-mêmes? Et quand ils ſont dans la diſgrace, & qu'on les renvoye à leurs maiſons de campagne, où ils ne manquent ny de biens ny de domeſtiques pour les aſſiſter en leurs beſoins, ils ne laiſſent pas d'eſtre miſerables, parce que perſonne ne les empeſche plus de ſonger à eux.

De là vient que tant de perſonnes ſe plaiſent au jeu, à la chaſſe, & aux autres divertiſſemens qui occupent toute leur ame. Ce n'eſt pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquerir par le moyen de ces jeux, ny qu'on s'imagine que la vraye beatitude ſoit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lievre que l'on court. On n'en voudroit pas s'il eſtoit offert. Ce n'eſt pas cet uſage mol & paiſible, & qui nous laiſſe penſer à noſtre malheureuſe condition, qu'on recherche; mais c'eſt le tracas qui nous détourne d'y penſer.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde; que la priſon eſt un ſupplice ſi horrible; & qu'il y a ſi peu de perſonnes qui ſoient capables de ſouffrir la ſolitude.

XXVI. Voilà tout ce que les hommes ont pû inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusent simplement à montrer la vanité & la bassesse des divertissemens des hommes, connoissent bien à la verité une partie de leurs miseres ; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses & si méprisables : mais ils n'en connoissent pas le fond qui leur rend ces miseres mêmes necessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misere interieure & naturelle, qui consiste à ne pouvoir souffrir la veüe de soy-même. Ce lievre qu'ils auroient achetté ne les garantiroit pas de cette veüe ; mais la chasse les en garantit. Ainsi quand on leur reproche, que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne sçauroit les satisfaire : qu'il n'y a rien de plus bas, & de plus vain ; s'ils répondoient comme ils devroient le faire s'ils y pensoient bien, ils en demeureroient d'accord ; mais ils diroient en même-temps qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente & impetueuse qui les détourne de la veüe d'eux-mesmes, & que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme & qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un Gentilhomme croit sincerement qu'il y a quelque chose de grand & de noble à la chasse : il dira, que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la pluspart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel & de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si l'on

avoit

avoit obtenu cette charge, on se reposeroit XXVI.
ensuite avec plaisir : & l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincerement le repos ; & l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misere continuelle. Et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur premiere nature, qui leur fait connoistre, que le bonheur n'est en effet que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur veüe dans le fond de leur ame qui les porte à tendre au repos par l'agitation, & à se figurer toûjours, que la satisfaction qu'ils n'ont point, leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultez qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; & si on les a surmontez, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux miseres qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verroit mesme assez à l'abry de toutes parts, l'ennuy, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, & de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoy lorsque Cineas disoit à Pyrrus, qui se proposoit de joüir du repos avec ses amis aprés avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer luy-

XXVI. même ſon bonheur, en joüiſſant dés lors de ce repos, ſans l'aller chercher par tant de fatigues; il luy donnoit un conſeil qui recevoit de grandes difficultez, & qui n'eſtoit guéres plus raiſonnable que le deſſein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre ſuppoſoit que l'homme ſe puſt contenter de ſoy-même & de ſes biens preſens, ſans remplir le vuide de ſon cœur d'eſperances imaginaires; ce qui eſt faux. Pyrrus ne pouvoit eſtre heureux ny devant ny aprés avoir conquis le monde. Et peut-eſtre que la vie molle que lui conſeilloit ſon Miniſtre, étoit encore moins capable de le ſatisfaire, que l'agitation de tant de guerres & de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoiſtre, que l'homme eſt ſi malheureux, qu'il s'ennuyeroit même ſans aucune cauſe étrangere d'ennuy, par le propre eſtat de ſa condition naturelle: & il eſt avec cela ſi vain & ſi leger, qu'eſtant plein de mille cauſes eſſentielles d'ennuy, la moindre bagatelle ſuffit pour le divertir. De ſorte qu'à le conſiderer ſerieuſement, il eſt encore plus à plaindre de ce qu'il ſe peut divertir à des choſes ſi frivoles & ſi baſſes, que de ce qu'il s'afflige de ſes miſeres effectives; & ſes divertiſſemens ſont infiniment moins raiſonnables que ſon ennuy.

2. * D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu ſon fils unique, & qui, accablé de procez & de querelles, eſtoit ce matin ſi troublé, n'y penſe plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il eſt tout occupé à voir par où paſſera un cerf que ſes chiens pourſuivent avec

ar-

ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur luy de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là, mais d'un bonheur faux & imaginaire, qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel & solide, mais d'une legereté d'esprit qui luy fait perdre le souvenir de ses veritables miseres, pour s'attacher à des objets bas & ridicules, indignes de son application, & encore plus de son amour. C'est une joye de malade & de frenetique, qui ne vient pas de la santé de son ame, mais de son déreglement. C'est un ris de folie & d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considerer ce qui plaist aux hommes dans les jeux & les divertissemens. Il est vray qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux, ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent, que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache. XXVI.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouënt à la paûme avec tant d'application d'esprit, & d'agitation du corps? Celuy de se vanter le lendemain avec leurs amis qu'ils ont mieux joüé qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets, pour montrer aux sçavans qu'ils ont resolu une question d'Algebre qui ne l'avoit pû estre jusques-icy. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands perils, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise; aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer

XXVI. toutes ces choſes; non pas pour en devenir plus ſages, mais ſeulement pour montrer qu'ils en connoiſſent la vanité: & ceux-là ſont les plus ſots de la bande, puiſqu'ils le ſont avec connoiſſance;au lieu qu'on peut penſer des autres, qu'ils ne le ſeroient pas,s'ils avoient cette connoiſſance.

3. * Tel homme paſſe ſa vie ſans ennuy en joüant tous les jours peu de choſe, qu'on rendroit malheureux en luy donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point joüer. On dira peut-eſtre, que c'eſt l'amuſement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain. Mais qu'on le faſſe joüer pour rien, il ne s'y échaufera pas, & s'y ennuyera. Ce n'eſt donc pas l'amuſement ſeul qu'il cherche: un amuſement languiſſant & ſans paſſion l'ennuyera. Il faut qu'il s'y échauffe, & qu'il ſe pique luy-même, en s'imaginant qu'il ſeroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on luy donnaſt à condition de ne point joüer: & qu'il ſe forme un objet de paſſion, qui excite ſon deſir, ſa colere, ſa crainte, ſon eſperance.

Ainſi les divertiſſemens qui font le bonheur des hommes,ne ſont pas ſeulement bas, ils ſont encore faux & trompeurs; c'eſt-à-dire qu'ils ont pour objet des fantoſmes & des illuſions, qui ſeroient incapables d'occuper l'eſprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le ſentiment & le gouſt du vray bien, & s'il n'eſtoit remply de baſſeſſe, de vanité, de légéreté, d'orgueil, & d'une infinité d'autres vices: & ils ne nous ſoulagent dans nos miſeres, qu'en nous cauſant une

une misere plus réelle, & plus effective. Car XXVI. c'est ce qui nous empesche principalement de songer à nous, & qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennuy, & cet ennuy nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, & nous fait arriver insensiblement à la mort.

4.* Les hommes n'ayant pû guerir la mort, la misere, l'ignorance, se sont avisez, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pû inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien miserable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, & qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir veritablement. Ainsi par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennuy qui est son mal le plus sensible est en quelque sorte son plus grand bien; parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à luy faire chercher sa veritable guérison, & que le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses de chercher le remede à ses maux. Et l'un & l'autre est une preuve admirable de la misere & de la corruption de l'homme, & en mesme-temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuye de tout & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant pas en soy, il le

XXVII. cherche inutilement dans les choses exterieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ny dans nous, ny dans les créatures, mais en Dieu seul.

## XXVII.

### *Pensées sur les miracles.*

1. IL faut juger de la doctrine par les miracles : il faut juger des miracles par la doctrine. La Doctrine discerne les miracles : & les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vray ; mais cela ne se contredit pas.

2. * Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de la verité ; & il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de verité. Il faut une marque pour les connoistre ; autrement ils seroient inutiles. Or ils ne sont pas inutiles, & sont au contraire fondemens.

Il faut donc que la regle qu'on nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la verité, qui est la fin principale des miracles.

3. * S'il n'y avoit point de miracles joints à la fausseté, il y auroit certitude. S'il n'y avoit point de regle pour les discerner, les miracles seroient inutiles, & il n'y auroit pas de raison de croire.

*Deut. 13. 1. 2. 3. &c.* Moyse en a donné une, qui est lors que le miracle mene à l'idolatrie ; & JESUS CHRIST une : *Celuy*, dit-il, *qui fait des miracles en mon nom, ne peut à l'heure mesme mal parler de moy.* D'où il s'ensuit que quiconque se declare ouvertement contre JESUS CHRIST ne peut faire des miracles en son nom. Ainsi s'il *Marc. 9. 38.*

en

en fait, ce n'est point au nom de JESUS-CHRIST, & il ne doit point estre écouté. XXVII.
Voilà les occasions d'exclusion à la foy des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions. Dans l'ancien Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le nouveau, quand on vous détournera de JESUS-CHRIST.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut ou se soûmettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir si celuy qui le fait nie un Dieu, ou JESUS-CHRIST & l'Eglise.

4.* Toute Religion est fausse, qui dans sa foy n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, & qui dans sa morale n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

Toute Religion qui ne reconnoist JESUS-CHRIST est notoirement fausse, & les miracles ne luy peuvent de rien servir.

5.* Les Juifs avoient une doctrine de Dieu, comme nous en avons une de JESUS-CHRIST, & confirmée par miracles, & deffense de croire à tous faiseurs de miracles qui leur enseigneroient une doctrine contraire, & de plus ordre de recourir aux grands Prestres, & de s'en tenir à eux. Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, il semble qu'ils les avoient à l'égard de JESUS-CHRIST & des Apostres.

Cependant il est certain qu'ils étoient tres-coupables de refuser de les croire à cause de leurs miracles, puisque JESUS-CHRIST dit, qu'ils n'eussent pas esté coupables, s'ils n'eussent point vû ses miracles; *Si opera*

 *non*

XXVII. *non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Si je n'avois fait parmy eux des* Ioan. 15. 24. *œuvres que jamais aucun autre n'a faites, ils n'auroient point de peché.*

Il s'ensuit donc, qu'il jugeoit que ses miracles estoient des preuves certaines de ce qu'il enseignoit, & que les Juifs avoient obligation de le croire. Et en effet c'est particulierement les miracles qui rendoient les Juifs coupables dans leur incredulité. Car les preuves qu'on eust pû tirer de l'Ecriture pendant la vie de JESUS-CHRIST n'auroient pas esté démonstratives. On y voit par exemple que Moyse a dit, qu'un Prophete viendroit, mais cela n'auroit pas prouvé que JESUS-CHRIST fust ce Prophete, & c'estoit toute la question. Ces passages faisoient voir qu'il pouvoit estre le Messie, & cela avec ses miracles devoit déterminer à croire qu'il l'estoit effectivement.

6. * Les Propheties seules ne pouvoient pas prouver JESUS-CHRIST pendant sa vie. Et ainsi on n'eust pas esté coupable de ne pas croire en luy avant sa mort, si les miracles n'eussent pas été décisifs. Donc les miracles suffisent quand on ne voit pas que la doctrine soit contraire, & on y doit croire.

7.* JESUS-CHRIST a prouvé qu'il étoit le Messie, en verifiant plûtost sa doctrine & sa mission par ses miracles que par l'Ecriture & par les propheties.

C'est par les miracles que Nicodéme reconnoist que sa doctrine est de Dieu : *Scimus* Ioan. 3. 2. *quia à Deo venisti, Magister; nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit*

*Deus*

*Deus cum eo.* Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles. XXVII.

Ainsi quand mesme la doctrine seroit suspecte, comme celle de JESUS-CHRIST pouvoit l'estre à Nicodéme, à cause qu'elle sembloit détruire les traditions des Pharisiens ; s'il y a des miracles clairs & évidens du mesme costé, il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il y pourroit avoir de difficulté de la part de la doctrine : ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Il y a un devoir réciproque entre Dieu & les hommes. *Accusez-moy*, dit Dieu dans Isaïe. Et en un autre endroit : *Qu'ay-je dû faire à ma vigne, que je ne luy aye fait ?* *Isa.* 1. 18. *Ibid.* 5. 4.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la Religion qu'il leur envoye. Dieu doit aux hommes de ne les pas induire en erreur.

Or ils seroient induits en erreur, si les faiseurs de miracles annonçoient une fausse doctrine qui ne parust pas visiblement fausse aux lumieres du sens commun, & si un plus grand faiseur de miracles n'avoit déja averti de ne les pas croire.

Ainsi s'il y avoit division dans l'Eglise, & que les Ariens par exemple, qui se disoient fondez sur l'Escriture comme les Catholiques, eussent fait des miracles, & non les Catholiques, on eust esté induit en erreur. Car comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'estre crû sur son authorité privée ; aussi un homme qui pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ref-

XXVII. suscite les morts, prédit l'avenir, transporte les montagnes, guerit les maladies, merite d'être cru, & on est impie si on ne s'y rend ; à moins qu'il ne soit démenti par quelque autre qui fasse encore de plus grands miracles.

Mais n'est-il pas dit que Dieu nous tente ? Et ainsi ne nous peut-il pas tenter par des miracles qui semblent porter à la fausseté ?

Il y a bien de la difference entre tenter, & induire en erreur. Dieu tente ; mais il n'induit point en erreur. Tenter, c'est procurer les occasions qui n'imposent point de necessité. Induire en erreur, c'est mettre l'homme dans la necessité de conclure & suivre une fausseté. C'est ce que Dieu ne peut faire, & ce qu'il feroit neanmoins, s'il permettoit que dans une question obscure il se fist des miracles du costé de la fausseté.

On doit conclure de là, qu'il est impossible qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine, & n'en faisant paroistre qu'une bonne, & se disant conforme à Dieu & à l'Eglise, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse & subtile : cela ne se peut. Et encore moins, que Dieu, qui connoist les cœurs, fasse des miracles en faveur d'une personne de cette sorte.

8. * Il y a bien de la difference entre n'être pas pour JESUS-CHRIST & le dire ; ou n'estre pas pour JESUS-CHRIST & feindre d'en estre. Les premiers pourroient peut-être faire des miracles, non les autres ; car il est clair des uns, qu'ils sont contre la vérité, non des autres ; & ainsi les miracles sont plus clairs.

Les

Les miracles discernent donc aux choses XXVII.
douteuses, entre les peuples Juif, & Payen ; Juif, & Chrestien ; Catholique, hérétique ; calomniez, calomniateurs ; entre les trois croix.

C'est ce que l'on a vû dans tous les combats de la verité contre l'erreur, d'Abel contre Caïn, de Moyse contre les magiciens de Pharaon, d'Elie contre les faux Prophetes, de JESUS-CHRIST contre les Pharisiens, de Saint Paul contre Barjesu, des Apôtres contre les Exorcistes, des Chrestiens contre les infidelles, des Catholiques contre les hérétiques. Et c'est ce qui se verra aussi dans le combat d'Elie & Enoch contre l'Antechrist. Toûjours le vray prévaut en miracles.

Enfin jamais en la contention du vray Dieu, ou de la verité de la Religion, il n'est arrivé de miracle du costé de l'erreur, qu'il n'en soit aussi arrivé de plus grand du costé de la verité.

Par cette regle, il est clair que les Juifs estoient obligez de croire JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST leur estoit suspect. Mais ses miracles estoient infiniment plus clairs que les soupçons que l'on avoit contre luy. Il le falloit donc croire.

9. * Du temps de JESUS-CHRIST les uns croyoient en luy ; les autres n'y croyoient pas, à cause des propheties qui disoient, que le Messie devoit naistre en Bethléem, au lieu qu'on croioit que JESUS-CHRIST étoit né dans Nazareth. Mais ils devoient mieux prendre garde, s'il n'étoit pas né en Bethléem. Car

XXVII. ſes miracles étant convainquans, ces prétenduës contradictions de ſa doctrine à l'Eſcriture & cette obſcurité ne les excuſoit pas, mais les aveugloit.

10. * JESUS-CHRIST guérit l'aveugle né, & fit quantité de miracles au jour du ſabath. Par où il aveugloit les Phariſiens, qui diſoient qu'il falloit juger des miracles par la doctrine.

Mais par la meſme regle qu'on devoit croire JESUS-CHRIST, on ne devra point croire l'Antechriſt.

JESUS-CHRIST ne parloit ny contre Dieu, ny contre Moyſe. L'Antechriſt & les faux Prophetes prédits par l'un & l'autre Teſtament parleront ouvertement contre Dieu & contre JESUS-CHRIST. Qui ſeroit ennemy couvert, Dieu ne permetteroit pas qu'il fiſt des miracles ouvertement.

11. * Moyſe a prédit JESUS-CHRIST, & ordonné de le ſuivre. JESUS-CHRIST a prédit l'Antechriſt, & deffendu de le ſuivre.

12. * Les miracles de JESUS-CHRIST ne ſont pas prédits par l'Antechriſt. Mais les miracles de l'Antechriſt ſont prédits par JESUS-CHRIST. Et ainſi, ſi JESUS-CHRIST n'eſtoit pas le Meſſie il auroit bien induit en erreur; mais on n'y ſçauroit eſtre induit avec raiſon par les miracles de l'Antechriſt. Et c'eſt pourquoy les miracles de l'Antechriſt ne nuiſent point à ceux de JESUS-CHRIST. Auſſi quand JESUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antechriſt, a-t'il crû détruire la foy de ſes propres miracles?

13. * Il

13. * Il n'y a nulle raison de croire à l'Antechrist, qui ne soit à croire en JESUS-CHRIST. Mais il y en a à croire en JESUS-CHRIST, qui ne sont pas à croire à l'Antechrist. XXVII.

14. * Les miracles ont servi à la fondation, & serviront à la continuation de l'Eglise jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin.

C'est pourquoy Dieu afin de conserver cette preuve à son Eglise, ou il a confondu les faux miracles, ou il les a prédits. Et par l'un & l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à nostre égard, & nous y a élevez nous-mesmes.

Il en arrivera de mesme à l'avenir : ou Dieu ne permettra pas de faux miracles, ou il en procurera de plus grands.

Car les miracles ont une telle force, qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pensast point quand ils seroient contre luy, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu ; sans quoy ils eussent esté capables de troubler.

Et ainsi tant s'en faut que ces passages du 13. chap. du Deuteronome, qui portent, qu'il ne faut point croire ny écouter ceux qui feront des miracles, & qui détourneront du service de Dieu, & celuy de Saint Marc ; *Il s'élevera de faux Christs, & de faux Prophetes qui feront des prodiges & des choses étonnantes, jusqu'à seduire, s'il estoit possible, les élûs-mesmes* ; & quelques autres semblables, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force. *Marc. 13. 22.*

15. * Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais mi-

XXVII. miracles, c'est le défaut de charité : *Vous ne croyez pas*, dit JESUS-CHRIST parlant aux
*Ioan. 10. 16.* Juifs, *parce que vous n'estes pas de mes brebis*. Ce qui fait croire les faux c'est le défaut de chari-
*2. Thess. 2. 10. 11.* té : *Eò quòd charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio.*

16. * Lors que j'ay consideré d'où vient qu'on ajoûte tant de foy à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remedes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la veritable cause est qu'il y a de vrais remedes ; car il ne seroit pas possible qu'il y en eust tant de faux, & qu'on y donnast tant de créance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, & que tous les maux eussent esté incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginez qu'ils en pourroient donner ; & encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantez d'en avoir. De même que si un homme se vantoit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remedes qui se sont trouvez véritables par la connoissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là, parce que la chose ne pouvant estre niée en general, puis qu'il y a des effets particuliers qui sont veritables, le peuple qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la Lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ain-

Ainsi il me paroist aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortileges, &c. que parce qu'il y en a de vrais; ny de fausses Religions, que parce qu'il y en a une veritable. Car s'il n'y avoit jamais eu rien de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que tant d'autres l'eussent crû. Mais comme il y a eu de tres-grandes choses veritables, & qu'ainsi elles ont esté crûës par de grands hommes, cette impression a esté cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi au lieu de conclure, qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux; il faut dire au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, & qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais; & qu'il n'y a de même de fausses Religions, que parce qu'il y en a une veritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme se trouvant plié de ce costé-là par la vérité, devient susceptible par-là de toutes les faussetez. XXVII.

17. * Il est dit: croyez à l'Eglise; mais il n'est pas dit: croyez aux miracles; à cause que le dernier est naturel, & non pas le premier. L'un avoit besoin de precepte, non pas l'autre.

18. * Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paroistre par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions; puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre, que pour exciter nostre foy à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connoissons avec plus de certitude.

Si

XXVII. Si Dieu se découvroit continuellement aux hommes, il n'y auroit point de merite à le croire; & s'il ne se découvroit jamais, il y auroit peu de foy. Mais il se cache ordinairement, & se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cét étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la veüe des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la veüe des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la nature, qui nous le couvre, jusques à l'Incarnation; & quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il estoit bien plus reconnoissable quand il estoit invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses Apostres, de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avenement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange & le plus obscur secret de tous; sçavoir sous les especes de l'Eucharistie. C'est ce Sacrement que Saint Jean appelle dans l'Apocalypse *une manne cachée*; & je crois qu'Isaïe le voyoit en cét estat, lors qu'il dit en esprit de prophetie : *Veritablement tu es un Dieu caché.* C'est là le dernier secret où il peut estre. Le voile de la nature qui couvre Dieu a esté pénétré par plusieurs infidelles, qui, comme dit Saint Paul, ont reconnu un Dieu invisible, par la nature visible. Beaucoup de Chrestiens heretiques l'ont connu à travers son humanité, & adorent JESUS-CHRIST Dieu & homme. Mais pour nous nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusques à le recon-

*Apoc.* 2. 17. *Isa.* 45. 15.

connoiſtre ſous les eſpeces du pain & du vin. XXVIII.

On peut ajoûter à ces conſiderations le ſecret de l'Eſprit de Dieu caché encore dans l'Eſcriture. Car il y a deux ſens parfaits, le litteral & le myſtique ; & les Juifs s'arreſtant à l'un, ne penſent pas ſeulement qu'il y en ait un autre, & ne ſongent pas à le chercher. De même que les impies voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, ſans penſer qu'il y en ait un autre autheur. Et comme les Juifs voyant un homme parfait en JESUS-CHRIST, n'ont pas penſé à y chercher une autre nature: *Nous n'avons pas penſé que ce fuſt luy*, dit encore Iſaïe. Et de meſme enfin que les hérétiques voyant les apparences parfaites du pain dans l'Euchariſtie, ne penſent pas à y chercher une autre ſubſtance. Toutes choſes couvrent quelque myſtere. Toutes choſes ſont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chreſtiens doivent le reconnoiſtre en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduiſent. Les joyes temporelles couvrent les maux éternels qu'elles cauſent. Prions Dieu de nous le faire reconnoiſtre & ſervir en tout ; & rendons-luy des graces infinies, de ce que s'eſtant caché en toutes choſes pour tant d'autres, il s'eſt découvert en toutes choſes & en tant de manieres pour nous.

*Iſa. 53. 3.*

## XXVIII.

### *Penſées Chreſtiennes.*

1. LEs impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs paſſions ſans connoiſtre Dieu, & ſans ſe mettre en peine de le chercher vé-

XXVIII. vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foy qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs qui combattent si opiniastrément la Religion Chrestienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foy qu'ils attaquent, qui est que JESUS-CHRIST est le veritable Messie, & qu'il est venu racheter les hommes, & les retirer de la corruption & de la misere où ils estoient; tant par l'estat où l'on les voit aujourd'huy & qui se trouve prédit dans les propheties, que par ces mêmes propheties qu'ils portent, & qu'ils conservent inviolablement comme les marques ausquelles on doit reconnoistre le Messie. Ainsi les preuves de la corruption des hommes, & de la redemption de J. C. qui sont les deux principales véritez qu'établit le Christianisme, se tirent des impies qui vivent dans l'indifference de la Religion, & des Juifs qui en sont les ennemis irréconciliables.

2. * La dignité de l'homme consistoit, dans son innocence à dominer sur les creatures, & à en user, mais aujourd'huy elle consiste à s'en séparer, & à s'y assujettir.

3. * Il y en a plusieurs qui errent d'autant plus dangereusement, qu'ils prennent une vérité pour le principe de leur erreur. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté; mais de suivre une vérité à l'exclusion d'une autre.

4. * Il y a un grand nombre de véritez, & de foy, & de morale, qui semblent répugnantes & contraires, & qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La

XXVIII.

La fource de toutes les hérefies, eft l'exclufion de quelques-unes de ces véritez. Et la fource de toutes les objections que nous font les hérétiques, eft l'ignorance de quelques-unes de nos véritez.

Et d'ordinaire il arrive que ne pouvant concevoir le rapport de deux véritez oppofées, & croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclufion de l'autre, ils s'attachent à l'une, & ils excluent l'autre.

Les Neftoriens vouloient qu'il y eût deux perfonnes en JESUS-CHRIST, parce qu'il y a deux natures: & les Eutychiens au contraire, qu'il n'y eût qu'une nature, parce qu'il n'y a qu'une perfonne. Les Catholiques font Orthodoxes, parce qu'ils joignent enfemble les deux véritez de deux natures & d'une feule perfonne.

Nous croyons que la fubftance du pain étant changée en celle du corps de noftre Seigneur JESUS-CHRIST, il eft prefent réellement au Saint Sacrement. Voilà une des véritez. Une autre eft, que ce Sacrement eft auffi une figure de la Croix, & de la gloire, & une commemoration des deux. Voilà la foy Catholique qui comprend ces deux véritez, qui femblent oppofées.

L'héréfie d'aujourd'huy ne concevant pas que ce Sacrement contient tout enfemble & la prefence de JESUS-CHRIST, & fa figure, & qu'il foit facrifice, & commemoration de facrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces veritez, fans exclure l'autre.

Par cette raifon ils s'attachent à ce point, que

XXVIII. que ce Sacrement est figuratif; & en cela ils ne sont pas heretiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité; & de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Peres qui le disent. Enfin ils nient la présence réelle; & en cela ils sont hérétiques.

C'est pourquoy le plus court moyen pour empêcher les hérésies, est d'instruire de toutes les véritez: & le plus seur moyen de les réfuter, est de les déclarer toutes.

5. * La grace sera toûjours dans le monde, & aussi la nature. Il y aura toûjours des Pelagiens, & toûjours des Catholiques; parce que la premiere naissance fait les uns, & la seconde naissance fait les autres.

6. * C'est l'Eglise qui merite avec JESUS-CHRIST qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable Religion. Et ce sont ensuitte ces personnes converties, qui secourent la mere qui les a delivrées.

7. * Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, & n'appartient plus à JESUS-CHRIST. Toutes les vertus, le martyre, les austéritez & toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Eglise, & de la communion du chef de l'Eglise qui est le Pape.

8. * Ce sera une des confusions des damnez, de voir qu'ils seront condamnez par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la Religion Chrestienne.

9. * Il y a cela de commun entre la vie ordi-

dinaire des hommes & celle des Saints, qu'ils aspirent tous à la félicité : & ils ne different qu'en l'objet où ils la placent. Les uns & les autres appellent leur ennemis ceux qui les empéchent d'y arriver. XXVIII.

10. * Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais, par la volonté de Dieu qui ne peut estre ny injuste ny aveugle, & non pas par la nostre propre, qui est toûjours pleine de malice & d'erreur.

11. * JESUS-CHRIST à donné dans l'Evangile cette marque pour reconnoistre ceux qui ont la foy, qui est qu'ils parleront un langage nouveau. Et en effet le renouvellement des pensées & des desirs cause celuy des discours. Car ces nouveautez qui ne peuvent déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne luy peut plaire, sont differentes des nouveautez de la terre, en ce que les choses du monde quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant ; au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. Nostre vieil homme perit, dit Saint Paul, & se renouvelle de jour en jour, & il ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse le Cantique nouveau dont parle David dans ses Pseaumes, c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

12. * Quand Saint Pierre & les Apostres déliberent d'abolir la circoncision, où il s'agissoit d'agir contre la loy de Dieu, ils ne consultent point les Prophetes, mais simplement la reception du Saint Esprit en la personne des

XXVIII. des incirconcis. Ils jugent plus seur que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la loy. Ils sçavoient que la fin de la loy n'estoit que le Saint Esprit, & qu'ainsi puisqu'on l'avoit bien sans circoncision, elle n'estoit pas necessaire.

13. * Deux loix suffisent pour regler toute la Republique Chrestienne, mieux que toutes les loix politiques, l'amour de Dieu, & celuy du prochain.

14. * La Religion est proportionnée à toute sorte d'esprits. Le commun des hommes s'arreste à l'estat & à l'établissement où elle est: & cette Religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la verité. Les autres vont jusqu'aux Apostres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les Anges la voyent encore mieux, & de plus loin ; car ils la voyent en Dieu mesme.

15. * Ceux à qui Dieu a donné la Religion par sentiment du cœur sont bien heureux, & bien persuadez. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime luy-mesme dans le cœur, sans quoy la foy est inutile pour le salut.

16. * Dieu pour se réserver à luy seul le droit de nous instruire, & pour nous rendre la difficulté de nostre estre inintelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou pour mieux dire, si bas que nous estions incapables d'y arriver. De sorte que ce n'est pas par les agitations de nôtre raison, mais par la simple soûmission de

la

la raiſon, que nous pouvons veritablement nous connoiſtre. XXVIII.

17. * Les impies qui font profeſſion de ſuivre la raiſon doivent eſtre eſtrangement forts en raiſon. Que diſent-ils donc? Ne voyons-nous pas, diſent-ils, mourir & vivre les beſtes comme les hommes, & les Turcs comme les Chreſtiens? Ils ont leur cérémonies, leurs Prophetes, leurs Docteurs, leurs Saints, leurs Religieux comme nous, &c. Cela eſt-il contraire à l'Eſcriture? Ne dit-elle pas tout cela? Si vous ne vous ſouciez gueres de ſçavoir la vérité, en voilà aſſez pour demeurer en repos. Mais ſi vous deſirez de tout voſtre cœur de la connoiſtre, ce n'eſt pas aſſez regarder au détail. C'en ſeroit peut-eſtre aſſez pour une vaine queſtion de Philoſophie; mais icy où il y va de tout..... Et cependant aprés une refléxion legere de cette ſorte, on s'amuſera &c.

18. * C'eſt une choſe horrible, de ſentir continuellement s'écouler tout ce qu'on poſſede; & qu'on s'y puiſſe attacher, ſans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque choſe de permanent.

19. * Il faut vivre autrement dans le monde ſelon ces diverſes ſuppoſitions: ſi on pouvoit y eſtre toûjours: s'il eſt ſeur qu'on n'y ſera pas long-temps, & incertain ſi on y ſera une heure. Cette derniere ſuppoſition eſt la noſtre.

20. * Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaiſnes, & tous condamnez à la mort; dont les uns eſtant chaque jour égorgez à la veuë des autres, ceux qui reſtent voyent

M leur

XXVIII. leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans esperance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

21. * Par les partis vous devez vous mettre en peine de rechercher la verité. Car si vous mourez sans adorer le vray principe; vous estes perdu. Mais, dites-vous, s'il avoit voulu que je l'adorasse, il m'auroit laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t'il fait, mais vous les negligez. Cherchez-les du moins: cela le vaut bien.

22. * Les Athées doivent dire des choses parfaitement claires. Or il faudroit avoir perdu le sens pour dire qu'il est parfaitement clair que l'ame est mortelle. Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic: mais il importe à toute la vie de sçavoir si l'ame est mortelle ou immortelle.

23. * Les propheties, les miracles mesmes, & les autres preuves de nostre Religion, ne sont pas de telle sorte qu'on puisse dire qu'elles sont geometriquement convaincantes. Mais il me suffit presentement que vous m'accordiez que ce n'est pas pécher contre la raison que de les croire. Elles ont de la clarté & de l'obscurité, pour éclairer les uns, & obscurcir les autres. Mais la clarté est telle qu'elle surpasse, ou égale pour le moins, ce qu'il y a de plus clair au contraire: de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre & ce ne peut estre que la concupiscence & la malice du cœur. Ainsi il y a assez de clarté pour condamner ceux qui refusent de croire,

re, & non assez pour les gagner ; afin qu'il paroisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grace & non la raison, qui la fait suivre ; & qu'en ceux qui la fuyent, c'est la concupiscence & non la raison, qui la fait fuïr.

24. * Qui peut ne pas admirer & embrasser une Religion, qui connoist à fond ce qu'on reconnoist d'autant plus qu'on a plus de lumiere ?

25. * Un homme qui découvre des preuves de la Religion Chrestienne, est comme un heritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t'il qu'ils sont faux ; & negligera-t'il de les examiner ?

26. * Deux sortes de personnes connoissent un Dieu ; ceux qui ont le cœur humilié, & qui aiment le mépris & l'abaissement, quelque degré d'esprit qu'ils ayent, bas ou relevé : ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelques oppositions qu'ils y ayent.

27. * Les Sages parmy les Payens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont esté persecutez ; les Juifs haïs ; les Chrestiens encore plus.

28. * Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la resurrection des corps, & l'enfantement de la Vierge, que la creation. Est-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire : Et si on n'avoit jamais sçeu ce que c'est que generation, trouveroit-on plus étrange qu'un enfant vinst d'une fille seule, que d'un homme & d'une femme ?

29. * Il y a grande difference entre repos, & seureté de conscience. Rien ne doit donner le repos, que la recherche sincére de la ve-

XXVIII. verité. Et rien ne peut donner l'assûrance, que la vérité.

30. * Il y a deux véritez de foy également constantes : l'une, que l'homme dans l'estat de la creation, ou dans celuy de la grace, est élevé au-dessus de toute la nature, rendu semblable à Dieu, & participant de la divinité : l'autre, qu'en l'estat de corruption, & du peché, il est déchû de cet estat, & rendu semblable aux bestes. Ces deux propositions sont également fermes & certaines. L'Escriture nous les déclare manifestement, lors qu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ, esse cum filiis ho-*
Prov. 8. *minum. Effundam Spiritum meum super omnem*
31. Ioël. 2. *carnem. Dii estis*, &c. Et qu'elle dit en d'au-
28. tres : *Omnis caro fœnum. Homo comparatus*
Ps 81. 6. *est jumentis insipientibus, & similis factus est*
Is. 40. 6. Ps. 48. *illis. Dixi in corde meo de filiis hominum, ut*
13. *probaret eos Deus, & ostenderet similes esse be-*
Eccles. 3. *stiis*, &c.
18.

31. * Les exemples des morts genereuses des Lacedemoniens & autres ne nous touchent gueres; car qu'est-ce que tout cela nous apporte ? Mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche ; car ce sont nos membres. Nous avons un lien commun avec eux : leur resolution peut former la nostre. Il n'est rien de cela aux exemples des Payens : nous n'avons point de liaison à eux ; comme la richesse d'un étranger ne fait pas la nôtre, mais bien celle d'un pere ou d'un mari.

32. * On ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celuy qui entraisne, comme dit Saint

Saint Augustin. Mais quand on commence à résister, & à macher en s'éloignant, on souffre bien; le lien s'étend & endure toute la violence; & ce lien est nostre propre corps, qui ne le rompt qu'à la mort. Nostre Seigneur a dit, que depuis la venuë de Jean Baptiste, c'est-à-dire, depuis son avénement dans chaque fidelle, le Royaume de Dieu souffre violence, & que les violens le ravissent. Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous pouvons tout, dit Saint Leon, avec celuy sans lequel nous ne pouvons rien. Il faut donc se resoudere à souffrir cette guerre toute sa vie; car il n'y a point icy de paix. JESUS-CHRIST est venu apporter le coûteau, & non pas la paix. Mais neanmoins il faut avoüer, que comme l'Escriture dit, que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu; aussi on peut dire que cette guerre, qui paroist dure aux hommes, est une paix devant Dieu; car c'est cette paix que JESUS-CHRIST a aussi apportée. Elle ne sera neanmoins parfaite, que quand le corps sera détruit; & c'est ce qui fait souhaitter la mort, en souffrant neanmoins de bon cœur la vie, pour l'amour de celuy qui a souffert pour nous & la vie & la mort, & qui peut nous donner plus de biens, que nous n'en pouvons ny demander, ny imaginer, comme dit Saint Paul. XXVIII.

33. * Il faut tâcher de ne s'affliger de rien, & de prendre tout ce qui arrive pour le meil-

XXVIII. leur. Je crois que c'est un devoir, & qu'on péche en ne le faisant pas. Car enfin, la raison pour laquelle les péchez sont péchez, est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. Et ainsi l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connoissons en Dieu, il est visible ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événemens, ce seroit un péché de ne s'y pas accommoder.

34. * Lorsque la vérité est abandonnée & persecutée, il semble que ce soit un temps où le service qu'on rend à Dieu, en la défendant, luy est bien agreable. Il veut que nous jugions de la grace par la nature. Et ainsi il permet de considerer, que comme un Prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui luy demeurent fidelles dans la revolte publique; de même, il semble que Dieu considere avec une bonté particuliere ceux qui deffendent la pureté de la Religion, quand elle est combattuë. Mais il y a cette difference entre les Rois de la terre, & le Roy des Roys, que les Princes ne rendent pas leurs sujets fidelles, mais qu'ils les trouvent tels; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidelles sans sa grace, & qu'il les rend fidelles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les Roys témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux qui demeurent dans le devoir & dans leur obéïssance, il arrive au contraire que ceux qui subsistent dans le service de Dieu, luy en sont eux-mêmes infiniment redevables.

35. * Ce ne sont ny les austeritez du corps, ny

ny les agitations de l'eſprit, mais les bons mou- XXVIII.
vemens du cœur, qui meritent, & qui ſoûtien-
nent les peines du corps & de l'eſprit. Car en-
fin il faut ces deux choſes pour ſanctifier, pei-
nes, & plaiſirs. Saint Paul a dit, que ceux qui
entreront dans la bonne vie trouveront des
troubles & des inquietudes en grand nombre.
Cela doit conſoler ceux qui en ſentent; puis
qu'eſtant avertis que le chemin du ciel qu'ils
cherchent en eſt rempli, ils doivent ſe réjoüir
de rencontrer des marques qu'ils ſont dans le
véritable chemin. Mais ces peines-là ne ſont
pas ſans plaiſirs, & ne ſont jamais ſurmontées
que par le plaiſir. Car de meſme que ceux qui
quittent Dieu pour retourner au monde, ne le
font que parce qu'ils trouvent plus de douceur
dans les plaiſirs de la terre que dans ceux de
l'union avec Dieu, & que ce charme victo-
rieux les entraiſne, & les faiſant repentir de
leur premier choix les rend ***des penitens du dia-
ble***, ſelon la parole de Tertullien; de meſme
on ne quitteroit jamais les plaiſirs du monde
pour embraſſer la croix de JESUS-CHRIST,
ſi on ne trouvoit plus d[illegible]eur dans le mé-
pris, dans la pauvreté, [illegible] énuëment, &
dans le rebut des hom[illegible] dans les deli-
ces du péché. Et ainſi, [illegible] dit Tertullien,
*il ne faut pas croire que la vie des Chrétiens ſoit
une vie de triſteſſe. On ne quitte les plaiſirs que
pour d'autres plus grands. Priez toûjours*, dit
Saint Paul, *rendez graces tousjours, rejoüiſſez-
vous toujours.* C'eſt la joye d'avoir trouvé
Dieu, qui eſt le principe de la triſteſſe de l'a-
voir offenſé; & de tout le changement de vie.

XXVIII. Celuy qui a trouvé le threſor dans un champ en a une telle joye, ſelon JESUS-CHRIST, qu'elle luy fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde ont leur triſteſſe; mais ils n'ont point cette joye que le monde ne peut donner ny oſter, dit JESUS-CHRIST même. Les bien-heureux ont cette joye ſans aucune triſteſſe. Et les Chreſtiens ont cette joye meſlée de la triſteſſe d'avoir ſuivi d'autres plaiſirs, & de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaiſirs qui nous tentent ſans relâche. Ainſi nous devons travailler ſans ceſſe à nous conſerver cette crainte, qui conſerve & modére noſtre joye : & ſelon qu'on ſe ſent trop emporter vers l'un, ſe pancher vers l'autre pour demeurer debout. Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, & ſouvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjoüiſſance, dit l'Eſcriture, juſqu'à ce que la promeſſe que JESUS-CHRIST nous a faite de rendre ſa joye pleine en nous, ſoit accomplie. Ne nous laiſſons donc pas abbatre à la triſteſſe, & ne croions pas que la pieté ne conſiſte qu'en une amertume [illegible] onſolation. La véritable pieté, qui ne ſe [illegible] arfaite que dans le ciel, eſt ſi pleine d[illegible] ons qu'elle en remplit & l'entrée & le [illegible] z & le couronnement. C'eſt une lumiere ſi éclatante, qu'elle réjaillit ſur tout ce qui lui appartient. S'il y a quelque triſteſſe meſlée, & ſur tout à l'entrée, c'eſt de nous qu'elle vient, & non pas de la vertu ; car ce n'eſt pas l'effet de la pieté qui commence d'eſtre en nous, mais de l'impieté qui y eſt encore. Oſtons l'impieté, & la joie ſera ſans mêlan-

lange. Ne nous en prenons donc pas à la devotion, mais à nous-meſmes ; & n'y cherchons du ſoulagement que par noſtre correction. XXVIII.

36.* Le paſſé ne nous doit point embaraſſer puiſque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes. Mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puiſqu'il n'eſt point du tout à noſtre égard, & que nous n'y arriverons peut-eſtre jamais. Le preſent eſt le ſeul temps qui eſt véritablement à nous, & dont nous devons uſer ſelon Dieu. C'eſt là où nos penſées doivent être principalement rapportées. Cependant le monde eſt ſi inquiet qu'on ne penſe preſque jamais à la vie preſente, & à l'inſtant où l'on vit; mais à celuy où l'on vivra. De ſorte qu'on eſt toûjours en eſtat de vivre à l'avenir, & jamais de vivre maintenant. Noſtre Seigneur n'a pas voulu que noſtre prévoiance s'étendiſt plus loin que le jour où nous ſommes. Ce ſont les bornes qu'il nous fait garder & pour nôtre ſalut, & pour noſtre propre repos.

37. * On ſe corrige quelquefois mieux par la veuë du mal, que par l'exemple du bien ; & il eſt bon de s'accoutumer à profiter du mal, puis qu'il eſt ſi ordinaire, au lieu que le bien eſt ſi rare.

38. * Dans le 13. chapitre de Saint Marc, JESUS-CHRIST fait un grand diſcours à ſes Apoſtres ſur ſon dernier avénement. Et comme tout ce qui arrive à l'Egliſe arrive auſſi à chaque Chreſtien en particulier, il eſt certain que tout ce chapitre prédit auſſi bien l'eſtat de chaque perſonne qui en ſe convertiſſant dé-

XXVIII. truit le vieil homme en elle, que l'eſtat de l'univers entier qui ſera détruit pour faire place à de nouveaux cieux & à une nouvelle terre, comme dit l'Eſcriture. La prédiction qui y eſt contenuë de la ruine du temple réprouvé qui figure la ruine de l'homme reprouvé qui eſt en chacun de nous, & dont il eſt dit, qu'il ne ſera laiſſé pierre ſur pierre, marque qu'il ne doit eſtre laiſſé aucune paſſion du vieil homme. Et ces effroyables guerres civiles & domeſtiques repreſentent ſi bien le trouble interieur que ſentent ceux qui ſe donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint, &c.

39. * Le Saint Eſprit repoſe inviſiblement dans les reliques de ceux qui ſont morts dans la grace de Dieu, juſqu'à ce qu'il y paroiſſe viſiblement dans la reſurrection : & c'eſt ce qui rend les reliques des Saints ſi dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les ſiens, non pas même dans le ſepulchre, où leurs corps, quoy que morts aux yeux des hommes, ſont plus vivans devant Dieu, à cauſe que le péché n'y eſt plus; au lieu qu'il y réſide toûjours durant cette vie, au moins quand à ſa racine; car les fruits du péché n'y ſont pas toûjours. Et cette malheureuſe racine, qui en eſt inſéparable pendant la vie, fait qu'il n'eſt pas permis de les honorer alors, puis qu'ils ſont plûtoſt dignes d'eſtre haïs. C'eſt pour cela que la mort eſt neceſſaire pour mortifier entierement cette malheureuſe racine; & c'eſt ce qui la rend ſouhaitable ?

40. * Les élûs ignoreront leurs vertus, & les réprouvez leurs crimes : *Seigneur*, diront les

les uns & les autres, *quand vous avons-nous veu avoir faim?* &c. XXVIII.

41. * JESUS-CHRIST n'a point voulu du témoignage des demons, ny de ceux qui n'avoient pas vocation; mais de Dieu & de Jean Baptiſte. *Matth.* 25. 37. 64.

42. * En écrivant ma penſée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait ſouvenier de ma foibleſſe, que j'oublie à toute heure; ce qui m'inſtruit autant que ma penſée oubliée; car je ne tends qu'à connoiſtre mon néant.

43.* Les défauts de Montagne ſont grands. Il eſt plein de mots ſales & deshonneſtes. Cela ne vaut rien. Ses ſentimens ſur l'homicide volontaire & ſur la mort ſont horribles. Il inſpire une nonchalance du ſalut, ſans crainte & ſans repentir. Son livre n'étant point fait pour porter à la pieté, il n'y eſtoit pas obligé; mais on eſt toûjours obligé de n'en pas détourner. Quoy qu'on puiſſe dire pour excuſer ſes ſentimens trop libres ſur pluſieurs choſes, on ne ſçauroit excuſer en aucune ſorte ſes ſentimens tout payens ſur la mort; car il faut renoncer à toute pieté, ſi on ne veut au moins mourir Chreſtiennement: or il ne penſe qu'à mourir lâchement & mollement par tout ſon livre.

44. * Ce qui nous trompe en comparant ce qui s'eſt paſſé autrefois dans l'Egliſe à ce qui s'y voit maintenant, c'eſt qu'ordinairement on regarde Saint Athanaſe, Sainte Thereſe, & les autres Saints comme couronnez de gloire. Preſentement que le temps a éclairci les choſes, cela paroiſt véritablement ainſi.

XXVIII. Mais au temps que l'on perſecutoit ce grand Saint, c'eſtoit un homme qui s'appelloit Athanaſe, & Sainte Thereſe dans le ſien êtoit
Iac.5.17. une Religieuſe comme les autres. *Elie eſtoit un homme comme nous, & ſujet aux meſmes paſſions que nous*, dit l'Apoſtre Saint Jacques, pour deſabuſer les Chreſtiens de cette fauſſe idée qui nous fait rejetter l'exemple des Saints comme diſproportionné à noſtre eſtat : c'eſtoient des Saints, diſons-nous, ce n'eſt pas comme nous.

45. * A ceux qui ont de la repugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer, qu'elle n'eſt point contraire à la raiſon; en ſuite, qu'elle eſt vénérable, & en donner du reſpect; aprés la rendre aimable, & faire ſouhaiter qu'elle fuſt vraye; & puis, montrer par des preuves inconteſtables qu'elle eſt vraie; faire voir ſon antiquité & ſa ſainteté, par ſa grandeur & par ſon élévation; & enfin qu'elle eſt aimable, parce qu'elle promet le vray bien.

46. * Un mot de David, ou de Moyſe, comme celuy-cy, *que Dieu circoncira les cœurs*, fait juger de leur eſprit. Que tous les autres diſcours ſoient équivoques, & qu'il ſoit incertain s'ils ſont de Philoſophes, ou de Chrétiens, un mot de cette nature détermine tout le reſte. Juſques-là l'ambiguité dure, mais non pas aprés.

47. * De ſe tromper en croyant vraye la Religion Chreſtienne, il n'y a pas grand choſe à perdre. Mais quel malheur de ſe tromper en la croyant fauſſe !

48. * Les conditions les plus aiſées à vivre

ſe-

selon le monde sont les plus difficiles à vivre XXVIII.
selon Dieu; & au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie Religieuse; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge & dans de grands biens, selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, & sans y prendre de part & de goust.

49. * L'ancien Testament contenoit les figures de la joye future, & le nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures estoient de joye, les moyens sont de pénitence. Et neanmoins l'agneau Paschal estoit mangé avec des laictuës sauvages, *cum amaritudinibus*, pour marquer toûjours qu'on ne pouvoit trouver la joye que par l'amertume.

50. * Le mot de Galilée prononcé comme par hazard par la foule des Juifs, en accusant JESUS CHRSIT devant Pilate donna sujet à Pilate d'envoyer JESUS-CHRIST à Herode; en quoy fut accompli le mystere, qu'il devoit estre jugé par les Juifs & les Gentils. Le hazard en apparence fut la cause de l'accomplissement du mystere.

51. * Un homme me disoit un jour, qu'il avoit grande joye & confiance en sortant de confession. Un autre me disoit, qu'il estoit en crainte. Je pensay sur cela que de ces deux on en feroit un bon, & que chacun manquoit en ce qu'il n'avoit pas le sentiment de l'autre.

52. * Il y a plaisir d'estre dans un vaisseau battu de l'orage, lors qu'on est assûré qu'il ne périra point. Les persecutions qui travaillent l'Eglise sont de cette nature.

XXVIII. 53. * Comme les deux sources de nos péchez sont l'orgueil & la paresse, Dieu nous a découvert en luy deux qualitez pour les guérir, sa misericorde, & sa justice. Le propre de la justice est d'abbatre l'orgueil; & le propre de la misericorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage: *La misericorde de Dieu invite à penitence*, & cet autre des Ninivites: *Faisons pénitence pour voir s'il n'auroit point pitié de nous.* Ainsi tant s'en faut que la misericorde de Dieu authorise le relâchement, qu'il n'y a rien au contraire qui le combatte davantage; & qu'au lieu de dire: s'il n'y avoit point en Dieu de misericorde, il faudroit faire toute sorte d'efforts pour accomplir ses preceptes; il faut dire au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la misericorde qu'il faut faire tout ce qu'on peut pour les accomplir.

Rom. 2. 4. Ioan. 3. 9.

54.* L'histoire de l'Eglise doit proprement estre appelée l'histoire de la vérité.

55. * Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi.* Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plûtost qu'ils n'arrosent. Heureux ceux qui estant sur ces fleuves, non pas plongez, non pas entraisnez, mais immobilement affermis; non pas debout, mais assis dans une assiette basse & seure, dont ils ne se relévent jamais avant la lumiere, mais aprés s'y estre reposez en paix; tendent la main à celuy qui les doit relever, pour les faire tenir debout

&

& fermes dans les porches de la sainte Jerusalem, où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil; & qui pleurent cependant, non pas de voir écouler toutes les choses perissables, mais dans le souvenir de leur chere patrie, de la Jerusalem celeste, aprés laquelle ils soûpirent sans cesse dans la longueur de leur exil. XXVIII.

56. * Un miracle, dit-on, affermiroit ma créance. On parle ainsi quand on ne le voit pas. Les raisons qui estant veües de loin semblent borner nostre veüe; ne la bornent plus quand on y est arrivé. On commence à voir au delà. Rien n'arreste la volubilité de nostre esprit. Il n'y a point, dit-on, de regle qui n'ait quelque exception, ny de vérite si generale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner prétexte d'appliquer l'exception au sujet present, & de dire : cela n'est pas toûjours vray; donc il y a des cas où cela n'est pas. Il ne reste plus qu'à montrer que celuy-cy en est, & il faut estre bien mal-adroit si on n'y trouve quelque jour.

57. * La charité n'est pas un precepte figuratif. Dire que JESUS-CHRIST, qui est venu oster les figures, pour mettre la vérité, ne soit venu que pour mettre la figure de la charité, & pour en oster la réalité qui estoit auparavant; cela est horrible.

58. * Le cœur a ses raisons, que la raison ne connoist point. On le sent en mille choses. C'est le cœur qui sent Dieu, & non la raison. Voilà ce que c'est que la foy parfaite. Dieu sensible au cœur.

59. * Com-

XXVIII. 59. * Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'aſtres qui n'eſtoient point pour nos Philoſophes d'auparavant ? On attaquoit hardiment l'Eſcriture ſur ce qu'on y trouve en tant d'endroits du grand nombre des étoilles. Il n'y en a que mille vingt-deux, diſoit-on; nous le ſçavons.

60. * La ſcience des choſes exterieures ne nous conſolera pas de l'ignorance de la morale, au temps de l'affliction ; mais la ſcience des mœurs nous conſolera toûjours de l'ignorance des choſes exterieures.

61. * L'homme eſt ainſi fait, qu'à force de luy dire qu'il eſt un ſot, il le croit ; & à force de ſe le dire à ſoy-même, on ſe le fait croire. Car l'homme fait luy ſeul une converſation interieure, qu'il importe de bien regler ; *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.* Il faut ſe tenir en ſilence autant qu'on peut, & ne s'entretenir que de Dieu; & ainſi on ſe le perſuade à ſoy-même.

62. * Quelle difference entre un ſoldat & un Chartreux quant à l'obéiſſance? Car ils ſont également obéiſſans, & dépendans, & dans des exercices également penibles. Mais le ſoldat eſpere toûjours devenir maiſtre, & ne le devient jamais ; car les Capitaines & les Princes mêmes ſont toûjours eſclaves & dépendans. Mais il eſpere toûjours l'indépendance, & travaille toûjours à y venir ; au lieu que le Chartreux fait vœu de n'eſtre jamais indépendant. Ils ne different pas dans la ſervitude perpetuelle que tous deux ont toûjours; mais dans l'eſperance que l'un a toûjours, & que l'autre n'a pas.

63. * La

63. * La propre volonté ne ſe ſatisferoit jamais, quand elle auroit tout ce qu'elle ſouhaitte. Mais on eſt ſatisfait dés l'inſtant qu'on y renonce. Avec elle on ne peut eſtre que mal content; ſans elle on ne peut eſtre que content. XXVIII.

64. * La vraye & unique vertu eſt de ſe haïr; car on eſt haïſſable par ſa concupiſcence; & de chercher un eſtre veritablement aimable, pour l'aimer. Mais comme nous ne pouvons aimer ce qui eſt hors de nous, il faut aimer un eſtre qui ſoit en nous, & qui ne ſoit pas nous. Or il n'y a que l'eſtre univerſel qui ſoit tel. Le Royaume de Dieu eſt en nous; le bien univerſel eſt en nous, & n'eſt pas nous.

65. * Il eſt injuſte qu'on s'attache à nous, quoy qu'on le faſſe avec plaiſir & volontairement. Nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le deſir; car nous ne ſommes la fin de perſonne, & nous n'avons pas dequoy les ſatisfaire : ne ſommes nous pas preſts à mourir, & ainſi l'objet de leur attachement mourroit. Comme nous ſerions coupables de faire croire une fauſſeté, quoy que nous la perſuadaſſions doucement, & qu'on la crût avec plaiſir, & qu'en cela on nous fiſt plaiſir; de même nous ſommes coupables, ſi nous nous faiſons aimer, & ſi nous attirons les gens à s'attacher à nous. Nous devons avertir ceux qui ſeroient preſts à conſentir au menſonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui nous en revinſt. De même nous les devons avertir, qu'ils ne doivent pas s'attacher à nous;

XXVIII. nous : car il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu, ou à le chercher.

66. * C'est estre superstitieux de mettre son esperance dans les formalitez & dans les cérémonies ; mais c'est estre superbe de ne vouloir pas s'y soûmettre.

67. * Toutes les Religions & toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls Chrestiens ont esté astreints à prendre leurs regles hors d'eux-mêmes, & à s'informer de celles que JESUS-CHRIST a laissées aux anciens pour nous estre transmises. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leurs crions, comme les Prophetes faisoient autrefois aux Juifs : *Allez au milieu de l'Eglise, informez-vous des loix que les anciens luy ont laissées, & suivez ses sentiers.* Ils répondent comme les Juifs : *Nous n'y marcherons pas ; nous voulons suivre les pensées de nostre cœur & estre comme les autres peuples.*

68. * Il y a trois moyens de croire, la raison, la coûtume, & l'inspiration. La Religion Chrestienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfans ceux qui croyent sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle excluë la raison & la coustume : au contraire, il faut ouvrir son esprit aux preuves par les raisons, & s'y confirmer par la coustume : mais elle veut qu'on s'offre par l'humiliation aux inspirations, qui seules peuvent faire le vray & salutaire effet : *ne evacuetur crux Christi.*

69. * Jamais on ne fait le mal si pleinement

ment & ſi gayement, que quand on le fait par un faux principe de conſcience. XXVIII.

70. * Les Juifs qui ont eſté appellez à dompter les nations & les Roys, ont eſté eſclaves du péché & les Chreſtiens dont la vocation a eſté à ſervir & à eſtre ſujets, ſont les enfans libres.

71. * Eſt-ce courage à un homme mourant d'aller dans la foibleſſe & dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puiſſant & éternel?

72. * Je crois volontiers les hiſtoires dont témoins ſe ſont égorger.

73. * La bonne crainte vient de la foy; la fauſſe crainte vient du doute. La bonne crainte porte à l'eſperance, parce qu'elle naiſt de la foy, & qu'on eſpere au Dieu que l'on croit; la mauvaiſe porte au deſeſpoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foy. Les uns craignent de le perdre; & les autres de le trouver.

74. * Salomon & Job ont le mieux connu la miſere de l'homme, & en ont le mieux parlé; l'un le plus heureux des hommes, & l'autre le plus malheureux; l'un connoiſſant la vanité des plaiſirs par experience, l'autre la réalité des maux.

*Ezechiel.*

75. * Les Payens diſoient du mal d'Iſraël & le Prophete auſſi: & tant s'en faut que les Iſraëlites euſſent droit de luy dire: vous parlez comme les Payens, qu'il fait ſa plus grande force ſur ce que les Payens parlent comme luy.

76. * Dieu n'entend pas que nous ſoûmettions noſtre creance à luy ſans raiſon, & nous aſſujettir avec tyrannie Mais il ne prétend pas auſſi

XXVIII. aussi nous rendre raison de toutes choses. Et pour accorder ces contrarietez, il entend nous faire voir clairement des marques divines en luy, qui nous convainquent de ce qu'il est, & s'attirer authorité par des merveilles & des preuves que nous ne puissions refuser & qu'ensuite nous croyons sans hésiter les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser, sinon que nous ne pouvons par nous-mêmes connoistre si elles sont ou non.

77. * Il n'y a que trois sortes de personnes, les uns qui servent Dieu l'ayant trouvé ; les autres qui s'employent à le chercher ne l'ayant pas encore trouvé ; & d'autres enfin qui vivent sans le chercher n'y l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables, & heureux. Les derniers sont fols, & malheureux. Ceux du milieu sont malheureux, & raisonnables.

78. * Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur : & ils croyent estre convertis dés qu'ils pensent à se convertir.

79. * La raison agit avec lenteur, & avec tant de veües & de principes differens qu'elle doit avoir toûjours presens, qu'à toute heure elle s'assoupit, ou elle s'égare, faute de les voir tout à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment. Il agit en un instant, & toûjours est prest à agir. Il faut donc, aprés avoir connu la verité par la raison, tâcher de la sentir, & de mettre nostre foy dans le sentiment du cœur : autrement elle sera toûjours incertaine & chancellante.

80. * Il

80. * Il eſt de l'eſſence de Dieu, que ſa juſtice ſoit infinie auſſi bien que ſa miſericorde. Cependant ſa juſtice & ſa ſévérité envers les réprouvez eſt encore moins étonnante que ſa miſericorde envers les élûs. XXIX.

## XXIX.

### *Penſées Morales.*

1. Les ſciences ont deux extrémitez qui ſe touchent. La premiere eſt la pure ignorance naturelle, où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant. L'autre extrémité eſt celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſçavoir, trouvent qu'ils ne ſçavent rien, & ſe rencontrent dans cette même ignorance d'où ils eſtoient partis. Mais c'eſt une ignorance ſçavante qui ſe connoiſt. Ceux d'entredeux qui ſont ſortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pû arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette ſcience ſuffiſante, & font les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles compoſent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le mépriſent, & en ſont mépriſez.

2. * Le peuple honore les perſonnes de grande naiſſance. Les demi-habiles les mépriſent; diſant que la naiſſance n'eſt pas un avantage de la perſonne, mais du hazard. Les habiles les honorent, non par la penſée du peuple, mais par une penſée plus relevée. Certains zelez qui n'ont pas grande connoiſſance, les mépriſent malgré cette conſideration qui les

XXIX. les fait honorer par les habiles ; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumiere que la pieté leur donne. Mais les Chrestiens parfaits les honorent par une autre lumiere superieure. Ainsi se vont les opinions succedant du pour au contre, selon qu'on a de lumiere.

3. * Dieu ayant fait le Ciel & la Terre qui ne sentent pas le bonheur de leur estre;il a voulu faire des estres qui le connussent, & qui composassent un corps de membres pensans. Tous les hommes sont membres de ce corps ; & pour estre heureux il faut qu'ils conforment leur volonté particuliere à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on croit estre un tout ; & que ne se voyant point de corps dont on dépende ; l'on croit ne dépendre que de soy, & l'on veut se faire centre & corps soy-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soy de principe de vie, ne fait que s'égarer & s'étonner dans l'incertitude de son estre. Enfin quand on commence à se connoistre, l'on est comme revenu chez soy ; on sent que l'on n'est pas corps ; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel ; qu'estre membre, est n'avoir de vie, d'estre & de mouvement, que par l'esprit du corps & pour le corps ; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient n'a plus qu'un estre périssant & mourant, qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plûtost qu'on ne doit aimer que luy, parce qu'en l'aimant on s'aime soy-même, puisqu'on n'a d'estre qu'en luy, par luy, & pour luy.

4. * Pour

4.* Pour regler l'amour qu'on ſe doit à ſoy-même, il faut s'imaginer un corps composé de membres penſans; car nous ſommes membres du tout; & voir comment chaque membre devroit s'aimer. XXIX.

5. * Le corps aime la main, & la main, ſi elle avoit une volonté, devroit s'aimer de la même ſorte que le corps l'aime. Tout amour qui va au-delà eſt injuſte.

6. * Si les pieds & les mains avoient une volonté particuliere, jamais ils ne ſeroient dans leur ordre qu'en la ſoûmettant à celle du corps, hors de là ils ſont dans le deſordre & dans le malheur: mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

7.* Les membres de noſtre corps ne ſentent pas le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du ſoin que la nature a d'y influer les eſprits, de les faire croiſtre & durer. S'ils eſtoient capables de le connoiſtre, & qu'il ſe ſerviſſent de cette connoiſſance pour retenir en eux-mêmes la nourriture qu'ils reçoivent, ſans la laiſſer paſſer aux autres membres, ils ſeroient non ſeulement injuſtes, mais encore miſerables, & ſe haïroient plutoſt que de s'aimer, leur beatitude auſſi bien que leur devoir conſiſtant à conſentir à la conduite de l'ame univerſelle à qui ils appertiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

8. * *Qui adhæret Domino, unus ſpiritus eſt.* 1. Cor. 6. 17.
On s'aime, parce qu'on eſt membre de JESUS-CHRIST. On aime JESUS-CHRIST, parce qu'il eſt le chef du corps dont eſt membre. Tout eſt un: l'un eſt en l'autre.

9. * La

XXIX. 9. * La concupiscence & la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines. La concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

10. * D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un esprit boiteux nous irrite. C'est à cause qu'un boiteux reconnoist que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela nous en aurions plus de pitié que de colere.

Epictete demande aussi pourquoy nous ne nous fâchons pas, si on dit que nous avons mal à la teste, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la teste, & que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas si assûrez que nous choisissions le vray. De sorte que n'en ayant d'assûrance, qu'à cause que nous le voyons de toute nostre veüe, quand un autre voit de toute sa veüe le contraire, cela nous met en suspens & nous étonne, & encore plus quand mille autres se moquent de nôtre choix; car il faut préférer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela est hardy & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

11. * Le peuple a les opinions tres-saines; par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse, plûtost que la poësie : les demi-sçavans s'en moquent, & triomphent à montrer là-dessus la folie du monde ; mais par une raison qu'ils ne pénétrent pas, on a raison d'a-

voir

voir aussi distingué les hommes par le dehors, comme par la naissance ou le bien ; le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable : mais cela est trés-raisonnable. XXIX.

12. * C'est un grand avantage que la qualité, qui dés dix-huit ou vingt ans met un homme en passe, connû & respécté, comme un autre pourroit avoir merité à cinquante ans. Ce sont trente ans gagnez sans peine.

13. * Il y a de certaines gens qui pour faire voir qu'on a tort de ne les pas estimer, ne manquent jamais d'alleguer l'exemple des personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répondre : montrez-nous le merite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, & nous vous estimerons de même.

14. * Un homme qui se met à la fenestre pour voir les passans, si je passe par-là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non : car il ne pense pas à moy en particulier. Mais celuy qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t'il ? Non : car la petite verole qui ostera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, ou pour ma memoire, m'aime-t'on, moy ? Non : car je puis perdre ces qualitez sans cesser d'estre. Où est donc ce moy, s'il n'est ny dans le corps, ny dans l'ame ? Et comment aimer le corps ou l'ame, sinon pour ses qualitez, qui ne sont point ce qui fait ce moy, puis qu'elles sont perissables ? Car aimeroit-on la substance de l'ame d'une personne abstraitement, & quelques

XXIX. qualitez qui y fussent ? Cela ne se peut, & seroit injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement les qualitez. Ou si on aime la personne, il faut dire que c'est l'assemblage des qualitez qui fait la personne.

15. * Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne sont rien le plus souvent ; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un neant que nostre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

16. * Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui, en ostant le tronc, s'emportent comme des branches.

17. * Quand la malignité a la raison de son costé, elle devient fiere, & étalle la raison en tout son lustre. Quand l'austerité ou le choix sévére n'a pas réussi au vray bien, & qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fiere par le retour.

18. * Ce n'est pas estre heureux que de pouvoir estre réjoüi par le divertissement ; car il vient d'ailleurs, & de dehors ; & ainsi il est dépendant, & par consequent sujet à estre troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

19. * Il y a des gens qui voudroient qu'un autheur ne parlast jamais des choses dont les autres ont parlé ; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matieres qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joüe à la paume, c'est une même bale dont joüe l'un & l'autre ; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'ac-

l'accusast de se servir des mots anciens : comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition differente ; aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les differentes dispositions. XXIX.

20. * Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : il ne faut que les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour deffendre le bien public ; & plusieurs le font ; mais pour la Religion, peu.

21. * L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême deffaut. Rien ne passe pour bon que la mediocrité. C'est la pluralité qui a establi cela, & qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstineray pas ; je consens qu'on m'y mette : & si je refuse d'estre au bas bout, ce n'est pas parce qu'il est bas ; mais parce qu'il est bout ; car je refuserois de même qu'on me mist au haut. C'est sortir de l'humanité, que de sortir du milieu : la grandeur de l'ame humaine consiste à sçavoir s'y tenir : & tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

22. * On ne passe point dans le monde pour se connoistre en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poëte ; ny pour estre habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien. Mais les vrais honnestes gens ne veulent point d'enseigne, & ne mettent gueres de difference entre le mestier de poëte, & celuy de brodeur. Ils ne sont point appellez ny poëtes ny geometres ; mais il jugent de tous ceux-là. On ne

XXIX. les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parloit quand ils sont entrez. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plûtost que d'une autre, hors de la necessité de la mettre en usage; mais alors on s'en souvient: car il est également de ce caractere, qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lors qu'il n'est pas question du langage & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse loüange quand on dit d'un homme lors qu'il entre, qu'il est fort habile en poësie; & c'est une mauvaise marque quand on n'a recours à luy que lors qu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. C'est un bon mathematicien, dira-t'on; mais je n'ay que faire de mathematique. C'est un homme qui entend bien la guerre; mais je ne la veux faire à personne. Il faut donc un honneste homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

23. * Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire si on étoit malade, & quand on l'est, on prend medecine gayement; le mal y resout. On n'a plus les passions & les desirs des divertissemens & des promenades, que la santé donnoit, & qui sont incompatibles avec les necessitez de la maladie. La nature donne alors des passions & des desirs conformes à l'estat present. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, & non pas la nature, qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'estat où nous sommes les passions de l'estat où nous ne sommes pas.

24. * Les

24. * Les discours d'humilité sont matiere d'orgueil aux gens glorieux, & d'humilité aux humbles. Aussi ceux de Pyrronisme & de doute sont matiere d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité humblement; peu de la chasteté chastement; peu de doute en doutant : Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrarietez. Nous nous cachons & nous déguisons à nous-mêmes. XXIX.

25. * Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelquesunes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas esté tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont esté sceües : & ce peu par où elles ont paru en diminuë le merite; car c'est-là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

26. * Diseur de bons mots, mauvais caractere.

*Le mot de* MOY *dont l'autheur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour propre. C'est un terme dont il avoit accoûtumé de se servir avec quelques-uns de ses amis.*

27. * Le *moy* est haïssable. Ainsi ceux qui ne l'ostent pas, & qui se contentent seulement de le couvrir, sont toûjours haïssables. Point du tout, direz-vous; car en agissant comme nous faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vray, si on ne haïssoit dans le *moy*, que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hay, parce qu'il est injuste, & qu'il se fait centre de tout, je le haïray toûjours. En un mot le *moy* a deux qualitez; il est injuste en soy, en ce qu'il se fait

 cen-

XXIX. centre de tout ; il eſt incommode aux autres, en ce qu'il les veut aſſervir ; car chaque *moy* eſt l'ennemy, & voudroit eſtre le tyran de tous les autres. Vous en oſtez l'incommodité, mais non pas l'injuſtice ; & ainſi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïſſent l'injuſtice : vous ne le rendez aimable qu'aux injuſtes, qui n'y trouvent plus leur ennemy ; & ainſi vous demeurez injuſte, & ne pouvez plaire qu'aux injuſtes.

28. * Je n'admire point un homme qui poſſede une vertu dans toute ſa perfection, s'il ne poſſede en même-temps dans un pareil degré la vertu oppoſée ; tel qu'eſtoit Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême benignité : car autrement ce n'eſt pas monter, c'eſt tomber. On ne montre pas ſa grandeur, pour eſtre en une extrémité ; mais bien en touchant les deux à la fois, & rempliſſant tout l'entre-deux. Mais peut-eſtre que ce n'eſt qu'un ſoudain mouvement de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes, & qu'elle n'eſt jamais en effet qu'en un point, comme le tiſon de feu que l'on tourne. Mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, ſi cela n'en marque l'étenduë.

29. * Si noſtre condition eſtoit veritablement heureuſe, il ne faudroit pas nous divertir d'y penſer.

30. * J'avois paſſé beaucoup de temps dans l'eſtude des ſciences abſtraites : mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer m'en avoit dégouſté. Quand j'ay commencé l'étude de l'homme, j'ay veu que ces ſciences abſtrai-

tes

tes ne luy ſont pas propres, & que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant; & je leur ay pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ay crû trouver au moins bien des compagnons dans l'eſtude de l'homme, puis que c'eſt celle qui luy eſt propre. J'ay eſté trompé. Il y en a encore moins qui l'eſtudient que la Geometrie. XXIX.

31. * Quand tout ſe remuë également, rien ne ſe remuë en apparence; comme en un vaiſſeau. Quand tous vont vers le déreglement, nul ne ſemble y aller. Qui s'arreſte, fait remarquer l'emportement des autres; comme un point fixe.

32. * Les Philoſophes ſe croyent bien fins d'avoir renfermé toute leur Morale ſous certaines diviſions. Mais pourquoy la diviſer en quatre plûtoſt qu'en ſix? Pourquoy faire plûtoſt quatre eſpeces de vertus que dix? Pourquoy la renfermer en *abſtine* & *ſuſtine*, plûtoſt qu'en autre choſe? Mais voilà direz-vous, tout renfermé en un ſeul mot. Oüi mais cela eſt inutile, ſi on ne l'explique; & dés qu'on vient à l'expliquer, & qu'on ouvre ce precepte qui contient tous les autres, ils en ſortent en la premiere confuſion que vous vouliez éviter. Et ainſi quand ils ſont tous renfermez en un, ils y ſont cachez & inutiles; & lors qu'on veut les déveloper, ils reparoiſſent dans leur confuſion naturelle. La nature les a tous eſtablis chacun en ſoy-meſme; & quoy qu'on les puiſſe enfermer l'un dans l'autre, ils ſubſiſtent indépendemment l'un de l'autre. Ainſi toute ces diviſions & ces mots n'ont gueres d'autre

XXIX. utilité que d'aider la memoire, & de servir d'adresse pour trouver ce qu'ils renferment.

33. * Quand on veut reprendre avec utilité, & montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel costé il envisage la chose, car elle est vraye ordinairement de ce côté-là, & luy avoüer cette vérité. Il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompoit pas, & qu'il manquoit seulement à voir tous les costez. Or on n'a pas de honte de ne pas tout voir; mais on ne veut pas s'estre trompé, & peut-estre que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper dans le costé qu'il envisage comme les apprehensions des sens sont toûjours vrayes.

34. * La vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

35. Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fascheries, & mesmes passions. Mais les uns sont au haut de la roüe, & les autres prés du centre, & ainsi moins agitez par les mesmes mouvemens.

36. * On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a trouvées soy-même, que par celles qui sont venuës dans l'esprit des autres.

37. * Quoyque les personnes n'ayent point d'interest à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point: car il y a de gens qui mentent simplement pour mentir.

38. * L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continens, que celuy de

de son yvrognerie a fait d'intemperans. On n'a pas de honte de n'estre pas aussi vertueux que luy, & il semble excusable de n'estre pas plus vicieux que luy. On croit n'estre pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes; & cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelques élevez qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Il ne sont pas suspendus en l'air, & séparez de nostre societé. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la teste plus élevée; mais il ont les pieds aussi bas que les nostres. Ils sont tous à même niveau, & s'appuyent sur la même terre; & par cette extrémité ils sont aussi abbaissez que nous, que les enfans, que les bestes. XXIX.

39.* C'est le combat qui nous plaist, & non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que vouloit on voir, sinon la fin de la victoire? Et dés qu'elle est arrivée, on en est saoul. Ainsi dans le jeu; ainsi dans la recherche de la verité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la verité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute. De même dans les passions, il y a du plaisir à en voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maistresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des

XXIX. choses. Ainsi dans la comedie les scenes contentes sans crainte ne valent rien, ny les extrêmes miseres sans esperance, ni les amours brutalles.

40.* On n'apprend pas aux hommes à estre honnestes gens, on leur apprend tout le reste, & ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de sçavoir que la seule chose qu'ils n'aprennent point.

41.* Le sot projet que Montagne a eu de se peindre ! & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal ; car de dire des sottises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.

42.* Ceux qui sont dans le dereglement disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, & ils la croyent suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croyent que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous costez. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port regle ceux qui sont dans un vaisseau. Mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

43. * Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence ; au contraire, on est bien aise de se pouvoir rendre ce témoignage d'humanité, & s'attirer la reputation de tendresse, sans qu'ils en couste rien : ainsi ce n'est pas grand chose.

44. * Qui auroit eu l'amitié du Roy d'Angle-

g'eterre, du Roy de Pologne, & de la Reyne XXIX.
de Suede, auroit-il crû pouvoir manquer de retraite & d'azyle au monde ?

45. * Les choses ont diverses qualitez, & l'ame diverses inclinations; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'ame, & l'ame ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure & qu'on rit quelquefois d'une même chose.

46. * Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose, qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit mal; ce que mille choses peuvent faire, & font à toute heure. Qui auroit trouvé le secret de se réjoüir du bien, sans estre touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

47. * Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits, & de pieux, dont chacun doit regner chez soy, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois, & le fort & le beau se battent sottement à qui sera le maistre l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers genre. Ils ne s'entendent pas; & leur faute est de vouloir regner par tout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des sçavans : elle n'est maîtresse que des actions exterieures.

48. * *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.* Ils aiment mieux la mort que la paix: les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut-estre preferée à la vie, dont l'amour paroist si fort & si naturel.

49.* Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son

XXIX. jugement par la maniere de la luy proposer ! Si on dit : je le trouve beau, je le trouve obscur, on entraisne l'imagination à ce jugement, ou l'on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire ; car alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, & selon que les autres circonstances dont on n'est pas autheur l'auront disposé ; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet selon le tour & l'interpretation qu'il sera en humeur d'y donner, ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage & du ton de la voix: tant il est aisé de démonter un jugement de son assiette naturelle ; ou plûtost tant il y en a peu de fermes & de stables.

50. * Les Platoniciens, & même Epictete & ses sectateurs, croyent que Dieu est seul digne d'estre aimé & admiré ; & cependant ils ont desiré d'estre aimez & admirez des hommes. Ils ne connoissent pas leur corruption. S'ils se sentent portez à l'aimer & à l'adorer, & qu'ils y trouvent leur principale joye ; qu'il s'estiment bons à la bonne heure. Mais s'ils y sentent de la répugnance ; s'ils n'ont aucune pente qu'à se vouloir establir dans l'estime des hommes ; & que pour toute perfection ils fassent seulement que sans forcer les hommes ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer ; je diray que cette perfection est horrible. Quoy, ils ont connu Dieu, & n'ont pas desiré uniquement que les hommes l'aimassent : ils ont voulu que les hommes s'arrestassent à eux : ils ont voulu estre l'objet du bonheur volontaire des hommes !

51. * Montagne a raison : la coûtume doit estre

estre suivie dés là qu'elle est coûtume & qu'on XXIX.
la trouve êtablie, sans examiner si elle est raisonnable ou non : cela s'entend toûjours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vray que le peuple ne la suit que par cette seule raison qu'il la croit juste ; sans quoy il ne la suivroit plus; parce qu'on ne veut estre assujetti qu'à la raison, ou à la justice. La coustume sans cela passeroit pour tyrannie ; au lieu que l'empire de la raison & de la justice n'est non plus tyrannie que celuy de la delectation.

Mais il seroit bon qu'on obéist aux loix & coustumes, parce qu'elles sont loix, & que le peuple comprist que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais: au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; & voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

52. * Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'exterieur plûtost que par les qualitez interieures ! Qui passera de nous deux ? Qui cedera la place à l'autre? Le moins habile? Mais je suis aussi habile que luy. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ay qu'un. Cela est visible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à moy à ceder ; & je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui est le plus grand des biens.

53. * Le temps amortit les afflictions & les querelles ; parce qu'on change, & qu'on devient comme une autre personne. Ny l'offensant, ny l'offensé ne sont plus les mê-

XXX. mes. C'eſt comme un peuple qu'on a irrité, & qu'on reverroit aprés deux generations. Ce ſont encore les François, mais non les mêmes.

54. * Il eſt indubitable que l'ame eſt mortelle, ou immortelle. Cela doit mettre une difference entiere dans la morale. Et cependant les Philoſophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel eſtrange aveuglement !

55. * Le dernier acte eſt toûjours ſanglant, quelque belle que ſoit la comedie en tout le reſte. On jette enfin de la terre ſur la teſte, & en voilà pour jamais.

## XXX.

*Penſées ſur la mort, qui ont eſté extraites d'une lettre écrite par Monſieur Paſcal ſur le ſujet de la mort de Monſieur ſon Pere.*

1. QUand nous ſommes dans l'affliction à cauſe de la mort de quelque perſonne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la conſolation dans nous-meſmes, ny dans les hommes, ny dans tout ce qui eſt créé; mais nous la devons chercher en Dieu ſeul. Et la raiſon en eſt, que toutes les creatures ne ſont pas la premiere cauſe des accidens que nous appellons maux, mais que la providence de Dieu en eſtant l'unique & veritable cauſe, l'arbitre & la ſouveraine, il eſt indubitable qu'il faut recourir directement à la ſource, & remonter juſques à l'origine pour trouver un ſolide allegement. Que

ſi

ſi nous ſuivons ce precepte, & que nous conſiderions cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hazard, ny comme une neceſſité fatale de la nature, ny comme le joüet des élemens & des parties qui compoſent l'homme, (car Dieu n'a pas abandonné ſes élûs au caprice du hazard) mais comme une ſuite indiſpenſable, inévitable, juſte, & ſainte d'un arreſt de la providence de Dieu, pour eſtre executé dans la plenitude de ſon temps; & enfin que tout ce qui eſt arrivé a eſté de tout temps preſent & préordonné en Dieu: ſi, dis-je, par un tranſport de grace nous regardons cet accident, non dans luy-meſme & hors de Dieu, mais hors de luy-meſme, & dans la volonté meſme de Dieu, dans la juſtice de ſon arreſt, dans l'ordre de ſa providence qui en eſt la veritable cauſe, ſans qu'il ne fuſt pas arrivé, par qui ſeul il eſt arrivé, & de la maniere dont il eſt arrivé; nous adorerons dans un humble ſilence la hauteur impénétrable de ſes ſecrets: nous vénérerons la ſainteté de ſes arreſts: nous benirons la conduite de ſa providence: & uniſſant noſtre volonté à celle de Dieu meſme, nous voudrons avec luy, en luy, & pour luy, la choſe qu'il a voulue en nous & pour nous de toute éternité. XXX.

2. * Il n'y a de conſolation qu'en la vérité ſeule. Il eſt ſans doute que Seneque & Socrate n'ont rien qui nous puiſſe perſuader & conſoler dans ces occaſions. Ils ont eſté ſous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes, dans le premier; ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme; & tous les diſcours qu'ils

ont

XXX. ont fondez sur ce faux principe sont si vains & si peut solides, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en general est foible, puisque les plus hautes Productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses & si pueriles.

Il n'en est pas de même de JESUS-CHRIST il n'en est pas ainsi des livres Canoniques. La vérité y est découverte, & la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considerons donc la mort dans la vérité que le Saint Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connoistre que véritablement & effectivement la mort est une peine du péché, imposée à l'homme pour expier son crime; necessaire à l'homme pour le purger du péché: que c'est la seule qui peut délivrer l'ame de la concupiscence des membres; sans laquelle les Saints ne vivent point en ce monde. Nous sçavons que la vie & la vie des Chrestiens est un sacrifice continuel, qui ne peut estre achevé que par la mort: nous sçavons que JESUS-CHRIST entrant au monde s'est consideré & s'est offert à Dieu comme un holocauste & une veritable victime; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa resurrection, son ascension, sa séance éternelle à la droite de son Pere, & sa presence dans l'Eucharistie, ne sont qu'un seul & unique sacrifice: nous sçavons que ce qui est arrivé en JESUS-CHRIST doit arriver en tous ses membres.

Considerons donc la vie comme un sacrifice; & que les accidens de la vie ne fassent d'im-

d'impreſſion dans l'eſprit des Chreſtiens, qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accompliſſent ce ſacrifice. N'appellons mal que ce qui rend la victime de Dieu, victime du diable; mais appellons bien ce qui rend la victime du diable en Adam, victime de Dieu; & ſur cette regle examinons la nature de la mort. XXX.

Pour cela il faut recourir à la perſonne de JESUS-CHRIST; car comme Dieu ne conſidere les hommes que par le mediateur JESUS-CHRIST, les hommes auſſi ne devroient regarder, ny les autres, ny eux-meſmes, que médiatement par JESUS-CHRIST.

Si nous ne paſſons par le milieu nous ne trouvons en nous que de véritables malheurs, ou des plaiſirs abominables; mais ſi nous conſiderons toutes choſes en JESUS-CHRIST, nous trouverons toute conſolation, toute ſatisfaction, toute édification.

Conſiderons donc la mort en JESUS-CHRIST, non pas ſans JESUS-CHRIST. Sans JESUS-CHRIST elle eſt horrible, elle eſt déteſtable, & l'horreur de la nature. En JESUS-CHRIST elle eſt toute autre; elle eſt aimable, ſainte, & la joye du fidelle. Tout eſt doux en JESUS-CHRIST juſqu'à la mort; & c'eſt pourquoy il a ſouffert, & eſt mort pour ſanctifier la mort & les ſouffrances; & comme Dieu & comme homme il a eſté tout ce qu'il y a de grand, & tout ce qu'il y a d'abject; afin de ſanctifier en ſoy toutes choſes excepté le péché, & pour être le modele de toutes les conditions.

Pour conſiderer ce que c'eſt que la mort,

&

XXX. & la mort en JESUS-CHRIST, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel & sans interruption, & pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation & la sanctification qui précedent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'aneantissement de la vie, la creature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'aneantissant devant les yeux de sa Majesté, & en adorant sa souveraine existence, qui existe seule essentiellement. Il est vray qu'il y a encore une autre partie aprés la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile; s'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans
Gen. 8. l'Ecriture: *& odoratus est Dominus odorem*
21. *suavitatis. Et Dieu a receu l'odeur du sacrifice.* C'est veritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais elle est plûtost une action de Dieu vers la creature, que de la creature vers Dieu, & elle n'empesche pas que la derniere action de la creature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont esté accomplies en JESUS-CHRIST, en entrant au monde. Il
Heb. 9. s'est offert: *Obtulit semetipsum per Spiritum*
14. *Sanctum. Ingrediens mundum dixit: Hostiam &*
Heb. 10. 5. 7. *oblationem noluisti; tunc dixi: Ecce venio: in*
Ps. 39. *capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus,*
7. 8. 9. *voluntatem tuam. Il s'est offert luy-mesme par le Saint Esprit. Entrant dans le monde, il a dit: Seigneur, les sacrifices ne vous sont point agreables; mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ay dit: Me voicy, je viens selon qu'il*

est

XXX.

*est escrit de moy dans le livre, pour faire, mon Dieu, vostre volonté ; & vostre loy est dans le milieu de mon cœur.* Voilà son oblation. Sa sanctification a suivi immédiatement son oblation. Ce sacrifice a duré toute sa vie, & a esté accompli par sa mort. *Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire : & quoy qu'il fust Fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obeïssance. Mais aux jours de sa chair ayant offert avec un grand cry & avec larmes, ses prieres & ses supplications à celuy qui le pouvoit tirer de la mort ; il a esté exaucé selon son humble respect pour son Pere ;* & Dieu l'a ressuscité, & il luy a envoyé sa gloire figurée autrefois par le feu du ciel qui tomboit sur les victimes, pour brûler & consumer son corps, & le faire vivre de la vie de la gloire. C'est ce que JESUS-CHRIST a obtenu, & qui a esté accompli par sa resurrection.

Luc. 24. 2.

Heb. 5. 8.

Ibid.

Ainsi ce sacrifice estant parfait par la mort de JESUS-CHRIST, & consommé même en son corps par sa resurrection, où l'image de la chair du péché a esté absorbée par la gloire, JESUS-CHRIST avoit tout achevé de sa part ; & il ne restoit plus sinon que le sacrifice fust accepté de Dieu, & que comme la fumée s'élevoit, & portoit l'odeur au thrône de Dieu, aussi JESUS-CHRIST fust, en cet estat d'immolation parfaite, offert, porté, & receu au thrône de Dieu même : & c'est ce qui a esté accompli en l'ascension, en laquelle il est monté & par sa propre force & par la force de son Saint Esprit qui l'environnoit de toutes parts. Il a esté enlevé, comme la fumée des

XXX. des victimes, qui est la figure de JESUS-CHRIST, étoit portée en haut par l'air qui la soûtenoit qui est la figure du Saint Esprit : & les Actes des Apostre nous marquent expressément qu'il fut receu au ciel, pour nous asseurer que ce saint sacrifice accompli en terre a esté accepté & receu dans le sein de Dieu.

Voilà l'estat des choses en nostre souverain Seigneur. Considerons les en nous maintenant. Lors que nous entrons dans l'Eglise qui est le monde des fidelles & particulierement des élûs, où JESUS-CHRIST entra dés le moment de son Incarnation par un privilege particulier au Fils unique de Dieu, nous sommes offerts & sanctifiez. Ce sacrifice se continuë par la vie, & s'accomplit à la mort, dans laquelle l'ame quittant veritablement tous les vices & l'amour de la terre dont la contagion l'infecte toûjours durant cette vie, elle achéve son immolation & est receuë dan le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas de la mort des fidelles, comme les Payens qui n'ont point d'esperance. Nous ne les avons pas perdus au moment de leur mort. Nous les avions perdus pour ainsi dire dés qu'ils estoient entrez dans l'Eglise par le Baptesme. Dés lors ils estoient à Dieu. Leur vie estoit voüée à Dieu : leurs actions ne regardoient le monde que pour Dieu. Dans leur mort ils se sont entierement détachez des péchez ; & c'est en ce moment qu'ils ont esté receus de Dieu, & que leur sacrifice a receu son accomplissement & son couronnement. Ils ont fait ce qu'ils avoient voüé :

voüé : ils ont achevé l'œuvre que Dieu leur avoit donné à faire : ils ont accompli la seule chose pour laquelle ils avoient esté créez. La volonté de Dieu s'est accomplie en eux & leur volonté est absorbée en Dieu. Que nostre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni ; & étouffons ou moderons par l'intelligence de la vérité les sentimens de la nature corrompuë & déceüe, qui n'a que de fausses images, & qui trouble par ses illusions la sainteté des sentimens que la vérité de l'Evangile nous doit donner. XXX.

Ne considerons donc plus la mort comme des Payens, mais comme des Chrestiens, c'est à-dire avec l'esperance, comme Saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilege spécial des Chrestiens. Ne considerons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse le figure de la sorte, mais comme le temple inviolable & éternel du Saint Esprit, comme la foy l'apprend.

Car nous sçavons que les corps des Saints sont habitez par le Saint Esprit jusques à la resurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est le sentiment des Peres. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts : & c'est sur ce vray principe que l'on donnoit autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts ; parce que comme on sçavoit qu'ils estoient le temple du Saint Esprit, on croyoit qu'ils meritoient d'estre aussi unis à ce Saint Sacrement. Mais l'Eglise a changé cette coûtume, non pas qu'elle croye que ces corps ne soient pas saints,

mais

XXX. mais par cette raison, que l'Eucharistie estant le pain de vie & des vivans, il ne doit pas estre donné aux morts.

Ne considerons plus les fidelles qui sont morts en la grace de Dieu, comme ayant cessé de vivre, quoyque la nature le suggere, mais comme commençant à vivre, comme la verité l'assure. Ne considerons plus leurs ames comme peries & reduites au neant, mais comme vivifiées & unies au souverain vivant: & corrigeons ainsi par l'attention à ces veritez les sentimens d'erreur qui sont si empreints en nous-mesmes, & ces mouvemens d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

3. * Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soy-même; mais avec cette loy, que l'amour pour Dieu seroit infini, c'est-à-dire sans aucune autre fin que Dieu mesme; & que l'amour pour soy-même seroit fini & rapportant à Dieu.

L'homme en cet estat non seulement s'aimoit sans peché, mais il ne pouvoit pas ne point s'aimer sans peché.

Depuis, le peché estant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours; & l'amour pour soy-mesme estant resté seul dans cette grande ame capable d'un amour infini, cet amour propre s'est étendu & débordé dans le vuide que l'amour de Dieu a quitté; & ainsi il s'est aimé seul, & toutes choses pour soy, c'est-à-dire infiniment.

Voilà l'origine de l'amour propre. Il estoit naturel à Adam, & juste en son innocence; mais

mais il eſt devenu & criminel & immoderé ensuite de ſon peché. XXX.

Voilà la ſource de cet amour, & la cauſe de ſa défectuoſité & de ſon excez.

Il en eſt de meſme du deſir de dominer, de la pareſſe, & des autres. L'application en eſt aiſée à faire au ſujet de l'horreur que nous avons de la mort. Cette horreur eſtoit naturelle & juſte dans Adam innocent; parce que ſa vie eſtant tres-agreable à Dieu, elle devoit eſtre agreable à l'homme: & la mort eût eſté horrible, parce qu'elle eût fini une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis, l'homme ayant peché, ſa vie eſt devenuë corrompuë, ſon corps & ſon ame ennemis l'un de l'autre, & tous deux de Dieu.

Ce changement ayant infecté une ſi ſainte vie, l'amour de la vie eſt neanmoins demeuré; & l'horreur de la mort eſtant reſtée pareille, ce qui eſtoit juſte en Adam eſt injuſte en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, & la cauſe de ſa défectuoſité. Eſclairons donc l'erreur de la nature par la lumiere de la foy.

L'horreur de la mort eſt naturelle; mais c'eſt en l'eſtat d'innocence, parce qu'elle n'eût pû entrer dans le Paradis qu'en finiſſant une vie toute pure. Il eſtoit juſte de la haïr quand elle n'euſt pû arriver qu'en ſeparant une ame ſainte d'un corps ſaint: mais il eſt juſte de l'aimer quand elle ſépare une ame ſainte d'un corps impur. Il eſtoit juſte de la fuir, quand elle euſt rompu la paix entre l'ame & le corps; mais non pas quand elle en calme la diſſenſion ir-

XXX. irréconciliable. Enfin quand elle eût affligé un corps innocent, quand elle eût ôté au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle eût separé de l'ame un corps soûmis & cooperateur à ses volontez, quand elle eût fini tous les biens dont l'homme est capable, il estoit juste de l'abhorrer : mais quand elle finit une vie impure, quand elle oste au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'ame d'un rebelle trés-puissant & contredisant tous les motifs de son salut, il est tres-injuste d'en conserver les mêmes sentimens.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons receu de Dieu ; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, & non pas pour un objet contraire.

Et en consentant à l'amour qu'Adam avoit pour sa vie innocente, & que JESUS-CHRIST même a eu pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JESUS-CHRIST a aimée, & n'apprehender que la mort que JESUS-CHRIST a apprehendée, qui arrive à un corps agreable à Dieu ; mais non pas à craindre une mort, qui punissant un corps coupable & purgeant un corps vicieux, nous doit donner des sentimens tout contraires, si nous avons un peu de foy, d'esperance, & de charité.

C'est un des grands principes du Christianisme, que tout ce qui est arrivé à JESUS-CHRIST doit se passer & dans l'ame & dans le corps de chaque Chrestien : que comme JESUS-CHRSST a souffert durant sa vie mortel-

telle, eſt reſſuſcité d'une nouvelle vie, & eſt monté au ciel, où il eſt aſſis à la droite de Dieu ſon Pere; ainſi le corps & l'ame doivent ſouffrir, mourir, reſſuſciter, & monter au ciel.

Toutes ces choſes s'accompliſſent dans l'ame durant cette vie; mais non dans le corps.

L'ame ſouffre & meurt au peché dans la pénitence & dans le bapteſme. L'ame reſſuſcite à une nouvelle vie dans ces ſacremens. Et enfin l'ame quitte la terre & monte au ciel en menant une vie celeſte; ce qui fait dire à Saint Paul; *Converſatio noſtra in Cælis eſt.* Phil. 3. 20.

Aucune de ces choſes n'arrive dans le corps durant cette vie, mais les mêmes choſes s'y paſſent enſuite.

Car à la mort le corps meurt à ſa vie mortelle: au Jugement il reſſuſcitera à une nouvelle vie: aprés le Jugement il montera au ciel, & y demeurera éternellement.

Ainſi les mêmes choſes arrivent au corps & à l'ame, mais en differens temps, & les changemens du corps n'arrivent que quand ceux de l'ame ſont accomplis; c'eſt-à-dire aprés la mort: de ſorte que la mort eſt le couronnement de la beatitude de l'ame, & le commencement de la beatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la ſageſſe de Dieu ſur le ſalut des ames: & Saint Auguſtin nous apprend ſur ce ſujet, que Dieu en a diſpoſé de la ſorte, de peur que ſi le corps de l'homme fuſt mort & reſſuſcité pour jamais dans le bapteſme, ou ne fuſt entré dans l'obéiſſance de l'Evangile que

par l'amour de la vie ; au lieu que la grandeur de la foy éclatte bien davantage, lors que l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort.

4. Il n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment & sans douleur dans les afflictions & les accidens fâcheux qui nous arrivent, comme des Anges qui n'ont aucun sentiment de la nature : il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation; comme des Payens qui n'ont aucun sentiment de la grace : mais il est juste que nous soyons affligez & consolez comme Chrestiens, & que la consolation de la grace l'emporte par-dessus les sentimens de la nature ; afin que la grace soit non seulement en nous, mais victorieuse en nous ; qu'ainsi en sanctifiant le nom de nostre Pere, sa volonté devienne la nostre ; que sa grace regne & domine sur la nature; & que nos afflictions soient comme la matiere d'un sacrifice que sa grace consomme & aneantisse pour la gloire de Dieu ; & que ces sacrifices particuliers honorent & préviennent le sacrifice universel où la nature entiere doit estre consommée par la puissance de JESUS-CHRIST.

Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puis qu'elles serviront de matiere à cet holocauste; car c'est le but des vrais Chrestiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que tout coopere en bien pour les élûs.

Et si nous y prenons garde de prés, nous trouverons de grands avantages pour nostre édification en considerant la chose dans la veri-

rité : car puis qu'il est veritable que la mort XXX.
du corps n'est que l'image de celle de l'ame, & que nous bâtissons sur ce principe, que nous avons sujet d'esperer du salut de ceux dont nous pleurons la mort;il est certain que si nous ne pouvons arrester le cours de nostre tristesse & de nostre déplaisir, nous en devons tirer ce profit, que puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvemens, celle de l'ame nous en devroit bien causer de plus inconsolables. Dieu a envoyé la premiere à ceux que nous regrettons : nous esperons qu'il a détourné la seconde : considerons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux ; & que l'excez de nostre douleur soit la mesure de celle de nostre joye.

Il n'y a rien qui la puisse moderer, sinon la crainte que leurs ames ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchez de cette vie : & c'est pour flechir la colere de Dieu sur eux que nous devons soigneusement nous employer.

La priere & les sacrifices sont un souverain remede à leurs peines. Mais une des plus solides & plus utiles charitez envers les morts, est de faire les choses qu'ils nous ordonneroient s'ils estoient encore au monde, & de nous mettre pour eux en l'estat auquel il nous souhaitent à present.

Par cette pratique nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivans & agissans en nous : & comme les heresiarques sont punis en

l'autre vie des péchez ausquels ils ont engagé leurs sectateurs dans lesquels leur venin vit encore ; ainsi les morts sont récompensez outre leur propre merite, pour ceux ausquels ils ont donné suite par leurs conseils & leur exemple.

5. * L'homme est assûrément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Esperons donc en Dieu, & ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrettes & téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, & que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend, qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Eve, & un Adam. Le serpent sont les sens & nostre nature, l'Eve est l'appetit concupiscible, & l'Adam est la raison.

La nature nous tente continuellement: l'appetit concupiscible desire souvent : mais le péché n'est pas achevé si la raison ne consent.

Laissons donc agir ce serpent & cette Eve, si nous ne pouvons l'empescher : mais prions Dieu que sa grace fortifie tellement nostre Adam, qu'il demeure victorieux, que JESUS-CHRIST en soit vainqueur, & qu'il regne éternellement en nous.

## XXXI.

### *Pensées diverses.*

1. A Mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de difference entre les hommes.

2. * On

2. * On peut avoir le sens droit, & n'aller pas également à toutes choses; car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'ébloüissent dans les autres. Les uns tirent bien les consequences de peu de principes. Les autres tirent bien les consequences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoy il y a peu de principes, mais dont les consequences sont si fines, qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller; & ceux-là ne seroient peut-estre pas grands geometres; parce que la Geometrie comprend un grand nombre de principes, & qu'une nature d'esprit peut estre telle, qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, & qu'elle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes. XXXI.

Il y a donc deux sortes d'esprits, l'un de pénétrer vivement & profondement les consequences des principes, & c'est là l'esprit de justesse, l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de Geometrie. L'un est force & droiture d'esprit, l'autre est estenduë d'esprit. Or l'un peut-estre sans l'autre, l'esprit pouvant estre fort & étroit, & pouvant estre aussi étendu & foible.

Il y a beaucoup de difference entre l'esprit de Geometrie, & l'esprit de finesse. En l'un les principes sont palpables, mais éloignez de l'usage commun, de sorte qu'on a peine à tourner la teste de ce costé-là manque d'habitude; mais pour peu qu'on s'y tourne on voit les

XXXI. principes à plein ; & il faudroit avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse les principes sont dans l'usage commun, & devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la teste ny de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne veüe : mais il faut l'avoir bonne ; car les principes en sont si déliez & en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mene à l'erreur : ainsi il faut avoir la veüe bien nette, pour voir tous les principes ; & ensuite l'esprit juste, pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

Tous les geometres seroient donc fins, s'ils avoient la veüe bonne ; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent : & les esprits fins seroient geometres, s'ils pouvoient plier leur veüe vers les principes inaccoustumez de Geometrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas geometres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de Geometrie : mais ce qui fait que des geometres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voyent pas ce qui est devant eux, & qu'estant accoûtumez aux principes nets & grossiers de Geometrie, & à ne raisonner qu'aprés avoir bien veu & manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine ; on les sens plûtost qu'on ne les voit : on a des peines in-

infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux mesmes : ce sont choses tellement délicates & si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat & bien net pour les sentir, & sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en Geometrie, parce qu'on n'en possede pas ainsi les principes, & que ce seroit une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, & non par progrez de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les geòmetres soient fins, & que les fins soient geometres ; à cause que les geometres veulent traiter geometriquement les choses fines, & se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, & ensuite par les principes ; ce qui n'est pas la maniere d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement, & sans art ; car l'expression en passe tous les hommes, & le sentiment n'en appartient qu'à peu. XXXI.

Et les esprits fins au contraire ayant ainsi accoûtumé de juger d'une seule veüe ; sont si étonnez quand on leur presente des propositions où ils ne comprennent rien, & où pour entrer il faut passer par des définitions & des principes steriles & qu'ils n'ont point accoûtumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent & s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ny fins ny geometres.

Les geometres qui ne sont que geometres ont donc l'esprit droit, mais pourveu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions

XXXI. & par principes: autrement ils sont faux & insupportables ; car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses speculatives & d'imagination qu'ils n'ont jamais veües dans le monde & dans l'usage.

3. * La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans peril.

4. * Il arrive souvent qu'on prend pour prouver certaines choses, des exemples qui sont tels, qu'on pourroit prendre ces choses pour prouver ces exemples : ce qui ne laisse pas de faire son effet ; car comme on croit toûjours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs. Ainsi quand on veut montrer une chose generale, on donne la regle particuliere d'un cas. Mais si on veut montrer un cas particulier, on commence par la regle generale. On trouve toûjours obscure la chose qu'on veut prouver, & claire celle qu'on employe à la prouver; car quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, & au contraire que celle qui la doit prouver est claire, & ainsi on l'entend aisément.

5. Nous supposons que tous les hommes conçoivent & sentent de la même sorte les objets qui se presentent à eux : mais nous le supposons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, & que toutes les fois que deux hommes

mes voyent, par exemple, de la neige; ils expriment tous deux la veüe de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un & l'autre qu'elle est blanche: & de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'est pas absolument convainquant quoy qu'il y ait bien à parier pour l'affirmative. XXXI.

6. * Tout nostre raisonnement se réduit à ceder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable & contraire au sentiment; semblable, parce qu'elle ne raisonne point; contraire, parce qu'elle est fausse: de sorte qu'il est bien difficile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, & que sa fantaisie est sentiment: & j'en dis de même de mon costé. On auroit besoin d'une regle. La raison s'offre; mais elle est pliable à tous sens; & ainsi il n'y en a point.

7. * Ceux qui jugent d'un ouvrage par regle, sont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit: il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit: il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre: je dis à l'un: vous vous ennuyez: & à l'autre, Le temps ne vous dure gueres; car il y a une heure & demie; & je me moque de ceux qui disent, que le tems me dure à moy, & que j'en juge par fantaisie: ils ne sçavent pas que j'en juge par ma montre.

8. * Il y en a qui parlent bien & qui n'écrivent pas de même. C'est que le lieu, l'assistance; &c. les échauffe, & tire de leur esprit plus qu'ils n'y trouveroient sans cette chaleur.

XXXI. 9. * Ce que Montagne a de bon ne peut eſtre acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entens hors les mœurs, euſt pû eſtre corrigé en un moment, ſi on l'euſt averti qu'il faiſoit trop d'hiſtoires, & qu'il parloit trop de ſoy.

10. * C'eſt un grand mal de ſuivre l'exception, au lieu de la regle. Il faut eſtre ſévére, & contraire à l'exception. Mais neanmoins comme il eſt certain qu'il y a des exceptions de la regle, il en faut juger ſévérement, mais juſtement.

11. * Il eſt vray en un ſens de dire que tout le monde eſt dans l'illuſion : car encore que les opinions du peuple ſoient ſaines, elles ne le ſont pas dans ſa teſte ; parce qu'il croit que la vérité eſt où elle n'eſt pas. La vérité eſt bien dans leurs opinions ; mais non pas au point où ils ſe le figurent.

12. * Ceux qui ſont capables d'inventer ſont rares : ceux qui n'inventent point ſont en plus grand nombre, & par conſequent les plus forts. Et l'on voit que pour l'ordinaire ils refuſent aux inventeurs la gloire qu'ils meritent, & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obſtinent à la vouloir, & à traiter de mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'eſt qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les traite de viſionaires. Il faut donc bien ſe garder de ſe piquer de cet avantage, tout grand qu'il eſt ; & l'on doit ſe contenter d'eſtre eſtimé du petit nombre de ceux qui en connoiſſent le prix.

13. * L'eſprit croit naturellement, & la volon-

lonté aime naturellement. Desorte qu'à faute de vrais objets il faut qu'ils s'attachent aux faux. XXXI.

14. * Plusieurs choses certaines sont contredites : plusieurs fausses passent sans contradiction. Ny la contradiction n'est marque de fausseté ; ny l'incontradiction n'est marque de vérité.

15. * Cesar estoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquerir le monde. Cet amusement estoit bon à Alexandere ; c'estoit un jeune homme qu'il estoit difficile d'arrester : mais Cesar devoit estre plus meur.

16. * Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, &c. Mais tout le monde ne voit pas la regle des partis qui démonstre qu'on le doit. Montagne a veu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, & que la coustume fait tout. Mais il n'a pas veu la raison de cet effet. Ceux qui ne voyent que les effets & qui ne voyent pas les causes, sont à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles, & les raisons sont visibles seulement à l'esprit. Et quoy que ce soit par l'esprit que ces effets-là se voyent, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

17. * Le sentiment de la fausseté des plaisirs presens, & l'ignorance de la vanité des plaisirs absens, cause l'inconstance.

18. * Si nous resvions toutes les nuits la

XXXI. même chose, elle nous affecteroit peut-estre autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan estoit seur de resver toutes les nuits douze heures durant qu'il est Roy, je croy qu'il seroit presque aussi heureux qu'un Roy qui resveroit toutes les nuits douze heures durant qu'il seroit artisan. Si nous resvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, & agitez par ces phantômes pénibles, & qu'on passast tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage, on souffriroit presque autant que si cela estoit veritable, & on apprehenderoit le dormir, comme on apprehende le réveil, quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. Et en effet il feroit à peu prés les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tous differens, & se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continuë & égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; & alors on dit: il me semble que je resve: car la vie est un songe un peu moins inconstant.

19. * Les Princes & les Roys se joüent quelquefois. Ils ne sont pas toûjours sur leurs thrônes; ils s'y ennuyeroient. La grandeur a besoin d'estre quittée pour estre sentie.

20. * Mon humeur ne dépend gueres du temps. J'ay mon broüillard & mon beau temps au dedans de moy. Le bien & le mal de mes affaires même y fait peu. Je m'efforce quelquefois

fois de moy-même contre la mauvaise fortu- XXXI.
ne, & la gloire de la dompter me la fait dompter gayement, au lieu que d'autres-fois je fais l'indifferent & le dégoûté dans la bonne fortune.

21. * C'est une plaisante chose à considerer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les loix de Dieu & de la nature, s'en sont faites eux mêmes ausquelles ils obéissent exactement, comme par exemple les voleurs, &c.

22. * Ces grands efforts d'esprit où l'ame touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussi-tost.

23. * L'homme n'est ny Ange, ny beste : & le malheur veut que qui veut faire l'Ange, fait la beste.

24.* Pourveu qu'on sçache la passion dominante de quelqu'un, on est assûré de luy plaire: & neanmoins chacun a ses fantaisies contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien : & c'est une bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection.

25. * Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course : mais c'est sans consequence ; car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal taillé ne cede pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmy les hômes: leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même; & ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

26. * Comme on se gaste l'esprit, on

XXXI. se gaste aussi le sentiment. On se forme l'esprit & le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout de bien sçavoir choisir, pour se le former & ne le point gaster; & on ne sçauroit faire ce choix, si on ne l'a déja formé, & point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bien-heureux sont ceux qui sortent.

27. * On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses, que d'embrasser leur circonference. L'étenduë visible du monde nous surpasse visiblement. Mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posseder. Et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au neant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un & dans l'autre: & il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses, pourroit aussi arriver jusqu'à connoistre l'infini. L'un dépend de l'autre; & l'un conduit à l'autre. Les extrémitez se touchent, & se reünissent à force de s'estre éloignées, & se retrouvent en Dieu, & en Dieu seulement.

Si l'homme commençoit par s'étudier luy-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connust le tout? Il aspirera peut-estre à connoistre au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport, & un tel enchaisnement l'une avec l'autre, que je croy impossible de connoistre l'une sans l'autre & sans le tout. L'hom-

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoiſt. Il a beſoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'élemens pour le compoſer, de chaleur & d'alimens pour ſe nourrir, d'air pour reſpirer. Il voit la lumiere : il ſent les corps : enfin tout tombe ſous ſon alliance. XXXI.

Il faut donc pour connoiſtre l'homme, ſçavoir d'où vient qu'il a beſoin d'air pour ſubſiſter. Et pour connoiſtre l'air, il faut ſçavoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne ſubſiſte point ſans l'air. Donc pour connoiſtre l'un il faut connoiſtre l'autre.

Donc toutes choſes eſtant cauſées & cauſantes, aidées & aidantes, mediatement & immediatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & inſenſible qui lie les plus éloignées & les plus differentes, je tiens impoſſible de connoiſtre les parties ſans connoiſtre le tout, non plus que de connoiſtre le tout ſans connoiſtre particulierement les parties.

Et ce qui acheve peut-eſtre noſtre impuiſſance à connoiſtre les choſes, c'eſt qu'elles ſont ſimples en elles-meſmes, & que nous ſommes compoſez de deux natures oppoſées & de divers genre, d'ame & de corps : car il eſt impoſſible que la partie qui raiſonne en nous ſoit autre que ſpirituelle. Et quand on prétendroit que nous fuſſions ſimplement corporels, cela nous excluëroit bien davantage de la connoiſſance des choſes, n'y ayant rien de ſi inconcevable que de dire que la matiere ſe puiſſe connoiſtre ſoy-même.

C'eſt cette compoſition d'eſprit & de corps qui

XXXI. qui a fait que presque tous les Philosophes ont confondu les idées des choses, & attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuyent leur destruction, qu'ils craignent le vuide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies; qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considerent comme en un lieu, & leur attribuent le mouvement d'une place à une autre; qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps, &c.

Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous teignons des qualitez de nostre estre composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit à nous voir composer toutes choses d'esprit & de corps, que ce mêlange là nous seroit bien comprehensible? C'est neanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à luy-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, & encore moins ce que c'est qu'esprit, & moins qu'aucune chose comment un corps peut-estre uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultez, & cependant c'est son propre estre. *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendi ab hominibus non potest; & hoc tamen homo est.*

28. * Lors que dans les choses de la nature, dont la connoissance ne nous est pas necessaire, il y en a dont on ne sçait pas la verité, il n'est peut-

peut-estre pas mauvais qu'il y ait une erreur XXXI.
commune qui fixe l'esprit des hommes ; comme par exemple la Lune à qui on attribuë les changemens de temps, le progrez des maladies, &c. Car c'est une des principales maladies de l'homme, que d'avoir une curiosité inquiete pour les choses qu'il ne peut sçavoir; & je ne sçay si ce ne lui est point un moindre mal d'estre dans l'erreur pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

29. * Si le foudre tomboit sur les lieux bas, les Poëtes & ceux qui ne sçavent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueroient de preuves.

30. * Ce chien est à moy, disoient ces pauvres enfans ; c'est-là ma place au soleil : voilà le commencement, & l'image de l'usurpation de toute la terre.

31. * L'esprit a son ordre, qui est par principes & démonstrations ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit estre aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour : cela seroit ridicule.

JESUS-CHRIST & Saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur, qui est celuy de la charité, que celuy de l'esprit; car leur but principal n'estoit pas d'instruire, mais d'échauffer. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toûjours.

32. * On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Aristote qu'avec de grandes robes, & comme des personnages toûjours graves & sérieux.

C'e-

XXXI. C'eſtoient d'honneſtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs loix & leurs traittez de politique, ç'a eſté en ſe joüant, & pour ſe divertir. C'étoit la partie la moins philoſophe & la moins ſérieuſe de leur vie. La plus philoſophe eſtoit de vivre ſimplement & tranquillement.

33. * Il y en a qui maſquent toute la nature. Il n'y a point de Roy parmy eux, mais un auguſte Monarque, point de Paris, mais une capitale du Royaume. Il y a des endroits où il faut appeller Paris, Paris; & d'autres où il faut l'appeller capitale du Royaume.

34.* Quand dans un diſcours on trouve des mots repetez, & qu'eſſayant de les corriger on les trouve ſi propres qu'on gaſteroit le diſcours, il les faut laiſſer; c'en eſt la marque; & c'eſt la part de l'envie qui eſt aveugle, & qui ne ſçait pas que cette repetition n'eſt pas faute en cet endroit; car il n'y a point de regle generale.

35. * Ceux qui font des antitheſes en forçant les mots, ſont comme ceux qui font de fauſſes feneſtres pour la ſymmetrie. Leur regle n'eſt pas de parler juſte, mais des faire de figures juſtes.

36. * Une langue à l'égard d'une autre; eſt un chifre où les mots ſont changez en mots, & non les lettres en lettres. Ainſi une langue inconnuë eſt déchifrable.

37. * Il y a un modele d'agréement & de beauté, qui conſiſte en un certain rapport entre noſtre nature foible ou forte telle qu'elle eſt, & la choſe qui nous plaiſt. Tout ce qui eſt for-

formé sur ce modele nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oyseaux, rivieres, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modele déplaist à ceux qui ont le goust bon. XXXI.

38. * Comme on dit beauté poëtique, on devroit dire aussi beauté geometrique, & beauté medecinale. Cependant on ne le dit point; & la raison en est, qu'on sçait bien quel est l'objet de la Geometrie, & quel est l'objet de la Medecine; mais on ne sçait pas en quoy consiste l'agréement qui est l'objet de la poësie. On ne sçait ce que c'est que ce modele naturel qu'il faut imiter; & à faute de cette connoissance, on a inventé de certains termes bizarres, siecle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, &c. & on appelle ce jargon, beauté poëtique. Mais qui s'imaginera une femme vestuë sur ce modele, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs & de chaisnes de laiton; & au lieu de la trouver agreable, il ne pourra s'empescher d'en rire; parce qu'on sçait mieux en quoy consiste l'agréement d'une femme, que l'agréement des vers. Mais ceux qui ne s'y connoissent pas l'admireroient peut-estre en cet équipage; & il y a bien des villages où l'on la prendroit pour la Reine: & c'est pourquoy il y en a qui appellent des sonnets faits sur ce modele, des Reines de village.

39. * Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soy-même la verité de ce qu'on entend, qui y estoit sans qu'on le sceust; & on se sent porté à aimer ce-

XXXI. celuy qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nostre, & ainsi ce bien-fait nous le rend aimable ; outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec luy incline necessairement le cœur à l'aimer.

40. * Il faut qu'il y ait dans l'éloquence, de l'agreable, & du réel ; mais il faut que cet agreable soit réel.

41. * Quand on voit le style naturel, on est tout étonné, & ravi ; car on s'attendoit de voir un autheur, & on trouve un homme, au lieu que ceux qui ont le goust bon, & qui en voyant un livre croyent trouver un homme, sont tout surpris de trouver un autheur : *plus poëticè quam humanè locutus est*. Ceux-là honorent bien la nature ; qui luy apprennent qu'elle peut parler de tout, & même de Theologie.

42. * La derniere chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, est de sçavoir celle qu'il faut mettre la premiere.

43. * Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le délasser ; mais dans le temps où cela est à propos, & non autrement ; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute, & on quitte tout là : tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoye pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

44. * L'homme aime la malignité ; mais ce n'est pas contre les malheureux mais contre les heureux superbes : & c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'Epi-

L'Epigramme de Martial ſur les borgnes ne vaut rien ; parce qu'elle ne les conſole pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'autheur. Toutce qui n'eſt que pour l'autheur ne vaut rien. *Ambitioſa recidet ornamenta.* Il faut plaire à ceux qui ont les ſentimenr humains & tendres, & non aux ames barbares & inhumaines. XXXII.

## XXXII.

## PRIERE.

*Pour demander à Dieu le bon uſage des maladies.*

I. SEigneur, dont l'eſprit eſt ſi bon & ſi doux en toutes choſes, & qui eſtes tellement miſericordieux, que non ſeulement les proſperitez, mais les diſgraces mêmes qui arrivent à vos élûs, ſont des effets de voſtre miſericorde, faites moy la grace de n'agir pas en payen dans l'eſtat où voſtre juſtice m'a reduit ; que comme un vray Chreſtien je vous reconnoiſſe pour mon Pere & pour mon Dieu ; en quelque eſtat que je me trouve ; puiſque le changement de ma condition n'en apporte pas à la voſtre ; que vous eſtes toûjours le même, quoy que je ſois ſujet au changement ; & que vous n'eſtes pas moins Dieu quand vous affligez, & quand vous puniſſez, que quand vous conſolez & que vous uſez d'indulgence.

II. Vous m'aviez donné la ſanté pour vous ſervir ; & j'en ay fait un uſage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger : ne permettez pas que j'en uſe pour vous irriter par mon impatience. J'ay mal uſé de ma ſanté ; & vous m'en avez juſtement puni.

XXXII. puni. Ne souffrez pas que j'use mal de vostre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle, qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu, que vostre grace toute-puissante me rende vos châtimens salutaires. Si j'ay eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, aneantissez cette vigueur pour mon salut, & rendez-moy incapable de joüir du monde, soit par foiblesse de corps, soit par zele de charité, pour ne joüir que de vous seul.

III. O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie, & à la fin du monde! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde & toutes les choses du monde, que pour exercer vos élûs, ou pour punir les pécheurs! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage delicieux & criminel du monde! O Dieu, qui faites mourir nos corps, & qui à l'heure de la mort détachez nostre ame de tout ce qu'elle aimoit au monde! O Dieu, qui m'arracherez à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses ausquelles je me suis attaché, & où j'ay mis mon cœur! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel & la terre, & toutes les creatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, & qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles, & tous ces funestes objets de nos passions! Je vous louë, mon Dieu, & je vous beniray tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plû prevenir

en

en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affoiblissement où vous m'avez réduit. Je vous louë, mon Dieu, & je vous beniray tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plû me reduire dans l'incapacité de joüir des douceurs de la santé, & des plaisirs du monde; & de ce que vous avez aneanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses que vous aneantirez effectivement pour la confusion des méchans au jour de vostre colere. Faites, Seigneur, que je me juge moy-même ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard; afin que vous ne me jugiez pas vous-même ensuite de l'entiere destruction que vous ferez de ma vie & du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouveray séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en vostre presence, pour répondre à vostre justice de tous les mouvemens de mon cœur, faites que je me considere en cette maladie comme en une espece de mort, separé du monde, dénué de tous les objets de mes attachemens, seul en vostre presence, pour implorer de vostre misericorde la conversion de mon cœur; & qu'ainsi j'aye une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espece de mort pour exercer vostre misericorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer vostre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de vostre sentence; & que je m'examine moy-même avant vostre jugement, pour XXXII.

XXXII. pour trouver misericorde en vostre presence.

IV. Faites, ô mon Dieu, que j'adore en silence l'ordre de vostre providence adorable sur la conduite de ma vie; que vostre fleau me console; & qu'ayant vescu dans l'amertume de mes péchez pendant la paix, je goûte les douceurs celestes de vostre grace durant les maux salutaires dont vous m'affligez. Mais je reconnois, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci & plein des idées, des soins, des inquiétudes, & des attachemens du monde, que la maladie non plus que la santé, ny les discours, ny les livres, ny vos Escritures sacrées, ny vostre Evangile, ny vos mysteres les plus saints, ny les aumônes, ny les jeûnes, ny les mortifications; ny les miracles, ny l'usage des Sacrements, ny le sacrifice de vostre corps, ny tous mes efforts, ny ceux de tout le monde ensemble ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance toute extraordinaire de vostre grace. C'est pourquoy, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les creatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurois pas la hardiesse de vous adresser mes cris, si quelque autre les pouvoit exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur que je vous demande est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'autheur & au maistre tout-puissant de la nature, & de mon cœur. A qui crieray-je, Seigneur, à qui auray-je recours, si ce n'est à vous? Tout ce qui n'est

pas

pas Dieu, ne peut pas remplir mon attente. XXXII.
C'est Dieu même que je demande, & que je cherche : & c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir.* Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette ; entrez y comme dans la maison du fort ; mais liez auparavant le fort & puissant ennemy qui la maistrise ; & prenez ensuite les thresors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avoit volées : volez vous-même ce thresor, ou plûtost reprenez-le, puisque c'est à vous à qui il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque vôtre image y est empreinte. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptesme qui est ma seconde naissance ; mais elle est toute effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vostre n'est plus connoissable. Vous seul avez pû créer mon ame : vous seul pouvez la créer de nouveau. Vous seul y avez pû former vostre image : vous seul pouvez la reformer, & y rimprimer vostre portrait effacé, c'est-à-dire JESUS-CHRIST mon Sauveur, qui est vostre image & le caractere de vostre substance.

V. O mon Dieu, qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant qui ne le des-honore point, & dont l'attachement luy est si salutaire ! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire, & sans me deshonorer ; & neanmoins le monde est encore l'objet de mes delices. O mon Dieu, qu'une ame est heureuse dont vous estes

P les

XXXII. les delices; puis qu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non seulement sans scrupule, mais encore avec merite ! Que son bonheur est ferme & durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, & que ny la vie, ny la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses desirs; & que le même moment qui entraisnera les méchans avec leurs idoles dans une ruïne commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune, & que comme les uns periront avec les objets perissables ausquels ils se sont attachez, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel & subsistant par soy-même auquel ils se sont étroitement unis. O qu'heureux sont ceux qui avec une liberté entiere & une pente invincible de leur volonté, aiment parfaitement & librement ce qu'ils sont obligez d'aimer necessairement !

VI. Achevez, ô mon Dieu, les bons mouvemens que vous me donnez. Soyez-en la fin, comme vous en estes le principe. Couronnez vos propres dons, car je reconnois que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu : & bien loin de pretendre que mes prieres ayent du mérite qui vous oblige de les accorder de necessité, je reconnois tres-humblement, qu'ayant donné aux creatures mon cœur que vous n'aviez formé que pour vous, & non pas pour le monde ny pour moy-même, je ne puis attendre aucune grace que de vostre misericorde, puisque je n'ay rien en moy qui vous y puisse engager, & que tous les mouvemens naturels de mon cœur se portant vers les creatures, ou vers moy-

moy-même, ne peuvent que vous irriter. Je XXXII.
vous rends donc graces, mon Dieu, des bons mouvemens que vous me donnez, & de celuy mesme que vous me donnez de vous en rendre graces.

VII. Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque sans cette douleur interieure les maux exterieurs dont vous touchez mon corps me seroient une nouvelle occasion de péchez. Faites-moy bien connoistre que les maux du corps ne sont autre chose que la punition & la figure tout ensemble des maux de l'ame. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remede, en me faisant considerer dans les douleurs que je sens, celles que je ne sentois pas dans mon ame quoy que toute malade & couverte d'ulceres. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité & cette extrême foiblesse qui luy avoit ôté tout sentiment de ses propres miseres. Faites-les-moy sentir vivement, & que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ay commises.

VIII. Seigneur, bien que ma vie passée ait esté exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moy les occasions, elle vous a esté neanmoins tres-odieuse par sa negligence continuelle; par le mauvais usage de vos plus augustes Sacremens; par le mépris de vostre parole & de vos inspirations, par l'oisiveté & l'inutilité totale de mes actions & de mes pensées; par la perte entiere du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les

XXXII. moyens de vous plaire, & pour faire penitence des fautes qui se commettent tous les jours, & qui même sont ordinaires aux plus justes, de sorte que leur vie doit être une penitence continuelle, sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. Ainsi, mon Dieu, je vous ay toûjours esté contraire.

IX. Oüi, Seigneur, jusques icy j'ay toûjours esté sourd à vos inspirations, j'ay méprisé vos oracles; j'ay jugé au contraire de ce que vous jugez; j'ay contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de vostre Pere éternel, & suivant lesquelles vous jugerez le monde. Vous dites: Bienheureux sont ceux qui pleurent, & malheur à ceux qui sont consolez. Et moy j'ay dit: Malheureux ceux qui gemissent, & tres-heureux ceux qui sont consolez: j'ay dit: Heureux ceux qui joüissent d'une fortune avantageuse, d'une reputation glorieuse, & d'une santé robuste. Et pourquoy les ay-je reputez heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissoient une facilité tres-ample de joüir des creatures, c'est-à-dire de vous offenser? Oüi, Seigneur, je confesse que j'ay estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins & de veilles à vostre service, & pour l'assistance du prochain, mais parce qu'à sa faveur je pouvois m'abandonner avec moins de retenuë dans l'abondance des delices de la vie, & en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moy la grace, Seigneur, de réformer ma raison corrompuë, & de conformer mes senti-

mens

mens aux voftres. Que je m'eftime heureux dans l'affliction, & que dans l'impuiffance d'agir au dehors vous purifiez tellement mes fentimens, qu'ils ne repugnent plus aux vôtres, & qu'ainfi je vous trouve au-dedans de moy-même, puis que je ne puis vous chercher au dehors à caufe de ma foibleffe. Car, Seigneur, voftre Royaume eft dans vos fidelles, & je le trouveray dans moy-même fi j'y trouve voftre Efprit & vos fentimens. XXXII.

X. Mais, Seigneur, que feray-je pour vous obliger à répandre voftre Efprit fur cette miferable terre? Tout ce que je fuis vous eft odieux, & je ne trouve rien en moy qui vous puiffe agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes feules douleurs qui ont quelque reffemblance avec les voftres. Confiderez donc les maux que je fouffre, & ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de mifericorde les playes que voftre main m'a faites. O mon Sauveur, qui avez aimé vos fouffrances en la mort! O Dieu, qui ne vous eftes fait homme que pour fouffrir plus qu'aucun homme pour le falut des hommes! O Dieu, qui ne vous eftes incarné aprés le peché des hommes, & qui n'avez pris un corps que pour y fouffrir tous les maux que nos pechez ont merité! O Dieu, qui aimez tant les corps qui fouffrent, que vous avez choifi pour vous le corps le plus accablé de fouffrances qui ait jamais efté au monde! Ayez agreable mon corps, non pas pour luy-même, ny pour tout ce qu'il contient; car tout y eft digne de voftre colere, mais pour les maux qu'il endure, qui feuls peuvent eftre dignes de

XXXII. vostre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, & que mes maux vous invitent à me visiter. Mais pour achever la preparation de vostre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vostre qu'il souffre pour mes offenses, mon ame ait aussi cela de commun avec la vostre; qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses, & qu'ainsi je souffre avec vous, & comme vous & dans mon corps & dans mon ame, pour les péchez que j'ay commis.

XI. Faites-moy la grace, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en Chrestien. Je ne demande pas d'estre exempt des douleurs, car c'est la recompense des Saints: mais je demande de n'estre pas abandonné aux douleurs de la nature, sans les consolations de vostre Esprit; car c'est la malediction des Juifs & des Payens. Je ne demande pas d'avoir une plenitude de consolation sans aucune souffrance; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plenitude de maux sans consolation; car c'est un estat de Judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble, & les douleurs de la nature pour mes péchez, & les consolations de vostre Esprit par vostre grace, car c'est le veritable estat du Christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation, mais que je sente des douleurs & de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations sans aucune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances na-

tu-

turelles sans consolation avant la venuë de vô- XXXII.
tre Fils unique : vous consolez maintenant, & vous adoucissez les souffrances de vos fidelles par la grace de vostre Fils unique : & vous comblez d'une beatitude toute pure vos Saints dans la gloire de vostre Fils unique. Ce sont les admirables degrez par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier ; faites-moy passer par le second, pour arriver au troisiéme, Seigneur, c'est la grace que je vous demande.

XII. Ne permettez-pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considerer vostre ame triste jusques à la mort, & vostre corps abattu par la mort pour mes propres péchez, sans me réjoüir de souffrir & dans mon corps & dans mon ame. Car qu'y a-t'il de plus honteux, & neanmoins de plus ordinaire dans les Chrestiens & dans moy-même, que tandis que vous suez le sang pour l'expiation de nos offenses, nous vivions dans les délices ; & que des Chrestiens qui font profession d'estre à vous ; que ceux qui par le baptesme ont renoncé au monde pour vous suivre ; que ceux qui ont juré solemnellement à la face de l'Eglise de vivre & de mourir avec vous, que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persecuté & crucifié ; que ceux qui croyent que vous vous estes exposé à la colere de Dieu & à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes ; que ceux, dis-je, qui croyent toutes ces veritez, qui considerent vôtre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut, qui considerent les plaisirs & les pe-

XXXII. chez du monde, comme l'unique sujet de vos souffrances, & le monde même, comme vostre bourreau, recherchent à flatter leur corps par ces mêmes plaisirs, parmy ce même monde, & que ceux qui ne pourroient sans frémir d'horreur voir un homme caresser & chérir le meurtrier de son pere qui se feroit livré pour luy donner la vie; puissent vivre, comme j'ay fait, avec une pleine joye parmy le monde que je sçay avoir esté veritablement le meurtrier de celuy que je reconnois pour mon Dieu & pour mon Pere, qui s'est livré pour mon propre salut, & qui a porté en sa personne la peine de mes iniquitez? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joye aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposois à l'ombre de la mort.

XIII. Ostez donc de moy, Seigneur, la tristesse que l'amour de moy-même me pourroit donner de mes propres souffrances & des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur qui ne regardent pas vostre gloire. Mais mettez en moy une tristesse conforme à la vostre. Que mes souffrances servent à appaiser vostre colere. Faites-en une occasion de mon salut & de ma conversion. Que je ne souhaitte desormais de santé & de vie qu'afin de l'employer & la finir pour vous avec vous & en vous. Je ne vous demande ny santé, ny maladie, ny vie, ny mort; mais que vous disposiez de ma santé & de ma maladie, de ma vie & de ma mort, pour vôtre gloire, pour mon salut, & pour l'utilité de l'Eglise & de vos Saints, dont j'espere par vô-

tre grace faire une portion. Vous seul sçavez XXXII.
ce qui m'est expedient : vous estes le souverain
Maistre: faites ce que vous voudrez. Donnez-moy ; ostez-moy ; mais conformez ma volonté à la vostre, & que dans une soûmission humble & parfaite, & dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les ordres de vostre providence éternelle, & que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

XIV. Faites, mon Dieu, que dans une uniformité d'esprit toûjours égale, je reçoive toute sorte d'évenemens, puisque nous ne sçavons ce que nous devons demander, & que je n'en puis souhaiter l'un plûtost que l'autre, sans présomption, & sans me rendre juge & responsable des suites que vostre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je sçay que je ne sçay qu'une chose, c'est qu'il est bon de vous suivre, & qu'il est mauvais de vous offenser. Aprés cela je ne sçay lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses. Je ne sçay lequel m'est profitable, de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ny de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes & des Anges, & qui est caché dans les secrets de vostre providence que j'adore & que je ne veux pas approfondir.

XV. Faites donc, Seigneur, que tel que je suis je me conforme à vostre volonté, & qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire, & vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles.

XXXII. C'est par les marques de vos souffrances, que vous avez esté reconnu de vos disciples; & c'est par les souffrances que vous reconnoissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnoissez-moy donc pour vostre disciple dans les maux que j'endure & dans mon corps & dans mon esprit pour les offenses que j'ay commises. Et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne luy est offert par vous, unissez ma volonté à la vôtre, & mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vostres. Unissez-moy à vous, remplissez-moy de vous, & de vostre Esprit Saint. Entrez dans mon cœur & dans mon ame, pour y porter mes souffrances, & pour continuer d'endurer en moy ce qui vous reste à souffrir de vostre Passion que vous achevez dans vos membres jusques à la consommation parfaite de vostre Corps; afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moy qui vive & qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez & souffriez en moy, ô mon Sauveur: & qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entierement de la gloire qu'elles vous ont acquise; dans laquelle vous vivez avec le Pere & le Saint Esprit, par tous ses siecles des siecles. Ainsi soit-il.

FIN.

TA-

# TABLE DES MATIERES.

## A

*Action.*



*Affliction.*



*Aimer.*



*Ame.*



*Amour.*



*Antechrist.*



*Apostres.*



*Athée.*



*Attachement.*



*Avénement.*



*Aveuglement.*



## B

*Bassesse.*

Er-

G.



H



Va-

Mem-

Plai-

*Plaire.*



*Plaisir.*



*Pleurer.*



*Present.*



*Presomption.*



*Prophete.*



*Prophetie.*



*Pyrroniens.*



## R

*Raisons.*



*Raisonnable.*



*Raisonnement.*



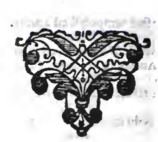
*Redemption.*



*Religion.*

La

FIN.



# DISCOURS

SUR LES

# PENSÉES

DE

# M. PASCAL,

Où l'on eſſaye de faire voir quel
eſtoit ſon deſſein.

*CE Discours avoit esté fait pour servir de Preface au Recüeil des Pensées de M. Pascal, mais parce qu'il fut trouvé trop étendu pour luy donner ce nom, on ne voulut point s'en servir : & il estoit même bien juste qu'il cedast à la Preface qu'on voit au commencement de ce Recüeil, quand ce n'auroit esté qu'afin de ne rien mêler d'étranger aux Pensées de M. Pascal, & de n'y rien joindre qui ne vint de la même Famille, & du même esprit. Depuis comme on a jugé que ce Discours pourroit n'estre pas tout à fait inutile pour faire voir à peu prés quel estoit le dessein de Monsieur Pascal, on a voulu le rendre public, parce que ce dessein estoit si grand, & si important, qu'on a crû qu'il ne falloit rien negliger, pour petit qu'il fust, de ce qui pouvoit y avoir quelque rapport. C'est par cette même raison, qu'à ce Discours on en a joint un autre sur les preuves des Livres de Moyse, qui n'avoit pas esté fait pour voir le jour ; non plus que le traité où l'on fait voir : Qu'il y a des démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celle de la Geometrie, & qu'on en peut donner de telles pour la Religion Chrestienne. Quelque succez qu'ils ayent les uns & les autres, on s'estimeroit trop-*

*heureux, s'il plaisoit à Dieu, qui fait servir les moindres choses à ses plus grands desseins, qu'une seule personne dans le monde en profitast.*

---

## Approbation des Docteurs.

Nous sous-signez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû & examiné un Livre intitulé, *Discours sur les Pensées de Mr. Pascal, composé par Mr. du Bois de la Cour*, dans lequel nous n'avons rien trouvé de contraire à la Foy, ny aux bonnes mœurs. Fait à Paris le 25. Juillet 1671.

LE VAILLANT, Curé de S. Christophe.
GRENET, Curé de S. Benoist.
MARLIN, Curé de S. Eustache.
L'ABBE'.
FORTIN.
PETIT-PIED.
T. ROULLARD.

DIS-

# DISCOURS
## SUR LES
# PENSÉES
## DE
# M. PASCAL.

CE qu'on a veu jusqu'icy de Monsieur Pascal a donné une si haute idée de la grandeur de son esprit, qu'il ne faut pas s'étonner que ceux qui sçavoient qu'il avoit dessein d'écrire sur la verité de la Religion, ayent eu beaucoup d'impatience de voir ce qu'on en avoit trouvé dans ses papiers aprés sa mort.

Ses amis de leur costé n'en avoient pas moins de le publier, & comme ils sçavoient encore mieux le prix de ce qui leur restoit de luy que ceux qui n'en jugeoient que par conjecture, il ne faut pas douter qu'ils ne se soient sentis pressés de rendre ce dernier devoir à un homme dont la memoire leur est si chere, & de faire part au monde d'une chose qu'ils croyoient avec raison luy devoir estre si utile.

Car quoy que Monsieur Pascal n'eust encore rien écrit sur ce sujet que quelques pensées détachées, qui auroient pû trouver leur place dans l'ouvrage qu'il meditoit, mais qui n'en auroient fait qu'une tres-petite partie, & qui n'en sçauroient donner qu'une idée fort im-

parfaite, on peut dire neanmoins qu'on n'a encore rien veu d'approchant sur cette matiere. Cependant on ne sçauroit presque prévoir de quelle maniere les precieux restes de ce grand dessein seront reçûs dans le monde. Quantité de gens seront sans doute choquez d'y trouver si peu d'ordre, de ce que tout y est imparfait, & de ce qu'il y a même quantité de Pensées sans suite ny liaison, & dont on ne voit point où elles tendent. Mais qu'ils considerent que ce que Monsieur Pascal avoit entrepris n'estant pas de ces choses qu'on peut dire achevées dés qu'on en a conçû le dessein, ou de ces ouvrages dans le train ordinaire, & qui sont aussi bons d'une façon que d'une autre, il y avoit encore bien loin du projet à l'execution. Ce devoit estre un composé de quantité de pieces & de ressorts differens; Il y falloit desabuser le monde d'une infinité d'erreurs, & luy apprendre autant de veritez; enfin il y falloit parler de tout, & en parler raisonnablement, à quoy le chemin n'est guere frayé. Car en effet tout conduit à la Religion, ou tout en détourne, & comme c'est le plus grand des desseins de Dieu, ou plûtost le centre de tous ses desseins, & qu'il n'a rien fait que pour JESUS-CHRIST; il n'y a rien dans le monde qui n'ait rapport à luy, rien dans le choses vivantes ou inanimées; rien dans les actions ou les pensées des hommes qui ne soit des suites du péché ou des effets de la grace, & dans quoy Dieu n'ait pour but de dissiper nos ténebres, ou de les augmenter lors que nous les aimons. Ainsi tout pouvoit entrer

dans

dans le livre de Monsieur Pascal, & quelque esprit qu'il eust il auroit pû employer sa vie au seul amas de tant de matiere, & laisser encore bien des choses à dire. Faut-il donc s'étonner que n'y ayant donné que les quatre ou cinq dernieres de ses années, & encore avec beaucoup d'interruption, on n'ait trouvé aprés sa mort que des materiaux informes & en petite quantité.

D'ailleurs comme la plufpart se sont voulu figurer par avance ce que ce pourroit estre que cet ouvrage, & que chacun s'est imaginé que Monsieur Pascal auroit dû s'y prendre comme il auroit fait luy-même, il est certain que bien des gens y seront trompés.

Ceux qui ne trouvent rien d'assuré que les preuves de Geometrie, en veulent de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame qui les conduisent de principe en principe comme leurs démonstrations. D'autres demandent de ces raisons communes qui prouvent peu, ou qui ne prouvent qu'à ceux qui sont déja persuadés; & d'autres des raisons metaphysiques, qui ne sont souvent que des subtilitez peu capables de faire impression sur l'esprit, & dont il se défie toûjours. Enfin il y en a qui n'ont de goust que pour ce qu'on appelle lieux communs, & pour je ne sçay quelle éloquence de mots dénüée de verité qui ne fait qu'éblouïr, & ne va jamais jusqu'au cœur.

Il est certain que ny les uns ny les autres ne trouveront ce qu'ils demandent dans ces fragmens, mais il est vray aussi qu'ils l'y trouveroient s'ils n'estoient abusés par de fausses idées

de ce qu'ils cherchent. Tout y est plein de traits d'une éloquence inimitable, & de cette éloquence qui vient d'un sentiment vif des choses, & d'une profonde intelligence, & qui ne manque jamais de remüer & de produire quelque effet. Il y a des preuves metaphysiques aussi convaincantes qu'on en peut donner en cette matiere; & des demonstrations mêmes pour ceux qui s'y connoissent, fondées sur des principes aussi incontestables que ceux des Geometres.

Mais le malheur est que ces principes appartiennent plus au cœur qu'à l'esprit, & que les hommes sont si peu accoustumés à étudier leur cœur, qu'il n'y a rien qui leur soit plus inconnu. Ce n'est presque jamais là que se portent leurs meditations, & quoy qu'ils ne fassent toute leur vie, & en toutes choses que suivre les mouvemens de leur cœur, ce n'est que comme des aveugles qui se laissent mener sans sçavoir comment leurs guides sont faits, ni rien connoistre de ce qui se trouve dans leur chemin. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils soient insensibles aux lumieres que Dieu y a mises, s'ils ne tournent jamais les yeux de ce costé-là, & qu'ils ne cessent même de se remplir de choses qui leur en ostent la veuë. Et s'il s'en trouve quelques-uns qui s'appliquent à l'étude du cœur humain, peuvent-ils se vanter d'aller jusqu'au fond, & de percer cet abisme de prejugés, de faux sentimens, & de passions, où cette lumiere est presque étouffée.

La verité est, qu'il ne faut pas tant penser à prou-

prouver Dieu qu'à le faire ſentir, & que ce dernier même eſt le plus utile, & tout enſemble le plus aiſé. Et pour le ſentir il faut le chercher dans les ſentimens qui ſubſiſtent encore en nous, & qui nous reſtent de la grandeur de noſtre premiere nature. Car enfin ſi Dieu a laiſſé de ſes marques dans tous ſes ouvrages, comme on n'en peut douter, nous les trouverons bien plûtoſt en nous-mêmes que dans les choſes exterieures qui ne nous parlent point, & dont nous n'appercevons qu'une legere ſuperficie, exclus pour jamais d'en connoiſtre le fond & la nature. Et s'il eſt inconcevable qu'il n'ait pas gravé dans ſes creatures ce qu'elles luy doivent pour l'eſtre qu'il leur a donné, ce ſera bien plûtoſt dans ſon propre cœur que l'homme pourra trouver cette importante leçon, que dans les choſes inanimées qui accompliſſent la volonté de Dieu ſans le ſçavoir, & pour qui l'eſtre ne differe point du neant.

Tant s'en faut donc qu'il faille s'étonner qu'on puiſſe trouver Dieu par cette voye, qu'une des choſes du monde la plus étonnante, c'eſt que nous ne l'y trouvions pas: Et il n'y avoit qu'un renverſement pareil à celuy que le peché a fait dans l'homme, qui luy puſt oſter le ſentiment de cette preſence de Dieu que ſon immenſité rend perpetuelle par tout. Qu'il ſe conſole pourtant, ce ſceau de Dieu dans ſes ouvrages eſt éternel & ineffaçable, & le ſentiment n'en ſçauroit eſtre éteint, que la faculté de connoiſtre & de ſentir n'y ſoit détruite. Elle eſt foible à la verité, & languiſſante,

mais de cela méme qu'elle connoist sa langueur, elle subsiste & elle peut estre rétablie. Elle le fera même tost ou tard si elle la reconnoist sincerement, & qu'elle en gemisse, & elle fera trouver à l'homme dans son propre cœur, ces traces de Dieu qu'il chercheroit en vain dans les ouvrages morts de la nature, puis qu'ils ne luy apprendroient jamais ny quel est ce Dieu, ny ce qu'il demande de luy.

Voilà proprement quel estoit le dessein de Monsieur Pascal, il vouloit rappeller les hommes à leur cœur, & leur faire commencer par se bien connoistre eux-mêmes. Toute autre voye, quoy que bonne en soy, ne convenoit point selon luy à la maniere dont ils sont faits; au lieu que celle-ci luy paroissoit conforme à l'estat de leur cœur & de leur esprit, & d'autant plus propre à les rendre capables de connoistre Dieu & d'y croire, qu'elle les porte à souhaitter qu'il soit, & à faire consister tout leur bien, & toute leur consolation à n'en pouvoir douter.

C'est ce qui paroist par tout ce qu'on voit dans ces fragmens, & par diverses choses qu'on en a retranchées, comme trop imparfaites, & qui ne marquoient que l'ordre qu'il se proposoit de garder. Mais outre cela, on le sçait encore par un discours qu'il fit un jour en presence de quelques-uns de ses amis, & qui fut comme le plan de l'ouvrage qu'il meditoit. Il parla pour le moins deux heures, & quoy que ceux qui s'y trouverent soient des gens d'un esprit à admirer peu de choses, comme on en conviendroit aisément si je les nommois,

mois, ils reconnoissent encore presentement qu'ils en furent transportez. Que cette ébauche toute legere qu'elle estoit leur donna l'idée du plus grand ouvrage dont un homme puisse estre capable ; & que l'éloquence, la profondeur, l'intelligence de ce qu'il y a de plus caché dans l'Ecriture, la découverte de quantité de choses, qui avoient jusques icy échappé à tout le monde, & tout ce qu'ils virent de l'Esprit de Monsieur Pascal dans ce peu de temps, ne leur permit pas de douter qu'il ne fust propre à exécuter un si grand dessein, & leur persuada de plus que s'il ne l'achevoit il demeureroit long-temps imparfait.

Soit qu'à ce qu'il y avoit d'effectif, & de sa part & de la leur, il s'y joignist encore quelque chose de cette union d'esprit & de sentimens, qui échauffe & donne de nouvelles forces, ou que ce fust un de ces momens heureux, où les plus habiles se surpassent eux-mêmes, & où les impressions se font si vives & si profondes : Tout ce que dit alors Monsieur Pascal leur est encore present, & c'est d'un d'eux que plus de huit ans aprés on a appris ce qu'on en va dire.

Aprés donc qu'il leur eût exposé ce qu'il pensoit des preuves dont on se sert d'ordinaire, & fait voir combien celles qu'on tire des ouvrages de Dieu sont peu proportionnées à l'estat naturel du cœur humain, & combien les hommes ont la teste peu propre aux raisonnemens metaphysiques, il montra clairement qu'il n'y a que les preuves morales & historiques, & de certains sentimens qui viennent

de la nature, & de l'experience qui soient de leur portée; & il fit voir que ce n'est que sur des preuves de cette sorte que sont fondées les choses qui sont reconnuës dans le monde pour les plus certaines. Et en effet, qu'il y ait une ville qu'on apelle Rome, que Mahomet ait esté, que l'embrasement de Londres soit veritable, on auroit de la peine à le démontrer. Cependant ce seroit estre fou d'en douter, & de ne pas exposer sa vie là-dessus pour peu qu'il y eust à gagner. Les voyes par où nous acquerons ces sortes de certitudes pour n'estre pas geometriques n'en sont pas moins infaillibles, & ne nous doivent pas moins porter à agir, & ce n'est même que là-dessus que nous agissons presque en toutes choses.

Monsieur Pascal entreprit donc de faire voir, que la Religion Chrestienne estoit en aussi forts termes que ce qu'on recoit le plus indubitablement entre les hommes, & suivant son dessein de leur apprendre à se connoître, il commença par une peinture de l'homme qui pour n'estre qu'un racourcy, ne laissoit pas de contenir tout ce qu'on a jamais dit de plus excellent sur ce sujet, & ce qu'il en avoit pensé luy-même qui alloit bien au delà. Jamais ceux qui ont le plus méprisé l'homme n'ont poussé si loin son imbecilité, sa corruption, ses tenébres; & jamais sa grandeur & ses avantages n'ont esté portez si haut par ceux qui l'ont le plus relevé. Tout ce qu'on voit dans ces fragmens touchant les illusions de l'imagination, la vanité, l'ennuy, l'orgueil, l'amour propre, l'égarement des Payens, l'aveugle-

glement des Athées, & de l'autre costé ce qu'on y trouve de la pensée de l'homme, de la recherche du vray bien; du sentiment de sa misere, de l'amour de la verité; tout cela fait assez voir à quel point il avoit étudié & connu l'homme, & l'auroit bien mieux fait encore s'il avoit plû à Dieu qu'il y mist la derniere main.

Que chacun s'examine serieusemenr sur ce qu'il trouvera dans ce Recueil, & qu'on se mette à la place d'un homme que Monsieur Pascal supposoit avoir du sens, & qu'il se proposoit en idée de pousser à bout, & d'atterrer, pour le mener en suite pied à pied à la connoissance de la verité. On verra sans doute qu'il n'est pas possible, qu'il ne vienne enfin à s'éfrayer de ce qu'il découvrira en luy, & à se regarder comme un assemblage monstrueux de parties incompatibles; que cet amour pour la verité qui ne peut s'effacer de son cœur, joint à une si grande incapacité de la bien connoistre, ne le surprenne: que cet orgüeil né avec luy, & qui trouve à se nourrir dans le fond même de la misere, & de la bassesse ne l'étonne: que ce sentiment sourd au milieu des plus grands biens, qu'il luy manque quelque chose, quoy qu'il ne luy manque rien de ce qu'il connoît, ne l'attriste: & qu'enfin ces mouvemens involontaires du cœur qu'il condamne, & qu'il a la peine de combattre lors même qu'il se croit sans défauts, & ceux qui lui causent toûjours quelque trouble s'il se veut bien observer, quelque abandonné qu'il soit au crime, ne le démontent & ne luy fassent douter qu'une nature si pleine de contrarietés, & double & unique tout ensem-

ble, comme il sent la sienne, puisse estre une simple production du hazard, ou estre sortie telle des mains de son autheur.

Quoy qu'un homme en cet estat soit encore bien loin de connoistre Dieu,il est au moins certain que rien n'est plus propre à luy persuader qu'il y peut avoir autre chose que ce qu'il connoist,& que cette chose inconnuë luy peut être d'assez grande conseqence pour chercher, s'il n'y a rien qui l'en puisse instruire. Et on ne sçauroit même nier que ceux qu'on auroit mis dans cette disposition, ne fussent tout autrement capables d'estre touchez des autres preuves de Dieu, & qu'ils ne receussent avec d'autant plus de joye l'éclaircissement de leurs doutes: qu'on leur apprendroit en même-temps le remede à cét abîme de miseres dont les hommes sont entourez, & dans lesquelles il est inconcevable, comment ceux qui n'en esperent point, peuvent avoir le moindre repos.

C'est à cét étrange repos que Monsieur Pascal en vouloit principalement: & on le trouvera poussé dans ses écrits avec tant de force & d'éloquence, qu'il est mal-aisé d'y donner quelque attention sans en estre émû: & que ces gens qui ont pris leur party, & qui sçavent, disent-ils, à quoy ils s'en doivent tenir, auront peut-estre de la peine à s'empescher d'estre ébranlez. Aussi ne croioit-il pas qu'il pust subsister avec la moindre étincelle de bon sens. Et aprés avoir supposé qu'un homme raisonnable n'y pouvoit demeurer non plus que dans l'ignorance de son veritable

estat

estat present & à venir, il luy fit chercher tout ce qui luy pouvoit donner quelque lumiere, & examina premierement ce qu'en avoient dit ceux qu'on appelle Philosophes.

Mais il n'eut guéres de peine à montrer qu'il falloit estre peu difficile pour s'en contenter ; qu'ils n'avoient fait autre chose que se contredire les uns les autres & se contredire eux-mêmes ; qu'ils avoient trouvé tant de sortes de vray bien, qu'il estoit impossible qu'aucun d'eux eust rencontré, puis qu'apparemment il doit estre de telle nature qu'on ne s'y puisse méprendre & que les faux biens ne luy sçauroient ressembler. Que si quelques-uns d'eux avoient connû que les hommes naissent méchans, aucun ne s'estoit avisé d'en dire la raison, ny même de la chercher, quoy qu'il n'y eust rien dans le monde de si digne de leur curiosité ; que les uns avoient fait l'homme tout grand malgré ce qu'il sent en luy de bassesse, & les autres tout méprisable malgré l'instinct qui l'éleve ; les uns maîstre de sa felicité, les autres miserable sans resource ; les uns capable de tout, les autres de rien ; Enfin qu'il n'y avoit point de secte qui en parlast si raisonnablement, que chacun ne sentist en soy dequoy la démentir.

Cet homme ne pouvant donc se satisfaire de cela, ny abandonner aussi une recherche si importante, & jugeant bien que ce n'estoit pas de gens faits comme luy, & aveugles comme luy, qu'il devoit attendre quelque éclaircissement ; Monsieur Pascal luy fit venir à l'esprit, que peut-estre luy & ses semblables

avoient-

avoient-ils un autheur qui auroit pû se communiquer à eux, & leur donner des marques de leur origine, & du dessein qu'il auroit eu en leur donnant l'estre. Et là-dessus parcourant tout l'Univers, & tous les âges, il rencontre une infinité de Religions, mais dont aucune n'est capable de le toucher. Comme il a du sens, il conçoit quelque chose de ce qui doit convenir à l'estre Souverain s'il y en a un, & de ce qu'il doit avoir appris aux hommes au cas qu'il se soit fait connoistre à eux, comme il a dû le faire s'il y a une Religion véritable.

Mais au lieu de cela, que trouve-t'il dans cette recherche? des religions qui commencent avec de certains Peuples & finissent avec eux, des religions où l'on adore plusieurs Dieux & des Dieux plus ridicules que des hommes; des religions qui n'ont rien de spirituel ny d'élevé, qui authorisent le vice, qui s'établissent tantost par la force, & tantost par la fourberie, qui sont sans authorité, sans preuves, sans rien de surnaturel; qui n'ont qu'un culte grossier & charnel, où tout est exterieur; tout sentant l'homme, tout indigne de Dieu; & qui le laissant dans la même ignorance de la nature de Dieu & de la sienne, ne font que luy apprendre de plus en plus jusqu'où peut aller l'extravagance des hommes. Enfin plûtost que d'en choisir aucune & d'y établir son repos, il prendroit le party de se donner luy-même la mort, pour sortir tout d'un coup d'un estat si miserable, lors que prest de tomber dans le desespoir, il découvre un certain peuple, qui d'abord attire son attention par quan-

quantité de circonstances merveilleuses & uniques.

C'est le peuple Juif, dont Monsieur Pascal fait remarquer tant de choses qu'on trouvera pour la plûpart dans le Recueil de ses pensées ; qu'il faut n'avoir guere de curiosité pour ne les pas approfondir. Ce sont des gens tous sortis d'un même homme, & qui ayant toûjours eu un soin extraordinaire de ne se point allier avec les autres nations, & de conserver leurs genealogies, peuvent donner au monde plûtost qu'aucun autre peuple une histoire digne de créance. Puis qu'enfin ce n'est proprement que l'histoire d'une seule famille qui ne peut-estre sujette à confusion ; mais pourtant d'une famille si nombreuse, que s'il s'y estoit mêlé de l'imposture, il seroit impossible comme les hommes sont faits, que quelqu'un d'eux ne l'eust découverte & publiée. Outre que cette histoire estant la plus ancienne de toutes, elle n'a rien pû emprunter des autres, & que par cela seul elle merite une veneration particuliere.

Car quoy qu'on puisse conter des histoires de la Chine, & de quelques autres, le moindre discernement suffit pour voir que ce ne sont que des fables ridicules ; & que celle-cy peut-estre veritable. Plus on examine celles-là, plus on en sent la fausseté ; au lieu qu'à mesure qu'on approfondit celle-cy, elle se confirme elle même & devient incontestable. Et enfin quand il sera question de choisir entre des hommes tombez du Soleil, ou sortis d'une montagne, & des hommes créez par un Dieu tout-puissant

il

il faut ſe connoître bien peu à ce qui a l'air de verité pour balancer un moment.

Cet homme donc ravy de cette découverte, & reſolu de la pouſſer comme ſa derniere reſource, trouve d'abord que ce peuple ſi conſiderable ſe gouverne par un livre unique, qui comprend tout enſemble ſon Hiſtoire, ſes Loix, & ſa Religion, & tout cela tellement joint & inſeparable que ſon attention en redouble, & qu'il croit en pouvoir conclure, que s'il y a quelque choſe de vray, il faut que tout le reſte le ſoit.

Mais ce qu'il y a d'étrange, il n'a pas ouvert ce livre, qu'avec l'hiſtoire de ce Peuple il y trouve auſſi celle de la naiſſance du monde; que le ciel & la terre ſont l'ouvrage d'un Dieu; que l'homme a eſté créé; & que ſon autheur s'eſt fait connoiſtre à luy; qu'il luy a ſoûmis toutes les autres creatures, qu'il l'a fait à ſon image, & par conſequent doüé d'intelligence, & de lumieres; & capable de bien, & de verité; libre dans ſes jugemens & dans ſes actions; & dans une parfaite conformité des mouvemens de ſon cœur à la juſtice & à la droite raiſon. Car enfin c'eſt ce qu'emporte cette reſſemblance à Dieu à qui l'homme ne peut reſſembler par le corps, & ce ſouffle de vie dont Dieu l'anima qui ne peut eſtre autre choſe qu'un rayon de cette vie toute intelligente & toute pure qui fait ſon eſſence.

Voila à dire vray bien des doutes levés, & par un moyen bien facile. L'éternité du monde où l'on ſe perd, & cette rencontre fortuite de quelques Atomes, ne ſont aſſûrément pas ſi ai-

aisés à concevoir, lors qu'il s'agit d'expliquer cet ordre admirable de l'univers, la generations des plantes & des animaux, l'artifice du corps humain, & ce qu'on entend sur tout par les noms d'ame & de pensée, qu'il s'en faut que cette éternité, & ces Atomens ne paroissent si bien imaginés, & que l'esprit n'ait tant d'envie de s'y rendre.

Que cet homme s'estimeroit donc heureux, s'il pouvoit trouver que ce fust là une verité : Dans l'esperance qu'il conçoit de ce commencement de lumiere, il n'est rien qu'il ne donnast pour cela. Mais comme il ne voudroit point d'un repos où il luy restât quelque doute, & qu'il craint autant de se tromper que de demeurer dans l'incertitude où il est, il veut voir le fond de la chose, & l'examiner avec la derniere exactitude.

Il remarque premierement, comme une circonstance qu'on ne sçauroit trop admirer, que celuy qui a écrit cela ait compris tant de choses, & des choses si considerable dans un seul chapitre, & encore bien court. Et au lieu que tous les hommes sont naturellement portés à aggrandir les moindres choses, & que tout autre peut-estre auroit crû deshonnorer un si grand sujet en le touchant si legerement, il admire que celuy-cy en ait pû parler d'une maniere si simple ; & qu'estant ou voulant qu'on le crût choisi pour l'annoncer aux hommes, il ait si peu songé à se faire valoir, à prevenir l'esprit de ses lecteurs, à donner du lustre à ce qu'il disoit ou à le prouver. Un caractere si rare ou plûtost si unique merite sans dou-

doute quelque respect; & il y a grande apparence que quiconque a pû traiter ainsi des choses de cette nature, à bien senty que tout leur prix consistoit dans leur verité sans qu'elles eussent aucun besoin d'ornemens étrangers, & qu'il estoit même persuadé qu'elles estoient ou bien connuës ou bien aisées à croire.

Mais cependant il se presente d'abord une difficulté qui paroît insurmontable; Et au même-temps qu'on voit clairement que si c'est un Dieu qui a creé les hommes, & qu'il ait luy-même rendu témoignage de la bonté de ses ouvrages, il faut que l'homme ait esté creé dans l'estat que j'ay dit, on s'en sent si éloigné que l'on ne sçait plus où l'on en est. Bien loin qu'on se puisse prendre pour une image de Dieu, on ne trouve pas en soy le moindre trait de ce qu'on se figure en luy; & plus on se connoist, moins se trouve-t-on disposé à reverer un Dieu auquel on ressembleroit.

Il est sans doute qu'on seroit peu éclairci si l'on en demeuroit-là. Mais ce seroit estre bien negligent & bien coupable que de ne pousser pas plus avant une recherche si importante. Car cette ouverture qu'un Dieu nous ait faits a de si grandes suites, qu'il n'y a que la crainte de trouver plus qu'on ne voudroit qui puisse empêcher de l'approfondir. Cét homme que Monsieur Pascal supposoit incapable de cette horrible crainte d'apprendre son devoir, & qui connoissoit trop son incapacité pour decider de luy-même une chose si importante ne s'en tint donc pas là, & n'attendit guere à en trouver l'éclaircissement.

Car

Car ce qu'il voit incontinent aprés, c'est que ce même homme que nous avons peint si éclairé, si maistre de luy, eut à peine connû son autheur qu'il l'offença, que le premier usage qu'il fit de ce present si precieux de la liberté, ce fut de s'en servir à violer le premier commandement qu'il avoit reçû, & qu'oubliant tout d'un coup ce qu'on peut penser que devoit à Dieu une creature qui venoit d'estre tirée du neant pour posseder l'univers & pour en connoître l'autheur, il aspira à sortir de sa dépendance, à acquerir par soy-même les connoissances qu'il avoit plû à Dieu de luy cacher, & en un mot à devenir son égal.

Il n'est pas besoin d'exageration pour persuader, ni de beaucoup de lumiere pour comprendre que ç'a esté le plus grand de tous les crimes, en toutes ses circonstances. Aussi fut-il puny comme il le meritoit: & outre la mort dont Adam avoit esté menacé, il tomba encore en un estat déplorable qui ne pouvoit être mieux marqué que par cette raillerie si amere qu'il eut la douleur d'entendre de la propre bouche de Dieu. Car au lieu de demeurer une image de la sainteté & de la justice de son autheur, comme il le pouvoit, & de luy devenir égal comme il l'avoit prétendu, il perdit en ce moment tous les avantages dont il n'avoit pas voulu bien user; son esprit se remplit de nuages; Dieu se cacha pour luy dans une nuit impenetrable; il devint le joüet de la concupiscence, & l'esclave du peché; de tout ce qu'il avoit de lumiere & de connoissance, il n'en conserva qu'un desir impuissant de connoistre

qui

qui ne servit plus qu'à le tourmenter, il ne luy resta d'usage de sa liberté que pour le péché, & il se trouva sans force pour le bien. Enfin il devint ce monstre incomprehensible qu'on appelle l'homme, & communiquant de plus sa corruption à tout ce qui sortit de luy, il peupla l'univers de miserables, d'aveugles, & de criminels comme luy.

C'est ce que cét homme rencontre bientost aprés, & dans tout le reste de ce livre. Car Monsieur Pascal supposant qu'il ne pouvoit manquer d'estre attiré par une si grande idée, & le luy faisant parcourir avec avidité, & même tous ceux de l'ancien Testament, il lui fit remarquer qu'il n'y est plus parlé que de la corruption de toute chair, de l'abandonnement des hommes à leurs sens, & de leur pente au mal dés leur naissance. Et puis s'étendant sur les choses qui rendent ce livre singulier, & digne de vénération, il lui fit voir que c'étoit le seul livre du monde où la nature de l'homme fût parfaitement peinte & dans ses grandeurs, & dans ses miseres, & lui montra le portrait de son cœur en une infinité d'endroits. Tout ce qu'il avoit découvert en s'étudiant luy-même luy parut là dedans au naturel. Et cette lecture ayant même porté une nouvelle lumiere dans les ténebres de son interieur, non seulement il vit plus clairement ce qu'il y avoit déja apperceu, mais il y trouva même un nombre infiny de choses qui luy avoient échappé, & qui n'avoient jamais esté découvertes par aucun de ceux qui s'y sont le plus appliqués.

Il

Il admire ensuite non seulement que ce livre fasse mieux connoistre l'homme qu'il ne se connoist luy-même, mais aussi qu'il soit le seul au monde qui ait dignement parlé de l'être souverain, & qu'il le luy fasse concevoir autant au-dessus de ce qu'il s'en estoit imaginé, que tout ce qu'il avoit veu jusques-là luy paroissoit au-dessous. Et en effet quand il n'y auroit que cela, qu'il est l'unique qui obligeant de connoistre un Dieu ait parlé de l'aimer & de ne rien faire que pour luy, il est l'unique qui merite qu'on s'y arreste. Car enfin n'ayant rien que nous ne tenions de Dieu, ny mouvement, ny vie, ny pensée, nous ne faisons rien dont il ne doive estre la fin, & toutes nos actions ne sont bonnes ou mauvaises que selon qu'elles tendent à ce but, ou qu'elles s'en écartent. Je ne parle pas de celles qui sont purement corporelles, & où nostre volonté n'a point de part: Celles-là ne sont pas proprement nostres, & ne sont que partie des mouvemens de ce grand corps de l'Univers qui glorifient Dieu à leur maniere. Mais pour celles que nous faisons, parce que nous les voulons faire, il n'y en a point dont nous ne luy devions rendre compte, & qui ne doive luy marquer que nous ne voulons que ce qu'il veut, afin que tous les estres créez, & ceux qui pensent, & ceux qui ne pensent point, soient dans une continuelle soûmission à la volonté de leur autheur, qui ne peut avoir eu d'autre dessein en les créant.

Mais comme ce seroit encore peu que d'accomplir cette volonté, si l'on ne l'aimoit, &

que

que ce ne feroit prefque qu'agir comme les chofes inanimées; il a plû à Dieu de mettre dans l'homme une partie dominante capable de choix & d'amour, & qui penchant toûjours du cofté qu'elle aime le mieux, donnât la pente à tout le refte, & pût luy faire un facrifice volontaire de l'homme tout entier.

C'eft en peu de mots l'idée d'une Religion veritable, ou il n'y en a point, ou c'eft en cela qu'elle doit confifter. Car la crainte, l'admiration, l'adoration même feparées de l'amour, ne font que des fentimens morts, où le cœur n'a point de part, & qui ne fçauroient produire une attache telle que doit eftre celle de la creature pour fon autheur. Cependant quelle autre Religion que la Chreftienne a jamais mis dans cet amour l'effence de fon culte? Ce feul deffaut fuffit ce me femble pour les croire toutes fauffes, je ne vois rien qui ait pû empêcher leurs inventeurs de s'en avifer qu'un aveuglement furnaturel, & qui vienne de Dieu même, qui s'eft voulu referver une chofe qui le diftingue fi vifiblement.

Ce feroit peu encore que ce livre fift voir clair à l'homme dans luy-même, s'il ne luy faifoit voir clair dans l'ordre du monde, & qu'il ne demeflât ces queftions impenetrables qui ont tant tourmenté les plus grands efprits du paganifme. Pourquoy, par exemple, cette eftrange diverfité entre les hommes qui font tous de même nature? Comment la chofe du monde la plus fimple qui eft l'ame ou la penfée, fe peut-elle trouver fi diverfifiée? S'ils la tiennent d'un eftre fuperieur, pourquoy la

lor-

donne-t'il élevée aux uns & rampante aux autres, pleine de lumiere à ceux-cy, & de tenebres à ceux-là, juste & droite à quelques-uns, & à d'autres injuste & portée au vice ? & cela avec tant de differences, & de mêlange de ces qualitez l'une avec l'autre, & de celles mêmes qui sont opposées, qu'il n'y a pas deux hommes au monde qui se ressemblent, ni même un homme qui ne soit dissemblable à luy-même d'un moment à l'autre? Que si l'ame passe des peres aux enfans, comme les Philosophes le croioient d'où peut encore venir cette diversité ? Pourquoy un habile homme en produit-il un sans esprit? comment un scelerat peut-il venir d'un honneste homme ? comment les enfans d'un même pere peuvent-ils naistre avec des inclinations differentes ? toutes ces difficultez ne cessent-elles pas par cette chûte de la nature de l'homme que ce livre dit estre tombée de son premier estat, & ne sont-ce pas des suites necessaires de l'assujetissement de l'ame au corps, que l'on ne sçauroit concevoir que comme un châtiment, & qui la fait dépendre de la naissance du pays, du temperament, de l'éducation, de la coustume, & d'une infinité de choses de cette nature qui n'y devroient faire aucune impression ?

D'où vient aussi cette confusion qu'on voit dans le monde qui a fait douter à tant de Philosophes qu'il y eût une providence, & qui le fait paroistre à ceux qui le regardent par d'autres yeux que ceux de la foy, un cahos plus confus que celuy dont les Payens vouloient que leurs Dieux l'eussent tiré ? Pourquoy les méchans

réüssissent-ils presque toûjours, & pourquoy ceux qui semblent justes sont-ils miserables & accablez? Pourquoy ce mêlange monstrueux de pauvres & de riches, de sains & de malades, de tyrans & d'opprimez? Qu'ont fait ceux-là pour naistre heureux, & avoir tout à souhait, ou par où ceux-cy ont-ils merité de ne venir au monde que pour souffrir? Pourquoy Dieu a-t'il permis qu'il y eust tant d'erreurs, tant d'opinions, de mœurs, de coûtumes, de Religions differentes? Tout cela est encore éclairci par un petit nombre de principes qui se trouvent dans ce livre, & par ceux-cy entr'autres que ce n'est pas icy le lieu où Dieu veut que se passe le discernement des bons & des méchans, dont la distinction seroit visible si ceux-là estoient toûjours heureux, & les autres toûjours affligez: que ce n'est pas ici non plus le lieu de la recompense: que ce jour viendra: que cependant Dieu veut que les choses demeurent dans l'obscurité: qu'il a laissé marcher les hommes dans leurs voyes; qu'il les laisse courir aprés les desirs de leur cœur, & qu'il ne se veut découvrir qu'à un petit nombre de gens qu'il en rendra luy-même dignes & capables d'une veritable vertu.

N'est-ce pas encore icy en quoy ce livre est aimable & digne qu'on s'y attache? non seulement il est le seul qui a bien connu la misere des hommes, mais il est aussi le seul qui leur ait proposé l'idée d'un vray bien, & promis des remedes apparens à leurs maux. S'il nous abbat en nous faisant voir nostre estat plus déplorable encore qu'il ne nous paroissoit, il

nous

nous console aussi en nous apprenant qu'il n'est pas desesperé. Il nous flate peut-estre, mais la chose vaut bien la peine de l'experimenter. Et le bonheur qu'il promet réveille au moins nos esperances en ce qu'il ne paroist pas certainement faux, au lieu qu'il ne faut qu'envisager tout ce qu'on a jusqu'icy appellé vray bien pour en voir la fausseté. Qui n'admirera encore que ceux qui ont travaillé à ce livre ayent pris de voyes si particulieres, & qu'ils se soient si fort éloignez des autres dans les remedes qu'ils promettent aux hommes. C'est déja une marque qu'ils ont bien veu la foiblesse & l'inutilité de tous ceux que les Philosophes nous ont donnez, avec tant de confiance & si peu de succés, & par consequent qu'ils ont plus veu que tout le reste des hommes ensemble.

Mais ce qu'il y a de plus considerable, c'est qu'ils nous apprennent que ces remedes ne sont point dans nos mains. Tous les autres ont voulu, les uns qu'il n'y en eust point, les autres que nous en fussions les maistres, & par là ils ont abusé tous ceux qui s'y sont fiez : au lieu que ceux-cy avec une sincerité dont il ne semble pas que jamais un imposteur se pust aviser, nous assurent que nous ne pouvons rien de tout ce qu'ils nous prescrivent, que nous naissons corrompus, & dans l'impuissance de resister à cette corruption ; & que tant, que nous n'agirons que par nos seules forces, nous succomberons infailliblement à ces mêmes passions qu'ils nous ordonnent de surmonter. Mais en même-temps ils nous avertissent que c'est à Dieu que nous devons demander ces forces

qui nous manquent, qu'il ne nous les refusera pas, & qu'il envoyera même un liberateur aux hommes qui satisfaisant pour eux à la colere de Dieu, reparera cette impuissance, & les rendra capables de tout ce qu'il demande d'eux.

Que ce systeme est beau quoyqu'on en puisse dire, & qu'il est conforme aux apparences & à la raison méme, autant qu'elle y peut avoir de part! Considerons-le tout à la fois pour en mieux comprendre la grandeur & la majesté. Toutes choses sont creées par un Dieu à qui rien n'est impossible. L'homme sort de ses mains en un estat digne de la sagesse de son Autheur. Il se revolte contre luy & perd tous les avantages de son origine. Le crime & le châtiment passent dans tous les hommes, & par là ils doivent naistre injustes & corrompus comme on voit qu'ils le sont. Il leur reste un sentiment obscur de leur premiere grandeur, & il leur est dit qu'ils y peuvent estre rétablis. Ils ne sentent en eux aucune force pour cela, & il leur est dit qu'ils n'en ont point en effet, mais qu'ils en doivent demander à Dieu. Ils se trouvent dans un éloignement de Dieu si terrible, qu'ils ne voyent aucun moyen de s'en rapprocher, & on leur promet un mediateur qui fera cette grande reconcilation.

Que peut faire là-dessus un homme de sens & de bonne foy, sinon de reconnoistre que jamais on n'a rien dit d'approchant, & que ceux qui ont ainsi parlé, pour peu qu'ils ayent de preuves, meritent assûrément qu'on les croye? Il y a même bien des gens pour qui c'en seroit déja une grande que d'avoir pû le di-

dire, car en effet cela ne paroiſtra pas aiſé à inventer à qui l'examinera de prés; il ne faut que voir ce qu'ont dit les plus habiles de ceux qui ont voulu diſcourir ſur ce ſujet, ou d'eux-mêmes, ou aprés avoir veu les livres de Moyſe, pour juger que cela n'eſt pas marqué au coin des hommes. En verité ce ne ſont pas là leurs voyes, & il eſt eſtrange qu'ils ne s'en apperçoivent pas, & qu'ils ne ſe ſervent pas en cela d'une certaine fineſſe de diſcernement dont ils uſent dans toutes les autres choſes. Car il n'y a perſonne qui ne convienne qu'à l'égard des choſes qui tombent ſous nos ſens, nous avons en nous un certain ſentiment, qui nous fait juger à l'air ſeulement, ſi ce qui ſe preſente à nos yeux eſt l'ouvrage de la nature ou des hommes. Que nous l'apportions en naiſſant, ou qu'il vienne de la couſtume, il n'importe, jamais il ne nous trompe. Et toutes les fois, par exemple, que dans une montagne d'une Iſle inhabitée nous trouverons des degrés taillez avec quelque regularité, ou quelques caracteres intelligibles gravés ſur un rocher, nous ne craindrons point d'aſſûrer qu'il y a paſſé des hommes avant nous, & que cela ne ſçauroit être naturel. Cependant, avons-nous examiné ces deux infinis differens de ce que peuvent l'art & la nature, pour ſçavoir qu'ils n'ont rien de commun? & ſi nous en jugeons ſi bien ſans cela, pourquoy ne pas étendre plus loin le principe qui nous y conduit, & ne pas diſcerner, par ce que nous ſentons en nous & par ce que nous avons d'experience, que ces grandes idées ſont d'un caractere tout different de ce que l'eſprit humain eſt capable de produire?

Mais parce que les hommes sont faits de telle sorte, que dés qu'ils sont accoustumés aux choses, ils ne peuvent presque plus juger s'ils estoient capables ou non de les imaginer, on ne pretend point qu'ils se rendent à cela. On leur permet de conter pour rien qu'il n'est point naturel que dans le dessein d'imposer aux hommes, on ait pris à tâche d'assembler ce qu'il y a de plus choquant pour la raison, & pour la nature. Qu'ils croyent s'ils le peuvent qu'il n'y a nulle impossibilité que Moyse & ceux qui l'ont suivi, ces gens si sages & si habiles d'ailleurs, ayent pû avancer de leur teste une chose aussi incomprehensible que le peché originel, & qui paroist si contraire à la Justice du Dieu dont ils disent tant de merveilles; & pour comble qu'ils ayent osé luy attribuer un expedient aussi estrange pour en purifier les hommes, que celuy d'envoyer son fils unique sur la terre, & de luy faire souffrir la mort. Mais au moins qu'ils se fassent justice, & que par le peu d'assurance qu'ils trouvent en eux pour juger des moindres choses, ils se reconnoissent incapables de decider par eux-mêmes si cette transmission du peché, où tout consiste, est injuste & impossible: & qu'enfin ils s'estiment heureux de ce qu'en une chose qui les touche de si prés, au lieu d'estre à la mercy de cette pauvre raison, à qui il est si aisé d'imposer, ils n'ont à examiner pour toutes preuves, que des faits, & des histoires, c'est-à-dire des choses pour lesquelles ils ont des principes infaillibles.

Car convenant une fois (comme il n'est pas be-

besoin de le prouver ) que s'il y a un Dieu, il ne faut pas tant dire qu'il ne sçauroit faire ce qui est injuste, comme il faut dire que ce qu'il fait ne sçauroit estre injuste, puisque sa volonté est l'unique regle du bien & du mal, il n'est pas question d'examiner ce qu'est la chose en soy, mais seulement si ceux qui nous assûrent de la part de Dieu qu'elle est, ont dequoy se faire croire. Et il seroit inutile de répondre qu'on a des preuves, que ces choses-là sont injustes & impossibles pour montrer qu'elles ne peuvent estre, comme on dit qu'on en a, qu'elles sont effectivement pour montrer qu'elles ne sont ny injustes ny impossibles. Il ne se peut qu'il y en ait de part & d'autre, & il faut absolument que les uns ou les autres se trompent & ce qui les abuse en effet, c'est que les idées que nous avons de ce qui est juste ou injuste, sont estrangement bornées, puis qu'enfin il ne s'agit entre nous que d'une justice d'homme à homme, c'est-à-dire entre des freres où tous les droits sont égaux & reciproques, & qu'il s'agit ici d'une justice de Createur à creature, où les droits sont d'une disproportion infinie; mais aprés tout, comme ils n'oseroient se vanter de connoistre assez à fond jusqu'où va le pouvoir de Dieu, & ce que c'est que la Justice à son égard, pour dire que leurs preuves sont demonstratives, elles ne peuvent estre tout au plus que des raisonnemens de nature metaphysique, fondés sur des principes inventés par des hommes, & par consequent suspects; au lieu que ce qu'on leur donne pour preuve estant de la nature des faits, c'est-à-dire capable d'une

certitude & d'une évidence entiere, la raison & le bon sens les oblige de commencer par celles-cy, & de conclure si elles se trouvent convaincantes qu'ils se trompoient dans les leurs, quand même ils ne pourroient en découvrir le deffaut.

Or on ne sçauroit douter que la plus grande de toutes les autorités pour attirer la créance des hommes, ne soit celle des miracles & des Propheties. Il n'y a point de gens assez fous pour croire que naturellement on puisse fendre la Mer pour la passer, ou predire une chose deux mille ans avant qu'elle arrive. Et quand on pretendroit qu'il y eût eu quelques miracles, & mesme des propheties parmy les Payens, c'est toûjours assez pour prouver qu'il y a autre chose que des hommes, & il ne seroit pas difficile de faire voir qu'il n'y a rien que d'avantageux à la Religion Chrestienne dans ces miracles, & dans ces propheties, s'il y en a eu. Il faut donc nier absolument qu'il y en ait jamais eu, ce qui ne seroit pas moins extravagant, puis que de toutes les histoires du monde, il n'y en a point de si appuyée que celle de nostre Religion, & où tant de choses concourent pour en establir la certitude.

C'est ce que Monsieur Pascal auroit fait voir clairement, soit qu'il la considerast du côté du fait, ou qu'il en examinast le fond & les beautez. Et chacun en pourra juger par un petit article qu'on a laissé exprés dans ces fragmens, & qui n'est qu'une espece de table des chapitres qu'il avoit dessein de traiter, & de chacun desquels il toucha quelque cho-

se en passant dans le discours dont j'ay parlé.

Premierement pour ce qui est de Moyse en particulier, on ne doutera pas qu'il n'ait esté aussi habile & d'aussi grand sens qu'homme du monde, & qu'ainsi, si ç'avoit esté un imposteur, il n'eust pris des voyes toutes opposées à celles qu'il a suivies, puis qu'à considerer les choses humainement, il estoit impossible qu'il réüssist. Si ce qu'il a dit des premiers hommes, par exemple, estoit faux, il n'y avoit rien si aisé que de l'en convaincre. Car il met si peu de generations depuis la création jusqu'au deluge, & de là jusqu'à la sortie de l'Egypte, que l'histoire de nos derniers Rois ne nous est pas plus presente que celle-là le devoit estre aux Israëlites. Et comme il pouvoit y avoir de son temps des gens qui devoient avoir veu Joseph, dont le pere avoit veu Sem, & que Sem avoit pû vivre cent ans avec Mathusalem, qui devoit avoir veu Adam, il faloit qu'il eût perdu le sens pour oser conter à ce peuple si soigneux de l'histoire de ses Ancestres des évenemens de cette importance, si c'étoient autant de faussetés. Eussent-ils esté d'assés bonne volonté pour croire que leurs Ayeuls vivoient 7. ou 8. cens ans, si effectivement ils n'en passoient pas non plus qu'eux cent ou six vingts, & pour recevoir sur sa foy des choses aussi extraordinaires que la création & le deluge, dont il n'y auroit eu parmi eux ni traces ni vestiges, & dont pourtant à son compte la memoire leur devoit être encore toute recente ? Il eût fallu qu'il eût esté bien simple pour prendre un parti si bizarre dans le grand champ où il estoit d'inventer & de mentir, & pour

croire gagner quelque chose par le nombre des années, & ne pas voir ce qu'il perdoit en faisant si peu de generations ; puis qu'il ne faut qu'un sens mediocre pour juger s'il seroit bien aisé de persuader aujourd'huy à un peuple qui sçait tant soit peu l'histoire de ses Peres, que le cinquiéme ou le sixiéme en remontant a esté créé avec le monde, & qu'il y a de cela deux mille ans. Ce seroit leur dire deux mensonges ridicules pour un, & le plus court seroit sans doute de proportionner les generations au nombre des années pour se cacher dans l'obscurité.

D'ailleurs Moyse ne sçavoit-il point à qui il avoit à faire, luy qui connoissoit si bien les hommes & les Juifs en particulier cette nation si legere, si capricieuse, si difficile à gouverner? Et est-il croyable que parmi six cens mille hommes qu'il accuse de tant de deffauts & de tant d'ingratitudes, qu'il traittoit en souverain, & si rigoureusement qu'il en faisoit mourir vingt mille à la fois, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui se fust recrié contre ses impostures, & ses faux miracles? Car quel homme s'est jamais vanté de tant de merveilles que celuy-là, & de merveilles si éclatantes? Il prend pour témoins non seulement ceux en faveur de qui il les fait, mais encore un pays entier d'ennemis contre qui il les fait. Et au lieu de je ne sçay quels miracles sourds & cachez qu'on attribue à d'autres, on ne voit ici que des miracles publics qui arrivent coup sur coup, & qui désolent & rétablissent un Royaume en moins de rien. En verité il n'est pas imaginable que l'ef-

l'effronterie d'un homme puisse aller jusques-là ; & qu'aprés tout ce qui est dit des playes d'Egypte, il ait pû ajoûter que le Roy & toute son armée avoient esté engloutis par la mer, qu'il venoit d'ouvrir à ceux qui le suivoient, sans craindre que quelqu'un parmi les Egyptiens en publiast la fausseté, & comme si ce qu'il pretend avoir fait en suitte dans le desert où il n'avoit que ceux de sa nation pour témoins ne luy eût pas suffi. Mais ce qu'il y a encore d'admirable, qu'elle gloire tire cét homme de tout cela, quel avantage pour luy & pour sa famille ? Songe-t-il seulement à assûrer le commandement à quelqu'un de ses parens ? & avec quelle sincerité raporte-t'il jusqu'à ses moindres, deffauts, les foiblesses de son frere & les siennes propres, & ce manque de foy sur tout qui paroit si étrange aprés tout ce qui luy estoit arrivé, & qui l'empescha de joüir du fruit de tant de travaux.

Enfin qu'on examine quelle est la loy qu'il a donnée aux Juifs, combien elle est sage & divine. Qu'on considere que tout ce qu'ont de bon toutes les loix du monde en a esté tiré, & à quel point il faut avoir connû la malice des hommes pour y avoir si pleinement pourveu. Et si cela ne suffit, qu'on la regarde encore, pleine comme elle estoit d'observances, & de ceremonies où le moindre manquement étoit si severement puny, comment il estoit possible qu'un peuple si changeant, & qui aimoit si fort ses aises, & un peuple qui auroit vêcu ou sans Religion ou dans une Religion payenne s'y soûmist si aveuglément, à moins que de

regarder le conducteur comme un homme envoyé de Dieu, & qu'ils ne fussent persuadés par la grandeur de ses actions.

Tout cela est si convaincant, que si l'opiniâtreté fait qu'on y resiste de bouche, il n'y a qu'un aveuglement horrible qui puisse empêcher qu'on ne s'y rende dans le cœur; & qu'on peut deffier hardiment qui que ce soit de forger là-dessus une supposition, dont un homme tant soit peu raisonnable se puisse contenter. Mais ce seroit perdre le temps que de s'amuser à détruire icy de semblables suppositions, il faudroit entrer pour cela dans un détail que les bornes qu'on s'est prescrites ne permettent pas. Et même comme il est impossible que des gens s'imaginent que cela puisse estre, que parce qu'ils voudroient en effet qu'il fust, & que ce n'est pas aux hommes à changer le cœur, il seroit inutile de les accabler de preuves comme on le pouroit aisément. On se contentera de les avertir de ce qu'ils ont à faire, & à combien de choses ils doivent pourvoir, pour donner quelque vray-semblance à leurs conjectures.

Qu'ils nous apprennent premierement par quel hazard Moyse a trouvé de si heureux & de si anciens fondemens à son dessein, puis qu'apparemment il n'auroit jamais dit à ce peuple qu'il venoit à eux de la part du Dieu de leurs peres, s'ils n'eussent eu quelque tradition qu'ils venoient de Jacob & d'Abraham; & que Dieu leur avoit parlé; & cette tradition où l'avoient-ils prise? par où cette opinion, qu'il leur naistroit un jour un grand Roy

de

de la race de Juda, s'estoit-elle établie, & jusqu'à les obliger de garder si soigneusement leurs genealogies pour le reconnoître ? Comment ce Moyse, ou qui que ce soit a-t-il pû si fort imprimer dans l'esprit de tous les Juifs l'attente de ce Messie, que depuis seize cens ans même qu'ils sont dispersés, & qu'ils ne voyent nul effet de ces promesses; ils l'attendent toûjours avec une patience & une fidelité sans exemple ? Comment cette longue suite de Roys & de grands hommes, comment David & Salomon, ces gens si sages & si éclairés, ont-ils donné si aveuglément là-dedans, & tiré de là ces écrits qui paroissent si élevés & si divins, & qui ne feroient pourtant que des songes & des illusions ? Comment tout ce qu'il y a de sagesse & de vertu épurée dans le monde se trouve-t-il appuyé sur une imposture si signalée ? Et comment jamais cét édifice de mensonges & de chimeres ne s'est-il en rien démenty ?

Qu'ils nous fassent voir par quel hazard cette loy inventée par un homme se trouve en même-temps la seule digne d'un Dieu, la seule contraire aux inclinations de la nature, & la seule qui ait toûjours esté. Comment se peut-il faire qu'elle ait esté composée avec tant d'artifice, qu'elle subsiste & soit abolie, & que, comme s'il y avoit eu du concert entre Moyse & JESUS-CHRIST, le dernier venu pour abolir la Religion de l'autre, se fonde presque uniquement sur ce qu'elle porte, & en tire ses principales preuves, en sorte qu'il semble qu'elle ne fust qu'une figure de

la sienne, & qu'il n'y eust qu'a lever un certain voile pour l'y trouver ? D'où vient que depuis que l'on dit que ces nuages sont dissipés, & que l'écorce qui n'estoit rien a laissé à découvert l'interieur qui estoit tout, il se rencontre justement que les benedictions promises à ceux qui garderoient veritablement cette loy, semblent n'être que pour les Chrestiens qui ont embrassé cét interieur, & qu'il n'y a que misere & malediction pour les Juifs qui demeurent attachés à cette écorce, & qui sont plus exacts & plus fidelles que jamais dans tous leurs devoirs ? Par quelle destinée enfin, par quelle rencontre des étoiles, la religion de cét homme si indignement traité par les Juifs, qu'on fait voir n'estre effectivement que la leur, se trouve-t-elle si opiniâtrément rejettée par eux, embrassée par les autres nations, & répanduë par tout l'univers; & quelle peut estre cette force invisible qui depuis seize siecles conservant ce peuple sans chef, sans armes, sans pays, les oblige en même-temps de garder avec tant d'exactitude les livres qui les declarent rebelles à Dieu, & qui sont des preuves incontestables pour les Chrestiens, qu'ils regardent comme leurs plus grands ennemis ?

En verité, il n'y a guere de testes que le dessein d'ajuster tant de hazards ne fist tourner, & pour en épargner la peine à ceux qui voudroient l'essayer, on veut bien les avertir que quand ils seroient venus à bout d'applanir cét abisme de difficultés, ils n'auroient encore rien fait, & les preuves de nostre religion n'auroient pas receu la moindre atteinte. Car

il

il faudroit qu'ils nous montrassent de plus que tout cela a esté bien aisé à prédire, & qu'il a esté tres-facile à Moyse, & aux Prophetes qui ont marché sur ces traces, de deviner si long-temps avant qu'elles arrivassent, tant de choses generales & particulieres, la venuë de JESUS-CHRIST, la conversion des Gentils, la ruïne du Peuple Juif, & l'estat où il est, & cela jusqu'à en marquer le temps & les circonstances. C'est là veritablement que toutes les suppositions demeurent court, & qu'il est inutile de se donner la gehenne à faire des conjectures. Les hommes ne sont point Prophetes par des voyes naturelles; & comme la nature ne leur est point soûmise pour faire des miracles, l'avenir ne leur est point ouvert pour en faire une histoire par avance, comme on pouvoit voir dans Daniel, dés le temps de Nabucodonosor, celle du changement des Monarchies, celle des successeurs d'Alexandre & les années qui restoient jusqu'à la naissance du Messie.

Ce n'est point non plus par un art humain ny par hazard, que plusieurs Prophetes, & sur tout Isaïe ont parlé de JESUS-CHRIST si clairement, & décrit tant de circonstances particulieres de sa naissance, de sa vie, & de sa mort, qu'ils ne sont pas moins ses historiens que les Evangelistes, & que seul entre les hommes il a l'avantage que son histoire n'ayant esté écrite aprés sa mort que par ses disciples, elle se trouve faite & répanduë dans le monde plusieurs siecles avant qu'il y vinst, afin qu'il n'en restât pas le moindre soupçon. Qui a aussi di-

esté à Moyse ce qu'il dit aux Juifs en les quittant, de leurs avantures & de leurs infidelités, de la captivité de Babylone & de leur retour, du dernier siége de Jerusalem, où ils se verroient reduits à manger leurs propres enfans, & de leur dispersion qui arriveroit quand le temps seroit venu, & que le pied leur auroit glissé, mais dans laquelle Dieu les feroit toûjours subsister, de peur que leurs ennemis ne vinssent à le méconnoistre & à s'attribuer leur ruïne? Enfin cette foule d'hommes qui se succedent pendant deux mille ans les uns aux autres pour avertir le Peuple Juif que la venuë de celuy qu'ils attendent approche: qui leur marquent precisément quel sera alors l'état du monde; qui leur prédisent qu'ils le feront mourir au lieu de le recevoir, & que pour cela ils tomberont dans des malheurs sans ressource; qui leur declarent que les Gentils à qui il a été promis aussi bien qu'à eux le recevront à leur deffaut; qui ont dit si assûrément que de tous les endroits de la terre les peuples viendroient se soûmettre à sa loy, & qui dans tout cela n'ont rien dit qui ne soit ponctuellement arrivé, où l'ont-ils pris, & comment l'ont-ils pû prévoir?

Si ce qui a esté dit jusqu'icy peut donner quelque regret de la mort de Monsieur Pascal, combien doit-il redoubler en cét endroit, & sur tout pour ses amis qui sçachant seuls à quel point il entendoit les propheties, comment il en sçavoit faire voir le sens & la suite, & avec quelle facilité il les rendoit intelligibles, & les mettoit dans tout leur jour, & toute leur force, sçavent seuls aussi ce qu'on a per-

perdu en le perdant ? Je sçay bien que ces lambeaux détachés qu'on en trouvera dans le Recueil de ses pensées, ne donneront qu'une idée imparfaite du corps qu'il en auroit fait, & que peu de gens me croiront. Mais enfin ceux qui le sçavent doivent ce témoignage à la verité & à sa memoire. Je diray donc hardiment que ceux qui l'écoutoient si attentivent dans l'occasion que j'ay dite, furent comme transportés quand il vint à ce qu'il avoit recüeilli des propheties. Il commença par faire voir que l'obscurité qui s'y trouve y a esté mise exprés, que nous en avons même été avertis, & qu'il est dit en plusieurs endroits qu'elles seront inintelligibles aux méchans, & claires à ceux qui auront le cœur droit; que l'Ecriture a deux sens; qu'elle est faite pour éclairer les uns & pour aveugler les autres; que ce but y paroît presque par tout, & qu'il y est même marqué en termes formels.

Aussi est-ce à dire vray le fondement de ce grand ouvrage de l'Ecriture, & qui l'a bien compris ne trouve plus de difficulté à quoy que ce soit. Au contraire cela même luy fait reconnoistre cét esprit superieur dont tous ceux qui peuvent y avoir quelque part ont été conduits. Puisque quand ils auroient tous concerté ensemble, & qu'ensuite il seroient revenus chacun en leur temps pour y travailler, il ne leur eust pas été possible de rien imaginer de mieux dans le dessein de n'y faire trouver que de l'obscurité à ceux qui n'y chercheroient qu'à s'aveugler, & qu'elle fust pleine de lumiere pour ceux qui seroient dans les dispositions qui y conduisent.

S'il avoit plû à Dieu de créer tous les hommes

mes dans la gloire, comme il le pouvoit, cela n'eust pas esté necessaire, mais il ne l'a pas voulu. C'est à nous à prendre ce qu'il luy a plu de nous donner; Et d'autant plus que n'ayant rien merité de luy que sa colere, ce n'est pas à des condamnés à se plaindre des conditions de leur grace. Mais ce qui nous rend bien coupables, & sauve admirablement la justice de Dieu, c'est que ce sens grossier & charnel où les Juifs se sont abusés est inexplicable en tant de lieux, & s'entretient si peu, qu'il faut déja estre aveugle pour en estre aveuglé: & qu'au contraire toutes les parties du veritable sens ont un tel rapport, & se tiennent par une liaison si indissoluble, qu'il faut encore estre aveugle pour ne le pas appercevoir. Il y a bien plus, car cette obscurité quelle qu'elle soit en quelques endroits, ne sçauroit empescher qu'avec un esprit mediocre, & un peu de bonne foy, on ne trouve plus de clarté qu'il n'en faut. Imaginons-nous cet homme que Monsieur Pascal menoit pour ainsi dire par la main, & nous verrons sans doute qu'il sent dissiper ses nuages à mesure qu'il avance dans l'étude de l'ancien Testament; & que comparant bien tout ce qu'il voit, & jugeant de ce qu'il n'entendoit pas d'abord, par ce qu'il trouve de clair dans la suite, tout ce grand mystere se développe insensiblement, & luy paroît presque à découvert.

Il voit premierement que dés qu'il est parlé de la chûte d'Adam, il est dit au serpent qu'il naistra de la femme dequoy luy écrazer la teste, & il trouve là-dedans comme les premiers

miers traits, & une promesse encore obscure de ce liberateur attendu par les Juifs. Il remarque dans la suite que cette même chose qu'il avoit à peine apperçûë va toûjours en s'éclaircissant, jusques-là, qu'elle prend enfin le dessus, & devient le centre où tout aboutit. Car il voit incontinent aprés que cette promesse est faite beaucoup plus clairement à Abraham, & qu'elle est encore reïterée à Jacob avec assûrance que toutes les nations de la terre seront benies en leur posterité, dont ce liberateur naistra. Puis il rencontre toute la nation Juive imbuë de cette esperance, & attendant de la race de Juda ce grand Roy qui devoit les combler de biens, & les rendre maîtres de tous leurs ennemis. David vient ensuite qui compose tous ses pseaumes, cét ouvrage admirable, en vûë de ce Messie, & soûpire sans cesse aprés luy. Enfin arrivent les Prophetes qui tous unanimement publient que Dieu va accomplir ce qu'il a promis, que son peuple va estre délivré de ses pechés, & que ceux qui languissoient dans les tenébres vont sortir à la lumiere. Il luy paroît encore clairement que le ciel & la terre doivent concourir à la production de cét homme extraordinaire, lors qu'il voit un de ces Prophetes s'écrier, *que la rosée découle du plus haut des cieux, & que le juste tombe comme une pluye du sein des nües, que la terre s'ouvre, & qu'elle conçoive & produise le Sauveur.* Il admire la-dessus les noms qu'ils ont donnés à cét homme, de Roy éternel, de Prince de paix, de Pere du siecle à venir, de Dieu. Il remarque même que les conquestes de Cyrus, d'Alexandre,

dre, des Romains, & tout ce qui se passe de grand dans le monde ne sert qu'à mettre l'univers dans l'estat où il est dit qu'il sera à sa venuë. Enfin il voit les Juifs répandus par toute la terre y porter avec eux les livres qui contenoient ces promesses faites à tous les hommes, comme pour leur mettre entre les mains autant de titres incontestables de la part qu'ils y avoient. Que peut-il donc conclure de tout cela, sinon, que ce liberateur promis ne sçauroit estre ce conquerant attendu par les Juifs qui n'auroit esté que pour eux : que ces biens qu'il doit donner, & ces ennemis qu'il doit détruire, ne sçauroient estre des biens & des ennemis temporels : & qu'un simple gagneur de batailles ne pouvant estre qu'un indigne objet pour de tels preparatifs, il n'y a veritablement qu'un Dieu qui puisse y répondre ?

Mais lors qu'aprés une attente de quatre mille ans, le Ciel s'ouvre pour donner JESUS-CHRIST à la terre, & qu'il vient dire luymême aux hommes, c'est pour moy que tout cela a esté fait, & c'est moy que vous attendez, qu'il paroît digne de tout cét appareil, & que pour peu qu'il y en eust moins, on le trouveroit indigne de luy: il naist veritablement dans l'obscurité, il vit dans l'indigence, il meurt avec ignominie, mais s'il a caché par là sa divinité, qu'il l'a bien prouvée par ailleurs; & que l'aveuglement des Juifs & de tant d'autres a dû estre grand pour le méconnoître, & pour croire qu'il y eust d'autre grandeur devant Dieu que celle de la sainteté !

Quand il n'y auroit point de propheties

pour Jesus-Christ, & qu'il ſeroit ſans miracles, il y a quelque choſe de ſi divin dans ſa doctrine & dans ſa vie, qu'il en faut au moins eſtre charmé; & que comme il n'y a ny veritable vertu, ny droiture de cœur ſans l'amour de Jesus-Christ, il ny a non plus ny hauteur d'intelligence, ny délicateſſe de ſentiment ſans l'admiration de Jesus-Christ. Rappelons icy le diſcernement dont j'ay parlé, & ſur ce que nous voyons des dernieres efforts de l'eſprit humain, examinons ſincerement s'il eſt en nous d'aller juſques là. Que Socrate & Epictete paroiſſent, & qu'au même-temps que tous les hommes du monde leur cederont pour les mœurs, ils reconnoiſſent eux-mêmes, que toute leur juſtice & toute leur vertu s'évanouit comme une ombre, & s'anéantit devant celle de Jesus-Christ. Ils nous apprennent à la verité que tout ce qui ne dépend point de nous ne nous touche point, que la mort n'eſt rien, que nous ne devons faire aux autres, que ce que nous voudrions qu'on nous fiſt. Ce ſeroit quelque choſe s'il n'y auroit que des hommes, & qu'il ne s'agiſt que de regler une republique, & de paſſer doucement cette vie. Mais que ce mépris de la mort eſt difficile dans l'attente de l'anéantiſſement, & qu'il eſt peu capable d'en conſoler! Et s'il y a un Dieu, qu'ils l'ont crû facile à contenter, & que cette vertu toute nôtre qui ne vient point de luy, & ne tend point à luy, qui n'eſt fondée que ſur nos intereſts & nos commodités, nous doit peu faire eſperer en mourant d'en être bien traités, ſi nous avons quelque idée de ce qu'on luy doit.

Que

Que nous ont-ils appris proprement qu'à faire bonne mine au milieu de nos miseres, & quand ils auroient esté jusqu'à la source en quelque chose, nous ont-ils découvert à fond nostre corruption & nostre impuissance, & d'où nous en devons attendre les remedes? Cét amour propre qui se cherche par tout, & l'orgueil, ou du moins cét applaudissement interieur dont on se repaist au deffaut de la gloire & des richesses, l'ont-ils gueris par leurs preceptes? & combien de gens ont exactement pratiqué toutes leurs maximes, & s'en sont preferés aux autres, qui auroient pourtant eu honte qu'on vist ce qui se passoit dans leur cœur? Toute l'honnesteté humaine, à le bien prendre, n'est qu'une fausse imitation de la charité, cette divine vertu que JESUS-CHRIST nous est venu enseigner, & jamais elle n'en approche. A quelque point qu'elle l'imite, il y manque toûjours quelque chose, ou plûtost tout y manque, puis qu'elle n'a pas Dieu pour son unique but. Car quoy que puissent pretendre ceux qui l'ont portée le plus haut, la justice dont ils se vantent a des bornes bien étroites, & ils ne jugent que de ce qui se passe dans leur enceinte, qui ne va pas plus loin que l'interest & la commodité des hommes. Il n'y a que les disciples de JESUS-CHRIST qui sont dans l'ordre de la justice veritablement universelle, & qui portant leur veuë dans l'infiny, jugent de toutes choses par une regle infaillible, c'est-à-dire par la justice de Dieu. Que ne doivent-ils donc point à celuy qui a dissipé les nüages qui la couvroient depuis si long-

temps,

temps,& qui leur a appris qu'ils devoient aſpirer à l'éternité, & les veritables moyens d'y arriver ? Et comment pourroient-ils prendre pour un homme comme les autres celuy qui non ſeulement a ſi bien connû cette juſtice, mais qui l'a encore ſi ponctuellement accomplie ; puiſqu'à en juger ſainement, il n'eſt pas moins au-deſſus de l'homme de vivre comme il a vécu, & comme il veut que nous vivions, que de reſſuſciter les morts, & de tranſporter les montagnes ? Enfin s'il n'y a point de Dieu, il eſt inconcevable qu'une auſſi haute idée que celle de la Religion Chreſtienne puiſſe naiſtre dans l'eſprit d'un homme, & qu'il y puiſſe conformer ſa vie : Et s'il y en a un, JESUS-CHRIST a dû avoir un commerce ſi étroit avec luy pour en parler comme il a fait, qu'il merite bien d'eſtre crû de tout ce qu'il a dit juſqu'à ne point douter qu'il ne ſoit ſon fils, puis qu'il eſt impoſſible qu'une ſi effroyable impoſture eût eſté accompagnée d'une ſi grande abondance de graces.

On ne peut faire que d'inutiles efforts pour exprimer ce qu'on penſe des grandeurs de JESUS-CHRIST; & quelques imparfaites que ſoient les idées qu'on en peut avoir, elles paſſent encore infiniment nos expreſſions. Peut-eſtre même ne ferois-je que rebattre ce que Monſieur Paſcal nous en a laiſſé dans de certains traits à peine touchés, mais ſi vifs qu'il eſt aiſé de voir que peu de gens en ont eſté plus pénetrés. J'ajoûteray ſeulement que comme la doctrine de JESUS-CHRIST eſt l'accompliſſement de la loy, ſa perſonne l'eſt auſſi

de

de nos preuves; & qu'il a si divinement rempli toutes les merveilles que les Prophetes en ont predites, qu'on ne sçauroit dire lequel est le plus extravagant, ou de douter comme font les Athées qu'il ait esté promis un Messie, ou de croire avec les Juifs qu'il soit encore à venir.

Que ceux qui sentiront quelque doute-là dessus, & que cette vie divine ne touchera pas, s'examinent à la rigueur, ils trouveront assûrement que la difficulté qu'ils ont à croire, ne vient que de celle qu'ils auroient à obeir: & que si JESUS-CHRIST s'estoit contenté de vivre comme il a fait, sans vouloir qu'on l'imitast, ils n'auroient nulle peine à le regarder comme un digne objet de leurs adorations. Mais au moins que cela leur rende leurs doutes suspects, & s'ils connoissent bien le pouvoir du cœur, & de quelle sorte l'esprit en est toûjours entraîné, qu'ils se regardent comme juges & parties, & que pour en juger équitablement, ils essayent d'oublier pour un temps le malheureux interest qu'ils y peuvent avoir. Autrement il ne faut pas qu'ils s'attendent de trouver jamais de lumiere: la dureté de leur cœur resistera toûjours aux preuves de sentiment, & jamais les autres ne pourront rien sur les nuages de leur esprit.

Cela est étrange, mais cependant il n'est que trop vray, non seulement les choses qu'il faut sentir dépendent du cœur; mais encore celles qui appartiennent à l'esprit lors que le cœur y peut avoir quelque part. En sorte qu'avec plus de lumiere & de verité qu'il n'en faut pour

pour convaincre, elles ne le font pourtant jamais, & ne portent jamais à agir, que le cœur ne se soit rendu, aussi ne le feroient-elles qu'inutilement sans cela. Et c'est ce qui fait le merite des bonnes actions & la malice des mauvaises. Car tant qu'il n'y a que l'esprit qui agit, où il juge bien, & ce n'est que voir ce qui est, à quoy il n'y a point de merite, ou s'il juge mal, il croit voir ce qu'il ne voit pas, ce qui n'est qu'une erreur de fait, qui ne sçauroit estre criminelle. Mais dés que le cœur s'y mesle, & qu'il fait que l'esprit juge bien ou mal selon qu'il aime ou qu'il hait, il arrive, ou qu'il satisfait à la loy en aimant ce qu'il doit aimer, ce qui ne peut-estre sans merite; ou qu'en aimant ce qu'il doit haïr, il viole la loy, ce qui n'est jamais excusable. C'est ce qui fait encore que Dieu ne voulant pas qu'on arrivast à le connoistre comme on arrive aux verités de geometrie, où le cœur n'a point de part, ni que les bons n'eussent aucun avantage sur les méchans dans cette recherche, il luy a plû de cacher sa conduite, & de mêler tellement les obscurités & la clarté, qu'il dépendist de la disposition du cœur de voir, ou de demeurer dans les tenebres. En sorte que ceux à qui il se cache ne doivent jamais rien esperer, qu'ils ne se soient mis autant qu'ils le peuvent dans l'état de ceux qui l'ont trouvé. Mais à peine auront-ils cessé de conter pour quelque chose ces miserables biens qu'on leur veut oster, à peine commenceront-ils à croire que la pauvreté peut n'être pas un mal, qu'on peut aimer les outrages & les mépris, qu'il n'y a rien à fuir que

d'estre desagreable à Dieu, & rien à chercher que de luy plaire que tout leur sera clair; ou que s'il leur reste quelque obscurité, il leur sera clair au moins qu'elle n'est que pour ceux qui s'y voudront arrester.

Il a plû à Dieu par exemple d'envoyer son fils unique sur la terre pour sauver les hommes, & pour y être en même-temps une pierre d'achoppement, & un objet de contradiction, à ceux qui s'en rendroient indignes. Pouvoit-il rien faire de mieux que ce qu'il a fait pour cela? Il a voulu qu'il naquist de parens obscurs; il luy a fait passer sa vie sans avoir où reposer sa teste; il ne luy a donné que des gens de la lie du peuple à sa suitte; il n'a pas voulu qu'il dist un mot de science ny de tout ce qui passe pour grand entre les hommes; il l'a fait passer pour un imposteur; il l'a fait tomber entre les mains de ses ennemis, trahy par un de ses disciples; & abandonné de tout le reste, il l'a fait trembler aux approches de la mort, qu'il a soufferte en public & comme un criminel; par où pouvoit-il mieux le déguiser à ceux qui n'ont de goust que pour la grandeur humaine, & qui sont sans yeux pour la veritable sagesse?

Mais aussi il luy a fait commander à la mer & au vents, à la mort & aux demons; il luy a fait lire dans l'esprit de ceux qui luy parloient; il a répandu son esprit sur luy, & luy a mis à la bouche des choses qui ne pouvoient venir que d'un Dieu; il luy a fait parler de celles du ciel d'une maniere qui surpasse infiniment tous les hommes; il a voulu qu'il leur apprist l'état de leur cœur; & par où ils pouvoient sortir de

leurs miseres; il l'a fait vivre sans la moindre ombre de peché, en sorte que ses plus cruels ennemis n'ont pas seulement trouvé de quoy l'accuser, il luy a fait predire sa mort & sa resurrection, & il l'a tiré du tombeau. Qu'y avoit-il de plus propre à l'empescher d'estre méconnu de ceux qui aiment la veritable grandeur & la veritable sagesse? Enfin parce que tout l'univers & tous les temps y avoient part, & aux mêmes conditions d'obscurité pour les uns, & de clarté pour les autres, il a voulu que son histoire ne fust écrite que par ses disciples, pour la rendre suspecte à ceux qui cherchent à se tromper, & qu'elle fust tout ensemble la plus indubitable de toutes les histoires, afin qu'ils fussent inexcusables.

Car en un mot, & sans entrer dans ce champ infiny, si elle n'est pas veritable, il faut que les Apôtres ayent esté trompés, ou qu'ils ayent esté des fourbes, & l'un & l'autre sont également insoûtenables. Comment se pourroit-il qu'il eussent esté abusés, eux qui non seulement se disent témoins de tous les prodiges de la vie de JESUS-CHRIST, mais qui croyoient même avoir receu le don d'en faire de semblables? pouvoient-ils se tromper, à sçavoir s'ils guerissoient eux-mêmes les maladies & s'ils ressuscitoient les morts, & quelle autre marque eussent-ils pû demander pour s'assurer de la verité? Mais si JESUS-CHRIST leur en avoit fait accroire pendant sa vie, comment ne se sont-ils point desabusés, aprés l'avoir vû mourir, puis qu'ils le croyoient veritablement Dieu, c'est-à-dire maître de la mort & de la

vie ? Car pour les disciples de Mahomet, par exemple, qui ne s'est dit que Prophete ; il est aisé qu'ils ayent demeuré dans l'erreur aprés sa mort, & il s'est bien gardé de leur promettre qu'ils le reverroient. Mais il n'en est pas de même de ceux de JESUS-CHRIST qui a bien esté plus hardy. Aussi reconnoissent-ils que s'il n'est point ressuscité, tout ce qu'ils ont dit & fait n'est rien. C'est de là qu'ils ont tiré toute leur fermeté ; & il est hors de toute apparence, & même impossible, qu'ils ne crussent au moins l'avoir vû depuis sa mort, & qu'ils ne le crussent avec la derniere assûrance, pour s'exposer à tout ce qu'ils ont souffert, & pour appuyer uniquement là-dessus ce grand ouvrage, où ils ont si heureusement réüssi. Or cela étant, comment peut-on s'imaginer qu'ils ayent tous crû si fortement une chose si difficile à croire, & dont les yeux seuls sont juges ? l'ont-ils tous songé en une nuit ? car ils disent tous l'avoir vû, & nous les traitons icy de gens de bonne foy. Est-ce un phantôme qui les a abusé pendant quarante jours, ou quelque imposteur qui leur a fait accroire qu'il étoit cét homme qui venoit de mourir à leurs yeux, & qu'ils avoient mis dans le tombeau, & qui a ensuite trouvé le secret de s'élever dans le ciel à leur vûë ? Cela seroit ridicule à dire, & d'autant plus que l'on voit assés par ce qui nous reste d'eux, qu'ils n'étoient pas assés simples pour croire que si JESUS-CHRIST n'eut esté qu'un homme ordinaire, il eût pû se ressusciter luy-même.

On seroit tout aussi mal-fondé à dire que les

les Apostres ayent esté des trompeurs, & qu'aprés la mort de leur maître ils ayent concerté entre eux de dire qu'il estoit ressuscité, & pretendu que tout l'univers les en crust sur leur parole. Car quoy qu'on dise que les hommes sont naturellemenr menteurs, cela n'est pas vray, dans le sens où l'on le prend d'ordinaire. Ils naissent tels veritablement en ce qu'ils naissent ennemis de Dieu, qui est la souveraine verité, & que leur cœur les porte à des choses vaines & fausses, qu'ils regardent comme tres-réelles. Mais hors de là, il est certain qu'ils aiment naturellement à dire vray; & cela ne sçauroit estre autrement, la pente naturelle allant à dire ce que l'on sçait, ou du moins ce que l'on croit, c'est-à-dire ce qui est vray en soy, ou à l'égard de celuy qui le dit. Au lieu que pour le mensonge, il faut de la deliberation & du dessein; il se faut donner la peine d'inventer. Aussi voit-on qu'ils ne mentent jamais que pour l'interest, ou pour la gloire; encore faut-il qu'ils n'y puissent arriver autrement. Et ils prennent même bien garde que ce qu'ils disent soit vray-semblable, & qu'on n'en puisse découvrir la fausseté, sur tout si les consequences en sont dangereuses. Et quand ils s'en trouveroient qui prendroient plaisir à mentir pour mentir, ils ne songent qu'à en joüir dans le moment, & non pas à rien établir de solide sur leur mensonge. Ainsi il est sans doute que les Apôtres n'ont pû avoir dessein d'imposer dans ce qu'ils ont dit de la resurrection de JESUS-CHRIST. Quelles

les gens étoit-ce pour se faire croire, & quelle autorité leur donnoit pour cela leur rang entre les Juifs, ou leur merite? n'avoient-ils rien à inventer de plus fin qu'un mensonge si grossier, dont il étoit si aisé de les convaincre, & dont ils n'eussent donné pour toutes preuves que le rapport de ses disciples? Et comment pourroit-on se figurer qu'ils eussent esté assés hardis, pour aller attaquer sur un semblable fondement, tout ce qu'il y avoit de grand parmy les Juifs, & de puissant sur la terre, & entreprendre de changer une Religion aussi ancienne que le monde, & appuyée sur une infinité de miracles aussi publics que celuy-là auroit esté particulier pour eux? Il ne suffisoit pas qu'ils fussent fourbes pour former un si étrange dessein; il falloit encore qu'ils eussent perdu le sens; & en ce cas, l'imposture n'eût guere duré. Et quand ç'auroit esté les plus habiles gens du monde, comme ils l'ont paru depuis, ils n'en auroient que mieux vû ce qu'il y avoit à craindre, combien il étoit difficile, leger & changeant, comme sont les hommes, que quelqu'un d'eux ne se laissât gagner aux promesses, ou aux menaces; & enfin qu'il étoit de la derniere extravagance de s'aller exposer de gayeté de cœur aux tourmens, & à la mort qui leur étoit assurée, soit que l'imposture fût découverte, ou qu'elle réüssist.

Je n'entreprendray pas d'entrer plus avant dans ce qu'on peut dire pour la verité de l'histoire Evangelique, sur laquelle Monsieur Pascal nous a laissé de si belles remarques, mais qui ne sont presque rien au prix de ce qu'il eût fait

fait s'il eût vécu. Il avoit tant de penetration pour ces choses-là ; & c'est une source si inépuisable, qu'il n'auroit jamais cessé d'y faire de nouvelles découvertes. Que n'eût-il point dit du stile des Evangelistes, & de leurs personnes, des Apôtres en particulier, & de leurs écrits ; des voyes par où cette Religion s'est établie, & de l'état où elle est ; de cette étrange quantité de miracles, de Martyrs, & de Saints ; & enfin de tant de choses qui marquent qu'il est impossible que les hommes seuls s'en soient mêlés ? Quand je serois aussi capable que je le suis peu de suppléer à son défaut, ce n'en est pas icy le lieu. Ce seroit achever son ouvrage dont je n'ay voulu que montrer le plan. Mais quoyque je m'en sois mal acquité, & quelque imparfait que nous l'ayons, c'est toûjours assés pour faire voir quel il eust esté, & même plus qu'il n'en faut pour produire l'effet qu'il souhaitoit dans l'esprit de ceux qui se voudront bien servir de leur raison. Car enfin il n'a pas pretendu donner la foy aux hommes, ny leur changer le cœur. Son but estoit de prouver qu'il n'y avoit point de verité mieux appuyée dans le monde que celle de la Religion Chrêtienne, & que ceux qui sont assés malheureux pour en douter sont visiblement coupables d'un aveuglement volontaire, & ne sçauroient se plaindre que d'eux-mêmes. Et c'est ce qui paroîtra clairement à quiconque voudra prendre la chose d'aussi loin que luy, & envisager tout à la fois, & sans prevention cette longue suite de miracles & de propheties ; cette histoire si suivie, & plus ancienne que tout ce

qu'on connoît dans le monde ; & tout ce qu'il trouvera dans ce recüeil. Je dis sans prevention, parce qu'il en faut au moins quitter une, à laquelle il est bien aisé de renoncer, quand on se fait justice, c'est-à-dire à ne vouloir croire que ce qu'on voit sans la moindre difficulté. Car quand nous ne serions pas avertis de la part de Dieu même, de ce mêlange de l'obscurité aux clartés, nous sommes faits d'une maniere que cela ne nous doit point arrester.

Il est sans doute que toutes les verités sont éternelles, qu'elles sont liées, & dépendantes les unes des autres ; & cét enchaînement n'est pas seulement pour les verités naturelles & morales, mais encore pour les verités de fait, qu'on peut dire aussi en quelque façon éternelles ; puis qu'étant toutes assignées à de certains points de l'Eternité & de l'espace, elles composent un corps qui subsiste tout à la fois pour Dieu. Ainsi si les hommes n'avoient point l'esprit borné, & plein de nuages, & que ce grand pays de la verité leur fût ouvert, & exposé tout entier à leurs yeux, comme une Province dans une Carte geografique, ils auroient raison de ne vouloir rien recevoir qui ne fût de la derniere évidence, & dont ils ne vissent tous les principes, & toutes les suites. Mais puis qu'il n'a pas plû à Dieu de les traiter si avantageusement, & qu'il n'y a point esté obligé, il faut qu'ils s'accommodent à leur condition & à la necessité, & qu'ils agissent au moins raisonnablement dans l'étenduë de leur capacité bornée, sans se reduire à l'impossible

&

& se rendre malheureux & ridicules tout ensemble.

S'ils peuvent une fois se resoudre à cela, bien loin de resister comme ils font souvent à l'éclat lumineux que de certaines preuves répandent dans l'esprit; ils reconnoîtront sans peine qu'ils se doivent contenter en toutes choses d'un rayon de lumiere quelque mediocre qu'il leur paroisse, pourveu que ce soit une veritable lumiere, que les preuves qui concluent sont quelque chose de réel & de positif, & les difficultés de simples negations qui viennent de ne pas tout voir, & que comme il y a des preuves lumineuses qui ne laissent aucune obscurité, il y en a aussi qui éclairent assés pour voir surement quelque chose, aprés quoy quelque difficulté qui reste, elle ne sçauroit plus empêcher que ce qu'on voit ne soit, & ce n'est plus que le deffaut, ou de celuy qui montre, & qui ne peut tout éclaircir, ou de celuy qui veut voir, & qui n'a pas la vûë assez bonne. Car enfin il y a une infinité de choses qui ne laissent pas d'estre, pour estre incomprehensibles. Et il seroit ridicule, par exemple, de vouloir revenir contre des démonstrations, parce qu'elles auroient des consequences dont on ne verroit pas bien clairement la liaison.

S'il n'y avoit rien d'incomprehensible que dans la Religion, peut-estre y auroit-il quelque chose à dire. Mais ce qu'il y a de plus connu dans la nature, c'est que presque tout ce que nous sçavons qui est, nous est inconnu passé de certaines bornes, quoy que nous l'ayons comme sous nos yeux, & entre nos mains.

Au lieu que la Religion a cét avantage, que ce que nous n'en comprenons pas, se trouve fondé sur la nature de Dieu, & sur sa Justice, dont il est bien certain, quel qu'il soit, que nous n'en sçaurions connoître, que ce qu'il luy plaira de nous découvrir. Tenons-nous en donc là, & luy rendons graces de nous en avoir assés montré pour marcher en assurance. Et que ceux qui sont si choqués de nostre soûmission à des choses qu'on ne sçauroit comprendre, reconnoissent quelle est leur injustice, puis qu'on ne la leur demande qu'aprés avoir montré par une infinité de preuves, qu'il faut estre sans raison pour ne s'y pas soûmettre. Car aprés tout y a-t'il quelqu'un assés hardy entre les hommes, pour soûtenir que Dieu ait dû faire quelque chose de plus que ce qu'il a fait, & pour se croire en droit plûtost qu'un autre de luy demander un miracle en son particulier, au moindre doute que son cœur luy suggerera? ou s'ils n'ont pas plus de privilege pour cela les uns que les autres, faut-il qu'il se rende visible à tous les hommes, & qu'il vienne tous les jours se presenter à leurs yeux comme le Soleil? Et quand il le feroit, que sçavent-ils s'ils n'en douteroient point encore toutes les nuits, puis qu'enfin, s'ils n'en ont des marques aussi sensibles, ils en ont au moins d'aussi grandes, & d'aussi certaines, ausquelles ils resistent, comme l'accomplissement des propheties, qui est un miracle permanent, & que jusqu'à la fin du monde tous les hommes pourront voir de leurs propres yeux, & toutes les fois qu'il leur plaira.

Mais

Mais la verité est que ce n'est point le manque de preuves qui les arreste. Ce n'est que leur negligence à s'éclaircir, & la dureté de leur cœur, & c'est ce qui fera que quoy qu'il n'ait rien paru jusqu'icy de plus propre à tirer les gens de cét assoupissement que les écrits de Monsieur Pascal, il est cependant comme assûré qu'il ny en aura que tres-peu qui en profitent, & qu'à en juger par l'évenement, ce ne sera que pour les vrais Chrêtiens qu'il aura travaillé en s'efforçant de prouver la verité de leur Religion. Je dis cecy sans aucun égard à la necessité de l'inspiration de la foy pour croire avec utilité. Car les hommes n'y peuvent rien. Je parle seulement de la créance que la raison peut & doit donner. Et c'est à quoy on ne voit guere moins de difficulté quand on considere comment les hommes sont faits, & ce qui les occupe dans le monde.

Les uns s'appliquent aux connoissances, aux recherches de l'esprit ; à l'étude de la nature. Et les autres ne songent proprement à rien, & donnent toute leur vie aux affaires, aux plaisirs, à la vanité. Pour ceux-cy qui sont sans doute le plus grand nombre, & même le plus considerable; il est aisé de voir combien il y en aura peu qui employent seulement quelques momens à la lecture de ce recueil, & parmi ceux-là combien peu sont capables de l'entendre, & d'en estre touchés. Combien il est difficile de faire entrer dans des reflexions si profondes, des gens qui ont perdu pour ainsi dire l'usage de penser, & qui n'ont jamais fait le moindre retour sur eux-mêmes. Ne suffit-il

pas que ce soient des verités détachées des sens, pour ne faire aucune impression sur des esprits nourris de faussetés & de chimeres, qui ont ajoûté une seconde corruption à la premiere corruption de la nature, & qui n'en connoissent pas seulement les miserables restes? les ramenera-t-on tout d'un coup à un point, dont ils ont pris le contre-pied dés le premier pas qu'ils ont fait dans la vie ? ou pour les y ramener peu à peu; doit-on s'attendre que n'ayant de plaisir qu'à ce qui flatte leurs sens, ou leur interest, ils en puissent prendre à se voir continuellement dire que l'ennuy est leur plus grand bien, que leur plus grand mal est de se croire heureux, qu'ils n'approcheront de l'être qu'à mesure qu'ils ranimeront en eux le sentiment de leurs miseres, & qu'il n'y a que des fous, ou de vrais Chrêtiens qui puissent attendre la mort sans desespoir ? Que ces verités toutes consolantes qu'elles sont pour quelques-uns leur paroîtront tristes & cruelles, qu'elles trouveront peu d'entrée dans ce violent tourbillon de choses toutes contraires, dont leur cœur est sans cesse agité, ou qu'elles y feront peu de séjour ! Il en sera tout au plus comme de ces vaines imaginations des spectres qu'on dissipe en se passant la main sur les yeux, & ils fermeroient plûtôt le livre pour jamais s'ils sentroient que cela pût tirer à consequence, & qu'ils y entrevissent de loin la ruine de ce faux bonheur qui fait toute l'occupation, & toute la douceur de leur vie.

Il ne seroit pas mal-aisé d'appliquer une partie de cela aux autres qui se croyent si fort au

au-deſſus de ceux-là, & qui leur reſſemblent pourtant par le plus eſſentiel. Ils penſent à la verité, ils ont envie de connoiſtre, ils rencontrent même quelquefois, & par là ils ſe regardent comme une eſpece d'hommes differens des autres, & les premiers leur font pitié : Mais qu'ils s'en feroient à eux-mêmes s'ils voyoient une fois clairement le peu de valeur de ce qui leur coûte tant de peine, & qui les amuſe, & que cela même les éloigne de le voir ! Quoy que ce ſoient des verités qu'ils cherchent, & que toute verité ait ſon prix par la liaiſon qu'elle a avec la verité eſſentielle, elles ſont creuſes neanmoins & inutiles ſi elles n'y conduiſent, & ç'en eſt même ſi peu le chemin, que de s'occuper de celles qui tourmentent tant la plûpart des hommes, que Dieu a voulu qu'elles leur fuſſent impenetrables, & que tout ce qu'en ont trouvé les plus habiles, c'eſt qu'on n'y ſçauroit atteindre, & qu'on s'en paſſe aiſément. Cependant comme ſi ceux-cy ſçavoient ſurement d'ailleurs qu'il n'y eût que cela à connoitre dans le monde, ils s'y appliquent avec une ardeur infatigable, & ce peu de ſuccés les pique au lieu de les rebuter. Ils ſe laiſſent là comme des miſerables indignes de leurs ſoins, & abandonnent la recherche de ce qu'ils ſont, & de ce qu'ils doivent devenir, pour approfondir ce que les ſciences ont de plus vain & de plus caché, ſans ſonger qu'il y a long-temps qu'on en ſçait aſſés pour l'uſage de la vie, & qu'elle ne vaut pas la peine s'il y manque quelque choſe, qu'on s'amuſe à le chercher. Auſſi n'eſt-ce à

dire le vray ni la commodité de la vie qui les fait agir, ny l'amour de la verité qu'ils aiment rarement à voir trouver par d'autres. La curiosité seule les pousse, & la gloire d'aller plus loin que ceux qui les ont precedés ; & la plûpart même suivent des voyes si opposées à la verité, qu'ils s'en éloignent à mesure qu'ils avancent. Mais le pis est que cela les rend même incapables de la voir quand on la leur montre, & que se remplissant la teste de ce qu'on a inventé de faux depuis qu'on raisonne dans le monde, cette étrange espece de tradition leur ôte à tel point le goust de la verité, que c'est pour eux un langage inconnu, & que tout ce qui n'est pas conforme aux impressions qu'ils ont reçûës n'en sçauroit plus faire sur leur esprit.

Il y en a veritablement quelques-uns parmi ceux-là qui sont dans des voyes droites, & peu sujettes à l'erreur : Ceux-cy ne se payent pas de discours comme les autres, & par ce qu'ils cherchent plus à connoistre qu'à parler, & qu'ils ne donnent leur créance qu'à ce qu'ils voyent clairement, il leur arrive rarement de se tromper. Mais c'est aussi ce qui renferme leurs connoissances dans des bornes bien étroites, n'y ayant que tres-peu de choses qui soient capables d'une évidence pareille à celle qu'ils demandent. Tout ce qui n'est point démonstration ne leur est rien, & sans songer qu'il y en a de plus d'une sorte, ils s'établissent Juges souverains de toutes choses sur un petit nombre de principes qu'ils ont, & ne veulent rien croire que ce qu'on leur prouve à leur maniere,

re, & dont on ne leur puisse rendre la derniere raison. Mais ils ne voyent pas que l'avantage qu'ils croyent en tirer de ne rien recevoir que d'incontestable, est bien moindre qu'ils ne pensent, & que bien loin qu'ils se garantissent par là de l'erreur, c'est au contraire ce qui les y plonge, en les privant d'une infinité de verités, dont l'ignorance est une erreur tres-grossiere & tres-positive, & qu'ils se rendent neanmoins presque incapables de goûter. Car l'habitude qu'ils se font de ce doute perpetuel, & de tout reduire aux figures, & aux mouvemens de la matiere, leur gâte peu à peu le sentiment, les éloigne de leur cœur à n'y pouvoir plus revenir, & les porte enfin à se traiter eux-mêmes de machines; qu'y a-t'il de plus capable de les rendre insensibles aux raisons, & aux preuves de Monsieur Pascal, quoy qu'ils ayent moins de sujet que gens du monde, de croire qu'il fût homme à s'abuser, & que dans leur ordre même, ils l'ayent regardé ou dû regarder au moins avec admiration?

Enfin, il se trouve une certaine sorte de gens presque aussi rares que les vrais Chrêtiens, & qui semblent moins éloignés que les autres de le pouvoir devenir. Ceux-là ont connu la corruption des hommes, leurs miseres, & la petitesse de leur esprit. Ils en ont recherché les remedes sans connoître le fond du mal, & regardant les choses d'une maniere universelle autant qu'on le peut humainement, ils ont vû ou crû voir ce que les hommes se doivent les uns aux autres, & quelques-uns ont porté aussi loin qu'il se peut les recherches de l'esprit, &

l'idée

l'idée des vertus naturelles. S'il y avoit quelque chose de grand entre les hommes, & que cette gloire qu'ils peuvent recevoir les uns des autres fût de quelque prix, ceux-là seuls y pourroient pretendre quelque part. Et comme ce n'est proprement que parmi eux qu'il y a de l'esprit & de l'honnêteté, il semble qu'on en puisse plus esperer que de tout le reste, & qu'ils n'ayent qu'un pas à faire pour arriver au Christianisme. Mais c'est, à le prendre en un autre sens, ce qui les en éloigne, puis qu'il n'y a point de maladies si dangereuses que celles qui ressemblent à la santé, ny de plus grand obstacle à la perfection que de croire qu'on l'a trouvée.

La charité, s'il est permis d'user de cette comparaison, peut-être regardée comme un ouvrage admirable, qui auroit esté mis entre les mains des hommes, & qui par le peu de soin qu'ils en ont eu se seroit brizé & mis en pieces. Ils ont en quelque façon senti leur perte, & recüeillant ce qui leur restoit du débris, ils en ont composé comme ils ont pû ce qu'ils appellent l'honnesteté. Mais quelle difference, que de vuides, que de disproportions. Ce n'est qu'une miserable copie de ce divin Original, & malheur à celuy qui s'en contente, & qui ne voit pas que ce n'est que son ouvrage, c'est-à-dire rien. Cependant cette difference toute infinie qu'elle est en soy est imperceptible à ceux dont je parle : & l'état où ils se sont élevés étant en effet quelque chose d'assés grand de la maniere dont ils le regardent, ils s'en remplissent entierement, ils roulent & subsistent là-dessus jusqu'à la mort, & rien n'est

n'est plus difficile que de leur faire compter pour rien ce qui les met si fort au-dessus du reste des hommes, & de les porter à se reconnoître méchans, ce qui est le commencement & la perfection du Christianisme.

Voila ce qui donne lieu de croire que peu de gens auroient profité du Livre de Monsieur Pascal, quand même il auroit esté dans l'état où il le pouvoit mettre. Qu'ils y songent pourtant les uns & les autres, la chose en vaut bien la peine; & que ceux qui aprés avoir accommodé la Religion Chrêtienne à leur cœur en accomplissent tous les devoirs si à leur aise, aussi bien que ceux qui se sont déterminés à ne rien croire, apprennent une fois qu'en matiere de Religion c'est le comble du malheur que d'avoir pris son parti, si ce n'est le bon, & qu'il n'y en a qu'un qui le soit. Quelque lumiere, quelque hauteur d'intelligence qu'on ait, rien n'est si aisé que de s'y tromper; sur tout quand on le veut. Et de quelque bonne foy apparente qu'on se flatte, il est certain qu'on se repentira d'avoir mal choisi, & qu'on s'en repentira éternellement. Car enfin, on ne fait point que les choses soient à force de se les persuader. Et quelque fondement qu'on trouve dans ses opinions, l'importance est qu'elles soient veritables, & qu'à ce triste moment qui décidera de nôtre estat pour jamais, à l'ouverture de ce grand rideau qui nous découvrira pleinement la verité, si nous trouvons plus que nous ne sçavions, nous ne trouvions pas au moins le contraire de ce que nous avions crû.

FIN.

# DISCOURS
## SUR
# LES PREUVES
## DES LIVRES
# DE MOYSE.

# DISCOURS
## SUR
# LES PREUVES
## DES LIVRES
# DE MOYSE.

LA Religion Chreſtienne ne fait point difficulté de reconnoître que l'eſprit humain ne ſçauroit attein-dre à la hauteur des myſteres qu'elle enſeigne, & qu'il eſt trop borné pour en aller découvrir les fondemens dans les ſources éternelles de la verité, où ils luy paroîtroient auſſi clairs que les premiers principes, ſi ſa vûë ſe pouvoit porter juſques-là. Elle ne pretend pas neanmoins ſe faire croire abſolument ſans preuve, & par un inſtinct aveugle : Et Dieu n'a pas donné à l'homme la raiſon & l'intelligence pour luy rendre un ſi grand preſent, non ſeulement vain, mais encore nuiſible, en ne luy propoſant que des objets de foy, contre leſquels le propre inſtrument de ſes connoiſſances fût dans une revolte continuelle. C'eſt le partage de ces ſectes qui ne ſont fondées que ſur des caprices temeraires, & des viſions de fanatiques, & qui ne s'établiſſent, & ne ſubſiſtent que par un égarement de la raiſon, pareil à celuy qui les a produites : au lieu que la Religion

gion Chreſtienne eſt telle, que quelque impenetrable que ſoit la profondeur de ſes myſteres on n'en ſçauroit douter que par une autre eſpece d'égarement.

Car enfin il ne s'agit pas d'examiner la poſſibilité de ces myſteres, ny de guerir l'eſprit ſur toutes les difficultés qu'il trouve à s'y ſoûmettre. Les hommes ſeroient injuſtes de demander à les comprendre, eux qui ne ſe comprennent pas eux-mêmes, & qui ne doutent point neanmoins de leur exiſtence. Et c'eſt aſſés qu'on leur puiſſe montrer que toutes ces verités ſi inconcevables ſont jointes non ſeulement à d'autres verités qu'ils connoiſſent; mais encore à celles de toutes les verités qui ſont les plus proportionnées à leur eſprit, & dont ils peuvent s'inſtruire par les voyes les plus connuës & les plus certaines.

Si les hommes ſçavent quelque choſe d'aſſuré, ce ſont les faits, & de tout ce qui tombe ſous leur connoiſſance, il n'y a rien où il ſoit plus difficile de leur impoſer, & ſurquoy il y ait moins d'occaſion de diſpute. Et ainſi quand on leur aura fait voir que la Religion Chrêtienne eſt inſeparablement attachée à des faits dont la verité ne peut eſtre conteſtée de bonne foy; il faut qu'ils ſe ſoûmettent à tout ce qu'elle enſeigne, où qu'ils renoncent à la ſincerité, & à la raiſon.

Si Moyſe, par exemple a eſté, & qu'il ait écrit le Livre qu'on luy attribuë, la Religion Judaïque eſt veritable; ſi la Religion Judaïque eſt veritable, JESUS-CHRIST eſt le Meſſie; & ſi JESUS-CHRIST eſt le Meſſie,

il

il faut croire tout ce qu'il a dit; & la Trinité, & l'Incarnation, & la presence de son Corps dans l'Eucharistie, & tout le reste.

C'est par ce divin enchaînement de verités que Dieu conduit les hommes à la veritable foy, & qu'ils peuvent faire voir qu'il n'y a rien de plus raisonnable que la soûmission qu'ils rendent aux mysteres les plus incomprehensibles, bien loin qu'on les puisse accuser de foiblesse & d'imprudence. Et comme ce grand corps de la Religion Chrestienne est composé d'une infinité de parties differentes, qui tendent toutes au même but, & qu'il subsiste depuis six mille ans il ne se peut que ce ne soit un enchaînement de verités infini, que chaque siecle n'y ait ajoûté une nouvelle accumulation de preuves, & que quelque part l'on commence, à quelque point qu'on s'applique, on arrive toûjours à une telle abondance de lumiere qu'il est impossible d'y resister.

Mais on est d'autant plus obligé de s'appliquer exactement à la recherche de ces preuves qu'il n'a pas plû à Dieu qu'elles consistassent dans des principes grossiers, & palpables qu'on découvrit tout d'un coup, & qui fussent vûs également de tous les hommes. C'est plûtost un amas de circonstances que tout le monde ne rassemble pas, ou n'envisage pas de la même sorte; mais qui ne laissent pas neanmoins d'estre sensibles aux plus simples quand on leur ouvre les yeux, & de produire lors qu'elles sont réünies une certitude sinon plus pleine, au moins plus intime & plus naturelle que celle qu'on a des démonstrations specula-

ti-

tives & abstraites, parce que les voyes en sont plus proportionnées à l'esprit humain, & qu'il n'y a personne qui n'en trouve en soy les principes.

Ce sera dans ce dessein que pour donner un essay de la maniere dont on doit considerer ces faits qui par leur certitude entraînent necessairement celle de nôtre Religion; nous choisirons le fait particulier de l'histoire de Moyse, & la verité de ses Livres qui sert de fondement à la Religion Judaïque, comme celle-cy en sert à la Chrêtienne, selon S. Paul.

Je ne me croy pas obligé de prouver d'abord, que si effectivement il y a eu un homme qui se soit dit envoyé de la part d'un Dieu, & qui ne voulant point qu'on l'en crût à sa parole, ou sur des actions peu au dessus de ce qu'on connoît du pouvoir humain, en ait donné pour preuve cette suite étonnante de prodiges qu'on voit dans le Pentatheuque, qui ait paru maître de la vie & de la mort, qui ait commandé aux Elemens, & fait ployer toute la nature sous ses ordres; je ne doute point, dis-je, que tout le monde n'avoüe que cet homme merite d'être crû dans ce qu'il a écrit du Dieu, au nom duquel il faisoit toutes ces merveilles, & que la Religion qu'il a établi doit passer pour veritable, & pour divine.

Les esprits les plus opiniâtres demeurent comme accablés sous le poids de ces merveilles, & ne trouvent point d'autre moyen de satisfaire le penchant qu'ils ont à l'incredulité, que de chercher de vaines raisons pour douter de la verité de ces prodiges, & du Livre qui les contient.

Mais

Mais pour peu qu'il leur reste de bonne foy & de sincerité on les défie d'aller bien loin dans ces doutes ; & ils les trouveront tellement étouffez par l'abondance des preuves qui accompagnent cette histoire, qu'ils seront forcés ou de la reconnoître pour veritable, ou de se reduire à la stupidité de ceux qui pour s'empêcher de croire ce que la Religion leur enseigne prennent le party de n'y point penser.

Car par quelles suppositions pretendront-ils ébranler la certitude de ce qui est écrit dans ces Livres, & mettre leur esprit en état de se persuader qu'il n'en est rien ? Qu'ils donnent toute la liberté qu'ils voudront à leur imagination, & qu'elle leur fournisse toutes les chimeres dont elle est capable, ils n'en tireront jamais rien qui ait une ombre d'apparence, & qu'un esprit tant soit peu solide n'eût honte de proposer.

Diront-ils que Moyse n'a jamais esté, & que tout ce qu'on en dit est une fable inventée à plaisir ? Mais qu'ils prennent garde que les Juifs & les Chrêtiens ne sont pas les seuls à qui on a oüy parler de ce Moyse, puis qu'on trouve même des Historiens prophanes qui en font mention, & quand cela ne seroit pas, qu'ils traitent donc aussi de fables toutes les Histoires du monde, puis qu'il n'y en a aucune dont on pûst être assuré, s'il étoit permis de douter qu'il y ait eu un homme appellé Moyse, qui ait tiré les Juifs d'Egypte aprés une longue captivité. Car toutes les raisons par où les hommes jugent de la verité des au-

tres histoires, se rencontrent également dans celle de Moyse. On ne doute point par exemple qu'Alexandre, ou Cyrus n'ayent esté, parce que quantité d'Autheurs en ont parlé, & que jamais personne ne s'est avisé d'en douter, & personne non plus n'a jamais mis serieusement en doute s'il y a eu un Moyse. Cela a passé pour constant dans tout un grand peuple, & parmi tous ceux qui l'ont connu, & qui ont eu commerce avec luy, sans avoir jamais esté contredit de qui que ce fût. Mais il y a de plus cette difference, que Moyse a encore des preuves singulieres, & qui ne se rencontrent point dans les autres. Parce que jamais Livre n'a esté conservé avec tant de soin & d'affection que celuy qui contient son histoire; & que cependant jamais les hommes n'ont eu de plus vifs & de plus puissans interests de détruire la verité d'un Livre, s'ils l'avoient pû faire avec quelque vrai-semblance que les Juifs en ont eu à l'égard de celuy-cy: puis qu'au même-temps ils se seroient défaits d'une Loy la plus incommode qui ait jamais esté, la plus gênante, la plus terrible, & la plus injurieuse à ceux qui l'observoient: en sorte qu'on ne voit point de motif qui les ait pû porter à la souffrir, qu'une ferme persuasion de sa verité.

L'Incredulité ne pouvant donc subsister dans cette chimere, il faut qu'elle passe à quelqu'autre: & qu'on dise, par exemple, qu'il est vray qu'il y a eu un homme appellé Moyse, & que cét homme étoit chef d'un grand peuple qu'il tira d'Egypte: mais que c'étoit

c'étoit aussi un insigne imposteur qui abusa ce peuple par de faux miracles, & supposa tous les prodiges qu'il raconte dans son Livre pour l'assujettir à la Loy qu'il luy donnoit, & par cette Loy à luy-même, en la luy faisant regarder comme venant du Ciel, & se faisant considerer par la comme l'interprete des volontés de Dieu, au nom duquel il parloit, & comme ayant sa puissance entre les mains pour punir ceux qui luy resisteroient.

C'est à quoy se reduisent les plus grands efforts de l'esprit humain pour combattre ce Livre. Cependant on ne sçauroit rien inventer de moins raisonnable. Car enfin si l'on vouloit se servir icy de preuves de pur sentiment, qu'il est mal-aisé d'accorder la sagesse & la vertu qui paroissent d'ailleurs dans ce Moyse avec une si noire imposture; qu'il est mal-aisé de comprendre que cét homme dans ces temps si reculés & si grossiers, & sans aucun secours des inventions de ceux qui l'avoient precedé, ait pû tirer de sa tête, non seulement une Loy dont il a fallu que toutes les autres ayent emprunté, mais encore l'idée d'un Dieu, & une idée si grande & si digne, que hors ceux qui ont marché sur ces traces, il n'y en a point qui n'ait esté infiniment au dessous, au lieu que toutes les autres inventions humaines se perfectionnent par le temps. Enfin qu'il seroit étrange que ce premier de tous les fourbes eût rencontré si juste dans une chose si élevée au dessus de la pensée des hommes, & si bien connu ce qui seroit dû à un Dieu, & ce que ce devroit être qu'un Dieu, qu'effectivement

ment on sente qu'il doit estre ainsi, s'il est, & que les cœurs bien-faits y auroient regret s'il n'étoit pas.

Mais pour passer à des choses plus proportionnées à toutes sortes d'esprits, voyons s'il est possible que tous ces prodiges soient autant de fables inventées par Moyse. Si cela est, il faut qu'il ait esperé qu'il les feroit croire aux Juifs, ou du moins qu'il leur persuaderoit de les autoriser par leur consentement sans le croire, & de conspirer avec luy pour dérober à la posterité la connoissance de cette imposture, car on ne dira pas sans doute qu'il les ait inventés dans le dessein de passer pour imposteur, & de n'en tirer aucun avantage. Il faut aussi, ou que les Juifs les ayent crus veritables, quoy qu'ils fussent faux, ou qu'en connoissant la fausseté ils ayent tous unanimement formé le dessein de les faire passer pour vrais à leur posterité.

Mais que peut-on s'imaginer de plus insoûtenable que tout cela? Moyse a-t'-il pû se promettre qu'il feroit croire aux Juifs ce changement des rivieres en sang, ces tenebres palpables qui couvrent toute l'Egypte pendant trois jours, & qui ne sont point pour les Israëlites; cette mort de tous les premiers-nés des Egyptiens en une nuit, sans qu'aucun des Juifs sentît le moindre mal; cette division de la Mer rouge qui s'ouvre & se soûtient comme un double mur pour leur donner passage, & qui se laisse ensuitte aller pour engloutir l'armée des Egyptiens, & tout le reste de ces prodiges qu'on voit arriver coup sur coup avant

que

que ce peuple sorte d'Egypte ? A-t'-il pû esperer qu'aucun des Juifs ne douteroit de tout cela, ny n'auroit au moins la curiosité d'en demander des nouvelles aux Egyptiens, qui apparemment n'estoient pas de concert avec luy ?

A-t-il pû croire encore qu'il leur persuaderoit aisément ce qu'il raconte des quarante ans qu'ils passerent dans le desert, qui n'est qu'un autre enchaînement de prodiges ? Qu'il leur feroit croire, quoy qu'il n'en fût rien, qu'il avoit tiré d'un rocher dequoy desalterer cinq ou six cens mille hommes : Que la terre avoit englouti à leurs yeux Datan & Abiron tous vivans, aprés qu'il les eût avertis qu'ils mouroient d'une mort étrange & extraordinaire : Qu'ils n'avoient vécu pendant quarante ans que d'une nourriture descenduë du Ciel : Et enfin qu'il leur feroit croire ce grand & terrible spectacle de la montagne de Sinaï qui paroît toute en feu à ce peuple, avec un tel bruit de foudres & de tonnerres, qu'il demande à ne plus traiter que par Ambassadeur avec ce Dieu, dont il ne croit pas pouvoir soûtenir la presence sans mourir.

Si Moyse avoit esté assez insensé pour se flatter de cette esperance, qu'il auroit esté de cela seul peu capable de réüssir & de conduire un grand dessein ! & que bien loin de pousser les choses où il les a poussées, une tête si malfaite n'auroit guere attendu à se broüiller & à confondre elle-même tous ses projets. Quel exemple a-t-on dans toutes les histoires d'une imposture de ce caractere ? Ce ne sont pas là

les voyes que prennent les imposteurs ; ils n'exposent point leurs mensonges à un si grand jour, & ils se gardent bien de choisir des Juges aussi difficiles à tromper que les yeux & les oreilles de six cens mille hommes, & un peuple entier d'ennemis. Ils supposent quelque miracle sourd, & qui n'ait eu que peu de témoins, & en font répandre le bruit par leurs partisans. Sur tout ils évitent avec grand soin d'irriter la contradiction naturelle, en prenant hardiment les gens à témoin dans les choses où ils auroient sujet de craindre qu'on ne les démentît, & il n'y a rien dont ils se gardent tant que d'appliquer souvent les esprits à leurs faussetés, & de les obliger souvent d'y faire reflexion. Ils se tiennent bienheureux qu'on les ait laissé passer une fois impunément ; & il est impossible qu'ils étouffent tellement en eux-mêmes tout sentiment de défiance & de pudeur, qu'ils osent mettre continuellement devant les yeux de tout un peuple des impostures grossieres, en l'en prenant à témoin, & l'excitant par une hardiesse si insupportable à les considerer avec plus de soin.

Qu'on examine Moyse sur ces regles, & qu'on voye s'il garde aucune de ces precautions & de ces mesures que la nature & l'interest inspireroient aux plus abandonnés imposteurs, & même aux plus étourdis. Il parle en toute occasion & des playes d'Egypte, & des miracles du desert, & cela avec une confiance capable d'irriter les plus insensibles, si leur raison leur eût pû fournir quelque pre-

texte

texte pour le contredire. Il leur dit des choses grossieres & palpables qui ne leur pouvoient estre inconnuës. *Il vous a donné*, dit-il, *la manne qui estoit une viande inconnuë à vos peres; vos vêtemens ne sont point usés, non plus que vos souliers pendant l'espace de quarante ans*: Qui des Israëlites pouvoit ignorer la verité de ce fait? Il accompagne tout cela de reproches durs, d'imprecations contre leurs infidélités passées, de predictions offençantes de leurs dereglemens à venir; enfin il n'obmet rien de ce qui auroit pû soûlever leurs esprits, & leur donner envie de le démentir, si les choses qu'il s'attribuoit eussent esté fausses, ou incertaines. Jusques-là que toutes veritables qu'elles sont, c'est un espece de miracle que dans tant de revoltes & de murmures qu'il a essuyés, il ne se soit pas trouvé un seul Juif qui l'ait accusé d'imposture.

Il est donc certain que Moyse n'a pû avoir le dessein de tromper les Juifs, & qu'il n'est pas possible qu'il les ait effectivement trompés. Et qu'on ne pretende pas traiter ces preuves de conjectures probables, & de simples vraysemblances; ce sont des démonstrations en matiere de faits, puis qu'en les rejettant on s'engageroit à ne tenir rien d'assuré dans tous les faits historiques.

Car le fondement de toute la certitude humaine, est que les hommes ne sont pas fous, & qu'il y a de certaines regles dans la nature dont ils ne s'écartent jamais que par un renversement total de la raison. D'abord qu'on pourroit supposer le contraire il n'y auroit

plus rien de ferme & de constant. Qu'il soit permis d'inventer à plaisir, que du temps de Cesar & de Pompée tous les hommes étoient frappés d'une maladie qui leur faisoit prendre l'illusion de leur imagination pour des verités réelles, il n'y aura plus rien de certain dans tous les évenemens que l'on raconte de ce temps-là, & l'on pourra faire passer les batailles de Pharsale & d'Actium pour des imaginations de fanatiques. Ainsi quand on est venu jusques-là que pour croire qu'une chose n'est pas, il faut supposer une folie effective, je ne dis pas dans une nation entiere, mais seulement dans un grand nombre d'hommes, on est arrivé jusques aux bornes de la certitude humaine dans les faits. Elle ne va pas plus loin, mais aussi elle ne sçauroit estre plus grande, même pour les choses presentes. Puis qu'enfin ne nous estant pas moins permis de supposer cét égarement de la raison dans les hommes d'aujourd'huy, & dans nous-mêmes, que dans ceux qui ne sont plus, non seulement toutes les choses passées seront pour nous, comme si elles n'étoient point arrivées; mais nous ne sçaurons même à quoy nous en tenir pour celles qui se passent sous nos sens, & ne serons pas moins aveugles pour le passé & pour le present que nous le sommes pour l'avenir.

Or il est sans doute que la supposition que Moyse ait trompé les Juifs est proprement de ce genre. Car pour ne rien dire de la folie qu'il faudroit luy attribuër, s'il avoit pris une telle voye pour arriver à cette fin; il est clair

que

que c'est faire passer tout ce peuple pour insensé & pour frenetique, que de dire qu'il ait crû traverser la Mer à pied sec sans qu'il en fût rien; Qu'il ait crû voir une montagne en feu sans la voir; Qu'il se soit imaginé vivre de Manne lors qu'il n'avoit que des alimens ordinaires; Qu'il ait crû que ses habits ne s'usoient point, quoy qu'il fût souvent obligé d'en changer; Qu'il ait crû voir que d'un coup de verge Moyse avoit fait sortir d'un rocher une source capable de desalterer six cens mille hommes, quoy qu'il n'en eût rien vû.

On auroit sans doute de la peine à inventer ny secrets, ny machines qui puissent produire ou imiter de semblables effets: & s'il se trouvoit quelqu'un qui fût assez habile pour cela, on luy pourroit bien répondre qu'il ne manqueroit pas de Sectateurs non plus que Moyse, & qu'il feroit accroire aux hommes une grande partie de ce qu'il voudroit. Si faut-il pourtant que les Juifs ayent bien cru voir tous ces grands effets; & même sans qu'il leur en restât rien sur le cœur pour se soumettre si aveuglement à la Loy de cét homme, & pour souffrir qu'il les traittât avec tant d'empire, & que seul sans gardes & sans forces il en condamnât trente ou quarante mille à la mort, & les fist executer sur le champ.

Quelques gens se sont éforcés non pas à la verité d'en faire autant, car jamais personne n'a esté assez fou pour le tenter; mais d'imaginer des voies par où Moïse put avoir abusé les Juifs. Encore n'ont-ils pas esté loin: Ils pretendent

par exemple, que pour leur faire passer la Mer rouge, il prit le temps que la Mer se retiroit, & leur fit croire qu'elle s'étoit separée d'elle-même, & qu'ensuite le flux étant revenu, il leur persuada qu'elle s'étoit d'elle-même laissé aller pour engloutir les Egyptiens. Ils veulent aussi que cette eau qu'il tira d'un rocher ne fût autre chose qu'une source cachée, qu'il découvrit par le moyen d'un âne sauvage qu'il fist suivre. Cela est si pitoyable qu'il ne vaut pas la peine d'être refuté. Que l'on considere seulement comment une chose aussi commune que le flux & reflux de la Mer auroit pû être inconnuë, non seulement aux Juifs, qui avoient vécu plus de deux cens ans en Egypte; mais encore aux naturels du pays qui s'y jetterent si étourdiment: Comment cette source auroit pû être assez petite pour se cacher à tant de gens qui mouroient de soif, & en même-temps assez abondante pour les des-alterer avec tout ce qu'ils avoient des Chameaux & d'autres bestes; & enfin par quel enchantement Moyse auroit pû si bien fasciner les yeux de tout ce peuple, qu'il crust que d'un instant à l'autre un coup de baguette avoit fait couler cette source qu'on ne sçauroit s'imaginer que comme un torrent prodigieux?

Enfin il est inutile d'expliquer une partie de ces prodiges, lors qu'on est contraint d'avoüer qu'on ne les sçauroit expliquer tous. Il faut se rendre ou faire le systeme entier, & sauver toutes les apparences; car pour peu qu'il y en ait où les Juifs n'ayent pû estre trompez, c'est assez pour nous convaincre & nous obliger de

croire

croire tout le reſte, & de regarder Moyſe comme le Miniſtre d'un Dieu qui s'eſt voulu faire connoître aux hommes: puis que les Loix de la nature une ſeule fois violées ſuffiſent pour faire voir qu'il y a quelque choſe au deſſus d'elle : Et que jamais homme avant JESUS-CHRIST n'a paru ſi viſiblement dépoſitaire du pouvoir de ce Maître de la nature que celuy dont nous parlons.

On aimera peut-eſtre mieux dire qu'à la vérité, il eſt impoſſible que Moyſe ait impoſé aux Juifs, mais qu'il ſe peut fort bien qu'ils ayent eux-mêmes aidé à l'impoſture, & qu'ils ont pû regarder cette foule de prodiges, toute fabuleuſe qu'elle étoit, comme une choſe capable de leur attirer l'admiration des autres peuples. Mais en verité il n'y a que l'envie de ſe faire un fondement de doute, quel qu'il ſoit, qui puiſſe produire une ſi bizarre ſuppoſition. Car de toutes celles que l'incredulité peut inſpirer, c'eſt aſſurément la plus inſoûtenable. Nous ferons voir dans la ſuite que ce peuple n'a pû contribuer à cette impoſture, en ſuppoſant que peu ou long-temps aprés la mort de Moyſe, & la Loy étant déja établie parmi eux, quelque nouveau venu ſe ſoit aviſé d'une ſi étrange voye de les rendre conſiderables : & bien loin que l'amour de la nation les y ait pû porter, il paroîtra que cela ſeul y auroit eſté un obſtacle invincible, ce qui n'eſt pas moins vray à l'égard de Moyſe que d'un autre. Mais il y a encore infiniment moins de vray-ſemblance pour les premiers Juifs. Car qui pourroit s'imaginer que par intelligence

T 6 avec

avec Moyse, ils se fussent soumis à une Loy qu'ils n'auroient crûë qu'une production de son esprit, & pour laquelle neanmoins il se laissoient traiter si rigoureusement, que de simples manquemens à des ceremonies estoient punis de mort sans qu'ils en murmurassent ? Que peut-on faire de plus pour les choses qu'on traite le plus serieusement, & qui se trouvent establies de tout temps ? outre que ce seroit une assez belle chose à voir, qu'un concert entre cinq ou six cens mille hommes, sans qu'aucun d'eux, ni de leurs descendans se fut jamais démenti.

Car il n'y avoit pas un seul de ces miracles, dont chaque particulier de ce peuple ramassé dans l'espace d'un camp ne pût sçavoir la fausseté : & qu'il ne dust pourtant autoriser comme l'ayant vû de ses propres yeux, ou comme estant arrivé de son temps, ou de celuy de son pere. Quelle affaire auroit-ce donc esté à Moyse de gagner tant de gens, & sur tout parmi un peuple si difficile à gouverner ? Et comment ne s'y seroit-il point trouvé quelque esprit capricieux, ou quelque homme de bon sens qui se fut opposé à ce dessein ? Qui que ce soit qui l'eût entrepris, il faut peu connoistre les hommes pour croire qu'il n'eust pas eu bien-tost autant de Sectateurs que Moise, ou du moins qu'il n'eust eu envie de donner connoissance de cette fourbe à la posterité, & qu'il n'y eust aisément réüssi.

D'ailleurs qu'y avoit-il de plus propre à rendre les Juifs ridicules à tous les peuples, bien loin de les faire admirer, & quel auroit été

été leur aveuglement de ne le pas voir? Qu'auroient dit, par exemple, les Egyptiens de toutes ces playes dont Moyse dit qu'il les frappa, de cette mort de tous leurs premiers-nés, de cette submersion de l'Armée de Pharaon dans la Mer? Et par quel charme tous ces autres peuples, qu'ils se vantent d'avoir vaincus par des voyes si extraordinaires, auroient-ils laissé passer tant de fables, à moins qu'ils ne fussent pareillement de l'intelligence, & aussi veritablement ennemis de la gloire qu'on veut que les autres en fussent ridiculement entestés?

On peut inventer des fables, j'en conviens, encore ne les porte-t'on pas dans cét excés quand on a dessein qu'elles soient crûes, & sur tout on a grand soin d'en placer l'origine dans des temps éloignés, & de la mettre à couvert dans l'obscurité des siécles. Mais comme on n'a jamais pour but de paroître fourbe & ridicule, on n'invente jamais de choses qui puissent estre démenties par des témoins vivans, & par des nations entieres & interessées. C'auroit esté, par exemple, un beau dessein aux Mores quand ils se virent de retour en Afrique, aprés avoir esté chassés d'Espagne s'ils avoient entrepris de faire croire au monde qu'ils s'en étoient tirés par des miracles pareils à ceux de Moyse, & qu'aprés que la Méditerranée leur avoit ouvert son sein pour leur donner passage, ils l'avoient vû se fermer, & enveloper une Armée de je ne sçay combien de milliers d'hommes dont ils étoient poursuivis. Cependant le dessein n'auroit pas esté

moins extravagant à l'égard des Juifs : car il ne faut pas se representer ces temps si éloignés, quoy que grossiers, comme aussi tenebreux qu'ils nous paroissent. Les hommes y sçavoient des nouvelles les uns des autres ; ils avoient les mêmes interests & les mêmes passions que nous; ils voyoient ce qu'ils voyoient, & sentoient ce qu'il falloit sentir tout comme nous.

Il faut donc absolument abandonner ces deux hypotheses. Ny Moyse n'a esté un imposteur qui ait trompé les Juifs, ny les Juifs ne se sont entendus avec luy. Il ne reste plus que de dire que Moyse n'est pas autheur du Livre qui porte son nom, ou du moins que ce n'est que depuis luy qu'on y a ajoûté tous les prodiges qu'il contient. C'est le dernier retranchement de l'infidelité ; mais la raison ne permet pas qu'un homme qui a tant soit peu de sens s'y puisse arrêter.

Quand on n'auroit autre chose pour s'asseurer que ce Livre est veritablement de Moyse, & que nous l'avons tel qu'il l'a fait, sinon qu'il en porte le nom, que ce Livre même le témoigne, qu'il luy a toûjours esté attribué, & que jusqu'icy personne ne s'est avisé de dire le contraire ; ce seroit assez pour n'en pouvoir douter raisonnablement, puisque nous n'avons point d'autre assurance que les livres d'un temps un peu éloigné soient des Autheurs à qui on les attribuë.

Et qu'on ne dise point qu'il y a des livres, qui aprés avoir passé quelque temps sous le nom de certains Autheurs, se sont enfin trou-

vés

vés supposés ; car sans entrer dans cét examen, il est absolument impossible que cela puisse arriver pour un Livre de la derniere importance, à qui la certitude du nom de l'Autheur est essentielle, & dont on a eu dans tous les siecles tant d'interest d'examiner l'origine & la verité, parce que comme la verité est de telle nature que tout s'y accorde, que tout concourt pour l'établir, & qu'il n'y a ny soin ny penetration qui puisse rien faire trouver qui la démente, il est impossible, au contraire, que la fausseté ne se découvre à la fin si l'on l'entreprend ; parce qu'il ne se peut qu'il n'y ait une infinité de choses qui la contrarient, & que quelque prevoyance, quelque adresse qu'ayent les fourbes, il n'est pas possible, quand l'esprit humain seroit moins borné, qu'on prevoye tous les inconveniens, & quand on les auroit prevûs, qu'on s'y puisse ajuster. Car enfin quand il y auroit pour cela de certains effets dont les hommes seroient maîtres, il est certain qu'il y en a un nombre infini où ils n'ont nul pouvoir : il faudroit qu'ils pûssent disposer du present & de l'avenir, changer l'ordre de toutes choses ; & en un mot être maîtres de la nature & de l'esprit & de la volonté des hommes.

Ainsi nous avons encore incomparablement plus de preuves à l'égard du Livre de Moyse qu'il n'y en a pour les autres. Ceux-cy sont entre les mains de peu de personnes, peu de gens s'y interessent ; ceux qui y prennent interest s'y appliquent rarement & cét interest même ne sçauroit estre que d'une fort medio-

cre

cre importance. Mais le Livre dont nous parlons est d'un genre bien different. Il a toûjours esté entre les mains de tout un grand peuple ; il a esté l'objet continuel de leur application, & comme c'estoit le fondement de leur Religion, & d'une Religion qui déteste le mensonge & l'imposture, comment auroient-ils souffert qu'on leur imposast pour le nom de l'Autheur, & qu'on l'alterât par tant de fables ; ou comment l'a-t-on pû faire sans qu'ils s'en soient apperçûs, & qui auroit même esté assez hardi pour le tenter.

Qu'on envisage bien cette suitte prodigieuse de miracles arrivés en Egypte, & dans le desert, & qu'on juge de bonne foy si ce sont là des choses qu'on puisse inserer dans un Livre, & le faire passer pour l'original. C'est bien tout ce qu'on pourroit faire pour quelque Livre peu important qui ne tomberoit entre les mains que de peu de personnes ; & pour quelque miracle particulier qu'on pretendroit n'avoir eu que peu de témoins. Encore voit-on que ces choses-là ne se répandent guere, & ne durent pas long-temps ; qu'à peine sont-elles nées, qu'elles commencent à estre combattuës, jusques-là qu'enfin elles ne subsistent plus que parmi les gens simples, & qui croyant sur la foy du premier venu, ne pensent pas seulement à s'éclaircir de la moindre chose. Mais il n'y a rien de clair au monde, s'il ne l'est, que cela ne sçauroit arriver pour un Livre tel que nous avons peint celuy-cy. J'aimerois autant dire qu'il ne seroit pas mal-aisé d'inserer aujourd'huy dans

le

le nouveau Testament une histoire aussi longue & aussi considerable que celle-là : Et quelque ridicule que paroisse cette supposition, je ne sçay s'il n'estoit point encore plus difficile pour le Livre de Moyse ; puis que les Juifs le respectoient autant pour le moins que nous faisons les nôtres, & qu'il n'y avoit personne parmi eux qui n'eût un interest tres-naturel à sçavoir ce qu'il portoit : quand ce n'eust esté que pour se garantir de la mort dont ils étoient punis sans remission, lors qu'ils manquoient à de certaines observances.

Mais ce qui prouve invinciblement la fausseté de cette supposition, c'est qu'il y a en quelque sorte deux histoires de Moyse : l'une qui est écrite dans le Livre qui porte son nom, l'autre qui est comme gravée dans les ceremonies & dans les Loix observées par les Juifs, dont la pratique est une preuve vivante du Livre qui les ordonnoit, & mesme de ce qu'il contient de plus merveilleux. Car la pluspart de ces prodiges les plus étonnans estoient marqués par les ceremonies, & par les autres choses qui servoient au culte de la religion Judaïque. L'Urne de Manne, que l'on conservoit dans l'Arche, étoit un monument de la nourriture miraculeuse dont Dieu avoit soûtenu ce peuple dans le desert. La Verge d'Aaron qui avoit fleuri en étoit un de la maniere dont Dieu luy confirma la souveraine Sacrificature, & les Tables d'alliance, de ce qui est rapporté dans l'Exode touchant l'establissement de la Loy. Le sacrifice de l'Agneau Pascal, la ceremonie des Azymes, & la destination de la Tri-

Tribu de Levi au service du Temple marquoient le passage de l'Ange, la mort des premiers-nés des Egyptiens, & la délivrance de ceux des Israëlites. Les lames d'or qui furent attachées à l'Autel étoient un memorial de la mort de ces Levites temeraires, qui avoient voulu disputer le Sacerdoce à la race d'Aaron. Enfin l'Arche, le Tabernacle, tous les divers ministeres des Prêtres & des Levites, toutes les ceremonies des sacrifices & des purifications, toutes les Loix, l'assignation des Provinces qui estoient au delà du Jourdain aux deux Tribus de Ruben & de Gad, & à la moitié de celle de Manassé; les Villes de refuge pour les homicides involontaires; toutes ces choses, dis-je, qu'il ne seroit pas moins ridicule de nier, que de pretendre qu'il n'y eût jamais de Juifs, ont un rapport necessaire avec le Livre de Moyse, & prouvent invinciblement qu'il ne peut avoir esté écrit depuis lui.

Car pour cela, il faudroit ou que tout ce que nous venons de dire n'eût aussi esté établi que depuis Moyse; & aprés la publication des Livres qu'on luy attribuë, ou qu'ayant esté établi par Moyse de vive voix, & sans aucun Livre, on ait ajusté ces Livres aux ceremonies & aux Loix qui se trouvoient en usage, en y ajoûtant ces prodiges pour attacher davantage ce peuple à l'observation de cette Loy. Mais tout cela est tellement hors d'apparence, qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui l'ait osé avancer serieusement.

Comment pourroit-on dire, par exemple, que le Pentateuque ait esté fait, & publié long-

long-temps aprés la mort de Moyse, & qu'il ait donné lieu à l'établissement de la Loy & du culte de la Religion Judaïque qu'il contient? Il faudroit donc dire aussi qu'on n'auroit fait l'Arche & le Tabernacle, qui sont les fondemens de cette Religion, que long-temps aprés Moyse, & ensuite de la publication de ce Livre. Or c'est ce qui est absolument impossible, car tous les Juifs estoient persuadés que leur Arche & leur Tabernacle avoient esté faits par Moyse, comme ce Livre le porte, & l'on ne voit pas par quelle bizarerie ils auroient pû entrer dans cette opinion, s'ils les avoient eux-mêmes faits aprés avoir veu & reçû ce Livre, qui n'auroit paru que long-temps aprés Moyse. Ce seroit sans doute une des plus plaisantes choses du monde, & la plus sans exemple, ou que ce Livre ayant esté fait tout d'un coup, & par avance avec ce nombre prodigieux de ceremonies & de loix, comme déja en usage, elles se fussent ensuite établies; ou que s'estant fait peu à peu, & à mesure que tout cela s'établissoit, il eût toûjours eu comme on dit au Palais, un effet retroactif pour faire attribuer chacun de ces établissemens à Moyse.

Comment aussi ce peuple, qui en commençant d'embrasser cette Loy auroit au moins sçû qu'il estoit faux qu'elle fût en pratique depuis Moyse, & qu'il y eût une succession continuée de Prêtres depuis Aaron, auroit-il pû se persuader universellement que ce qu'ordonnoit ce Livre avoit tousjours esté fait: & que ces Prestres qu'il établissoit avoient reçu leur

leur ministere d'Aaron par une succession non interrompuë ?

Et comment enfin sur ce même fondement toutes les autres Tribus, & toutes les autres familles auroient-elles souffert que la Tribu de Levi, & la race d'Aaron s'attribuassent toutes les prerogatives attachées au Sacerdoce, & à la charge de grand Prêtre ?

Il n'y a pas moins d'absurdité dans l'autre supposition, qui est que la Loy ayant esté donnée par Moyse de vive voix, ait esté conservée quelque temps parmi les Juifs par une simple tradition : & qu'ensuite ceux qui l'ont redigée par écrit y ayent ajoûté tous ces prodiges. Car outre que ce seroit déja une espece de miracle, & bien difficile à sauver, que ce peuple eust reçû une Loy aussi gênante & aussi severe que celle-là d'un homme qui n'eust rien fait d'extraordinaire ; comment se pourroit-il que Moyse, qui avoit sans doute l'usage de l'écriture, eust obmis une chose si essentielle, & n'eust pas laissé par écrit une Loy qui contenoit tant d'observations, tant de ceremonies, tant de reglemens, qu'il estoit necessaire de l'avoir toûjours presente à l'esprit pour n'y pas manquer en quelque point ?

Aussi apprenons-nous de ce Livre mesme que Moyse n'y a pas manqué. *Moyse*, est-il dit, *écrivit cette Loy, & la donna aux Prêtres Enfans de Levy, & il ordonna qu'elle seroit lûë tous les sept ans à la feste des Tabernacles.* Et il y est mesme dit, en je ne sçay combien d'endroits, que Dieu ordonnoit à Moy-

Moyse de mettre par écrit ce qu'il luy prescrivoit sur la montagne. Si les Juifs avoient donc reçû cette Loy de luy seulement de vive voix, comment auroient-ils pû recevoir un Livre qui auroit contenu un mensonge si grossier & si évident, & qui auroit porté un ordre de Dieu exprés, à quoy leur Legislateur auroit manqué.

Cette mesme Ordonnance de lire la Loy tous les sept ans dans la feste des Tabernacles, comme ayant este donnée par Moyse, fait encore voir qu'il ne se peut qu'elle ait esté changée ny alterée : car il auroit esté impossible que ces changemens ne fussent découverts, ou que l'étant, ils fussent soufferts par un peuple attaché à cette Loy, & dont l'attachement estoit fondé sur ce qu'il la croyoit divine, & écrite par Moyse. Outre que ces prodiges estant assez de nature à sauter aux yeux, estant répandus par tous les Livres, repetés en divers endroits, liés avec les principaux évenemens, il auroit fallu faire un nouveau Livre pour les ajoûter, & non pas simplement en alterer un qui fut déja reçû.

Il faut donc encore revenir à cette pretenduë gloire de la nation, & soûtenir que les Juifs ont souffert sans peine cette falsification : & qu'ils ont même esté bien aises qu'on ajoûtât tous ces miracles à leur Loy, & qu'on en composât leur histoire.

Cela pourroit avoir quelque couleur s'il ne s'agissoit que d'une chose politique. On a bien pu dire aux Romains, par exemple, qu'ils des-

descendoient d'Enée, & peut-être que les François souffriroient qu'on les fist venir des Troyens. Ce sont des choses qui donnent dans la vûë de certaines gens, sans que personne ait interest de s'y opposer : & qui n'en choquent point d'autres établies de tout temps, & qui soient regardées comme les seules importantes. Mais à l'égard des Juifs ces gens si attachés à leur Religion, si fidelles dans leurs moindres traditions, & à qui le mensonge étoit si severement deffendu, cette supposition est entierement sans apparence.

Car je ne croy pas que la hardiesse de nier puisse aller jusqu'à combattre tout ce qu'on a de preuves du zele des Juifs pour leur Religion ; puis qu'aujourd'huy même ils ont encore tant de veneration pour cette Loy, qu'aprés plus de seize cens ans qu'il y a qu'ils sont dispersés, & qu'ils ne voyent nul effet de ce qui leur êtoit promis, ils l'observent encore avec la même exactitude que dans les premiers temps à peu prés, & attendent toûjours l'effet de ces promesses. Quelle apparence donc, qu'ils eussent laissé confondre ce qu'ils regardoient comme la propre parole de Dieu, avec cette effroyable quantité de mensonges, en se rendant par là indignes de sa protection, & s'exposant à être convaincus d'imposture par leurs voisins ? N'étoit-ce pas hazarder de tout perdre pour ne rien gagner ?

Il n'en faudroit pas davantage, pour convaincre tout homme de bon sens & de bonne foy. Mais si l'on vouloit encore insister sur l'amour des Juifs pour leur nation : & pretendre que

que l'envie de se faire admirer les a pû porter à cette fourbe. Voyons si ce n'étoit point tout le contraire, & s'il y a la moindre apparence qu'ils crussent se pouvoir rendre recommandables par les choses qui sont rapportées dans ce Livre, qui paroissent si honteuses à la nation en general; & quand tout auroit esté à l'avantage du public, voyons s'il est croyable que des particuliers & des races entieres s'y fussent volontairement sacrifiées, veu sur tout que rien ne les gênoit, & que n'ayant qu'à inventer, il étoit à leur choix de prendre quelle voye ils auroient voulu, & de sauver les interests de tout le monde, sans exciter tant de gens à découvrir leur imposture.

Quand ils n'auroient dit que ce qui leur pouvoit faire honneur, comme ces grands miracles qui marquent une protection de Dieu si particuliere: n'étoit-ce point plus qu'il ne leur en falloit, sans inventer des choses où tant de gens avoient interest de s'opposer, & d'autres qui font encore paroître cette nation si digne de mépris.

Qui a-t'il de plus miserable, par exemple, que la crainte & les murmures de ce peuple pour les eaux ameres, pour le défaut de vivres, & pour la soif qu'ils souffrirent en Raphidim? A peine sont-ils sortis d'Egypte qu'ils perdent la memoire de tout ce qu'ils veulent persuader que leur Dieu y avoit fait pour eux. Ils se croyent abandonnés & trahis; & criant qu'on les a méchamment tirés d'un Pays où ils étoient à leur aise, quoy qu'ils y fussent captifs, pour les faire perir dans les deserts; ils doutent du

du pouvoir ou de la protection de ce Dieu qui s'étoit si hautement declaré pour eux, & sont sur le point de se revolter contre cét homme, qu'ils croyoient choisi de Dieu pour leur délivrance. N'est-ce pas la plus honteuse & la plus grande foiblesse qu'on se puisse imaginer ? N'est-ce pas le comble de l'ingratitude, & pour leur Dieu & pour leur conducteur ? Qu'auroient pû inventer de plus deshonorant pour eux leurs plus cruels ennemis? Et qui pourroit s'imaginer que pour se rendre considerables à tout l'Univers, & se faire croire le peuple bien aimé de Dieu, ils se fussent avisés de se peindre si legers, si infidelles, si grossiers, que pendant quarante ans qu'ils ne vivoient, disent-ils, que d'une nourriture descenduë du Ciel, à peine se passoit-il un jour qu'on ne les entendit crier comme des Enfans, & qu'ils ne souhaitassent avec larmes d'estre encore esclaves en Egypte pour se remplir d'oignons & de poirreaux.

Il faudroit copier tous les Livres de Moyse pour rapporter toutes les infidelités, & tous les égaremens de ce peuple; car on n'y voit presque autre chose. Il semble qu'ils eussent pris à tâche de faire aller leurs crimes de pair avec les graces de leur Dieu. Il n'y avoit presque pas une occasion où ils ne se revoltassent contre leur conducteur; & à peine étoient-ils sortis d'un châtiment qu'ils s'en attiroient un autre, sans que rien pût empêcher ce peuple indisciplinable de tomber sans cesse dans les mêmes crimes; ny l'exemple de ces 25000. hommes que les enfans de Levi tuërent par l'ordre de Moyse, pour les punir de leur idolâtrie; ny

ce

ce feu qui devora prés de quinze mille seditieux ; ny cette playe effroyable des serpens ardens ; ny cette terrible punition que Moyse fit du commerce qu'ils eurent avec les filles des Madianites, qui couta la vie à tous les Chefs ; & à vingt-quatre mille du peuple.

Mais pour tout dire en un mot, que peut-on voir de plus étrange, & de plus honteux à leur memoire que cette revolte generale qui arriva lors que Moyse étoit sur la montagne de Sinaï & que ces forcenez contraignirent Aaron de leur faire un Veau d'or,& d'y sacrifier comme à leur Dieu?Qu'on pese bien toutes les circonstances de cette action,& l'on verra sans doute qu'un peuple qui s'est dit capable d'y tomber, s'est en même-temps convaincu de tous les vices à la fois, & sur tout de sottise & d'extravagance. Ils se disent tirés d'une terre ennemie par les plus grandes & les plus inconcevables merveilles qu'on se puisse imaginer: en sorte qu'il n'y a pas un moment dans toute leur histoire qui ne porte une marque visible du bras tout puissant de leur Dieu ; Ce Dieu leur pardonne tous leurs murmures, & toutes leurs infidelités, & au lieu de punir leurs défiances, il leur fait trouver des vivres & de l'eau où jamais il n'y en avoit eu, & satisfait jusques aux plus bas, & aux plus grossiers de leurs desirs.

Cependant dans le temps qu'ils sçavent que leur Liberateur & leur Guide est sur la montagne avec ce même Dieu pour en recevoir des ordres pour leur conduite, une terreur panique & ridicule les saisit : Ils s'impatientent du retardement de Moyse, & sans

sçavoir pourquoy, demandent un Dieu à Aaron : Ils le forcent de fondre un Veau d'or qu'ils dressent sur un Autel ; ils l'appellent le Dieu qui les a tirés d'Egypte, & rendent à cette plaisante divinité, faite de boucles d'oreilles, & de bracelets, les mêmes honneurs, & les mêmes actions de graces qu'ils devoient, & qu'ils avoient déja si souvent renduës au vray Dieu, Createur du Ciel & de la Terre, qui les avoit choisis seuls entre les hommes pour ses favoris.

En verité il faut avoir perdu le sens pour s'imaginer que ce peuple ait souffert qu'on ajoûtât cét évenement à son histoire, & qu'il l'ait fait pour attirer l'admiration des autres peuples. Ont-ils pû s'imaginer que leur gloire étoit imparfaite sans cela? N'est-ce pas au contraire une infamie que rien n'est capable de laver, & dont la posterité leur fera des reproches éterneles ? Et n'est-ce pas plûtôt un des plus grands miracles du monde que cette action ait pû passer jusqu'à nous, & que cette nation entiere n'ait pas fait toute sorte d'efforts pour en abolir la memoire; bien loin de l'inventer contre soy-même, & de souffrir qu'on ajoûtât à tant de choses qui les auroient assez fait admirer, un évenement qui les couvre d'ignominie pour l'éternité.

Aussi voyons-nous que Joseph qui ménageoit tout autrement les interests de sa nation, a mieux aimé s'exposer au reproche d'avoir violé les Loix de l'histoire, en supprimant ce crime public commis par les Juifs dans le desert, que de les exposer au mépris de tout le monde en le rapportant. Com-

Comment ſe pourroit-il encore qu'on eût ajoûté à cette hiſtoire la revolte de Coré, ſi injurieuſe à toute ſa poſterité ? N'y avoit-il point quelque ſujet de craindre que quelqu'un de ſa famille pour la laver de cette tache n'en découvrit la fauſſeté ? Pourquoy falloit-il que ce fut ceux-là, plûtôt que d'autres, qui ſe chargeaſſent de cette infamie ? Avoit-on tiré au ſort pour cela ? Eſtoit-ce une choſe dont on ne pût ſe paſſer ? Et n'eſt-il pas viſible que ſi ç'avoit eſté une fiction, toute la race en corps s'y ſeroit oppoſée, & auroit prié les Auteurs de cette fable de chercher d'autres embelliſſemens à leur hiſtoire.

Mais ſi l'on conſidere les dernieres paroles de Moyſe qui charge ce peuple de tant de maledictions, qui les menace de tant de calamités, & qui aprés leur avoir reproché toutes leurs infidelités, leur déclare encore qu'ils en commettront de nouvelles, & que pour punition ils tomberont dans des malheurs ſans reſſource; qu'ils ſe verront accablez d'ennemis, & reduits à la derniere extremité, juſqu'à manger leurs propres enfans ; qu'ils verront leurs Villes détruites, leurs femmes & leurs filles violées, & leurs ſacrifices abolis, & qu'en fin ils ſeront emmenez captifs & diſperſés par toute la terre pour eſtre en mépris & en abomination aux autres peuples : Si l'on conſidere, dis-je, tout cela, je ne ſçay ce qu'il faut être, pour s'imaginer que ce peuple ait pû conſpirer avec qui que ce fut qui les auroit ſi cruellement offenſés.

Mais il eſt ſur tout à remarquer, que ce ne

sont pas là seulement des discours d'un homme qui veut intimider ses Sectateurs, & de simples menaces de malheurs qui ne dûssent arriver aux Juifs qu'au cas qu'ils manquassent à leur Loy. Si elles paroissent conditionelles en quelques endroits; ce sont en d'autres des Propheties positives, qui portent qu'ils manqueront effectivement à cette Loy, comme ils l'ont fait, & que tout ces malheurs fondront sur eux, comme il est en effet arrivé. Quelle apparence donc que les Juifs ayent esté assez simples, ou plûtost assez insensés pour souffrir qu'on ajoûtât à leur histoire des Propheties de cette nature; & qu'en vûë de la gloire de leur nation, ils ayent pû consentir à une chose qui ne pouvoit jamais leur tourner qu'à honte & infamie? Car pouvoient-ils ne point voir que si ces productions se trouvoient fausses, leur Religion passoit pour une imposture, & ils perdoient infailliblement la reputation qu'ils auroient pû acquerir par tout le reste; ou que s'ils tomboient effectivement dans ces malheurs, ils passoient pour les plus méchans des hommes: & ne devoient attendre, au lieu de consolation, que les reproches de toute la terre, d'être tombés dans des calamités dont ils avoient esté avertis, & de n'y être tombés que pour avoir attiré sur eux l'indignation de leur Dieu, en violant sa Loy.

Ainsi donc, quelque licence que l'on donne à l'imagination, elle ne sçauroit produire que des chimeres. Moyse n'a point abusé les Juifs, il n'en a pû avoir le dessein, & quand il l'auroit eu, il n'étoit pas possible qu'il y réussît

ſit par les voyes qu'il a priſes : Les Juifs n'ont point eſté non plus de concert avec luy, pour impoſer à leur poſterité, & à toutes les autres nations : Ce n'a point eſté un nouveau venu qui ſe ſoit ſervi pour leur en faire accroire de ce qu'il a trouvé établi parmi eux, ou par tradition, ou par écrit : & il eſt auſſi peu poſſible que les Juifs ayent trempé dans cette impoſture avec un autre qu'avec Moyſe.

Voilà une petite partie de ce que l'on peut dire ſur ce grand ſujet ; car il ne faut pas s'imaginer qu'on puiſſe épuiſer les preuves que ce Livre nous fournit de ſa verité : plus on le medite, plus on en trouve, c'eſt une ſource inépuiſable de lumiere, & ſans même que l'on ſe mette en peine de les déveloper, on ne laiſſe pas de ſentir que le langage de ce Livre n'eſt point celuy des hommes, ny une production de leur eſprit : Que rien n'eſt plus éloigné des voyes, non ſeulement des Impoſteurs & des Fourbes,mais auſſi de celles des Prudens & des Sages du monde ; que c'eſt un caractere tout particulier & tout different de celuy des hommes qui agiſſent par leur propre eſprit ; & que l'on n'y voit ny les paſſions communes, ny les intereſts ordinaires, ny les vûës de prudence & de prévoyance qu'on remarque dans les autres ; & enfin qu'il eſt impoſſible de ſe dépoüiller de l'homme au point qu'il le faudroit pour produire un tel ouvrage, où l'homme paroît ſi peu.

Cependant ce Livre eſt, nous l'avons, & ce n'eſt point le hazard qui l'a fait. Il a eſté, & il eſt encore le plus grand objet qu'il y ait

jamais eu dans le monde. Pendant plus de deux mille ans le peuple de la terre le plus singulier y a esté tellement attaché, qu'il ne l'a pas perdu de vûë. Des mains de ce peuple il passe en celles des Chrêtiens, c'est-à-dire, qu'il se répand par tout l'Univers. Et au bout de seize cens ans ces deux peuples irreconciliablement ennemis le regardent encore avec la mesme veneration, s'en disputent l'intelligence l'un à l'autre, & y trouvent également le titre originel du droit qu'ils pretendent à l'heritage du Ciel, & où chacun d'eux croit que le reste des hommes n'a point de part.

Qui osera donc dire qu'il luy soit permis de ne pas prendre parti dans une rencontre de cette importance, & qui peut mesme s'en empêcher, & laisser là ce Livre pour ce qu'il est, sans se mettre en peine s'il est vray ou faux, comme une chose dont la verité fut impenetrable & indifferente ou qui sera assés hardi pour aller teste baissée contre cette abondance de verités & de lumieres, & sans autre appuy que son caprice, & sa miserable raison, decider du fond de ce cachot où la nature l'a relegué, qu'il n'y a point d'Estre dans le reste de l'Univers qui puisse operer tant de merveilles, & que ce sont autant de fables & de visions.

Mais ce qui fait que quelques gens ne sont pas touchés de ces preuves qui sont si sensibles à d'autres, c'est que leur interest & leurs passions les occupent si fort, qu'ils ne voyent qu'à demi tout le reste. Voila la veritable source des doutes que l'on forme contre la Religion, parce qu'il n'y a rien en effet de si contraire aux

pas-

passions que la vie qu'elle nous commande. Et ainsi il n'est pas difficile de comprendre qu'elles s'opposent à une chose qui les attaque directement, & qui ne peut s'établir que par leur ruïne.

Cela peut bien arriver à cét égard, puis qu'on le voit mesme dans les choses naturelles : Et si quelquefois la simple imagination d'un évenement qu'on n'aimeroit pas, quoy qu'il y ait impossibilité qu'il arrive, fait agir comme si l'on doutoit en effet, lors qu'en effet on ne sçauroit douter, combien l'abandonnement necessaire de ce qu'on a au monde de plus cher, & de plus sensible, est-il plus capable d'aveugler, & de faire douter d'une chose à la creance de laquelle le cœur ne doit pas moins contribuer que l'esprit ?

On connoist, par exemple, une personne de grand esprit, & de grand sens, mais tellement frappée de l'horreur de la mort, que quelqu'un luy ayant un jour demandé si elle ne parieroit pas bien sa vie qu'il y a une ville qu'on appelle Rome, pour peu qu'il y eût à gagner, elle répondit franchement que non. Ce doute ne lui étoit assurément jamais venu, & quelqu'autre proposition qu'on lui eût pû faire là-dessus, il ne luy eut pas esté possible d'hesiter tant soit peu : mais du moment que cette idée de la mort se presenta à son esprit elle l'occupa tout entier. Tout ce qu'il y avoit d'évidence, qu'il estoit impossible que Rome ne fust pas, s'évanoüit : Et s'il ne luy vint un doute formé que tout ce qu'on en a dit peut-estre faux, il se passa du moins quelque chose

dans sa tête, ou plûtost dans son cœur, qui la fit agir comme si elle en eust effectivement douté.

Je sçay bien que personne ne veut avoüer que l'attache aux plaisirs, ni l'amour de la vie le puisse aveugler à ce point-là ; & que chacun pretend que ses doutes sont trés-sinceres, & que la repugnance qu'il a à croire les choses de la Religion ne vient que de son esprit. Il n'est pas même bon de presser les gens sur ce point, puis qu'aussi bien ne sçauroit-on leur faire voir dans leur cœur ce qu'ils n'y voyent pas d'eux-mêmes : car il n'en est pas des mouvemens du cœur comme de ceux de l'esprit. Ceux-cy se font, ou par progrés ; ou par une certaine lumiere vive qui nous fait prendre nos resolutions, & qui nous porte à agir ; & il n'est pas possible que cela nous soit inconnu, & que nous le sentions. Mais pour ce que l'on fait par la pente du cœur, il s'en faut bien qu'il n'en aille ainsi. Ce sont de certains ressorts cachés, & nés avec nous qui nous portent aux choses sans progrés de raisonnement, & presque sans connoissance. Et de là vient qu'à moins que d'y avoir bien fait des reflexions, & de s'y être accoûtumé de bonne heure, il est comme impossible de ne s'y pas tromper, le cœur si l'on peut parler ainsi, se confondant tellement avec la raison, ou plûtost se rendant si fort le maître, qu'il est le principe de toutes les actions, sans qu'on s'apperçoive presque qu'il y ait de part.

Mais que ceux qui doutent reconnoissent au moins qu'ils ne sont pas tout ce qu'ils pour-

roient

roient pour s'éclaircir : ce qui ne peut venir que de la volonté. Ils en tomberont aisément d'accord, pour peu qu'ils soient sinceres, puis qu'ils ne sçauroient nier que toute la vie ne doive être employée à la recherche d'une verité si importante, au lieu qu'ils y ont à peine songé quelques momens, & que de toutes les chose du monde, c'est peut-être celle à quoy ils ont le moins fait de reflexion.

Quand on aura obtenu d'eux cette volonté sincere de s'appliquer serieusement aux preuves de la Religion, il ne sera pas difficile d'en pousser l'évidence encore plus loin, en prenant la voye que nous avons marquée. Car outre celle de fait, dont nous avons donné un essay dans ce Discours, il y en a encore une infinité qui dépendent du sentiment, & qui se presentent en foule lors qu'on lit l'Ecriture avec application. Ce sont mêmes celles-là qui meritent principalement qu'on s'y attache, parce qu'elles ont cét avantage, qu'en persuadant la verité, elles la font encore aimer, sans quoy tout est inutile. Il est vray qu'il n'y a que peu de gens qui ayent ce qu'il faut pour en estre touchés, c'est-à-dire un certain goût de verité, & une droiture de cœur qui ne se rencontrent que rarement. Mais il faut au moins essayer de le donner aux autres, & de reveiller en eux ce sentiment qui doit revivre tôt ou tard s'ils ont à croire d'une maniere qui leur serve.

FIN.

# *Approbation des Docteurs.*

NOus ſous-ſignés Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, reconnoiſſons que nous avons lû un Petit Ouvrage, qui a pour titre, *Diſcours ſur les preuves des Livres de Moyſe.* Tous ceux qui le liront en recevront beaucoup d'avantage & de ſatisfaction ; car encore que la foy ſuffiſe au Chrêtien pour éclairer ſon eſprit, & le perſuader des verités que Dieu a eu la bonté de luy faire connoître ; Quand les raiſons de croire ſe trouvent jointes à cette foy, & qu'on eſt porté par des témoignages évidens & recevables par eux-mêmes à recevoir les verités revelées, il ſe forme une lumiere dans l'ame qui la remplit de joye & de paix, *Deus autem ſolatii, repleat vos omni gaudio & pace in credendo*; C'eſt ce qui arrivera ſans doute à celuy qui lira ce petit Ouvrage dans le deſſein de s'inſtruire, puis qu'il trouvera l'hiſtoire de Moyſe, ſon gouvernement, ſes miracles, ſes livres, &c. établis avec tant d'évidence, & tout cela par rapport à JESUS-CHRIST nôtre divin Mediateur, que ces ſeules preuves ſeroient capables de le convaincre, quand même la foy divine ne le détermineroit pas. C'eſt le jugement que nous avons porté de ce petit Ouvrage, qui ne contient aucune propoſition contraire à la Foy Catholique, & aux bonnes mœurs. A Paris, le premier jour de May 1672.

LE VAILLANT, Curé de S. Chriſtophe.
GRENET, Curé de S. Benoiſt.
MARLIN, Curé de S. Euſtache.
L'ABBE'.
PETIT-PIED.
T. ROULLARD.

# TRAITÉ,

Qu'il y a des

# DÉMONSTRATIONS

D'une autre Eſpece, & auſſi certaines que celles de la

# GEOMETRIE,

Et qu'on en peut donner de telles pour la

# RELIGION CHRÉTIENNE.

*Le petit discours qui suit, quoy qu'il soit fort imparfait, n'a pas esté jugé indigne d'être ajoûté aux Pensées de M. Pascal, tant parce qu'il est dans ses vûës, que par la grandeur de celles qu'il peut donner. Quelque verité qu'il contienne, ce n'est, à dire vray, qu'une idée & un souhait, dont l'exécution est bien éloignée & bien difficile. Mais elle n'est certainement pas impossible, & cela dans une matiere comme celle dont il s'agit, suffit pour porter & pour obliger peut-estre à l'entreprendre, ceux qui se sentiroient une partie de ce qu'il faut pour cela. Quand les uns ne feroient que commencer, d'autres pourroient poursuivre; chacun y ajoûteroit quelque chose selon sa capacité, & peut-être y en auroit-il bien-tost assez sinon pour démontrer la verité de la Religion, d'une maniere aussi Geometrique que l'on démontre par exemple qu'une certaine ligne courbe peut toû-*

*jours s'approcher d'une certaine droite ſans la toucher jamais, l'une & l'autre étant même continuées à l'infini; au moins pour la prouver avec autant de conviction & pour laiſſer plus de ſatisfaction & de lumiere dans l'eſprit.*



TRAI-

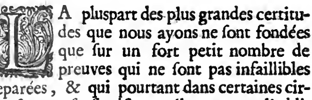
# TRAITÉ,

Qu'il y a des

# DÉMONSTRATIONS

D'une autre Eſpece, & auſſi certaines que celles de la

# GEOMETRIE.



LA pluſpart des plus grandes certitudes que nous ayons ne ſont fondées que ſur un fort petit nombre de preuves qui ne ſont pas infaillibles ſeparées, & qui pourtant dans certaines circonſtances ſe fortifient tellement par l'addition de l'une à l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y reſiſteroit, & qu'il n'y a point de démonſtration dont il ne fut plus aiſé de ſe faire naître le doute dans l'eſprit.

Que la ville de Londres par exemple ait eſté brûlée il y a quelques années, il eſt certain que cela n'eſt pas plus vray en ſoy, qu'il eſt vray que les trois angles de tout triangle ſont égaux à deux droits; mais il eſt plus vray pour ainſi dire par rapport aux hommes en general. Que chacun examine là-deſſus, s'il luy ſeroit poſſible de ſe porter à en douter, & qu'il voye par quels degrés il a aquis cette certitude, que l'on ſent bien être d'une autre

na-

nature & plus intime que celle qui vient des demonstrations, & tout aussi pleine que si l'on avoit vû cét incendie de ses propres yeux.

Cependant combien y a-t'-il de gens qui n'ont pas oüy parler vingt fois de cét embrazement ? La premiere ils auroient peut-être parié égal que la chose étoit ; peut-être double contre simple à la seconde ; mais aprés cela, qu'ils y songent, ils auroient mis cent contre un à la troisiême ; à la quatriême peut-estre mille, & enfin leur vie à la dixiême. Car cette multiplication est encore tout autre que celle des nombres dont l'addition de l'unité augmente si terriblement les combinaisons, comme si aux vingt-quatre lettres par exemple on en ajoûtoit une, cela feroit une multiplication effroyable des mots qu'on en pourroit composer. Et la raison en est bien claire; car à quelque point que l'addition d'un nombre puisse porter la multiplication, il y a toûjours bien loin de là à l'infini : au lieu que de l'autre côté dés la troisiême ou seconde preuve selon qu'elles sont circonstanciées on peut arriver à l'infini, c'est à dire à la certitude que la chose est.

Ainsi comme un homme passeroit pour fou s'il hesitoit tant soit peu à prendre le parti de se laisser donner la mort en ca. qu'avec trois dez on fist vingt-fois de suite trois six, ou d'être Empereur si l'on y manquoit, il y auroit infiniment plus d'extravagance à douter que la ville de Londres ait esté brûlée. Car enfin il est aisé d'assigner au juste quel est le parti, & en combien de coups on peut entre-
prendre

prendre de faire vingt-fois de ſuite trois ſix. Mais il n'en va pas ainſi des preuves qui nous font croire cét embrâzement. Ce n'eſt pas une choſe aſſignable, & tout infinis que ſont les nombres, il n'y en a point qui la puiſſe déterminer. Nous ſentons fort bien que cela eſt d'une autre nature, & que nous n'en ſommes pas moins perſuadés que des premiers principes.

Car à quelque degré qu'on puiſſe pouſſer la difficulté d'un certain hazard, comme par exemple de faire retrouver du premier coup à un aveugle une Oraiſon de Ciceron aprés avoir broüillé les caracteres qui la compoſent, & qu'il prendroit l'un aprés l'autre au hazard; il eſt certain que quoy que cela paroiſſe extravagant à propoſer, un homme profond dans la connoiſſance des nombres determinera au juſte ce qu'il y a à parier en cette occaſion, n'y ayant point d'impoſſibilité réelle que cela ne puiſſe arriver. Mais pour les choſes de fait elles ſont ſeurement, ou ne ſont pas. Il y a une ville qu'on appelle Rome, ou il n'y en a point. La ville de Londres a eſté brûlée, ou elle ne l'a pas eſté: il n'y a point de pari ſur cela.

Mais, dira quelqu'un, ſuppoſons qu'un homme ait effectivement arrangé ces caracteres, & qu'on me veüille faire parier ſi ouy ou non il a rencontré cette oraiſon de Ciceron: voilà une choſe de fait & d'un fait de même eſpece que celuy de Rome; cependant on peut determiner ce qui ſe doit parier. Cela eſt vray, mais c'eſt que vous n'avés pas vû

ce

ce qu'il a trouvé, car alors il n'y auroit plus de pari. Vous sçauriez seurement si l'Oraison y est ou n'y est pas. Il en est ainsi de Rome. Les choses qui nous prouvent qu'il y a une Ville de ce nom-là, nous l'ont fait voir comme si nous y avions passé toute nôtre vie. Il n'y a plus à parier.

Aussi la cettitude qu'on a de Rome est une démonstration en son espece. Car il y en a de plusieurs sortes, & où l'on arrive par d'autres voyes que par celles de la Geometrie, & même plus convaincantes, quoy qu'on n'en voye pas le progrés. Tout ce qui ne dépend point du hazard est de cette nature, & il est certain qu'il y a des choses où malgré la multiplicité des combinaisons il est impossible d'arriver. Qu'on prenne par exemple un homme sans esprit, qu'on le mette à la place de Monsieur le premier President, & qu'on luy dise de faire une harangue; sera-t'il possible d'assigner ce qu'il y a à parier qu'il ne rencontrera point mot pour mot la derniere harangue de Monsieur le premier President? Non en verité; & cela vient de ce que les choses d'esprit & de pensée ne sont point de la nature des corps.

Que l'on rencontre une Oraison de Ciceron en assemblant au hazard des caracteres d'Imprimerie, il est visible que cela se peut. Ce ne sont que des assemblages de corps qui sont possibles dans l'infini. Mais de rencontrer une harangue par la pensée, c'est tout autre chose. Car un homme ne dit jamais rien que parce qu'il le veut dire, & il ne peut
rien

rien vouloir dire que ce que la lumiere de ſon eſprit luy peut découvrir. Ainſi il ne voit que ſelon qu'il en a plus ou moins. Et il y a une infinité de choſes où il eſt impoſſible que cette lumiere particuliere de chaque eſprit puiſſe aller, comme il y en a une infinité où tout ce que les hommes enſemble ont de lumieres ne ſçauroit atteindre. Il eſt donc viſible que ſi cét homme agiſſoit comme une machine, il ne ſeroit pas impoſſible que le hazard le menât à cette harangue, & le pari s'en pourroit aſſigner. Mais de ce qu'il penſe, il eſt certain que jamais il ne la rencontrera, & que jamais la lumiere de ſon eſprit, ſelon laquelle il faut qu'il marche, ne le ſçauroit mener de ce côté-là.

On dira peut-être que cét homme peut vouloir agir comme une machine, & prononcer ſeulement des mots qui ne ſignifiant rien dans ſon intention peuvent exprimer les penſées de M. le premier Préſident. Mais c'eſt ce qui ne ſçauroit être, parce qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſe défaſſe à ce point-là de ſon eſprit. Il faudroit qu'il n'en gardât que le vouloir de remuër la langue; & alors il ne prononceroit pas un mot ſeulement. Que s'il la remuoit pour en prononcer, ce ne ſçauroit être que des mots qu'il auroit auparavant formés dans ſa tête, & qui ne ſignifiant rien étant aſſemblés, parce qu'il les voudroit aſſembler quoy qu'ils ne ſignifiaſſent rien, ne feroient pas la harangue qui a du ſens. Ou s'il vouloit que leur aſſemblage ſignifiat quelque choſe, ce ne ſeroit pas non plus la harangue dont il ne ſçauroit avoir les idées.

Voila

Voila donc une chose qui ne consiste qu'en combinaisons, & à laquelle il est neanmoins impossible que le hazard puisse aller. Et ce qu'il y a d'admirable c'est que ces divers assemblages de caracteres qui composent une oraison de Ciceron, s'étendant à toutes les langues, sont incomparablement en plus grand nombre que les mots de la langue Françoise que M. le premier President a parlée; & que cependant il n'est pas impossible qu'on rencontre cette Oraison; & qu'il l'est visiblement que cét homme arrive à cette harangue. Mais c'est, comme il a déja esté dit, que la main qui arrange ces caracteres au hazard est elle-même entre les mains du hazard: & que cét homme qui parle est gouverné par une volonté & un esprit qui n'y sont nullement soûmis; le hazard ne pouvant jamais faire qu'un homme agisse contre sa volonté, ny l'élever au dessus de son intelligence.

On pourroit bien montrer que le pari que Rome soit est de cette nature & que le hazard n'y a nulle part. Car enfin de tous ceux qui ont dit qu'il y avoit une Ville de ce nom-là, il n'y en a pas un qui ne l'ait voulu dire; qui n'ait sçû ce qu'il faisoit en le disant, & qui n'ait même eu en cela quelque but; toutes choses qui ne sont point du domaine du hazard. Et comme il ne se peut qu'entre ceux-là il n'y en ait eu un nombre presque infini qui auroient sçû que cette Ville n'estoit point si elle n'estoit point en effet, il faut avoir perdu le sens pour s'imaginer que le hazard a pû faire qu'ils ayent tous eu des raisons pour aimer mieux dire ce men-

menfonge que la verité, ou que tous l'ayent mieux aimé fans raifon. Il n'eft pas neceffaire de pouffer cela plus loin, on l'affoibliroit plûtôt par le détail qu'on ne le feroit comprendre à qui ne le fent pas d'abord. Mais on peut foutenir hardiment qu'il eft impoffible de ne le pas fentir non plus qu'un premier principe, & que fi l'exiftence de la ville de Rome n'eft pas démontrée pour ceux qui n'y ont pas efté, il s'enfuit qu'il y a des chofes non démontrées plus certaines, pour ainfi dire, que des démonftrations.

La Religion Chreftienne eft affurément de ce genre; & qui auroit affez d'efprit, d'aplication, & de lecture, on viendroit à bout de le faire voir. Car que l'on penfe profondément à tant de grandes & d'inconcevables chofes qui fe font paffées depuis fix mille ans aux yeux des hommes & dont on trouve des traces par tout le monde, & à l'antiquité de cette hiftoire qui comprend ce qu'on connoît de plus éloigné dans la durée de l'Univers, fans qu'il fe foit jamais rien trouvé qui l'ait démentie.

Que l'on penfe aux reflexions de toute nature qu'il y a à faire fur les évenemens & fur les myfteres qui nous font enfeignés par la Religion Chreftienne; fur la maniere dont ils font paffez jufqu'à nous; fur le ftile, l'uniformité & l'élevation de ceux qui nous ont donné les Livres faints; fur la profondeur des verités que feuls entre les hommes ils nous ont découvertes, & dans la nature de l'homme, & dans celle de la divinité, & dans celle des vertus & des vices. Que l'on confidere la diftan-

distance infinie qu'il y a de leurs idées, & de leur maniere de penser, de s'exprimer, & d'agir à celle de tout le reste des hommes; en sorte qu'il semble qu'ils ayent esté d'une espece differente : la qualité d'originaux qu'ils possedent avec tant d'avantage, que non seulement tout ce qui a esté dit avec quelque sens par les hommes n'en est qu'une foible copie, mais qu'on y trouve même la source de leurs erreurs & de leurs égaremens qui n'en sont qu'une grossiere depravation : & les voyes par où tout ce que nous croyons s'est établi; a subsisté jusqu'icy, subsiste encore, & doit visiblement subsister autant que le monde.

Enfin que l'on rassemble tout ce qui a esté remarqué à ce sujet par tant de grands personnages qui en ont écrit, & qu'on y joigne même ce qui leur est échapé, car cela doit encore entrer en compte, puis que la foiblesse de l'esprit humain ne luy permettant jamais de voir dans les choses qu'une partie de ce qu'elles enferment, l'abondance de ce qu'il découvre marque infailliblement celle de ce qui luy resteroit à découvrir. Que l'on envisage, dis-je, tout cela, & qu'on le peze de bonne foy, il sera visible qu'on pourroit faire voir une si grande accumulation de preuves pour nôtre Religion qu'il n'y a point de démonstration plus convainquante, & qu'il seroit aussi difficile d'en douter que d'une proposition de Geometrie, quand même on n'auroit que le seul secours de la raison.

Car quoy qu'on ne pût peut-être démontrer dans la rigueur de la Geometrie qu'aucune de

de ces preuves en particulier ſoit indubitable, elles ont neanmoins une telle force étant aſſemblées, qu'elles convainquent tout autrement que ce que les Geometres appellent démonſtration. Ce qui vient de ce que les preuves de Geometrie ne ſont le plus ſouvent qu'ôter la replique, ſans répandre aucune lumiere dans l'eſprit, ny montrer la choſe à découvert ; au lieu que celles-cy la mettent, pour ainſi dire devant les yeux ; & la raiſon en eſt qu'elles ſont dans nos veritables voyes, & que nous avons plus de facilité à nous en ſervir, & à nous en ſervir ſeurement, que des principes de Geometrie dont peu de têtes ſont capables, juſques-là que tout infaillibles qu'ils ſont, les Geometres eux-mêmes ſe trompent & ſe broüillent ſouvent.

FIN.



